· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.

9 VIII - F
1 IX 17

III 1 IX 1 (7

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

L'ISLE INCONNUE, ou Mémoires du Chevalier DES GASTINES, publiés par M. GRIVEL, des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société philoſophique de Philadelphie, &c.

TOME PREMIER.

79711

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SEPTIÈME.

Première division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

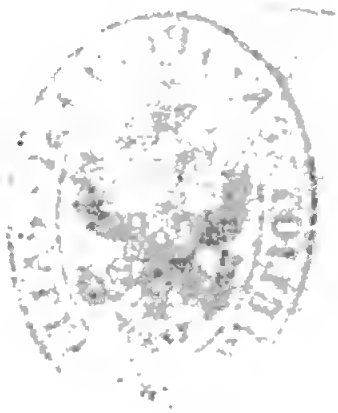
BIBLIOTECA LUIGHESI PALLI

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

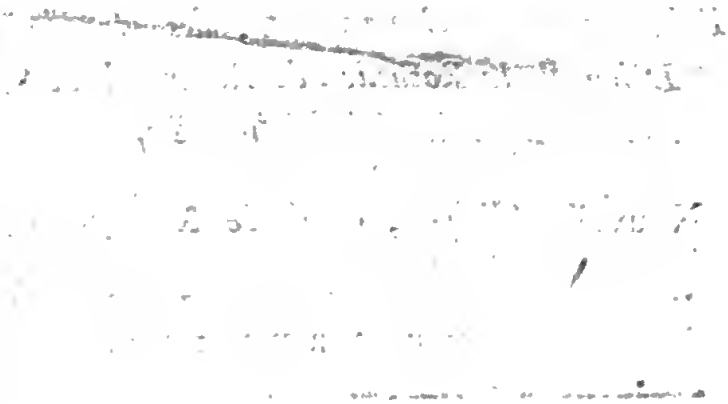


L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

Publiés par M. GRIVEL, *des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.*

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



AVERTISSEMENT.

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES, &c.

LE Public a fait l'accueil le plus favorable à *l'Iſle inconnue*, ou *Mémoires du Chevalier des Gaſtines*, que nous préſentons dans ce volume & dans les deux ſuivans. Il y en a eu déjà pluſieurs éditions; on en a fait un grand nombre de contrefaçons, tant dans les provinces que chez l'étranger. Toutes les feuilles périodiques ont donné de grands éloges à cet ouvrage. Quelques journaliſtes, à la vérité, lui ont reproché d'être une imitation de *Robinſon Cruſoé*, fondés ſur ce que *des Gaſtines*, jeté par un naufrage ſur une iſle déſerte, comme Robinſon, réduit aux mêmes beſoins, expoſé aux mêmes dangers, fait néceſſairement beaucoup de choſes ſembla-

bles, & qu'avec ſon induſtrie, ſon courage, & quelques ſecours tirés de ſon vaiſſeau, il parvient à ſe faire un ſort agréable, heureux même. Mais nous oſons croire qu'on n'eût point haſardé ces critiques, ſi l'on eût bien examiné le but & la marche des deux ouvrages.

Que s'eſt-on propoſé dans Robinſon? De nous faire voir ce qu'un homme, ſéparé de toute ſociété, entouré de tous les beſoins, & luttant contre la néceſſité, peut trouver de reſſources en lui-même. L'auteur a parfaitement rempli ſes vues à cet égard, & ſon ouvrage mérite le ſuccès qu'il a eu, & l'eſtime dont il jouit. Que ſe propoſe l'auteur de l'Iſle inconnue? De nous faire connoître l'origine & la formation de la ſociété, de préſenter l'hiſtoire de la civiliſation des peuples, ou de la fondation des empires.

Pour remplir cet objet, l'auteur, obligé d'iſoler ſon héros, étoit forcé

de prendre pour théâtre une iſle ou un déſert quelconque. Tous les philoſophes qui ont cherché l'origine de la ſociété, ſont partis de la même idée; elle naît de la choſe.

Robinſon devoit être néceſſairement & conſtamment ſeul; pour être toujours lui-même, toujours intéreſſant. Il eſt fidèle à ce plan. Des Gaſtines, au contraire, devoit avoir une compagne qui le rendît père d'une nombreuſe poſtérité, laquelle, toujours croiſſante, inſtruite, laborieuſe, pût devenir un peuple civiliſé, une nation heureuſe & puiſſante. Gaſtines eſt dans ſon iſle avec une aimable compagne.

On voit, par cet aperçu des deux plans, que ſi le commencement des Mémoires de Gaſtines offre quelques reſſemblances avec Robinſon, tout le reſte de l'ouvrage en diffère eſſentiellement; que ce ſont en quelque ſorte deux lignes qui divergent & s'éloignent toujours davantage; enfin que le but des

deux auteurs étant abſolument contraire, leur marche & les événemens qu'ils rapportent ne ſauroient être plus diſſemblables.

L'état de Robinſon, ſans eſpoir de ſecours, ſans attente d'un avenir plus heureux, excite la pitié du lecteur, qui s'identifie avec lui. L'on s'attriſte de ſes privations & de ſon inſuffiſance; on eſt alarmé des dangers qui le menacent; on ſouffre des peines qu'il doit ſouffrir. Si l'on ſe tranſporte dans *l'iſle inconnue*, la ſcène change & devient conſolante. Ce n'eſt pas que de Gaſtines, avec Eléonore ſa compagne, ne ſoient d'abord dans une ſituation bien fâcheuſe; qu'ils ne ſe trouvent ſoumis à des travaux longs, pénibles, & ſans ceſſe renaiſſans; car leur ſociété même & l'avénement de la famille leur impoſent tous les jours de plus grands devoirs. Mais quelle carrière s'ouvre bientôt devant vous? à chaque pas l'heureux couple avance dans ſes grands deſſeins. D'amans de-

venus époux, d'époux devenus chefs de famille, leurs rapports s'étendent ſans ceſſe; & avec les reſſources qu'ils tirent d'eux-mêmes, ils ont à peine rempli un vœu de la nature, qu'ils en rempliſſent un autre. Repréſentez-vous ces deux époux au milieu de vingt-deux enfans. Que de ſcènes variées! que de ſcènes touchantes! que de ſecours pour eux, pour leurs travaux, & pour la proſpérité de l'iſle! Voyez ces enfans, tous diſtingués par la diverſité des talens & des caractères; c'eſt en petit le tableau du genre humain.

Quelle utilité d'ailleurs, quelle inſtruction ne peut-on pas retirer de l'hiſtoire de Gaſtines? C'eſt le modèle de l'amour innocent, le modèle de l'amour conjugal, le modèle du gouvernement domeſtique, le modèle d'une parfaite éducation, le modèle des bonnes mœurs, le modèle d'un peuple agricole, le modèle de la ſociété civile. La partie de cet ouvrage qui n'avoit pas encore paru,

& que nous donnons ici, ne laiſſe rien à déſirer à cet égard. Nous n'anticiperons pas ſur le plaiſir qu'elle doit faire à nos lecteurs.

Nous ne nous ſommes permis cette courte analyſe & cette comparaiſon, que pour les convaincre qu'en inſérant *l'iſle inconnue* dans notre collection, nous ne manquons pas à l'engagement que nous avons pris de n'y point préſenter d'idées rebattues, de fades copies, ni de répétitions inutiles.

M. Grivel, auteur des Mémoires de Gaſtines, a déjà donné pluſieurs ouvrages eſtimables, entre autres une *Théorie de l'éducation :* ces ouvrages, & ſurtout celui qui nous occupe, ont aſſuré à l'auteur une place parmi le petit nombre de littérateurs qui ſavent nous inſtruire en nous amuſant.

TABLE

DES CHAPITRES

ET

DES SOMMAIRES

Contenus dans ce volume.

CHAP. I. *Etat cruel où ſe trouvent le Chevalier & Eléonore, après la tempête & la perte de l'équipage du vaiſſeau,* page 1.

CHAP. II. *Ce qui arriva au Chevalier après ſa chûte dans la mer; de l'état où il retrouva Eléonore, & quelle en fut la ſuite,* 15

CHAP. III. *Recherches & travaux du Chevalier. Induſtrie d'Eléonore,* 25

CHAP. IV. *Songe remarquable de l'Auteur, & quelle en eſt la ſuite,* 42

CHAP. V. *Retour de l'Auteur; plaintes d'Eléonore; douleur qu'elle conſerve de la mort de ſon père; moyens employés par le Chevalier pour la tirer de ſon affliction,* 55

CHAP. VI. *Continuation des travaux de l'Auteur & d'Eléonore*, 64

CHAP. VII. *Eléonore & le Chevalier font un voyage au vaiſſeau. Induſtrie de celui-ci pour mieux diriger le radeau, lui donner plus de force, deſcendre les animaux. Quelle eſt la ſuite de ce voyage*, 79

CHAP. VIII. *Date de l'arrivée de l'Auteur dans l'iſle inconnue. Quel étoit alors ſon âge & celui d'Eléonore. Triſte rencontre qu'ils font, & qui interrompt les voyages au navire & divers travaux*, 87

CHAP. IX. *Monument dreſſé au père d'Eléonore; derniers voyages au vaiſſeau; travaux divers; occupation chérie d'Eléonore; converſation qu'on ne prévoit pas*, 99

CHAP. X. *Les occupations du Chevalier ſe multiplient; partage des travaux; premier défrichement; viſite de l'iſle; choſes remarquables qu'elle contient. Les avantages de cette ſolitude comparés à ceux de la ſociété, chez des peuples corrompus*, 111

CHAP XI. *Tableau de la partie baſſe de l'Iſle. Précis de ſes diverſes productions. L'Auteur boucane du gibier, sèche du poiſſon, & trouve*

du sel. Fanaison ; réparation des édifices ; secondes semailles ; mauvaise saison ; contestation entre l'Auteur & Eléonore, 136

CHAP. XII. *Regrets du Chevalier. Maladie d'Eléonore*, 162

CHAP. XIII. *Convalescence d'Eléonore ; régime qu'elle observe ; soins du Chevalier pour hâter son rétablissement. Promenades, pêche, occupations diverses, &c.*, 182

CHAP. XIV. *Histoire des premières années du Chevalier*, 197

CHAP. XV. *Suite de l'Histoire du Chevalier des Gastines*, 246

CHAP. XVI. *Multiplication des animaux de l'Isle ; calendrier ; tremblement de terre ; danger que court l'Auteur des Mémoires*, 307

CHAP. XVII. *Histoire d'Eléonore*, 324

CHAP. XVIII. *Suite de l'histoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite ville*, 357

CHAP. XIX. *Eléonore se dispose à épouser le Chevalier ; cérémonie du mariage. Tableau du bonheur des deux époux*, 381

CHAP. XX. *Augmentation de travaux ; culture des champs plus étendue ; construction d'une*

maiſon ; occupations particulières d'Eléonore ; annonce d'une première groſſeſſe, 401

CHAP. XXI. *Régime de vie d'Eléonore ; attention du Chevalier ſur l'état de ſon épouſe ; chaſſe, pêche, mauvaiſe ſaiſon ; préparatifs pour les couches d'Eléonore, &c.* 426

Fin de la Table.

L'ISLE

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE PREMIER.

Etat cruel où ſe trouvent le Chevalier & Eléonore, après la tempête & la perte de l'équipage du vaiſſeau.

L'AFFREUSE tempête dont nous étions le jouet, éteignoit au fond de nos cœurs tout eſpoir de ſalut; le péril augmentoit à chaque inſtant; les déſaſtres ſe multiplioient autour de nous. Je reſtois ſeul ſur le navire avec Eléo-

nore. L'équipage, qui nous avoit abandonnés pour gagner la terre, venoit d'être ſubmergé dans les chaloupes; le reſpectable père de l'aimable & vertueuſe Eléonore, M. d'Aliban, tombé malheureuſement dans les flots, avoit péri ſous nos yeux; & notre bâtiment, engagé entre des rochers, au milieu d'une mer épouvantable, ne nous laiſſoit que la perſpective du ſort le plus funeſte.

Tous ces malheurs accabloient mon ame; mais rien ne la pénétroit autant que la ſituation d'Eléonore; elle ſeule abſorboit tous mes ſentimens: je la voyois ſaiſie d'effroi, navrée de douleur, environnée de toutes parts des horreurs de la mort. Si elle venoit à périr, en lui ſurvivant, je perdois plus que la vie. Comment la ſauver? c'étoit-là mon unique penſée.

J'éprouvai dans ce moment combien l'amour peut donner de courage à un cœur ſenſible & généreux; je me ſentis élevé au deſſus de moi-même. La vue des dangers preſſans qui entouroient Eléonore, qui la menaçoient de toutes parts, loin de me décourager, me donna de nouvelles forces: dans la chaleur du ſentiment, je fus tout d'un coup frappé d'un trait de lumière, qui m'éclaira ſur les moyens de la tirer du péril.

J'uſqu'alors je n'avois vu que le malheur; je n'avois ſenti que la douleur: mais il faut ſauver Eléonore. Mes regards tombent ſur des cordages épars autour de nous; & je crois avoir trouvé l'inſtrument de ſon ſalut. Je ne ſongeois pas à ma vie.

La poſition inclinée du vaiſſeau, & les ſecouſſes qu'il éprouvoit, nous faiſoient craindre ſans ceſſe d'être précipités dans la mer. Mon premier ſoin fut de trouver un point d'appui qui pût nous ſoutenir l'un & l'autre. Pour cet effet, je pris un filin (1), & m'approchant d'Eléonore, je lui dis avec toute la force des ſentimens qui m'animoient: « Ma chere Eléonore, ce jour ſi terrible ſera pour moi le plus heureux ou le dernier des jours; je dois périr, ou vous ſauver. Le danger eſt imminent; mais toute eſpérance n'eſt pas perdue. Reprenez vos eſprits: il n'eſt point de péril dont l'amour & le courage ne puiſſent nous tirer ». Tout en diſant ces paroles, j'attachai le filin par un bout au mât près duquel nous étions, enſuite je paſſai l'autre bout autour du corps d'Eléonore, pour l'y nouer fortement: mais dans le moment même, une ſecouſſe du bâtiment lui fit perdre l'équilibre; elle tomboit

(1) Petite corde.

dans les flots, ſi, faiſant un violent effort pour la retenir, & la ſerrant contre moi, je n'euſſe en même temps réſiſté à l'impulſion qu'elle avoit reçue, & déployé la plus grande vigueur pour ne point lâcher la corde.

Le danger auquel elle venoit d'échapper, me fit ſentir la néceſſité de prendre des précautions pour moi-même. Je ne pouvois les négliger ſans abandonner le ſoin de ce que j'aimois. Si je venois à périr, que devenoit Eléonore? Je me ceignis donc auſſi d'une corde, dont je nouai le bout autour du mât, ayant ſeulement l'attention de la laiſſer d'une longueur ſuffiſante pour agir librement ſur le navire, & pouvoir deſcendre dans l'intérieur.

Continuellement tourmenté par la crainte de voir notre bâtiment ſe briſer & couler bas, j'avois réſolu de faire inceſſamment un radeau pour aborder à la terre, que nous apercevions. En conſéquence je me mis à chercher les matériaux & les outils propres à le conſtruire; &, malgré les difficultés & les dangers, je parvins à l'endroit où étoient les outils du Charpentier. J'en tirai une hache, un ciſeau, & une ſcie, dont je me ſervis pour couper les premières pièces du radeau. Mais ce ne fut pas ſans un travail incroyable, ſans tomber, ſans me relever cent fois, que je vins à bout

de les tranſporter ſur la poupe & de les aſſembler.

Mon peu d'expérience dans le travail des mains rendit l'ouvrage long & pénible; mais l'amour & la néceſſité me ſervoient d'aiguillon: & qu'eſt-ce qu'on ne fait pas avec leur ſecours? Après cette première opération, je m'occupai à poſer les traverſes. A meſure que je croiſois mes ſolives & mes planches, je les liois avec mes cordes auſſi ſolidement que je le pouvois. Tout cela ſe faiſoit ſur la poupe, non loin du mât auquel j'avois attaché toutes les parties de mon ouvrage.

Lorſqu'il fut conſtruit, il ne me parut pas répondre à ce que j'en attendois. Pour le perfectionner ſelon mon idée, je crus devoir le couvrir de quelques matelas que je liai par-deſſus; & j'en attachai d'autres ſur les bords, pour prévenir les chocs que notre machine pourroit eſſuyer en abordant à la côte. Mon radeau fini, j'y plaçai Eléonore le plus commodément qu'il me fut poſſible; je l'entourai de quatre coffres, que je ne manquai pas de bien aſſurer pour lui ſervir de remparts, & je mis, dans l'intervalle qui ſéparoit les coffres, quelques outils & quelques proviſions qui nous devenoient indiſpenſables.

Le plus difficile étoit, après cela, de mettre

la machine à flot. J'en cherchois le moyen, lorſque je fus arrêté par la chûte du jour, & par les dangers d'une obſcurité profonde; quoique je ſentiſſe pourtant une vive appréhenſion de paſſer la nuit au milieu d'une mer furieuſe, toujours dans l'attente de voir le vaiſſeau s'entr'ouvrir, ou d'être nous-mêmes emportés par les vagues. Mais dans notre poſition, il n'y avoit de remède que la patience.

Je rappelai donc tout mon courage; & pour ranimer Eléonore, je me montrois ferme & réſolu : elle auroit ſuccombé à ſa terreur, ſi j'avois paru effrayé. Je me mis près d'elle entre les coffres, & je m'occupai d'abord du ſoin de lui faire prendre un peu de nourriture. Je lui préſentai ce que j'avois trouvé de proviſions; mais toutes mes ſollicitations purent à peine l'engager à en goûter. Elle étoit dans un abattement inexprimable : je ne tirois d'elle que quelques mots entrecoupés. Cependant, lorſque la nuit fut venue, & que ſon obſcurité nous eut dérobé la ſcène épouvantable d'une mer courroucée, Eléonore ſembla plus ſenſible à mes ſoins & à mes exhortations.

« Croyez, je vous prie, M. le Chevalier, me dit-elle, que ce n'eſt pas la crainte des dangers préſens qui me jette dans l'accablement où je ſuis. Mais avoir vu périr ſi miſé-

rablement le meilleur des pères, qui avoit tout quitté pour m'accompagner; mais vous voir dans l'extrême péril par rapport à moi, &, ſi nous évitons la mort, ne ſavoir où trouver un terme aux maux & à la misère qui nous attendent, c'eſt-là ce qui me pénètre de douleur. En effet, dit-elle d'une voix plus baſſe & comme étouffée par un ſerrement de cœur, que faire & que devenir, quand nous pourrions échapper aux horreurs de la mer? Quelle ſera notre reſſource, en touchant à un écueil ou en abordant à quelque iſle déſerte?... En tout cas, je n'aurai pas regret à la vie, puiſque j'ai perdu ce que j'avois de plus cher; mais je ne puis me conſoler d'être devenue, quoiqu'innocemment, la cauſe de votre infortune».

A ces mots, elle parut s'attendrir & verſer des larmes; & quoique je ne puſſe la voir, l'émotion, le changement de ſa voix, & des ſoupirs qu'elle ne put retenir, me donnèrent lieu de juger du trouble & de la ſenſibilité de ſon ame, & me firent éprouver en ce moment ce que je n'avois jamais ſenti. Dans le ſaiſiſſement où je me trouvois, je lui pris les mains (elle ne ſongea pas à les retirer), & les preſſant tendrement dans les miennes, je lui dis:

« Ne penſons qu'à ſortir des dangers qui

nous entourent ; la providence nous aidera. Il me ſemble que la mer n'eſt plus ſi agitée ; le balancement du vaiſſeau s'eſt ralenti. Si le vent s'affoiblit encore, nous n'aurons plus tant de peine à nous embarquer & à gagner la terre, & notre radeau nous y portera plus ſûrement qu'une chaloupe. Pourquoi nous alarmer ſur ce qui nous attend dans l'avenir ? La côte voiſine tient peut-être à un pays habité, & alors nous trouverons du ſecours : ſi c'eſt une iſle déſerte, qu'avons-nous ſi fort à craindre ? la terre & la mer ſeront à nous ; & croyez-vous qu'elles nous refuſent les beſoins ſi bornés de la vie ? Je ne vous parle point ici de mes ſentimens ; les circonſtances où nous ſommes m'impoſent ſilence : le temps ſeul pourra vous en faire connoître toute la pureté. Je vous prie ſeulement de ne pas douter que mon reſpect pour vous n'égale mon amour, & que ſi la néceſſité me lie étroitement à votre ſort, une cauſe non moins puiſſante attache mon être & mon bonheur au vôtre ».

C'étoit par de ſemblables diſcours que je tâchois de la conſoler, & que je détournois ſa penſée des malheurs qui nous menaçoient. Mais cette aſſurance dont je faiſois parade, étoit loin de mon cœur. Je ne voyois pas encore comment nous pourrions aborder à la

terre. La côte que nous apercevions me paroiſſoit plutôt une longue chaîne de rochers eſcarpés, qu'une terre abordable. J'avois à craindre de nous briſer contre le premier écueil, ou du moins de ne pouvoir le franchir. D'ailleurs je m'alarmois ſur ce que nous deviendrions, quand même nous pourrions ſurmonter tous ces obſtacles. Si le pays dont nous voyions la côte étoit habité par des peuples antropophages (comme je ſavois qu'on en trouve dans quelques îles de la mer des Indes), ou ſi cette côte n'étoit qu'un aſſemblage de rochers arides, nous n'évitions un danger que pour tomber dans un autre. Toutes ces réflexions ſe préſentoient en foule à mon eſprit; mais je tâchois de les dérober adroitement à Eléonore, en donnant à mes paroles une fermeté que je n'avois pas.

L'aurore luit enfin pour nous. La mer nous paroît moins irritée que la veille; mais elle l'étoit encore aſſez pour ne nous permettre que des eſpérances bien foibles. Il nous falloit toujours traverſer l'eſpace qui nous ſéparoit de cette côte où nous voulions aborder; & cet eſpace étoit bien conſidérable pour un bâtiment auſſi mauvais que le nôtre, & ſur une mer auſſi agitée. Nous avions toujours à redouter l'effort des vagues, qui, venant battre

contre le vaiſſeau, nous faiſoient connoître qu'elles devoient ſe briſer avec bien plus d'impétuoſité contre les rochers de l'iſle.

Ces conſidérations puiſſantes ſembloient devoir ſuſpendre notre embarquement; mais un motif plus fort que l'eſpérance d'un temps favorable, la crainte de couler bas, me faiſoit une néceſſité d'abandonner le vaiſſeau, qui, fatigué par tant de ſecouſſes, ne nous laiſſoit plus attendre que la déſunion ſubite de toutes ſes parties. Cet événement paroiſſoit même ſi inévitable & ſi prochain à ma tendreſſe alarmée, que je ne voyois pas le vent changer & les flots ſe calmer d'une manière ſenſible. Trop convaincu qu'il n'y avoit point à délibérer, dès qu'il fut jour je remis la main à l'œuvre pour deſcendre notre machine, & je parvins à la mettre à flot, en laiſſant couler les cordes qui l'amarroient ſur le navire, & en les coupant d'un coup de hache quand nous touchâmes à l'eau.

Juſques-là tout alloit bien, & notre radeau voguoit mieux que je n'avois oſé le croire. Cependant un léger défaut dans ſa conſtruction penſa nous être bien fatal: je l'avois fait ou chargé de manière qu'un côté enfonçoit dans l'eau plus que l'autre. Malgré ce déſavantage, nous fûmes emportés avec rapidité

vers la terre que nous avions au nord, parce que le vent, qui, les jours précédens, étoit à l'oueſt, avoit tourné au ſud depuis la pointe du jour. Mais à meſure que nous avancions, le danger me paroiſſoit plus redoutable ; car la houle, qui ſouvent nous inondoit, nous pouſſoit avec violence contre une côte qui ſembloit un mur devant nous.

Chaque fois que le radeau ſe trouvoit ſur le dos de la vague, j'examinois en frémiſſant quel parti nous avions à prendre pour ne pas nous briſer ſur ces rochers ; & je ne ſavois comment éviter notre perte, lorſque je crus m'apercevoir que la côte s'ouvroit à droite, & pouvoit nous offrir une ſorte de baie ou de port, dans un enfoncement dont je ne diſtinguois pas l'étendue. Mais cette obſervation ne me donnoit guère qu'une lueur d'eſpérance. J'étois encore loin de cette baie : il falloit, pour la gagner, doubler une pointe aſſez avancée ; & je n'avois pour gouverner notre bâtiment, qu'une longue pièce de bois, dont j'avois formé une eſpèce d'aviron. Je me mis pourtant à en faire uſage de toutes mes forces, dans le deſſein de longer la côte, & d'éviter d'y être jeté ; mais je ne tardai pas à me convaincre que mes efforts ne pouvoient ſeuls ſurmonter tant d'obſtacles.

Déjà je me ſentois abattu, & mes bras commençoient à s'affoiblir; je n'oſois plus rien dire à Eléonore, que j'avois juſqu'alors encouragée par mes diſcours. Elle reſtoit la tête penchée & les yeux fermés, comme pour s'ôter la vue d'un déſaſtre qui nous paroiſſoit infaillible, lorſque tout à coup notre radeau change de direction, emporté avec une nouvelle vîteſſe vers cette pointe de la côte qui barroit l'enfoncement que j'avois déjà remarqué.

Je connus bientôt que nous étions tombés dans un courant très-rapide. J'ignorois encore s'il ne nous jetteroit pas dans de nouveaux dangers; mais du moins il nous déroboit pour l'heure à un péril certain, & ce changement favorable dans un moment de criſe, pouvoit avoir des ſuites encore plus heureuſes. Cela me rendit quelque eſpoir, & je m'empreſſai d'en avertir Eléonore, qui, ayant ouvert les yeux pour s'en aſſurer, les referma ſoudain, effrayée de la rapidité du mouvement qui nous entraînoit. « Ah! dit-elle, ſi nous évitons le danger qui nous attendoit à la côte, en voici un peut-être auquel nous n'échapperons pas ». Et comme je lui repréſentois que le courant n'avoit tant de force que parce qu'il entroit dans la baie avec la marée qui montoit alors, & que cela me faiſoit ſuppoſer une profon-

deur conſidérable où nous pourrions débarquer avec ſûreté, elle me répondit que nous n'avions pas encore doublé la pointe contre laquelle nous ſemblions aller directement, & qu'il nous reſtoit ſans doute encore bien des dangers à courir avant de la tourner. La frayeur, qui la faiſoit parler de la ſorte, n'étoit que trop bien fondée, comme nous l'éprouvâmes bientôt après; car quoique je fiſſe avec ma rame tout mon poſſible pour me tenir dans la partie du courant la plus éloignée de la pointe, & que, dans la direction de notre radeau, nous ne duſſions pas en avoir plus de ſix pas à tourner, il étoit néanmoins très-apparent que nous ne pourrions éviter de heurter contre cette pointe: mais un nouvel accident que nous ne prévoyions pas, en prévenant celui dont nous étions menacés, manqua de nous être tout auſſi fatal.

J'avois aperçu devant nous & à peu de diſtance de la pointe un rocher qui ſe montroit au deſſus des eaux. Nous devions néceſſairement le ranger de très-près. S'il m'étoit poſſible, en paſſant, d'appuyer ma rame ſur ce rocher, je m'imaginois que l'impulſion que je donnerois par ce moyen à notre radeau, le pouſſeroit aſſez loin dans le courant, pour nous faire éviter la pointe redoutable; mais, quoique je priſſe bien mes meſures, que ma

rame rencontrât juſte ſon but, & que le radeau en reçût l'impulſion que je prétendois lui donner, l'événement qui en fut la ſuite démentit mon eſpoir.

Dans le moment où, le corps à demi penché, j'appuyois fortement ſur la rame pour nous éloigner davantage, la partie inclinée du radeau donna ſi vivement contre un autre rocher à fleur d'eau, que notre frêle bâtiment, à demi briſé & preſque renverſé, fut repouſſé aſſez loin de la pointe au delà de laquelle il fut emporté par le courant. Eléonore, épouvantée, fit un cri lamentable, tandis que, tombant dans les flots, je fus jeté ſur les rochers, à peu de diſtance de la pointe fatale, ſans que j'euſſe le temps de me reconnoître.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Chevalier après ſa chûte dans la mer ; de l'état où il retrouva Eléonore, & quelle en fut la ſuite.

JE devois périr mille fois, ou ſubmergé par les vagues, ou écraſé contre la côte ; mais un haſard ſingulier, ou plutôt la providence qui veilloit à ma conſervation, me ſauva de tant de périls. En tombant dans la mer, je n'avois point lâché ma rame ; je la tenois encore des deux mains quand je fus lancé ſur le rocher. Le bout de la rame me garantit du choc terrible qui m'y attendoit, & l'inſtrument en fut à moitié rompu. Juſques-là je n'avois eu ni le moyen ni le loiſir de travailler à ma conſervation ; le trouble de mon eſprit ne m'avoit pas permis de réfléchir : mais, ce premier trouble appaiſé, je ſentis qu'il ne falloit pas perdre un moment, pour empêcher que d'autres vagues ne me reportaſſent à la mer ; je me levai avec précipitation, & m'accrochant de rocher en rocher, je montai juſques ſur une eſpèce de cîme aſſez étendue, & que les lames n'atteignoient point.

Hors de toute atteinte, je me laiſſai tomber ſur la plate-forme, ne pouvant plus me ſoutenir, après les ſecouſſes violentes que j'avois éprouvées, les contuſions que j'avois reçues, & les efforts incroyables que j'avois faits pour me ſauver. Mais je n'y reſtai pas long-temps, quoique le repos me fût bien néceſſaire dans l'état d'épuiſement & de douleur où je me trouvois alors. L'inquiétude mortelle où j'étois ſur le ſort d'Eléonore, ne me laiſſoit pas reſpirer, & cette peine du cœur étoit bien au deſſus de toutes les autres. Je me levai donc auſſi-tôt que je pus me tenir debout, & continuant à grimper au milieu des rochers qui pouvoient m'offrir un paſſage, j'atteignis enfin, avec beaucoup de peine, la crête qui les terminoit. De là, jetant les yeux autour de moi pour découvrir le radeau qui portoit toutes mes eſpérances, je fus ſaiſi d'étonnement à l'aſpect de la campagne la plus riante que j'euſſe jamais vue : mais n'apercevant pas mon radeau, je ne fus point touché de ce ſpectacle, qui n'étoit rien pour moi ſans l'objet que je cherchois. Qu'eſt-elle devenue ? où pourrai-je la trouver ? Voilà ce que je répétois ſans ceſſe dans ma tendre ſollicitude, & ce que j'entremêlois involontairement des cris les plus douloureux.

Cependant

Cependant la longue chaîne de rochers au haut de laquelle je me trouvois, s'étendant de l'eſt à l'oueſt, m'empêchoit, par ſa ſituation tortueuſe, de voir au delà de la pointe où j'avois perdu le radeau, & par conſéquent d'apercevoir la baie où j'eſpérois toujours qu'il ſeroit entré. Les aſpérités de cette crête ne me permettant pas d'en ſuivre le ſommet, je pris le parti de faire un détour pour deſcendre plus ſûrement; & bientôt une pente, quoiqu'aſſez roide, m'en fournit le moyen. Je ne marchois pas, je courois, je roulois, je me précipitois, autant que mes forces & l'inégalité du terrein pouvoient me le permettre; & tout en courant, j'examinois la diſpoſition des objets que me préſentoit cette terre nouvelle, pour mieux me diriger vers le but où j'aſpirois.

Je vis d'abord que cette campagne délicieuſe étoit un vallon immenſe, enfermé de tous côtés par une chaîne de rochers pareille à celle que je venois de franchir. Elle s'élevoit au couchant, & ſe terminoit à de hautes montagnes; mais du côté oppoſé, elle s'inclinoit bruſquement, & s'ouvroit, pour donner paſſage à une rivière, qui, traverſant la plaine en coulant vers l'orient, changeoit enſuite de direction, & alloit ſe jeter dans la mer au midi. Une colline couverte de grands arbres me cachoit le

tournant de la riviere ; & ce ne fut qu'après avoir passé cette colline, que je l'aperçus, & que je découvris la baie & l'embouchure tant souhaitée. Une double enceinte de rochers en formoit un port magnifique, & le plus sûr qu'on pût désirer. Mais dans l'agitation mortelle où j'étois, je ne m'arrêtai guère à le considérer : j'entrevoyois plutôt que je ne fixois tout ce qui n'étoit pas l'objet de mon inquiétude : mes yeux se portoient avidement de tous côtés, & néanmoins je tremblois de voir. Enfin, un peu au dessous de l'endroit où la baie commençoit à s'élargir, j'aperçus de loin, sur la rive opposée, le radeau qui portoit tout mon bien. Poussé jusques-là par la marée, il étoit arrêté contre une grosse pierre, qui, tombant de la crête voisine, avoit roulé jusque dans la baie. Un côté du radeau touchoit le sable; l'autre se balançoit au gré des eaux. A cette vue, je tressaille, je m'écrie; la joie renaît dans mon ame : mais ce sentiment délicieux fait bientôt place à la crainte, lorsque je m'aperçois qu'Eléonore est renversée & ne fait aucun mouvement.

J'appelle à haute voix Eléonore, elle ne me répond pas; je l'appelle encore plusieurs fois, elle est toujours immobile & muette. Alors la frayeur s'empare de mes sens, mon cœur se

reſſerre, je tremble : mais il n'y a pas à balancer ; il faut voler vers Eléonore, la ſecourir, s'il ſe peut ; il faut mourir près d'elle, ſi le dernier malheur ne me laiſſe plus d'eſpoir. Auſſitôt je me jette à la nage, & quoique haraſſé de fatigue, j'arrive à l'autre bord. Je m'élance ſur le radeau, & je prends Eléonore entre mes bras, pour la porter ſur le rivage. Mais, ô déſolation ! elle eſt froide, inanimée, ſans pouls, ſans ſentiment ; elle eſt morte : non, il n'y a plus en elle aucun ſigne de vie, plus de mouvement, plus de ſouffle. Je la contemple avec un ſerrement de cœur inexprimable.

Et qui pourroit rendre l'excès de mon déſeſpoir ? J'oſe bien accuſer le ciel d'injuſtice. Je me tords les mains comme un furieux ; ma réſolution eſt de mourir. Dans l'état où j'étois, à quelle extrémité, grand Dieu, ne pouvois-je pas me porter ! Mais tout à coup une réflexion m'arrête. L'idée de notre ſéparation, même après la mort, me paroît inſupportable. Ah ! ne ſouffrons pas, m'écriai-je, que ſon corps devienne la pâture des bêtes féroces ; rendons-lui les derniers devoirs, & mourons enfin auprès d'elle, avec la conſolation de penſer qu'un jour mes cendres ſe mêleront avec les ſiennes.

A ces mots, je retournai vers Eléonore pour

la tirer du radeau : je coupai tous les liens qui la retenoient ; &, l'ayant miſe ſur mes épaules, je l'emportai hors du rivage pour l'enſevelir auſſi-tôt : car je me ſentois ſi foible, que je craignois, en ſuccombant à ma douleur, de ne pouvoir dans peu m'acquitter de ce pieux devoir. Je choiſis un endroit facile à creuſer. Là, dépoſant ces triſtes reſtes d'une beauté qui m'étoit ſi chere, je me mis à la conſidérer avec la douleur & les regrets les plus amers. Je préparai enſuite le lieu funèbre qui devoit la recevoir ; je le tapiſſai de mes habits, dont je m'étois dépouillé, & j'y plaçai Eléonore, à qui je fis mes derniers adieux.

« C'en eſt donc fait, lui dis-je, trop cher objet de ma tendreſſe, vous m'êtes ravie, & vous me l'êtes pour toujours... Hélas ! & dans quel temps ?..... Voilà le fruit de ma vaine prévoyance. C'en eſt fait, je ne vous verrai plus »....

A cette penſée déchirante, je me précipite ſur le corps d'Eléonore, fondant en pleurs & m'abandonnant aux ſanglots ; je l'embraſſe étroitement, réſolu de ne plus m'en ſéparer. Mais quelle illuſion ſoudaine ! Je crois ſentir en elle un mouvement convulſif. L'imagination peut-être aidoit à me tromper. Cependant l'eſpoir renaît. J'entr'ouvre la bouche d'Eléonore,

j'y fais paſſer à diverſes repriſes le ſouffle brûlant de mon haleine. L'air s'inſinue dans ſes poumons. O joie ! ô tranſport ! elle reſpire. Ce n'eſt plus une erreur de mes ſens, un fantôme de mon imagination : un ſoupir bien prononcé & quelques battemens de cœur ne me laiſſent plus douter du prodige qui vient de s'opérer ; Eléonore eſt vivante (1), & elle le doit à l'amour.

Que les cœurs aimans & ſenſibles ſe repréſentent, s'il ſe peut, ce qui ſe paſſoit alors dans le mien. Je ne puis définir ce que j'éprouvois. L'excès du ſentiment accabloit mon ame ; la joie inondoit mon cœur & m'ôtoit la raiſon. Je ne ſus, durant quelques momens, que faire ni que penſer ; les impreſſions contraires qu'en ſi peu de temps j'avois reçues des paſſions les plus violentes, le paſſage ſubit de la crainte à

(1) Il paroît qu'on ne connoiſſoit pas alors la poſſibilité de rappeler les noyés à la vie, ni les procédés employés à cet effet avec tant de ſuccès. Ce prodige inoui étoit une choſe toute ſimple. La chaleur du ſable échauffé par le ſoleil dans un climat brûlant, les ſecours & les mouvemens donnés à Eléonore, &, plus que tout cela, l'air pouſſé dans ſes poumons par un ſouffle puiſſant, devoient opérer ce miracle. Le Chevalier des Gaſtines pouvoit en être d'autant plus étonné, qu'il n'en connoiſſoit pas d'exemple. *Note de l'éditeur.*

l'eſpérance, de la joie à l'abattement, & du déſeſpoir au bonheur, me rendoient comme inſenſé.

Cependant la conſidération de l'état d'Eléonore, calmant peu à peu mes tranſports, me rappeloit à la raiſon. Eléonore étoit vivante; mais elle ne parloit pas; ſes yeux étoient fermés, elle paroiſſoit inſenſible. Devois-je me livrer à une joie immodérée, lorſqu'elle n'étoit pas encore dans ſon état naturel? Je m'occupai donc du ſoin de lui rendre le ſentiment, après être parvenu à lui rendre la vie.

En touchant ſur le rocher, notre radeau avoit éprouvé de fortes ſecouſſes; il avoit pluſieurs fois plongé dans la mer. Ce n'étoit que par la marée montante, qu'Elénore avoit été pouſſée juſqu'à l'endroit du rivage où je la trouvai. Il étoit vraiſemblable qu'elle avoit avalé une grande quantité d'eau: cependant je ne voulus pas la ſuſpendre par les pieds, comme il eſt d'uſage; j'en avois vu ſouvent les plus funeſtes effets; mais, en la tirant de la ſituation où je l'avois miſe, je la plaçai tantôt ſur un côté, tantôt ſur l'autre, eſpérant que la nature feroit des efforts ſalutaires pour la dégager, & je ne fus pas trompé dans mon eſpoir: ayant d'ailleurs le corps un peu plus élévé que la tête, elle rendit un peu d'eau. De nouvelles tenta-

tives furent encore plus heureuſes. Enfin elle entr'ouvrit les yeux, prononça quelques mots, & eſſaya même de ſe lever; mais ſon extrême foibleſſe ne le lui permit pas d'abord. Ce ne fut qu'un peu de temps après qu'elle recouvra aſſez de forces pour ſe lever à demi & pour prendre une poſture plus commode. Jetant alors les yeux autour d'elle avec ſurpriſe, puis les fixant ſur moi, & revenant comme d'un profond ſommeil : « Où ſuis-je, Monſieur, me dit-elle, & que ſignifie cette foſſe ſur laquelle nous ſommes aſſis ? Ah ! vous m'êtes rendue, lui dis-je en me jetant à ſes genoux, & en faiſant éclater la joie la plus vive ; vous m'êtes rendue, chère Eléonore : ce lieu étoit creuſé pour vous ſervir de tombeau ; ce devoit être le mien. J'y attendois la mort, lorſque le ciel, touché de mon infortune, vous a rappelée à la lumière ».

Je lui fis à l'inſtant le récit de tout ce qui nous étoit arrivé, & je lui appris le ſuccès ineſpéré de mes efforts. Elle leva les yeux au ciel, en joignant les mains, elle frémit, elle trembla au ſeul détail des périls auxquels nous venions d'échapper. Ses yeux ſe mouillèrent de larmes. Pénétrée de reconnoiſſance : « Il eſt donc vrai, me dit-elle, après Dieu, c'eſt à vous que je dois la vie ». Elle garda un moment de ſilence; & prenant enſuite un air de reproche mêlé de

tendreſſe : « Mais pour vous-même, Monſieur, qu'aviez-vous fait de cette élévation de ſentimens, de cette force d'ame que j'ai tant de fois admirée en vous ? Quoi ! vous vouliez mourir ? Et de quel droit prétendiez-vous diſpoſer de vos jours ? Ah ! le ciel, m'écriai-je, excuſera l'excès de ma douleur : je ne voyois plus que la grandeur de la perte que je venois de faire ; je ne me poſſédois plus, je n'étois plus à moi. Non, ce n'eſt en effet que dans l'emportement de la paſſion, que l'homme peut oublier ſérieuſement qu'il y a un Dieu, que c'eſt de lui ſeul qu'il dépend, & que, ſous les yeux de ce grand juge, en ceſſant de vivre, nous ne mourons pas tout entiers. Dieu, me dit Eléonore, pardonne au repentir.....» Elle me ſerra la main ; & ſa bonté tendre & compatiſſante me conſola de ma foibleſſe.

Chapitre III.

Recherches & travaux du Chevalier. Induſtrie d'Eléonore.

Cependant le ſoleil avançoit déjà dans ſa courſe ; il étoit plus de huit heures. Eléonore, qui n'avoit preſque rien mangé depuis deux jours, ſentoit le plus grand beſoin de prendre de la nourriture & de réparer ſes forces, épuiſées d'ailleurs par la douleur, la crainte, & le naufrage. Quoique plus robuſte, j'éprouvois le même beſoin qu'elle. Il fallut donc s'occuper du ſoin de chercher des alimens, & cela m'obligea de m'éloigner pour quelques momens d'Eléonore. Je repris mes habits, & je courus au radeau.

Je retrouvai dans un ſac attaché au pied d'un coffre, toutes les proviſions que j'y avois miſes ; mais, outre qu'elles étoient peu convenables par elles-mêmes à l'état de foibleſſe de ma compagne, elles avoient été ſi avariées par la mer, que je doutois ſi je pourrois en uſer moi-même. Je ne ſavois comment y ſuppléer. J'avois vu, à la vérité, en parcourant l'iſle, des bêtes fauves paſſer aſſez près de moi, ſans que ma pré-

ſence parût les effrayer. Peut-être eût-il été facile d'en prendre quelqu'une ; mais il falloit quitter Eléonore, & la laiſſer ſeule ; il falloit enſuite apprêter le gibier que je prendrois : tout cela demandoit un temps précieux & des moyens que je n'avois pas.

Alors il me vint à l'eſprit de fouiller nos coffres. Je les avois pris au haſard ; mais ils pouvoient renfermer des choſes néceſſaires, & peut-être quelques liqueurs fortes. Auſſi-tôt je cherchai mes outils de Charpentier, que fort heureuſement j'avois bien amarrés ſur le radeau, & qui n'étoient pas tombés. Je pris le ciſeau & la hache ; puis ayant placé le ciſeau en façon de coin, entre la ſerrure & le couvercle d'un coffre, je me ſervis de la hache comme d'un maillet, & la ſerrure ſauta.

Je trouvai dans ce coffre des habits & du linge de matelots, mais pas autre choſe. Le ſecond fut également forcé ; & quoiqu'il appartînt à un homme plus opulent, il ne m'offrit pas ce que je cherchois. Il renfermoit ſeulement de petites proviſions, qui, quoiqu'inutiles pour le préſent, devoient m'être précieuſes dans la ſuite. C'étoient quelques paquets d'ails, d'oignons, de ciboules, dont le propriétaire s'étoit ſans doute muni comme d'un préſervatif contre le ſcorbut ; quelques pommes de terre qui me

parurent germées, & une boîte de fer-blanc contenant un assez grand nombre de pastilles, qu'à l'odeur je jugeai devoir être des tablettes de bouillon. Le troisieme coffre que j'ouvris, étoit une grande malle qui appartenoit à quelque riche passager. Elle étoit pleine de choses utiles pour la commodité d'un long voyage, & d'ustensiles de table & de cuisine d'un goût recherché & d'un grand prix. Il y avoit plusieurs boîtes faites en forme de cassettes, partagées pour la plupart en loges & en compartimens, qui contenoient d'autres boîtes & des bouteilles bien bouchées. C'étoit du thé, du café, du chocolat, du sucre, des vins du Cap & de Madère, des liqueurs, des confitures, & plusieurs sortes de sirops.

Très satisfait de cette bonne fortune, je ne poussai pas plus loin mes recherches. Je me saisis d'une boîte de confitures & d'un flacon d'eau des Barbades. Je mis dans mes poches une bouteille de vin de Madère & un gobelet, & revins, toujours courant, auprès d'Eléonore. Depuis que je l'avois quittée, elle avoit encore rejeté de l'eau; &, quoique son état fût plus satisfaisant, elle se trouvoit d'une foiblesse extrême. Je lui présentai ma boîte, dont elle tira quelques noix confites, sur lesquelles elle but un doigt de liqueur; puis, me rendant le verre: « Ce

n'eſt pas pour moi ſeule, dit-elle, que j'ai pris ce que vous m'avez préſenté; c'eſt pour vous donner l'exemple de la réſignation & du courage; c'eſt auſſi pour acquitter par mes ſervices tout ce que vous avez fait pour moi. Pleine de confiance & dans les ſecours du ciel & dans vos vertus, je me ſoumets à toute ma deſtinée ».

« Et je bénis la mienne, lui dis-je, qui m'aſſocie à votre infortune pour la ſoulager. Je vous aime au delà de toute expreſſion; mais l'amour le plus ardent n'altérera jamais dans mon cœur les ſentimens reſpectueux que je vous ai voués. C'eût été par-tout ailleurs un devoir pour moi de vous en donner des preuves: combien ce devoir ne devient-il pas plus ſacré dans cet aſile, où vous n'avez que moi pour appui, où l'honneur & l'amour lui-même me font une loi d'être votre ſauve-garde & votre ſoutien? . . . »

Eléonore m'interrompit, pour me demander ſi j'avois pris quelque nourriture; & comme je lui dis que non, elle voulut que je ſatisfiſſe ſur le champ au beſoin preſſant que je devois en avoir, & ſe plaignit obligeamment de mon empreſſement à la ſecourir, tandis que je m'oubliois en quelque ſorte pour elle.

J'obéis, & quoique je ne puſſe faire, avec

un peu de vin de Madère & des confitures, qu'un repas bien léger, il ſuffit pour calmer ma faim & me rendre toutes les forces qui m'étoient néceſſaires.

Ce qui demandoit mes premiers ſoins, c'étoit de donner d'autres vêtemens à Eléonore; les ſiens étoient encore moites ſur ſon corps, ce qui pouvoit nuire à ſa ſanté. Je devois, après cela, ſonger à nous faire un gîte qui pût nous ſervir d'abri contre l'influence de l'air durant la nuit, & nous garantir de l'attaque des bêtes féroces, s'il y en avoit dans l'iſle. La chaleur du climat & de la ſaiſon n'empêchoit pas que les nuits n'y fuſſent fraîches & humides, comme je l'avois remarqué ſur le vaiſſeau; d'ailleurs, ſans aſile, Eléonore, ſaiſie de frayeur, n'eût pas trouvé le ſommeil au milieu d'une campagne que nous ne connoiſſions pas.

Ces deux objets exigeoient de ma part beaucoup de promptitude & d'activité; ainſi, j'annonçai à Eléonore que j'allois la quitter encore une fois pour remettre la main à l'ouvrage. Elle approuva mes projets; mais elle me dit qu'elle ne vouloit pas demeurer ſeule, & qu'elle me prioit de trouver bon qu'elle m'accompagnât. J'eus beau lui repréſenter ſa foibleſſe, elle m'aſſura que je ne ferois rien ſans elle,

& que le mouvement lui ſeroit ſalutaire. Tout ce que je pus obtenir de ſa complaiſance, fut qu'elle mangeât de nouveau quelques confitures sèches, & bût encore un verre de vin. Je l'aidai enſuite à ſe relever, & lui donnant le bras, nous allâmes enſemble vers les coffres que j'avois tirés du vaiſſeau, elle ſans rien dire & n'oſant preſque me regarder, tandis que je ne voyois qu'elle, & que mon cœur treſſailloit de joie de ſe trouver ſi près du ſien.

Nous arrivâmes à petits pas à notre radeau, d'où nous deſcendîmes nos coffres à terre. Nous les viſitâmes l'un après l'autre, & nous en trouvâmes deux où l'eau n'avoit pu pénétrer. Comme il ne falloit pas y regarder de trop près dans notre ſituation, je tirai de l'un des deux une chemiſe, des bas, & une redingote légère pour ma compagne, avec du linge, des bas, & un habit complet pour moi; après quoi je m'éloignai par décence & me mis à l'écart, pour donner à Eléonore le temps de quitter ſes vêtemens mouillés & d'en prendre de nouveaux. Je changeai moi-même de chemiſe & d'habillement, & je me couvris d'un bon chapeau, qui répara la perte du mien. Enfin je revins auprès d'Eléonore, quand je jugeai qu'elle pouvoit être vêtue. Elle m'attendoit dans ſon nouvel équipage, qui, quoiqu'extraordinaire,

ne diminuoit rien de ſa beauté; mes yeux, mieux que mes diſcours, lui dirent que je la trouvois charmante : elle ſe contenta de me remercier de nouveau de mes attentions.

Cependant nous ne perdions pas le temps en complimens; car tout en parlant je tirois des coffres toutes les choſes que j'imaginois devoir nous convenir, & Eléonore choiſiſſoit ce qu'il en falloit emporter pour arranger notre demeure. Nous mîmes à part des matelas, quoique mouillés, du linge, des étoffes, & des toiles en pièce, un fromage de Hollande & quelque peu de biſcuit le moins gâté, une bouteille de vin du Cap, & mes outils. Je me chargeai d'une partie du fardeau, ne pouvant tout emporter dans un voyage; &, malgré mes inſtances, ma compagne voulut m'aider à ce tranſport. Elle s'étoit munie, ſans rien dire, de choſes fort utiles qu'elle avoit découvertes dans nos magaſins, & que je n'avois pas aperçues, étant occupé d'un autre côté, & elle les tenoit ſous ſa redingote, pour m'en cacher le poids & le volume. Arrivé à l'endroit qui nous parut le plus commode pour paſſer la nuit, je fus fort ſurpris de voir qu'elle portoit dans une ſerviette ou dans ſes poches, des chandeliers, un paquet de bougies, une théïère, du ſucre, du café, & des pierres à

fusil, avec un briquet & de l'amadou. Je me plaignis de l'excès de son zèle, qui lui faisoit entreprendre au delà de ce qu'elle pouvoit, & je la suppliai de me laisser faire, sans agir davantage : mais elle me répondit que dans une société comme la nôtre, & sur-tout en ce moment, les travaux devoient se partager ; qu'elle venoit d'éprouver combien l'exercice lui avoit été favorable ; & que non seulement je la chagrinerois en m'opposant à ce qu'elle m'aidât, mais que je nuirois à son parfait rétablissement ; qu'au surplus, il étoit moins prudent de la laisser seule & sans secours, que de l'emmener avec moi, pour lui servir de soutien & la défendre en cas d'accident.

N'ayant rien à répliquer, je me contentai de lui offrir mon bras, & nous reprîmes ensemble le chemin de la baie. Elle marchoit d'un pas plus ferme, nous arrivâmes bientôt ; mais, au lieu de s'asseoir & de se reposer pendant que je lierois ensemble les effets que j'avois laissés en tas, elle se mit de nouveau à fureter dans les malles ; ce qui me donna occasion d'y revenir. Je ne pus l'empêcher de prendre un paquet de gros linge, consistant en draps de lit, en serviettes, & en nappes ; & comme je lui représentois qu'elle se chargeoit là de choses fort inutiles pour le moment : « Vous verrez, me

me dit-elle, qu'elles pourront nous être plus utiles que vous ne penſez. En ce cas, lui dis-je, permettez que je les joigne au reſte de nos meubles; je ſuis aſſez fort pour tout emporter. Cela me chargera peu, reprit-elle, & vous aurez d'ailleurs un fardeau aſſez conſidérable. Voilà encore deux couvertures de coton & une robe de chambre, qui vous dédommageront de ce que vous me laiſſez ».

Alors ayant tiré de la malle les deux couvertures & la robe, je découvris deſſous un fourniment que ſon poids me fit juger plein de poudre; une gibecière, où je trouvai des balles & du menu plomb; enfin, dans un ſac de cuir, deux piſtolets de grandeur médiocre, fort propres & très-bien montés. Quoique ma charge fût déjà bien peſante, je voulus emporter ces armes & ces munitions; je les mis dans mes poches: après quoi, ayant refermé les malles & chargé mon paquet ſur mon dos, je me retirai doucement, avec ma compagne, vers l'endroit où nous devions camper.

Il me reſtoit encore à travailler à notre logement pour la nuit: je tins conſeil avec Eléonore. « Voici ce que je penſe, me dit-elle; il faut nous conſtruire une longue cabane, que nous puiſſions partager en deux. J'en occuperai le fond, ſi vous le voulez bien, & vous

ſerez logé vers l'entrée. Dans un temps plus commode, nous étendrons notre demeure. Le plan que j'ai en vue eſt fort ſimple, & le travail n'en ſera pas long ». Alors elle m'expliqua ſon deſſein en peu de mots; puis elle ajouta : « Ne ſoyez pas ſurpris que je connoiſſe cette architecture champêtre. J'ai long-temps habité la campagne, où nos bergers ſe faiſoient de pareils logemens. Il s'agit ſeulement ici d'en faire un plus ſpacieux & plus commode. Les matériaux ne nous manqueront pas; mais le jour décline, & vous devez être bien fatigué ».

« Nous ferons, ma chère compagne, lui dis-je, tout ce que vous preſcrirez. Ma volonté vous eſt ſoumiſe, & j'ai encore aſſez de force pour travailler. Je vous laiſſerai volontiers le ſoin de la diſtribution de nos appartemens, ils vous en plairont davantage. Mais, en attendant que je puiſſe m'occuper de la conſtruction de ce logement, qui, quelque ſimple qu'il ſoit, exige plus de temps qu'il ne m'en reſte ce ſoir, cherchons à nous mettre à couvert au moins pour cette nuit. Il eſt trop tard pour achever un long ouvrage. C'eſt aſſez d'un aſile où vous puiſſiez trouver le repos. C'eſt aſſez pour moi ſans doute, me dit Eléonore; mais vous, qui ne ſongez qu'à moi, comment paſſerez-vous la nuit? Une grotte nous eût ſuffi, lui répon-

dis-je; mais je n'en ai point découvert dans les environs de la baie. Cependant ſoyez tranquille, je n'aurai plus rien à craindre quand vous ſerez en ſûreté ».

Je pris auſſi-tôt ma ſcie & ma hache, pour aller couper dans un bois voiſin les pièces principales de l'agreſte édifice. Eléonore m'accompagna. J'abattis un aſſez bon nombre de fortes branches, & après les avoir dépouillées des menus rameaux, je les ſciai en pluſieurs rouleaux de différentes longueurs, & les portai vers le lieu que nous avions choiſi.

Pendant que je tranſportois les pièces les plus peſantes, Eléonore traînoit après elle des branches feuillées & de longues perches, en ſorte que la charpente de notre bâtiment fut bientôt voiturée. Je mis à l'inſtant la main à l'œuvre pour conſtruire à Eléonore une cabane: de fortes branches & des rameaux en compoſèrent la cage, des roſeaux mêlés à des branches feuillées en formèrent le toît; & ma compagne eut, avant la nuit, un humble aſile.

Je n'avois pas travaillé ſeul à cet édifice, Eléonore m'avoit beaucop aidé; elle m'avoit fourni de ſes mains délicates les roſeaux & la ramée. Cependant elle me témoigna bien de la reconnoiſſance de ce travail. « Graces à vos ſoins, me dit-elle, j'ai maintenant un gîte où

je ſerai la nuit à couvert & en ſûreté : mais je ne vois pas ſans peine que vous en manquiez. Profitons, je vous prie, du jour qui nous reſte, pour vous dreſſer une eſpèce de tente, à l'abri de laquelle vous puiſſiez trouver le repos que vous méritez ſi bien. Nous la placerons devant la cabane, dont elle ſera comme le veſtibule. Pluſieurs des draps de lit que nous avons tirés des coffres, couſus enſemble & tendus ſur des perches juſqu'à terre, au moyen des cordes que nous avons & des piquets que vous ferez, vous formeront cette tente. Préparez les piquets & les cordes, je vais coudre à la hâte ces draps ».

J'applaudis à cette heureuſe invention de ma compagne, & j'adoptai ſon projet. En conſéquence j'attachai les cordes ſur les piquets que j'avois aiguiſés; & quand Eléonore eut achevé ſa couture, je m'empreſſai de monter la toile & de la tendre; mais, par haſard, elle ſe trouva trop courte, & ne put aller juſqu'à terre; & comme il étoit déjà nuit, & qu'il eût été difficile de rémédier à ce défaut durant l'obſcurité (1), je me contentai d'en-

(1) Il étoit poſſible de remédier à cet inconvénient, en donnant moins de hauteur à la tente; mais alors nous n'aurions pu nous y placer & nous y tenir debout.

clorre le côté ouvert de la tente, en fichant un rang de pieux au devant de l'ouverture. Enfin lorſque la nuit fut noire, nous fûmes obligés de nous arrêter pour penſer à autre choſe. Eléonore ſe ſouvint alors du briquet & de la bougie dont elle s'étoit pourvue à mon inſçu; elle fit du feu, & nous cherchâmes nos proviſions pour le repas dont nous avions un beſoin extrême.

Nous ne ſavions d'abord où poſer nos plats & notre bougie; nous n'avions ni chaiſe ni table, & l'intérieur de la tente étoit aſſez embarraſſé pour ne pas nous permettre de nous aſſeoir ſur le ſol : mais nous nous aviſâmes de mettre l'un ſur l'autre tous les matelas que nous avions apportés; nous en fîmes une pile que nous couvrîmes d'une nappe. Nous y poſâmes notre lumière & nos proviſions, & nous étant aſſis aux deux bouts, chacun de notre côté, nous ſatisfîmes ainſi au premier beſoin de la nature.

Eléonore, accablée de fatigue & toujours pénétrée de douleur, mangea peu & but encore moins, malgré mes inſtances preſſantes. Nous n'avions que de mauvais biſcuit, au lieu de pain qu'elle eût mieux aimé que tout autre aliment, & nous manquions d'eau, parce que je n'avois pas eu le temps de nous en pourvoir. Mais quand notre nappe eût été cou-

verte de mets plus délicats, je vis bien que ma compagne n'eût pas été mieux disposée à en profiter. Je m'étois pourtant aperçu, avant le repas, que l'eau nous manquoit, & je voulus en aller chercher malgré la nuit; mais Eléonore s'y étant opposée, je ne sortis pas de la tente.

Eléonore, qui s'alarmoit de ce que mon habitation demeuroit entr'ouverte durant la nuit, vouloit coudre une toile où manquoit celle de la tente: mais je ne pus y consentir; je ne lui laissai poser qu'une espèce de rideau sur l'ouverture de sa cabane: du reste, je lui fis observer que j'avois des armes, & qu'elles suffisoient pour ma défense.

Il ne fut donc plus question que du soin d'arranger nos lits. Nous plaçâmes deux matelas, du linge, des couvertures dans la cabane. Je ne gardai pour moi qu'un matelas & la robe de chambre, n'ayant pas dessein de me déshabiller, pour être plutôt prêt en cas d'événement.

Nos arrangemens ainsi faits, Eléonore revint dans la tente, & me regardant avec un air touchant & majestueux à la fois: « Couronnons, me dit-elle, cette journée par une action de justice & de reconnoissance; rendons graces au ciel, des faveurs que nous en avons reçues,

& du ſecours ineſpéré qui nous a ſauvés. Une protection ſi marquée & ſi ſingulière manifeſte évidemment ſes vues ſur nous. Conformons-nous à ſes volontés, & n'oublions jamais des bienfaits auſſi mémorables ».

Auſſi-tôt tombant à genoux, joignant les mains & ſe proſternant d'une manière touchante, elle fit, en verſant des larmes qui excitèrent les miènnes, cette courte & fervente prière :

« Souverain Auteur de toutes choſes, qui nous avez donné l'exiſtence & la raiſon, pour nous en ſervir ſuivant les lois de votre équité, qui nous avez conſervés depuis notre naiſſance, & qui venez de nous ſouſtraire à la mort; recevez ici le tribut d'hommages, d'amour, & de gratitude que nous devons à votre bonté puiſſante. Vous entendez notre voix, vous voyez juſque dans nos cœurs, vous êtes notre père; que votre volonté ſoit faite en tous lieux & en tout temps. Nous nous ſoumettons ſans réſerve à votre divine providence; ſoit qu'elle veuille nous affliger en nous privant de ce que nous avons de plus cher, ſoit qu'elle nous deſtine à paſſer nos jours ſur cette terre déſerte. Donnez-nous la force & la volonté de vous obéir avec réſignation & avec confiance, & ne nous

refuſez pas les ſecours de votre grace dans la circonſtance où nous nous trouvons ».

Puis, s'adreſſant à moi : « Je vous reconnois, après Dieu, me dit-elle, pour mon libérateur ; je vais vivre ſous votre tutelle. Tout autre que vous pourroit m'inſpirer des alarmes ; mais pour vous, Monſieur, je connois trop bien les ſentimens d'honneur qui vous ſont naturels, & vous eſtime trop pour vous craindre ».

« Ah ! prenez ces armes, lui dis-je en lui préſentant les deux piſtolets ; prenez ces armes, & puniſſez-moi vous-même, ſi jamais je manque dans la moindre choſe au reſpect que je vous dois. C'eſt aſſez, dit-elle en refuſant ce que je lui préſentois ; je ſerois moins raſſurée par ces armes, que par l'opinion que j'ai de la nobleſſe de votre caractère ».

A ces mots, elle ſe retira, laiſſa tomber la toile de ſa porte, & ſe coucha. De mon côté, je m'étendis ſur mon matelas, pour trouver le repos néceſſaire après tant de fatigues ; & cependant je ne pus ſi-tôt m'endormir. La nuit avoit renouvelé toutes les peines d'Elénore, en fixant toutes ſes idées ſur ſon malheur. Je l'entendois gémir : ſes ſoupirs attriſtoient mon ame, que le ſouvenir du paſſé & le ſoin de l'avenir agitoient déjà vivement.

Notre ſituation étoit ſi extraordinaire par ſes

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

circonſtances & par les événemens qu'elle devoit naturellement amener; elle exigeoit de ma part tant de vigilance, de circonſpection, de travail, qu'on doit peu s'étonner ſi, malgré l'extrême beſoin que j'avois de goûter le ſommeil, j'étois néanmoins ſi peu tranquille. Je voyois toutes les privations, toutes les peines qui nous attendoient, ſans trop imaginer quelles ſeroient nos reſſources. La crainte de manquer de vivres m'alarmoit plus que tout le reſte; car nos proviſions de bouche étoient ſi peu de choſe, qu'à peine en avions-nous pour quelques jours. Tout cela me donnoit de juſtes inquiétudes. Mais l'aſſurance de vivre auprès d'Eléonore, même dans un déſert, le bonheur de lui être utile & de la ſervir, l'eſpoir, quoique vague, de trouver les moyens de pourvoir à nos beſoins, & celui, bien plus doux encore, d'obtenir un jour d'elle-même ſon cœur & ſa main, adoucirent peu à peu l'amertume des premières réflexions, & me procurèrent enfin un ſommeil paiſible.

CHAPITRE IV.

Songe remarquable de l'Auteur, & quelle en eſt la ſuite.

JE dormois profondément, lorſque ſur le matin, mes eſprits, ſans doute émus encore par l'idée des objets qui m'avoient frappé la veille, me donnèrent occaſion de faire le ſonge remarquable que je vais rapporter.

Il me ſembla que j'étois avec Eléonore ſur le rivage de la baie où elle avoit abordé. Elle étoit étendue à terre, & ne pouvoit plus ſe ſoutenir d'inanition & de défaillance; moi-même, dans un déſordre inexprimable, je ne ſavois comment appaiſer la faim dévorante qui nous conſumoit. Nous n'avions plus de proviſions, & je cherchois en vain quelques moyens de ſubſiſtance; les bêtes & les poiſſons fuyoient devant moi. J'étois déſolé de ce nouveau malheur qui nous menaçoit d'une ruine prochaine, lorſqu'une belle femme s'offrit à mes regards, & s'approchant avec un air riant, me dit ces paroles conſolantes : « Pourquoi vous laiſſer abattre par une infortune qui doit vous conduire au plus grand bonheur? Avez-vous eſſayé tout ce que vous pouvez faire, & convient-il

à un grand cœur de perdre ainſi l'eſpoir ? Si la terre aujourd'hui vous refuſe la nourriture, la mer vous offre des ſecours auxquels vous ne penſez pas. Retournez au vaiſſeau, vous trouverez ce qui vous manque. Les vents & les flots vous reſpecteront. Voyez comme la mer eſt calme, comme l'air eſt tranquille. Profitez de ces temps heureux, embarquez-vous, & portez avec vous dans l'iſle les germes de l'abondance dont vous & votre compagne devez jouir dans la ſuite ».

A ces mots, elle diſparut, & l'émotion que me cauſa ce rêve, ou plutôt la lumière du ſoleil, qui, éclairant l'intérieur de la tente, vint frapper ma paupiere, me réveilla en ſurſaut. Je me trouvai délaſſé de mes fatigues, bien portant & ſatisfait, non pas de mon ſonge que je ne pouvois prendre que pour un preſtige des ſens; mais d'entendre Eléonore qui repoſoit tranquillement, & de voir le beau jour que le ciel m'accordoit pour elle.

Auſſi-tôt je me levai le plus doucement qu'il me fut poſſible, & marchant ſur la pointe du pied, de peur de l'éveiller, je ſortis de la tente, conſidérant avec attention tous les objets qui l'environnoient. Sa poſition étoit ſi riante, qu'il ſeroit difficile d'imaginer un ſite plus charmant.

Sans être trop élevée, elle l'étoit assez pour dominer sur la plaine. Un bois qu'elle avoit au nord, la défendoit des grands feux du jour (1). Assez loin aux environs, la terre étoit tapissée de verdure. On voyoit de cette éminence tout le vallon, que terminoit un lointain azuré. Des prairies sans fin, émaillées de fleurs; les tours & les détours de la riviere, & des côteaux agréablement espacés, qui, couverts de bois çà & là, couronnoient des deux côtés ce vaste amphitéâtre, faisoient de ce payſage une scène enchantée.

La vue de ce spectacle magnifique, que le soleil du matin embellissoit encore, me jeta dans l'admiration. Occupé la veille des grands événemens du jour, j'avois été peu touché des agrémens de notre demeure; mais dans ce moment où j'étois plus tranquille, je me livrai au plaisir de les contempler, & à l'espoir flatteur d'y faire le bonheur d'Éléonore. Je bénis la divine providence qui sembloit me destiner à cet heureux sort; & le cœur plein des douces émotions de mon songe, je me mis à réfléchir sur le parti que j'avois à prendre relativement

(1) L'isle, située au delà de l'équateur & près du tropique du capricorne, doit avoir le soleil au nord la majeure partie de l'année. *Note de l'éditeur.*

au voyage vers notre vaiſſeau, dont il m'avoit donné l'idée.

D'abord je regardai ce projet comme une chimère. La difficulté de l'entrepriſe, & le ſouvenir récent des dangers que j'avois courus pour arriver juſqu'à notre iſle, me le faiſoient rejeter avec frayeur. Mais me rappelant, comme malgré moi, toutes les circonſtances de mon ſonge, & cédant en quelque ſorte à une impulſion ſecrète, je vins peu à peu à me perſuader qu'il ſeroit non ſeulement poſſible de retourner au vaiſſeau, mais même que ce voyage ne ſeroit plus ſi difficile.

Je remarquois avec complaiſance ce qu'on ſembloit m'avoir prédit. Le ciel étoit ſans nuages, on ne ſentoit pas le plus léger ſouffle de vent. La mer devoit être parfaitement calme: on ne riſquoit donc plus de s'embarquer. C'eſt ainſi que je raiſonnois; car les choſes qu'on déſire ſont toujours faciles, & je déſirois ardemment de faire le voyage, penſant qu'il nous fourniroit les objets de première néceſſité, dont nous étions ſi peu pourvus & dont j'appréhendois de manquer bientôt entièrement.

Il y avoit pourtant, dans l'exécution de ce projet, deux choſes qui me peinoient & me faiſoient balancer de l'entreprendre. Je craignois également de laiſſer ou d'emmener Eléonore,

& je ne ſavois ſi je ne retrouverois pas le furieux courant qui, la veille, nous avoit jetés ſur les rochers. Dans cette perplexité, je me promenois lentement le long de l'eſplanade, pour examiner alternativement les raiſons contraires que j'avois de me déterminer. Je me fatiguois à réfléchir, ſans pouvoir me fixer, lorſqu'abſorbé tout entier dans cet examen, & ſuivant, ſans m'en apercevoir, la pente douce qui conduiſoit à la rivière, je fus agréablement tiré de ma rêverie par le murmure d'un petit ruiſſeau, qui, prenant ſa ſource au milieu de la colline, s'échappoit à travers le gazon, après avoir formé un petit baſſin de l'eau la plus claire.

A cette vue, je m'arrêtai, & content de ma découverte, j'en fis le premier eſſai. L'eau de la fontaine me parut excellente. Auſſi-tôt je revins au logis, à deſſein d'y prendre un vaſe pour en puiſer. Si ma compagne dormoit encore, j'étois bien aiſe de lui en porter une petite proviſion avant qu'elle fût éveillée, afin qu'elle pût s'en ſervir, ſi elle vouloit en faire uſage à ſon lever. C'étoit pour l'ordinaire ſa ſeule boiſſon. Si ma compagne étoit levée, je voulois lui faire part de ma découverte, & conférer avec elle ſur mon projet.

Je m'occupois de ces penſées en allant à la

cabane, & je m'aperçus, en arrivant, qu'Eléonore étoit encore au lit. Son rideau n'étoit point levé ; je l'entendois reſpirer. Je repris donc le chemin de la fontaine avec une théïere & une bouteille, nos ſeuls vaſes propres à contenir des liquides ; & après les avoir remplis d'eau, je les reportai où je les avois pris. Eléonore ſommeilloit toujours. La crainte & le chagrin l'avoient tenue éveillée toute la nuit, comme je le ſus enſuite ; elle ne s'étoit endormie que vers le point du jour, en cédant, comme par force, à l'excès de la fatigue & du beſoin. Je me doutai de la vérité, & penſant qu'elle pourroit bien repoſer toute la matinée, je déjeûnai, enſuite je pris le parti de me retirer, chargé de mes outils, après avoir eu ſoin de mettre non loin de la porte d'Eléonore, les petites proviſions néceſſaires pour reſtaurer ſes forces & pour la rafraîchir.

Dès que je fus dehors, l'idée de mon ſonge, qui me pourſuivoit ſans ceſſe, me donna l'envie d'examiner l'état de la mer, & d'aller faire des recherches touchant notre navire, que je craignois bien de ne plus retrouver. Je pris donc le parti de monter, par le plus court chemin, juſqu'à la crête voiſine, qui, dominant ſur une partie de la baie à l'oueſt, & ſur la mer au midi, pouvoit aiſément ſatisfaire

ma double curioſité. Je ne me déterminai pourtant à m'éloigner de la cabane, qu'après m'être aſſuré que mon abſence ne feroit courir aucun danger à Eléonore. Je ne voyois aucune apparence que l'iſle fût habitée, ni qu'elle recélât des bêtes féroces; & quand il y en auroit eu, j'avois tout lieu de croire qu'elles ne ſortiroient pas de leurs tanières pour ſe montrer au grand jour.

Je gravis avec peine juſqu'à la cîme du rocher qui s'élevoit à l'eſt de la baie. De là, portant avidement mes regards vers l'endroit où j'avois laiſſé le vaiſſeau, je vis, à ma grande ſatisfaction, qu'il étoit à la même place & dans la même ſituation que la veille. Auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre devant moi, la mer paroiſſoit tranquille. Ce n'étoit plus cet élément terrible, qui menaçoit, la veille, de tout engloutir, & qui venoit frapper avec fureur contre les rochers de l'iſle, comme pour l'arracher de ſes fondemens; c'étoit l'image du repos & de la paix: ſa ſurface alors étoit unie comme une glace. Un changement ſi remarquable, & ce calme heureux, annoncé dans mon ſonge, m'étonnoient malgré moi, lorſqu'un autre événement, que je ne prévoyois pas davantage, acheva de me ſurprendre d'une manière bien agréable.

Comme

Comme j'examinois avec attention ſi je ne verrois pas le courant que je craignois toujours de rencontrer au ſortir du port, je m'aperçus bientôt que ſa direction étoit alors contraire à celle qui nous avoit été ſi funeſte. La veille, il alloit, avec la marée montante vers la pointe qui barroit l'embouchure de la rivière ; en ce moment, où la marée commençoit à deſcendre, il s'en éloignoit avec le reflux. J'en fus bientôt convaincu par la vue de quelques morceaux de bois détachés du radeau, qui, portés de la baie juſque dans la mer par le reflux, dépaſſoient alors l'embouchure : ils firent un coude devant la pointe fatale, & furent emportés en s'éloignant à l'oueſt.

Ce changement de direction, quand la marée deſcendoit, me fit comprendre la cauſe de la variation du courant. Le flux le dirigeoit, à travers les rochers, vers la baie ; le reflux lui donnoit un cours oppoſé. Il devoit parcourir alternativement en ſens contraire le fond d'une vallée, dont les ouvertures venoient déboucher, d'un côté, à l'entrée de la rivière, & de l'autre, non loin des rochers où le navire étoit arrêté ; & j'en conclus que le courant devoit changer de direction à chaque marée, comme le cours de la rivière à ſon embouchure ; ce que la ſuite ſervit à confirmer. Après avoir fait

ce raiſonnement, je deſcendis de mon obſervatoire, & m'étant rendu promptement au radeau, je me hâtai de le réparer, pour profiter du reflux.

La réparation que j'avois à faire pour le mettre en état de voguer, ne fut pas auſſi conſidérable ni auſſi longue que je l'avois cru d'abord: je ne fis qu'en reſſerrer les liens, changer quelques pièces de bois d'un endroit à l'autre, pour donner au radeau l'équilibre qui lui manquoit, & il flotta mieux qu'auparavant. Il me falloit une rame pour me conduire; je courus vîte au bois voiſin, d'où je rapportai une longue branche que je façonnai ſur le radeau; après quoi je le pouſſai dans le courant, & je ſortis de la baie.

Ce voyage fut très-heureux. Tout contribuoit à le rendre favorable: le temps, le calme, la marée, & ſur-tout la précaution que j'eus de tourner la pointe de fort loin, & d'éviter de donner dans le milieu du courant. Ainſi, je joignis bientôt le vaiſſeau, ſans aucune rencontre fâcheuſe. J'amarrai contre ſes flancs mon radeau, au moyen d'une corde que j'y attachai, & dont l'autre bout étoit noué autour de mon ciſeau, que j'enfonçai avec effort entre deux planches. Je montai facilement ſur la proue, à l'aide du ciſeau, ſur lequel je poſai le pied, après avoir

saisi le reste de la corde que j'avois coupée la veille pour nous mettre à flot.

Je parcourus toutes les parties du bâtiment, pour y chercher les choses qui nous étoient le plus nécessaires, & je vis d'abord que la frayeur nous l'avoit fait quitter trop tôt. Je le visitai de la proue à la poupe, dans l'entre-pont, dans la cuisine; j'entrai dans les chambres, dans les soutes, dans la cale, & j'y remarquai bien des choses utiles ou agréables, que j'aurois voulu pouvoir emporter avec moi: mais il fallut me borner à celles que ma force me permettoit de descendre. Je fis provision de tout le pain que je trouvai, & de beaucoup de biscuit & de viande salée, & je n'eus garde d'oublier les bestiaux que je pouvois enlever. Le vaisseau, en mouillant à Sainte-Hélène & au Cap de Bonne-Espérance, en avoit pris un assez bon nombre, dont quelques-uns étoient encore en vie. Outre ceux qu'on avoit mangés, on avoit perdu quelques chevaux que je regrettai beaucoup; mais il restoit encore deux vaches & un veau, plusieurs moutons & brebis, trois ânes, deux cochons, des chiens, des chats, & beaucoup de volaille.

Tous ces animaux, abandonnés depuis la fin de la tempête, étoient exténués de faim & de soif. Dès que je parus, leurs cris me demandèrent de la nourriture. Ils avoient sur-tout

beſoin d'eau. Je leur fournis à boire & à manger ; & tandis qu'ils ſe raſſaſioient, je diſpoſois ſur le bord du vaiſſeau les choſes qui devoient être du voyage. Après les proviſions de bouche, j'y portai les uſtenſiles de cuiſine ; une crémaillère, des pots, des marmites, des chenets, des caſſeroles, &c.

Je n'oubliai point les effets qui m'appartenoient, & je tirai de la chambre du Capitaine un lit meilleur que les nôtres, deux malles que je ne m'amuſai pas à fouiller, & deux fuſils. Je montai de la ſainte-barbe un baril de poudre avec un ſac de balles ; après quoi, ayant enlevé les portes de deux chambres avec leurs ferremens, les planches & les montans d'une cloiſon que j'avois abattue, j'en couvris mon radeau, & j'arrangeai deſſus tout mon butin dans le meilleur ordre ; enſuite j'allai chercher les animaux que je pouvois emporter.

Je liai aux moutons les jambes ſous le ventre ; je les deſcendis ſur mes épaules un à un, & les couchai ſur les planches. Je mis auprès des moutons deux cages de poulets, avec un ſac de grain néceſſaire pour les nourrir ; & bien fâché de n'y pouvoir joindre les ânes & les vaches, je voulus au moins emporter les cochons ; mais je ne vins à bout de cette entrepriſe qu'avec des peines infinies.

On ſait que le cochon eſt un animal intraitable, & qu'il ne ſe laiſſe maîtriſer qu'en faiſant des cris affreux. Il me fallut employer toute ma force & toute mon induſtrie pour réduire les miens, & ſur-tout pour les traîner juſqu'au radeau & les y placer, quoiqu'ils ne fuſſent que d'une grandeur médiocre.

Une ſemblable occupation m'eût ſans doute paru fort ignoble lorſque j'étois en Europe; le nom même du cochon m'eût ſemblé bas dans la bouche d'un écrivain : mais ici les choſes avoient changé de face. Je regardois cet animal comme fort utile. Je vis que les délicateſſes de convention ne tenoient pas contre un intérêt réel. Je ne dédaignai donc pas de traîner ſur le pont & de deſcendre ſur le radeau ces animaux criards; & après avoir ſurmonté toutes les difficultés qu'il y avoit à les y placer, je fus bien ſatisfait de les voir en ma poſſeſſion. J'emportai les chats dans une cage; & les chiens, que je n'avois pas emmenés, voyant que je me diſpoſois à m'éloigner, ſautèrent à l'eau, & vinrent me joindre.

Alors, me trouvant une charge ſuffiſante, je me tins prêt à partir pour retourner vers Eléonore, à laquelle j'étois bien aiſe de porter toutes ces proviſions. J'euſſe voulu ſur-tout lui dérober l'inquiétude que devoit lui cauſer mon voyage;

ainſi, lorſque je m'aperçus que la marée montoit, je repris le chemin de la baie, où les mêmes précautions que j'avois eues en ſortant de l'iſle, me firent aborder ſain & ſauf.

CHAPITRE V.

Retour de l'Auteur ; plaintes d'Eléonore ; douleur qu'elle conſerve de la mort de ſon père ; moyens employés par le Chevalier pour la tirer de ſon affliction.

JE n'avois pas employé plus de ſix heures pour faire ce double trajet, & je me flattois, en revenant, de retrouver ma compagne endormie. Il n'étoit guère plus de midi. Combien de femmes, & même combien d'hommes, dans nos villes d'Europe, étoient alors dans les bras du ſommeil, n'ayant, pour perdre la plus belle moitié du jour, d'autre raiſon que leur molleſſe ! Eléonore avoit bien de plus juſtes raiſons de repoſer. Il paroiſſoit très-vraiſemblable qu'elle dormoit encore, & cependant le premier objet qui frappa mes regards, avant même que d'entrer au port, ce fut Eléonore qui guettoit mon retour, du haut du même rocher où j'étois monté le matin. Dès que j'approchai, elle en deſcendit pour venir au devant de moi. A peine avois-je mis pied à terre, qu'elle me joignit, & ſes premières paroles furent de doux reproches.

« Ah ! dit-elle du ton le plus touchant, que vous m'avez cauſé d'alarmes & d'inquiétudes ! Pourquoi me quitter ſans m'en prévenir ? Me croyez-vous un cœur indifférent, ou peu capable de reconnoiſſance ? Mon intérêt perſonnel ne ſuffiroit-il pas d'ailleurs pour m'effrayer ſur les dangers que vous courez ? Si vous veniez à périr, que deviendrois-je moi-même ? En faiſant ſecrètement ce voyage, vous avez voulu me ſouſtraire aux riſques que j'aurois dû partager avec vous, & à la crainte qu'il auroit pu me cauſer, ſi vous m'en aviez inſtruite ; mais ce ménagement fait tort à mon courage ; & en me l'annonçant, vous m'euſſiez fait moins de peine que je n'en ai ſenti lorſque j'ai connu votre départ ».

L'intérêt & la bonté qui perçoient à travers ces plaintes, me firent connoître toute la généroſité de ſon cœur, & le mien fut vivement ému par cette tendre ſollicitude. Je lui expoſai les motifs qui m'avoient déterminé à la quitter ſans l'avertir, & l'eſpoir que j'avois de lui dérober la connoiſſance de ce voyage. Au reſte, je n'étois parti qu'après m'être bien convaincu qu'elle ne couroit aucun danger à demeurer ſeule, & que, par le temps qu'il faiſoit, il n'y avoit pour moi aucun riſque dans le trajet de l'iſle au vaiſſeau, ni du vaiſſeau à l'iſle.

Je lui fis le récit de mon ſonge, & le détail de mon expédition. Elle me dit à ſon tour qu'elle avoit été bien ſurpriſe, à ſon lever, de ne pas me trouver dans la tente, & bien alarmée en ne me voyant pas aux environs, ſurtout lorſqu'après m'avoir long-temps appelé ſans que je répondiſſe, elle s'étoit aperçue que le radeau n'étoit plus dans la baie, & que je devois être parti.

« La cruelle incertitude où j'étois ſur votre compte, ajouta-t-elle, ne m'a pas permis de reſter à la cabane. Je ſuis montée ſur cette roche, pour m'aſſurer ſi vous étiez en mer, & pour épier votre retour. J'ai découvert le vaiſſeau, mais je n'ai pu d'abord vous apercevoir, & je ne ſaurois vous dire le trouble & la peine que j'ai reſſentis juſqu'au moment où j'ai vu le radeau s'avancer de mon côté : ma crainte alors s'eſt affoiblie ; mais je n'ai été entièrement raſſurée qu'en vous revoyant au port ».

« Banniſſons, lui répondis-je, tout ſujet de crainte, en voyant combien la providence prend ſoin de nous. Si elle nous deſtine à vivre dans cette iſle déſerte, elle fournit avec complaiſance à nos beſoins. Voyez, continuai-je, le butin que je rapporte ; il ſuffiroit long-temps à les contenter. Le néceſſaire ne nous manquera

point : mais ſi le temps continue à nous favoriſer, nous aurons bien d'autres richeſſes ; nous pourrons rapporter du vaiſſeau tant de choſes commodes ou agréables, que nous aurons le ſuperflu dans une abondance dont les particuliers les plus opulens ne jouiſſent pas ».

Alors j'étalai, avec une ſorte d'oſtentation, tout mon chargement, en faiſant remarquer à Eléonore le prix de chaque choſe. Elle applaudiſſoit à ma prévoyance & à mon attention, lorſque tout à coup ſes yeux ſe couvrirent de larmes : « Hélas ! dit-elle, faut-il que j'aye perdu mon pere ! Que je ſerois heureuſe, ſi le ciel, qui m'en a privée l'avoit laiſſé avec nous ! C'eſt alors que j'aurois trouvé le bonheur ſur cette terre inconnue, & que les biens dont vous me parlez auroient pu me flatter, en les goûtant avec lui : mais cette perte me rend indifférente à tous les biens de la terre, qui ne ſauroient en adoucir la trop juſte douleur ».

Je tentai de la conſoler en approuvant le ſentiment dont elle étoit pénétrée, & en détournant enſuite ſon attention ſur d'autres objets. Cependant je pouſſai notre radeau vis-à-vis notre demeure, pour m'épargner les longueurs du tranſport. Eléonore m'accompagnoit : elle voulut m'aider à mettre tout ſur

le rivage, & je ne m'y oppoſai pas. La veille, j'avois refuſé ſon ſecours; mais, dans ce moment, je la laiſſai faire. Cette diſtraction pouvoit ſuſpendre ſes chagrins. Je prenois pourtant la précaution de ne la charger que des choſes les plus légères, en me réſervant les fardeaux les plus peſans. Tout fut bientôt débarqué; & je me ſerois occupé ſur le champ du ſoin de les tranſporter à la tente; mais Éléonore m'ayant avoué qu'elle n'avoit pas déjeûné, & n'ayant pas encore d'endroit propre à enfermer nos animaux, je crus qu'il étoit plus convenable de dîner d'abord, me réſervant de faire le reſte de nos affaires après que nous aurions pris quelque nourriture.

Je ne me chargeai donc que des proviſions qui pouvoient nous être plus néceſſaires, comme du pain & de quelques ſalaiſons cuites. Nous avions déjà du vin & du fromage. Je mangeai d'aſſez bon appétit: Eléonore ne prit que ce qu'il lui falloit pour ſe ſoutenir; mais, ce qui me fit plaiſir, c'eſt que j'eus lieu de remarquer, pendant le repas, qu'elle parloit plus qu'à l'ordinaire, & je tâchai d'augmenter en elle, par mes diſcours, cette diſpoſition à ſe diſtraire de ſa triſteſſe.

Je m'étois aperçu, en abordant au port, que j'avois oublié les malles d'Éléonore; & au

moment où nous allions dîner, je vis que nous manquions d'une table, dont j'aurois pu me pourvoir. Je relevai ces inadvertances, pour faire parler ma compagne. Eléonore prit auſſitôt ma défenſe, & me trouva des excuſes dans le grand nombre des choſes que j'avois faites depuis le matin, parmi leſquelles elle eut ſoin de compter la proviſion d'eau que je lui avois portée avant de quitter la cabane.

Je tâchois ainſi de détourner ſon eſprit des ſujets de triſteſſe que ſon cœur ne ceſſoit de lui préſenter; & je puis aſſurer, d'après l'expérience que j'ai faite de cette méthode long-temps continuée, qu'elle aura toujours un ſuccès plus heureux que le vain débit d'une morale employée à contre-temps.

Pour prolonger l'illuſion que je faiſois à Eléonore, je me mis à lui parler de différentes choſes, en évitant de retomber ſur celles qui pouvoient réveiller ſon affliction; & quand le dîner fut fini: « N'êtes-vous pas d'avis, lui dis-je, que je reprenne l'ouvrage ſuſpendu hier au ſoir faute de temps? Nous ſommes ſi mal logés! Je vais retourner au bois, pour couper le reſte de la charpente de notre logement. Si vous voulez m'accompagner, nous irons voir la fontaine qui nous donne une eau ſi excellente: elle n'eſt qu'à deux pas d'ici. Vous ſerez peut-

être bien aiſe d'en connoître la ſource, & ce ſera toujours une promenade que vous ferez.

« Allons, dit-elle, partons; me voilà prête à vous ſuivre. Donnons, ſi vous voulez, un moment à la curioſité; mais n'oublions pas que nous avons beaucoup de choſes à faire avant la nuit. J'eſpère que vous ne me refuſerez pas aujourd'hui le plaiſir de vous aider. Je ſuis aſſez rétablie pour mettre la main à l'œuvre. Je ſouffre de ſavoir nos animaux dans la poſture gênante où ils ſont. Il faut nous hâter de leur préparer une loge pour les délivrer. Mais cependant quelle ſera leur pâture? Avez-vous eu ſoin de porter de quoi les nourrir »?

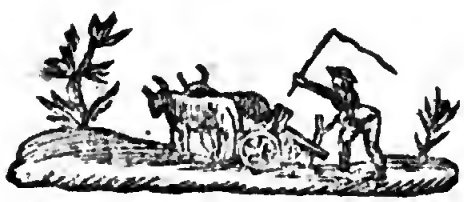
« Je n'ai pris, lui dis-je, pour cela qu'un ſac de grain; mais j'y ſuppléerai demain, ſi le temps nous le permet. J'aurai ce ſoin moi-même, reprit-elle: il n'eſt ni juſte ni profitable que vous ayez ſeul toute la peine & tous les dangers; & c'eſt d'ailleurs une choſe qui me regarde, l'intérieur du ménage & le gouvernement de la baſſe-cour devant être de mon diſtrict. Je ne ſais pas, lui dis-je; car, pour peu que le temps nous menace, vous ne pourrez point m'accompagner. — Ah, dans ce cas, vous ne ſauriez partir vous-même! = Ce qui me fâche, ce ſont ces pauvres animaux que j'y ai laiſſés, ne pouvant les emporter.

— Voilà donc encore une richeſſe perdue, ſi je ne vous ſuivois pas au vaiſſeau ».

Tels étoient les propos que nous tenions en marchant, & dans leſquels j'eus toujours occaſion de remarquer l'excellent naturel d'Eléonore. J'eus l'attention, dans cette promenade, de conduire ma compagne par le haut de la colline, pour lui donner lieu de remarquer l'agrément du ſite & la beauté du point de vue. Elle ne s'en étoit pas encore aperçue, ou du moins elle ne l'avoit pas conſidéré d'un œil bien attentif. Elle en fut frappée de ſurpriſe.

« Convenez, lui dis-je, qu'il ſeroit difficile d'offrir aux yeux un tableau plus charmant. Cela eſt vrai, dit-elle avec un long ſoupir, s'il n'y manquoit une choſe. Je vis qu'elle alloit retomber dans ſes triſtes réflexions ; &, ſans avoir l'air de m'en apercevoir, je tournai la converſation ſur une autre matière. Nous ſommes ſi voiſins de ce beau lieu, continuai-je, que nous pourrons avoir le plaiſir d'y revenir quand nous voudrons. Ne nous y arrêtons pas davantage en ce moment ; paſſons où nos travaux nous appellent. Il faut s'empreſſer de délivrer nos animaux de leurs entraves, & ſoulager en même temps votre ame compatiſſante de la peine qu'elle ſouffre pour eux ». Auſſi-tôt nous deſ-

cendîmes la colline, & après avoir examiné le baſſin de la fontaine & le petit ruiſſeau d'eau claire qui en ſortoit, & qu'Eléonore conſidéra avec beaucoup de ſatisfaction, nous remontâmes vers le bois voiſin, où je coupai les pièces de charpente qui nous manquoient encore, ainſi qu'un bon nombre de piquets & de menues branches. Nous portâmes le tout auprès de la tente, & je me mis ſur le champ à les employer.



CHAPITRE VI.

Continuation des travaux de l'Auteur & d'Eléonore.

JE voulus travailler d'abord au bercail, afin que les bêtes y étant une fois renfermées, je puſſe m'occuper avec plus de liberté de la conſtruction de notre logement. En conſéquence je commençai par abattre la tente. Je débarraſſai le ſol & l'intérieur de la cabane, des choſes que j'y avois dépoſées; j'entrepris enſuite de continuer la paliſſade que j'avois plantée la veille, & d'en faire une eſpèce de parc pour les animaux.

Comme nous n'avions pas beſoin, dans ce moment, d'un eſpace conſidérable pour les contenir, les principales cloiſons en furent bientôt achevées, au moyen des piquets que j'enfonçai en terre aſſez près l'un de l'autre, & des branches flexibles que j'y entralaçai en quelques endroits. Je diviſai cette enceinte en trois logemens, également ſéparés par des cloiſons à claire-voie, & je fis à chacun une porte en couliſſe avec quelques planches que j'abaiſſois & que je levois à volonté. Je deſtinai

la

la cabane aux cochons; & des trois enceintes du parc, une fut réſervée aux ânes & aux vaches, la ſeconde aux moutons, & la troiſième devoit ſervir de baſſe-cour & renfermer la volaille.

Ces choſes ainſi préparées, nous allâmes chercher nos animaux; nous coupâmes les liens qui les retenoient, & leur ayant rendu la liberté, nous les conduisîmes dans les loges qui leur étoient deſtinées. Les moutons trouvèrent aſſez d'herbe dans leur parc, pour avoir de quoi vivre le reſte du jour. Eléonore ne voulut pas donner aux autres le grain que j'avois porté; un eſprit d'économie & de prévoyance le lui fit réſerver pour un meilleur uſage: elle y ſuppléa par le biſcuit que la mer avoit gâté, & qu'elle leur abandonna, après l'avoir laiſſé tremper dans l'eau. Enſuite elle tourna ſes ſoins vers la volaille, dont nous plaçâmes les cages, ſuivant ſon projet, dans la baſſe-cour.

Nous trouvâmes que beaucoup de poulets avoient été tués par les ſecouſſes du vaiſſeau durant la tempête, ou par la chûte des cages du bord du navire ſur le radeau; mais il en reſtoit encore un bon nombre. Outre une douzaine de l'eſpèce des poules d'Europe, il y avoit des poules noires d'Afrique, des pintades, & quelques pigeons. Tout cela compoſoit une

petite famille, qu'Eléonore ſe propoſoit de gouverner elle-même avec ſoin, & dont elle eſpéroit tirer un profit qui la payeroit bien de ſes peines. Nous tirâmes des cages, & nous jetâmes hors de la baſſe-cour tout ce qui étoit mort, à l'exception d'un poulet & d'une pintade qui s'étoient briſés la tête en tombant, & que j'avois mis à part pour notre table.

Il étoit temps enfin de nous occuper de la conſtruction de notre logement. J'avois marqué la place & tracé ſur le ſol la grandeur de cet édifice, qui devoit avoir dix-huit pieds de profondeur & neuf de largeur. Tous les bois étoient raſſemblés, la plupart façonnés; il ne s'agiſſoit plus que de les employer. Je fis d'abord, tant bien que mal, une échelle dont je ne pouvois me paſſer, pour lever ma charpente, après quoi j'aiguiſai les montans par un bout; je les réduiſis à une hauteur égale, puis j'en plaçai ſix de chaque côté, & je les enfonçai dans la terre à coups redoublés. J'en mis trois pour le fond, quatre pour le devant & la porte, & autant pour la cloiſon du milieu. Je poſai enſuite ſur le bout de ces montans, en ſuivant leur alignement, de fortes barres, que je liai avec de menues branches que j'avois tordues. Sur la traverſe des barres qui couronnoient les montans du fond, du milieu, & du devant,

j'élevai perpendiculairement des branches fourchues, que j'aſſujettis par le bas, avec des harts, le mieux que je pus, & ſur le haut je poſai dans la direction de la cabane d'autres barres, pour ſervir de faîte à notre bâtiment. Enfin, liant deux à deux par un bout de groſſes perches au deſſus de ce comble, & les laiſſant pendre de chaque côté, en manière de chevrons, la carcaſſe de notre nouvel édifice ſe fit voir, & nous montra quelle en ſeroit la forme.

Durant mon travail, Eléonore n'étoit pas oiſive; elle me préparoit des harts & des cordes; & quand elle s'aperçut que j'en avois ſuffiſamment, elle alla dans l'intérieur s'occuper du toît & du revêtement des côtés. Je n'étois pas deſcendu du haut de la cage, que je la vis apporter la tente, qu'elle avoit découſue, taillée, & aſſez ralongée pour pouvoir couvrir tout notre bâtiment. Je la plaçai ſur les chevrons; & quand la toile en fut tendue, elle ſuffiſoit pour nous parer de la pluie.

J'avois encore à entourer la cabane d'une cloiſon qui nous tînt lieu de mur. Pour cet effet, j'enfonçai de longs pieux entre les montans, & j'y entrelaçai des branches feuillées longues & flexibles, que je ſerrai autant que je pus l'une contre l'autre; en ſorte que cet

ouvrage, qui ne reſſembloit pas mal à une claïe, pouvoit très-bien nous mettre à couvert durant le beau temps; mais il fallut, dans la ſuite, la revêtir en dehors de planches bien jointes, & rehauſſer le ſol de la cabane, pour nous préſerver de l'humidité des grandes pluies durant la mauvaiſe ſaiſon.

Tandis que je m'occupois à la clôture de ce logis ruſtique, Eléonore travailloit à orner le dedans: elle tendoit tout autour une ſorte de tapiſſerie, en couſant à la toile qui ſervoit de toît, quelques pièces d'étoffe que nous avions tirées des coffres du radeau. Quand nous eûmes rempli cette double tâche, il ne nous reſta plus, pour compléter notre logement, qu'à poſer les deux portes que j'avois enlevées du vaiſſeau, une pour fermer la chambre du fond, & l'autre pour fermer celle qui ſervoit d'entrée.

Ces portes, que je voulois placer avec ſolidité, me donnèrent beaucoup de peine & d'embarras; car, quoique j'euſſe bien pris mes dimenſions en poſant les montans qui devoient leur ſervir de jambages, je devois toujours entailler ces montans tout autour pour recevoir les portes & y poſer enſuite les ferremens, les gonds, & les ſerrures; ce qui faiſoit un ouvrage auquel j'étois fort neuf; mais, avec

les avis d'Eléonore, & à force de combiner & d'eſſayer, nos portes furent placées, tournèrent bien ſur leurs gonds, & fermèrent, ſi ce n'eſt avec grace, du moins aſſez ſolidement pour nous rendre tranquilles.

Notre cabane étoit finie, & cependant il lui manquoit encore bien des choſes commodes ou agréables qu'on pouvoit y déſirer : je n'y avois pas fait de fenêtre, & il n'y avoit point de cheminée ; mais, quand les portes étoient ouvertes, la lumière entroit juſqu'au fond des appartemens, & lors même qu'elles étoient fermées, un jour doux y pénétroit à travers la toile de la couverture, en ſorte qu'il y avoit toujours aſſez de clarté pour diſtinguer facilement tous les objets.

Quant à la cheminée, je n'avois pas deſſein d'en conſtruire, & pour l'âtre de la cuiſine, je réſolus de le placer en dehors, comme je fis bientôt après. La façon n'en fut ni longue ni difficile : un trou creuſé dans le gazon en devint le foyer, deux piquets fourchus enfoncés dans la terre de chaque côté, & qui portoient une barre en travers, ſervirent de chenets & de ſoutien à la crémaillère, au bout de laquelle on put ſuſpendre la marmite ſur le feu.

Je conſtruiſis dans la ſuite des fourneaux auſſi ſimples & plus commodes, & quand nous eûmes fait du charbon, nous les employâmes de préférence pour y cuire nos alimens, qui tous s'y préparèrent, à l'exception des pièces rôties, réſervées, ainſi que les marmites & les chaudrons, à l'âtre placé ſous la crémaillère.

Je me contentai, pour le moment, de l'établiſſement de ce foyer; & lorſque cela fut fait, nous portâmes dans la cabane la partie la plus eſſentielle des effets que nous avions dépoſés ſur le rivage, laiſſant le ſurplus pour le lendemain, à cauſe du peu de jour qui nous reſtoit alors. Nous rangeâmes par ordre ces effets tout le long des cloiſons, pour avoir plus d'eſpace & de liberté dans notre logement, où nous devions encore placer nos lits, des tables, & des ſiéges.

Je fus ſi bien ſecondé par Eléonore dans tous les ouvrages entrepris depuis le dîner, qu'il n'étoit pas encore nuit quand nous les eûmes achevés. Cependant, pour des ouvriers comme nous, il étoit temps de ſe repoſer, & ſur-tout de prendre de la nourriture; mais, pour cet effet, il falloit la préparer. Je voulus, pour cette fois, en éviter le ſoin à ma compagne, que j'étois charmé de régaler, ce ſoir,

de mets plus nourriſſans & plus flatteurs pour ſon goût, que ceux qu'elle avoit pris depuis pluſieurs jours.

Dans ce deſſein, je fis un grand feu avec les copeaux des bois que j'avois façonnés, & les débris d'une mauvaiſe planche; & tandis qu'Eléonore, comme une bonne ménagère, alloit viſiter tous nos animaux pour les pourvoir, avant la nuit, de ce qui leur étoit néceſſaire, je plumai nos deux pièces de volaille, que je trouvai très-graſſes. Je les préparai, je les embrochai, & j'allois les tourner devant le feu, lorſque je vis Eléonore qui ſortoit de la cabane en portant à la main deux ſceaux ou marmites de cuivre.

« Où allez-vous donc, ma chère compagne, lui dis-je, avec ces deux ſceaux? Tandis que vous vous occupez du ſouper, reprit-elle, je m'en vais chercher de l'eau à la fontaine. Nous en avons beſoin pour abreuver nos beſtiaux & pour nous rafraîchir nous-mêmes. Changeons d'ouvrage, lui répliquai-je; nous nous occuperons plus convenablement, ou plutôt laiſſez-moi faire, je mettrai peu de temps à revenir, & j'acheverai tout, ſans me fatiguer. Vous vous excédez de travail, continuai-je; je doute que vous fuſſiez capable de porter à la main un de ces ſceaux plein, de la fontaine ici, & vous

doublez votre charge. Je les porterois moi-même auſſi peu commodément, ſi j'en prenois deux à la fois; mais, pour me ſoulager dans cet office, je vais me ſervir d'une machine fort ſimple, qu'emploient les ſervantes de ma province pour tranſporter l'eau de la fontaine à la maiſon ».

Auſſi-tôt, cédant la broche à Eléonore qui avoit bien voulu poſer les ſceaux, je pris une branche d'environ deux pouces & demi de diametre; je la réduiſis à quatre pieds de longueur; je l'applatis d'un côté, en l'excavant dans le milieu, pour lui donner une légère courbure; puis ayant fait du côté oppoſé une entaille aſſez profonde vers les deux bouts (1), je mis l'anſe des deux ſceaux dans les deux entailles, enſuite poſant du côté plat la machine ſur mon épaule, & la maintenant avec la main dans un juſte équilibre, je courus légère-

(1) Cette machine eſt un lévier mis en équilibre, dont le centre de gravité change ſelon la différence des poids qui chargent les deux bouts; car ſi l'un des côtés du lévier eſt plus chargé que l'autre, il ne faut, pour tenir l'équilibre, qu'approcher plus près de l'épaule le poids le plus lourd, par une loi de ſtatique qu'il eſt inutile de rapporter ici. Cette machine s'appelle dans ma province, *tchambalou*.

ment à la fontaine, où je remplis mes ſceaux, & je fus de retour un moment après.

Eléonore loua mon induſtrie & ma diligence; mais lorſque j'eus poſé ma charge, elle vouloit quitter la broche pour aller diſtribuer à nos animaux l'eau néceſſaire pour les abreuver. Je la priai de garder encore ſon emploi, &, ſans attendre ſa réponſe, je vaquai aux fonctions qu'elle vouloit ſe réſerver pour elle ſeule.

Que l'on a bien raiſon de dire que le véritable amour répand un charme inexprimable ſur tout ce qui vient de l'objet aimé, & ſur tous les ſervices qu'on peut lui rendre; qu'il n'y en pas de ſi vils qu'il n'ennobliſſe, de ſi pénibles qu'il ne change en plaiſirs! Je l'éprouvois avec une ſatisfaction délicieuſe. Une attention, un mot d'Eléonore me raviſſoient; & cette iſle déſerte, où je devois travailler peut-être toute la vie pour Eléonore, où je devois la ſervir, je ne l'euſſe pas changée pour l'empire le plus floriſſant & le plus riche, ni ma deſtinée pour celle du monarque le plus heureux.

Faut-il donc s'étonner qu'après avoir fait une choſe, je miſſe tant d'empreſſement à en faire une autre, & que je cherchaſſe à dérober à ma compagne une partie des peines qu'elle ſe donnoit ſans ménagement? Je n'étois pas moins ſoigneux de trouver ce qui pouvoit lui plaire

ou lui convenir : ainſi plein de cette idée, je me ſouvins, en revenant au logis, des tablettes de bouillon que j'avois vues la veille dans une boîte de fer-blanc, & je réſolus de m'en ſervir pour faire une bonne ſoupe, perſuadé qu'elle ſeroit plus agréable & plus ſalutaire à Eléonore, que tout ce je pourrois lui préſenter à manger.

Je retrouvai la boîte de fer-blanc, d'où je tirai auſſi-tôt trois paſtilles. Je mis de l'eau dans un petit pot de terre, que je portai près du feu. Muni des choſes néceſſaires à ſon aſſaiſonnement, je le garnis dès qu'il vint à bouillir, & j'eus de très-bon bouillon en peu de minutes. Alors je trempai la ſoupe, je mis la nappe, & nos volailles étant cuites, je les tirai de la broche, & nous allâmes ſouper.

Mon attention ne fut pas inutile, & j'eus lieu de m'en applaudir. Eléonore, qui ne s'en doutoit pas, fut ſurpriſe en voyant la ſoupe. Elle le fut davantage en la goûtant, parce qu'elle la trouva fort bonne, & qu'elle ignoroit comment je l'avois faite. Je l'en inſtruiſis en deux mots. Eléonore fit honneur à ma cuiſine : la bonté des mets & l'aiguillon du beſoin l'engagèrent à manger un peu plus que les jours précédens. Pour moi, qui trouvai nos volailles excellentes, & qui avois grand faim, je fis un très-bon repas, & me dédommageai ſur

elles de la diete forcée à laquelle m'avoit réduit la néceſſité des circonſtances.

Cependant le plaiſir que je trouvois à ſatisfaire mon appétit, ne me faiſoit pas oublier la méthode dont j'avois déjà fait uſage pour diſtraire Eléonore de ſa triſteſſe, c'eſt-à-dire, que je m'amuſois à tromper ſon attention, en la détournant ſur d'autres objets, & en l'intéreſſant dans ce qui étoit à faire : ainſi je l'entretenois tantôt du voyage que nous projetions pour le lendemain, & des préparatifs qui devoient le rendre plus commode, tantôt des malles du capitaine que j'avois portées, & de ce qu'elles pouvoient contenir. Je piquois ſon émulation & ſa curioſité, j'agaçois quelquefois ſon amour-propre, en contrediſant ſon avis, quoiqu'au fond il fût bien difficile d'en avoir un qui différât du ſien.

Lorſque la nappe fut levée, je me montrai curieux de ſavoir ce que contenoient les nouvelles malles. Eléonore s'en approcha, & montra auſſi quelque envie de s'en aſſurer. J'en forçai la ſerrure, & je les ouvris toutes deux. Je ne ſaurois faire le détail de ce qu'elles renfermoient de précieux & d'agréable. Le capitaine étoit un homme inſtruit & riche, qui ne ſe refuſoit pas les choſes qui pouvoient lui faire plaiſir. Outre de fort belles nippes, l'une

contenoit une jolie caſſette pleine d'argent & de bijoux d'un goût exquis. Il y avoit dans l'autre bien des ſortes de rafraîchiſſemens & de petites proviſions, des livres de ſciences & d'hiſtoire, des inſtrumens de mathématiques, beaucoup de muſique notée, un haut-bois & un violon, des crayons, des couleurs, des pinceaux, & tout l'attirail d'un deſſinateur & d'un peintre, enfin de beau papier, des plumes, de l'encre, & un excellent téleſcope.

La première malle fut regardée avec indifférence : nous dédaignâmes ſur-tout les bijoux & l'argent, recherchés par-tout ailleurs avec tant d'avidité ; mais les choſes contenues dans la ſeconde nous firent un plaiſir extrême. Je dis nous, car Eléonore ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſatisfaction. Elle étoit pleine de talens, & beaucoup plus inſtruite que ne le ſont d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe, & j'aimois avec enthouſiaſme les lettres & les arts. De quelle reſſource n'étoient donc pas pour nous des choſes utiles & agréables en toute ſociété, mais ici d'une valeur innappréciable, dans la ſituation étrange où nous nous trouvions, & avec les connoiſſances que nous avions acquiſes ?

Quand je n'aurois pas connu les goûts

d'Eléonore, j'aurois pu m'en assurer dans ce moment. Elle examinoit la musique, les instrumens, & sur-tout les crayons & les pinceaux avec une complaisance si remarquable; & tout en les maniant, son action étoit si vive & sa physionomie si animée, qu'il m'étoit facile de conjecturer qu'elle avoit coutume de s'en servir, & qu'elle se proposoit d'en faire un grand usage.

Mais la musique ne pouvoit de long-temps convenir à l'état de son ame, & je respectois sa douleur. Nous n'en parlâmes donc pas; je n'osai même essayer devant elle aucun des instrumens. L'entretien tomba naturellement sur les peintres, sur leurs manières, sur les beaux ouvrages qu'ils ont laissés, & Eléonore en parla de facon à étonner les peintres mêmes qui l'auroient écoutée. Quelques petits tableaux que je tirai alors de la malle, me donnèrent une nouvelle occasion de l'admirer. Ils étoient de peintres Flamands ou Hollandois, dont elle distingua fort bien la touche, & dont elle fit, en peu de mots, une critique juste & modérée.

Une bonne partie de la soirée se passa dans ces douces occupations, en sorte que l'heure du coucher vint sans nous en apercevoir, & que le seul besoin du sommeil nous en avertit.

J'exhortai ma compagne à profiter du temps du repos, afin de reprendre des forces, & d'être prête à s'embarquer le lendemain de bonne heure. Elle ſe retira & ferma ſa porte. De mon côté, je ne tardai pas à me coucher, aſſez content de ma journée, dans la flatteuſe eſpérance que le temps & mes ſoins aſſidus diſſiperoient un jour la douleur d'Eléonore, & ſongeant aux moyens de trouver dans notre voyage plus de ſuccès & de commodité.

CHAPITRE VII.

Eléonore & le Chevalier ſont un voyage au vaiſſeau. Induſtrie de celui-ci pour mieux diriger le radeau, lui donner plus de force, deſcendre les animaux. Quelle eſt la ſuite de ce voyage.

LE projet de ce voyage fortement imprimé dans ma penſée, me réveilla dès le point du jour. Eléonore, qui vouloit m'accompagner, ne dormit pas davantage. Je l'entendis ſe lever, & je fus ſur pied dans l'inſtant. Je voulois mettre un gouvernail au radeau, pour lui donner une marche plus aſſurée: j'allai chercher de quoi en faire un à la forêt prochaine; & tandis qu'Eléonore diſtribuoit la nourriture à nos animaux, & pourvoyoit d'avance aux beſoins qui nous attendoient au retour, j'abattis un jeune arbre propre à mon deſſein; je le façonnai de mon mieux, & l'emportai ſur le rivage. Je rejoignis enſuite ma compagne, avec laquelle je repris le chemin de la rivière. Dès que j'eus placé le gouvernail, j'en confiai le ſoin à Eléonore, après l'avoir inſtruite à le tenir. Je ramai vigoureuſement; nous ſortîmes bientôt de l'embouchure, & cinglant vers le vaiſſeau en

nous éloignant de la pointe, nous arrivâmes bientôt & très-heureuſement au terme de notre voyage.

Je fus d'autant plus ſatisfait de nous voir ſous le vaiſſeau, que quoiqu'il fît auſſi beau temps que la veille, & que notre radeau marchât mieux, je n'avois pu me trouver en mer avec Eléonore ſans inquiétude, & même ſans trembler chaque fois que je me rappelois ce qui nous étoit arrivé ſur ce perfide élément. Mon chargement étoit d'un tel prix pour moi, & ma ſollicitude ſi grande à cet égard, que j'appréhendois toujours quelque accident funeſte. Dans le calme, je redoutois l'orage. Le vent pouvoit s'élever, nous pouvions donner ſur des écueils : d'ailleurs Eléonore, qui s'étoit montrée ſi empreſſée à m'accompagner, ne me raſſuroit point par ſa contenance. A travers la ſécurité qu'elle affectoit, je liſois ſa frayeur dans ſes yeux : à peine répondoit-elle lorſque je lui parlois, & ſes ſens ne ſe calmèrent qu'après que nous eûmes fait le trajet.

Alors elle retrouva ſon courage, & me ſeconda bien vivement dans la recherche & le tranſport des choſes que nous avions à charger.

J'employai, pour monter ſur le vaiſſeau, la même induſtrie dont j'avois déjà fait uſage, & j'enlevai ma compagne juſques ſur le pont, au

au moyen d'une corde que je lui jetai. Dès qu'elle fut ſur le tillac, elle ſe hâta d'aller donner de la nourriture aux animaux, ſon bon naturel ne lui permettant pas de leur en laiſſer plus long-temps ſouffrir la privation. Pour moi, je deſcendis auſſi-tôt dans les chambres, pour en abattre les cloiſons. Les planches m'étoient néceſſaires pour conſtruire un pont en talus, qui me donnât le moyen facile de rouler du tillac ſur le radeau les fardeaux que je n'aurois pu tranſporter ſans une machine. L'expérience de la veille m'en faiſoit ſentir le beſoin. J'arrangeai donc dans leur longueur & l'une contre l'autre, ſix planches les plus longues & les plus fortes ; j'en fis comme une table, que j'aſſujettis ſolidement, au moyen de pluſieurs traverſes que je clouai dans toute ſa largeur. Enſuite laiſſant tomber un des bouts de ce pont volant ſur le radeau, & l'autre portant ſur le bord du navire, je le fixai par des chevilles qui l'arrêtèrent ſur le radeau & ſur le bord du vaiſſeau.

Lorſque j'eus fait cet ouvrage, j'entrepris de donner au radeau plus d'étendue & de capacité, afin qu'il pût tranſporter plus de charge, & je vins à bout de ce deſſein en flanquant le radeau d'un cordon de tonneaux vides, que j'eus la précaution d'amarrer forte-

ment des deux côtés. J'en couvris le milieu de planches ; enſuite, avec le ſecours d'Eléonore, j'y deſcendis ſes malles qu'elle avoit retrouvées, celles de ſon père, ainſi que tout ſon bagage, dont la vue lui fit encore verſer des pleurs. J'y joignis bientôt tout ce qu'Eléonore avoit noté comme plus néceſſaire ou plus commode; d'abord, tout autant de proviſions de bouche qu'il s'en trouva de bonnes; du lard, de la graiſſe, du beurre, de l'huile, du fromage, quelques pièces de ſalaiſon, quelques reſtes de biſcuit; le tout en moindre quantité (1) que je ne penſois en trouver dans un ſi grand vaiſſeau ; deux ſacs de farine, & trois de diverſes ſortes de grains mêlés enſemble, en partie échauffés ou rongés des rats; trois pièces de vin de Bordeaux, & une d'eau-de-vie, que nous vidâmes dans de grandes jarres.

A ces comeſtibles, j'ajoutai pluſieurs caiſſes de chandelles, un tourne-broche, une belle pendule, une enclume, des limes, des marteaux, des clous, des bêches, des pics, des

(1) Soit parce qu'il y avoit beaucoup de proviſions gâtées, ſoit parce que l'équipage, en s'embarquant dans les chaloupes, en avoit pris une partie, ſoit enfin à cauſe du long temps que le vaiſſeau étoit en mer. Il y avoit ſix mois qu'il étoit parti d'Angleterre.

pioches, différens outils de taillandier & de ferrurier; beaucoup de fer en barres & en feuilles; des commodes, une armoire, des tables, des chaiſes, des fauteuils, des affûts de canon, &, ce qui me fit autant de plaiſir que tout le reſte, toutes les pièces d'une petite chaloupe numérotées & miſes en fagot. Enfin je m'occupai du ſoin de deſcendre nos animaux, & voici quelle fut mon induſtrie pour les tranſporter ſans riſque du tillac ſur le radeau.

Mon pont de planches m'avoit très-bien ſervi pour faire gliſſer deſſus toutes les choſes peſantes que je voulois emporter; mais il ne nous offroit point la même commodité pour deſcendre nos beſtiaux. Le poli des planches en rendoit la pente dangereuſe pour des animaux à pied ſolide, qui d'ailleurs, effrayés par le péril, refuſeroient d'y paſſer. Je ne pouvois adoucir la pente, parce que mes planches étoient trop courtes; mais j'y remédiai en la rendant moins gliſſante. Je levai le pont & le retournai; en ſorte que le côté uni ſe trouva deſſous, & que celui où j'avois cloué les traverſes devint le deſſus, qui nous préſenta une ſurface raboteuſe, dont les ſaillies, comme autant d'échelons, devoient donner un point d'appui aux pieds des animaux à chaque pas qu'ils feroient pour deſcendre. Je jugeai à propos de couvrir

cet eſcalier d'un tapis de laine que je clouai ſur l'enfoncement de tous les degrés.

Il nous fallut encore prendre bien des précautions pour mener nos animaux juſqu'au bord du talus ; car quoiqu'ils fuſſent cabanés ſur le pont du vaiſſeau, à la manière angloiſe, & que le calme laiſſât le navire ſans mouvement, j'avois toujours à craindre que ſa poſition inclinée ne leur occaſionnât quelque chute funeſte, & qu'ils ne tombaſſent à la mer. Pour prévenir cet accident, j'étendis ſur le tillac, depuis leurs cabanes juſqu'au pont volant, des couvertures ou de groſſes étoffes de laine, que je clouai en quelques endroits ſur le plancher. Ce n'eſt pas tout : je fis, avec de larges ſangles, une ſorte de collier, aux deux côtés duquel j'attachai une corde aſſez longue. Je devois placer ce collier au cou de chaque animal, & les deux cordes, que nous tiendrions par-derrière, devoient nous aider à le ſoutenir dans la deſcente.

Tout ceci fut exécuté comme je le projetois, & réuſſit à ſouhait. Nous allâmes chercher nos bêtes l'une après l'autre ; nous les menâmes en les tenant de près, enfin nous les deſcendîmes ſur le radeau en nous ſervant du collier. Le veau fut le premier ; la mère le ſuivit avec empreſſement. L'autre vache &

les ânes, après quelque réſiſtance, y deſcendirent ſur ſes traces. Il ne nous reſta plus qu'à porter du fourrage pour les nourrir quelques jours, durant leſquels nous n'aurions peut-être pas le temps de les mener paître. Enfin, au montant de la marée, nous nous remîmes en route pour retourner à notre iſle; & après un trajet d'environ une demi-heure, nous entrâmes dans la rivière. Nous la remontâmes juſqu'à la cabane, devant laquelle nous eûmes la ſatisfaction d'aborder.

Avant de débarquer notre cargaiſon, nous mîmes à terre toute notre ménagerie. Nous conduisîmes nos animaux juſqu'au parc, où ils furent renfermés. Eléonore, qui dès le matin s'étoit occupée de la cuiſine, m'avertit bientôt qu'il falloit dîner; mais tandis qu'elle ſongeoit à donner la dernière façon aux choſes qu'elle avoit préparées, j'arrivai en deux ſauts au radeau, d'où je rapportai deux chaiſes & une table qui manquoient encore à la commodité de nos repas. Ma compagne mit le couvert, & nous ſervit un bon potage au riz, une langue de bœuf ſalée, & le reſte de nos volailles de la veille. Il eſt inutile d'aſſurer que je dînai bien; mais elle fut toujours ſobre à ſon ordinaire.

Le reſte du jour ſe paſſa, d'abord à conſ-

truire une ſorte de brouette fort baſſe ſur les roulettes d'un affût; j'avois imaginé cette machine pour nous faciliter le tranſport de nos bagages, & elle nous fut d'un grand ſecours pour voiturer, à l'aide des ânes, juſqu'à la cabane tout ce que j'avois enlevé du vaiſſeau. Nous nous occupâmes enſuite à en arranger une partie dans l'intérieur du logis, & à commencer à l'oppoſite du parc une petite grange, ou plutôt un angar qui pût contenir l'excédant de nos meubles, avec toutes les choſes que nous avions projeté de tirer encore du navire. Enfin je mis par écrit une partie des aventures que je viens de rapporter, & dont je pouvois d'autant mieux faire le détail, qu'elles étoient plus récentes.

CHAPITRE VIII.

Date de l'arrivée de l'Auteur dans l'iſle inconnue. Quel étoit alors ſon âge & celui d'Eléonore. Triſte rencontre qu'ils font, & qui interromp les voyages au navire & divers travaux.

Avant de reprendre le fil de ma narration, je dois dire ici pour l'inſtruction de ma poſtérité, à laquelle je deſtine ces mémoires, que nous abordâmes à notre iſle l'an 1699, un lundi 23 novembre; ce qui, dans la latitude où elle eſt ſituée au delà de la ligne, revient à la fin de mai pour le climat de la France.

Eléonore n'avoit guère plus de dix-huit ans; je n'en avois pas plus de vingt-deux : mais j'oſe dire que nous penſions plus ſolidement qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge. L'amour & l'infortune, encore plus que l'étude, avoient mûri mes réflexions; & la raiſon d'Eléonore, comme ſon eſprit & ſes graces, étoient un prodige, même dans ſon ſexe, chez lequel la nature ſe plaît à les développer beaucoup plutôt que chez nous. Je ne l'aimois pas ſeulement pour ſa beauté, mais pour les rares qualités de ſon ame, pour l'excellence de ſon caractère

& la bonté de ſon cœur. Je l'adorois, & néanmoins, dans une circonſtance & dans un âge auſſi critiques, j'étois timide, reſpectueux; je tremblois de lui déplaire. J'attendois que le temps & mes ſoins aſſidus me fiſſent encore mieux connoître, & diſpoſaſſent Eléonore à répondre à mes vœux, après qu'ils auroient diſſipé ſa triſteſſe; mais de long temps je ne vins à bout de la conſoler. Un événement imprévu renouvela même toutes ſes douleurs.

Le matin du troiſième jour, j'étois allé chercher des bois qui m'étoient néceſſaires pour finir notre grange, lorſque les chiens, qui m'avoient ſuivi, me quittèrent pour courir vers un endroit du rivage que je n'avois pas encore viſité, quoiqu'il ne fût pas loin de la cabane. Auſſi-tót ils ſe mirent à aboyer fortement contre un objet que je ne diſtinguois pas, mais que je fus curieux de reconnoître. Comme j'étois près du logis, je revins chercher mon fuſil. Eléonore, qui me vit prendre cette arme, & qui entendoit les chiens, m'en demanda la raiſon. « Je crois, lui dis-je, que les chiens ont arrété quelque bête. J'ignore ce que c'eſt, car je n'ai pu le voir; mais je me précautionne en cas d'événement; & ſi la bête veut m'attendre, j'eſpère vous en rendre compte avant qu'il ſoit peu ». Eléonore, ſans me ré-

pondre, prit un autre fuſil, & me ſuivit. « Si vous manquiez votre coup, dit-elle, voici de quoi y ſuppléer ». Nous deſcendons la colline, nous allons vers les chiens qui aboient toujours autour d'un animal qui ne fait aucun mouvement; & quand nous ſommes à cent pas de lui, nous découvrons que c'eſt une belle tortue. « Bonne fortune ! dis-je à ma compagne, voilà de quoi faire grande chère durant quelques jours ». J'écarte les chiens, j'approche de la tortue, & paſſant mon fuſil ſous ſon écaille, je la renverſe ſur le ſable.

A peine ai-je fait cette opération, que j'entends du bruit ſous un ſaule au bord de la rivière. J'avance juſques-là, & je vois pluſieurs oiſeaux aquatiques, qui, épouvantés par nos mouvemens, battent de l'aîle & commencent à fuir. Auſſi-tôt je tire au milieu de la troupe. Deux demeurent ſur la place en s'agitant; le reſte, qui fait des cris aigus, s'éloigne en nageant avec rapidité : car ces oiſeaux, de l'eſpèce des pingoins, ne voloient pas. Je prends le fuſil des mains d'Eléonore, & je fais encore feu ſur des traîneurs. J'en atteins un, qui, quoique bleſſé, s'efforce d'échapper en ſuivant la marée qui montoit alors. Je retire avec une longue branche les deux premiers, que le flux approche du rivage. Ils peſoient chacun plus

de douze livres. C'étoit une bonne capture. Cependant je ne voulus pas perdre le dernier, & je le ſuivis avec Eléonore juſqu'à l'endroit où je l'avois vu ſe gîter.

Il ſemble que nous ayons quelquefois un preſſentiment des choſes qui nous arrivent, ou du moins la ſituation d'eſprit dans laquelle on eſt alors, paroît favoriſer cette opinion. Eléonore, que nos ſuccès devoient naturellement diſtraire de ſa mélancolie, étoit néanmoins plus triſte qu'à l'ordinaire. Elle m'accompagnoit, toute penſive; & comme je lui vantois notre chaſſe, dont je lui attribuois l'honneur pour l'égayer, elle me répondit en ſoupirant, qu'elle m'étoit bien obligée du compliment, & qu'elle ſentoit tout l'avantage de nos priſes; mais qu'elle avoit quelque choſe ſur le cœur qui l'empêchoit de s'en réjouir, comme il étoit naturel de le faire.

Sur ce propos, nous arrivâmes à l'endroit du rivage où le pingoin bleſſé s'étoit réfugié. Il étoit entré ſous les branches d'un arbre, qui, inſenſiblement miné par le courant de l'eau, étoit tombé dans la rivière, en tenant pourtant toujours à la terre par quelques racines. Comme j'aperçevois l'oiſeau à travers les feuilles, & qu'il ne faiſoit aucun mouvement, je jugeai qu'il étoit mort, & je me dé-

terminai à l'aller prendre où il étoit, en ſuivant le corps de l'arbre, dont je me fis un pont. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'après avoir écarté les branches, & me baiſſant pour retirer l'oiſeau, je vis le cadavre d'un homme noyé, dont la tête étoit engagée au deſſous de l'arbre, & dont le corps, caché par le feuillage, ſe balançoit ſur l'eau !

A cet aſpect inattendu, je fis un cri que je ne fus pas le maître de retenir. Eléonore en fut épouvantée. « Que vous eſt-il arrivé, dit-elle en s'approchant avec une émotion très-vive, & qu'eſt-ce qui peut vous effrayer » ? La réflexion m'étoit revenue. Je ſentis l'effet qu'avoit dû produire ſur Eléonore ce mouvement irréfléchi. Je compris en même temps celui que produiroit ſur ſon cœur la triſte vue de ce cadavre, & je voulus lui en dérober le ſpectacle. Mais les foibles raiſons que j'alléguai, mon air embarraſſé, & la poſture que je gardois pour ne pas lui laiſſer voir la véritable cauſe de ma ſurpriſe, lui donnèrent des ſoupçons qu'elle voulut vérifier. Elle remarquoit que je ne fuyois pas. Ce qui m'avoit fait crier n'étoit donc pas un objet fort redoutable ; & cependant mes réponſes & ma contenance annonçoient un myſtère que je voulois lui cacher. Il y avoit là quelque choſe qui devoit l'inté-

reſſer, & qu'on ne vouloit pas lui dire. Tout cela l'inquiétoit & piquoit ſa curioſité. Elle me pria très-inſtamment de ne pas la laiſſer dans cette pénible incertitude. J'héſitois encore à répondre; mais voyant qu'elle prenoit le parti de paſſer ſur l'arbre pour venir à moi, je fus forcé de lui dire la vérité.

« Ah, mon Dieu! s'écria-t-elle, c'eſt peut-être le corps de mon père: en grace, M. le Chevalier, tirez de l'eau ce corps miſérable, pour le porter juſqu'ici, nous lui rendrons les derniers devoirs; & ſi c'eſt celui de ce père tendre à qui je dois tout, nous lui éleverons un monument qui en perpétuera le ſouvenir avec celui de ma triſteſſe & de ma reconnoiſſance ».

Je revins à terre chercher mon fuſil, avec lequel ayant dégagé le corps de deſſous l'arbre, je le fis ſortir d'entre les branches, & je l'amenai ſur le rivage.

C'eſt alors que j'eus lieu de me convaincre de l'excellent naturel d'Eléonore. Je ne me rappelle point cette ſcène attendriſſante ſans verſer des pleurs. Le corps eſt à peine hors de l'eau, qu'Eléonore, qui le reconnoît à ſes vêtemens plutôt qu'à ſa figure, ſe précipite ſur lui en verſant un torrent de larmes; &, ſans conſidérer l'état où il eſt, elle l'embraſſe de toutes

ſes forces en lui adreſſant les paroles les plus touchantes. J'eus beaucoup de peine à la détacher de ce corps chéri (1).

Sexe aimable & ſenſible, qu'on calomnie ſouvent avec tant d'indécence, recevez ici de ma part l'hommage que méritent vos vertus. Vous nous devez les vices & les travers qu'on vous reproche; mais vos vertus ſont à vous, & elles ſont le bonheur & le charme du monde. C'eſt vous ſur-tout, qui, fidèles à la nature, conſervez le feu ſacré du ſentiment dans les familles dont vous êtes le doux lien, en nous donnant les plus touchans exemples d'amour maternel & de tendreſſe filiale.

La vue d'Eléonore fondant en pleurs ſur le corps de ſon père, ſes plaintes, ſes ſanglots auroient ému le cœur le plus barbare : quelle impreſſion ne devoit-elle pas faire ſur un homme ſenſible & qui l'aimoit ſi tendrement! Je ſentois ſon affliction juſqu'au fond de l'ame, & ſa piété envers ſon père faiſoit couler mes pleurs en abondance.

(1) Je trouvai quelques jours après, un peu au deſſus de cet endroit, les corps de trois hommes noyés, deux matelots & un mouſſe, que j'enterrai ſur le rivage; mais je n'en parlai point à Eléonore, de crainte de renouveler encore ſa douleur.

Nous demeurâmes quelque temps dans cette ſituation, ſans qu'Eléonore s'occupât d'autre choſe que de ſa douleur, & ſans que j'oſaſſe l'interrompre. Mais enfin ayant levé les yeux ſur moi, & me voyant ſi pénétré de triſteſſe, elle ſentit une ſorte de conſolation de cette marque d'attachement; & elle m'a dit depuis, que ſon inclination pour moi avoit été principalement déterminée par l'idée qu'elle s'étoit faite alors de mon bon cœur, & par la reconnoiſſance qu'elle avoit des larmes que je verſois ſur M. d'Aliban.

Enfin je rompis le ſilence, en lui diſant que rien n'étoit plus juſte que de pleurer une ſi grande perte; mais que du moins c'étoit une conſolation pour nous de trouver les reſtes d'un père ſi cher, & d'avoir l'eſpérance de les poſſéder avec nous dans cette ille; que cette terre déſormais ne nous ſeroit plus étrangère, puiſque le dépôt que nous allions lui confier devoit nous la faire regarder comme un héritage acquis par nos parens, & comme le lieu où leurs cendres attendoient les nôtres; que nous devions nous occuper dans ce moment du ſoin de rendre à la terre ces dépouilles mortelles, & que lorſqu'Eléonore auroit choiſi l'endroit qu'elle leur deſtinoit pour ſépulture, nous conſacrerions à

ce corps reſpectable le monument le plus beau que notre ſituation nous permettroit de lui ériger.

Cette idée religieuſe & ſombre, qui entroit ſi bien dans les ſentimens & dans la façon de penſer d'Eléonore, ainſi préſentée à ſa tendreſſe, ne pouvoit manquer de lui plaire par ce qu'elle avoit de lugubre & de touchant: auſſi en fut-elle flattée autant qu'elle pouvoit l'être dans la douleur tendre & profonde qui l'abſorboit. Sa peine en parut ſoulagée, ſes pleurs s'arrêtèrent, & elle me répondit que, de tous mes ſervices, les ſoins dont je m'occupois pour rendre les derniers devoirs au corps & à la mémoire de ſon père, étoient ce qui l'obligeoit le plus; qu'il falloit le tranſporter au bout de l'eſplanade, où elle pourroit aller plus ſouvent verſer des pleurs ſur ſa tombe, & s'acquitter ainſi du tribut de reconnoiſſance que ſa tendreſſe lui inſpiroit pour toujours; mais qu'avant de l'enlever du rivage, il convenoit de le dépouiller de ſes habits, pour lui donner ſon dernier vêtement, & qu'elle me prioit de lui rendre cet office, dont elle ne pouvoit s'acquitter. « Allez, dit-elle, à la cabane chercher le linge néceſſaire, tandis que je lui ſervirai de garde. Quand vous ſerez de retour, je m'éloi-

gnerai pour vous laiſſer le loiſir de l'enve-lopper ».

Je retournai donc au logis, où je portai nos pingoins que j'avois laiſſés en chemin, & tout en marchant, je ne pouvois m'empêcher de ré-fléchir ſur cet événement imprévu, & d'admirer ſur-tout l'excellent caractère & la prodigieuſe tendreſſe d'Eléonore. Heureux, diſois-je, celui qui doit poſſéder un jour ce cœur d'un ſi grand prix! heureux les enfans qui ſeront élevés par une mère ſi digne de l'être! heureuſe enfin la ſociété où de tels ſentimens venant à s'étendre par l'éducation, fourniront de fréquens exemples de l'amour réciproque qui doit unir tous les membres d'une famille, & lier entre elles inti-mement toutes les familles qui la compoſent!

Je revins bientôt auprès d'Eléonore, tou-jours plus occupé d'elle & plus touché de ſa douleur, portant ſur la brouette, attelée de deux ânes, une longue caiſſe vide que j'avois trouvée parmi nos effets. J'avois mis dans cette caiſſe tout ce qui étoit néceſſaire au défunt. Elle m'avoit paru propre à ſuppléer la bière, que j'aurois mal façonnée.

A mon approche, Eléonore s'éloigna par bienſéance. Je dépouillai le corps, je le chan-geai de linge, l'enveloppai d'un linceul; & quand

quand Eléonore fut revenue, nous le mîmes dans la caiſſe, & nous en chargeâmes la brouette; enſuite nous prîmes à pas lents le chemin de l'eſplanade, où le convoi funèbre s'arrêta près de l'endroit déſigné par Eléonore pour le lieu de la ſépulture. J'avois porté les inſtrumens propres à creuſer la foſſe. Elle fut bientôt faite, parce que la terre s'y trouvoit profonde.

Pendant que j'y travaillois, Eléonore, à genoux à côté du corps, inclinée & les bras étendus, prioit en ſilence; je n'entendois que ſes ſoupirs. Mais lorſqu'il fallut deſcendre le cercueil dans la tombe, cette dernière ſéparation rouvrit toutes les plaies de ſon cœur. Elle ſe jetoit ſur la bière, & je pus à peine la retenir. Ses lamentations & ſa douleur me déchiroient l'ame. Je me hâtai de combler la foſſe, & d'arracher Eléonore d'un lieu ſi cher & ſi pénible à ſa tendreſſe.

Sa douleur exceſſive l'occupant tout entière, je ne jugeai pas convenable, pendant quelques jours, de la quitter un moment. Nos voyages maritimes & nos travaux furent ſuſpendus. Quant aux ſoins du ménage, auxquels je vaquois exactement, j'engageois Eléonore à me diriger en toutes choſes, à m'aider quelquefois elle-même, à m'accompagner par-tout, afin de la faire ſortir peu à peu, par ces petites occu-

pations, de ſa grande triſteſſe. Sa complaiſance naturelle ne lui permettoit pas de s'y refuſer. Elle mangeoit même un peu des mets que j'apprêtois, s'étant aperçue que je ne mangeois pas lorſqu'elle ſe privoit de nourriture. Telle fut ma conduite à ſon égard, juſqu'à ce que je la viſſe plus tranquille. Mes ſoins & ſa raiſon vinrent à bout de la calmer; mais il n'y avoit que le temps qui pût entièrement guérir une bleſſure auſſi profonde.

CHAPITRE IX.

Monument dreſſé au père d'Eléonore ; derniers voyages au vaiſſeau ; travaux divers ; occupation chérie d'Eléonore ; converſation qu'on ne prévoit pas.

C'ÉTOIT par ménagement pour Eléonore que j'avois ſuſpendu nos travaux, & même l'exécution du monument que j'avois promis d'élever ſur le tombeau de ſon père. Ce fut pour lui donner une nouvelle preuve d'attachement & un ſujet de conſolation, que je m'occupai de ce monument. Mais outre que je n'étois pas un habile ouvrier, c'eſt que je ne ſavois où prendre les matériaux propres à ſa conſtruction, & que je n'avois pas les outils néceſſaires pour leur donner les formes convenables. Je cherchai long-temps des pierres de taille, & je trouvai quelques carrières d'un aſſez bon granit; mais comme il n'étoit pas poſſible à un homme ſeul de les exploiter, & qu'il m'eût fallu fabriquer moi-même les inſtrumens propres à en tirer les pierres, je fus obligé, pour le moment, de me contenter des pierres brutes éparſes, les plus belles que je

pus trouver en différens endroits de l'iſle, que je tranſportai ſur l'eſplanade, & que je taillai comme je pus avec un pic & quelques mauvais ciſeaux de ferrurier.

Quand ces pierres eurent reçu toute la façon que je ſus leur donner, j'en conſtruiſis une ſorte d'autel en tombeau, que je couvris dans toute ſa longueur de pierres larges & plates. J'élevai derrière l'autel une pyramide de dix pieds de hauteur, au deſſus de laquelle nous plaçâmes une croix, ſigne ſalutaire des chrétiens, & leur plus douce conſolation dans leurs peines. Sur le devant je fis une eſpèce de marche-pied de bois, afin qu'Eléonore pût ſe mettre commodément à genoux lorſqu'elle viendroit en ce lieu faire ſa prière. Pour toute épitaphe, je gravai en gros caractères ſur une pierre placée au milieu de la pyramide, du côté de l'autel, le nom, l'âge du défunt, la date de ſa mort, & ce peu de mots, qui contenoient ſon éloge, & atteſtoient le ſentiment que nous conſervions de ſa perte.

Ci-gît le meilleur des pères & le plus regretté.

Eléonore fut auſſi contente de cette production groſſière de mon induſtrie, qu'elle l'eût été du chef-d'œuvre du plus habile artiſte. La bonne intention de l'ouvrier lui faiſoit excuſer

tous les défauts de l'ouvrage, & elle me tenoit compte de la peine qu'il m'avoit donnée, & du temps que j'avois mis à le faire. Je n'avois pas été moins de trois mois à l'achever.

Il ne faut pas croire néanmoins que dans cet eſpace de temps je n'euſſe été occupé d'autre choſe que de la conſtruction de ce monument. J'avois encore fait avec Eléonore pluſieurs voyages au vaiſſeau, dont nous avions tiré d'abord tout ce qui étoit à notre bienſéance, enſuite un grand nombre de choſes inutiles ou ſuperflues dans notre poſition actuelle, mais qu'un changement de fortune, ou des événemens qu'on ne ſauroit prévoir, pouvoient nous rendre très-avantageuſes. On pouvoit compter entre celles-ci pluſieurs caiſſes de piaſtres, qu'on avoit priſes à Cadix pour le commerce de l'Inde; deux mille marcs d'argenterie qui venoit de Londres; une grande quantité de marchandiſes en balles; dix petits canons (car nous ne pûmes pas enlever les gros, même avec le cabeſtan); ſoixante barils de poudre & pluſieurs milliers de boulets, des fuſils, des grenades, des piſtolets, &c.

Les choſes plus utiles étoient quelques arbres, quelques pieds de vigne plantés en caiſſe, qu'on apportoit du Cap de Bonne-Eſpérance, beaucoup de graines pour le jardin,

pluſieurs ſortes de pois & de haricots, un peu de riz en épis, & quelques grains de maïs; dix demi-pièces de bière, du verre en table, un alambic, des briques, du fer, de la poterie, des poulies, des voiles, & tout ce que nous pûmes arracher & emporter du corps même du vaiſſeau.

Toutes ces choſes avoient exigé un temps conſidérable pour les enlever, les voiturer, & les placer dans le grand magaſin. J'avois de plus conſtruit un four avec de la brique & de la terre graſſe, dont je fis du mortier; j'avois enclos d'une bonne paliſſade notre cabane avec toutes ſes dépendances, c'eſt-à-dire, notre grange ou magaſin, les étables, l'avant & l'arrière-cour; enfin, du côté du midi & joignant la paliſſade, j'avois entouré d'un foſſé un terrein ſpacieux. Je me propoſois de faire un champ de la partie la plus baſſe, & je fis, de la plus voiſine, un petit jardin potager, où je ſemai une partie de nos plantes & légumes. Tout y réuſſit à merveille, à l'exception des pommes de terre, qui ſans doute, pour être trop germées, ne donnèrent qu'un ſeul rejeton.

Eléonore m'aida dans la plupart de ces ouvrages, & cependant, ſi l'on veut y faire attention, l'on conviendra qu'il ne falloit pas

avoir perdu ſon temps pour avoir achevé tant de choſes dans trois mois; il y en eut pluſieurs auxquelles ma compagne ne coopéra point. Elle s'occupoit alors à un ouvrage qu'elle avoit fort à cœur, & dont elle vouloit en quelque ſorte me dérober la connoiſſance, juſqu'à ce qu'elle l'eût achevé: mais le haſard me dévoilà ce petit myſtère.

Un jour que je travaillois ſeul au foſſé du jardin, la ſoif me fit quitter mon travail pour aller boire à la cabane. Il y avoit plus de deux heures que je n'avois vu Eléonore, qui, lorſqu'elle ne travailloit pas avec moi, ne manquoit pas de venir me voir de temps en temps, & particulièrement quand elle paſſoit & repaſſoit pour mener paître nos bêtes aux environs, ou pour les ramener; elle me portoit même l'eau néceſſaire pour me déſaltérer. Cette abſence inuſitée me fit croire qu'Eléonore devoit s'être retirée dans ſa chambre pour ſe dérober au grand chaud, & qu'elle s'y étoit endormie. En conſéquence de cette idée, j'évitai de faire du bruit en entrant dans le ſalon; je bus, & j'allois reſſortir, lorſque j'entendis dans la chambre voiſine Eléonore qui parloit à voix baſſe, mais avec une action remarquable.

Alors, curieux de ſavoir à qui elle adreſſoit

la parole, & ce qui cauſoit ſon émotion, j'approchai de ſa porte qui étoit entr'ouverte, & je fus tout étonné de la voir à genoux devant un tableau poſé ſur un chevalet. Elle venoit de lui donner encore quelques touches. C'étoit le portrait de ſon père, qui frappoit par ſa reſſemblance, & qui ſembloit reſpirer. Ses yeux ſur-tout auroient fait croire cette toile animée. Eléonore paroiſſoit en extaſe devant ce portrait, & ſon imagination s'étoit exaltée au point que ce n'étoit plus un tableau pour elle, mais le bon, le reſpectable M. d'Aliban.

L'air de cette fille adorable ne ſauroit ſe dépeindre : ſon attitude, ſon geſte, ſon viſage exprimoient la vénération la plus profonde, l'amour, l'attendriſſement. Elle tenoit encore le pinceau d'une main & la palette de l'autre (mais ſans s'en apercevoir) : ſa reſpiration étoit preſſée comme celle d'une perſonne vivement émue. Sa bouche reſtoit à demi cloſe. Ses yeux, fixés ſur ceux de ſon père, laiſſoient échapper des larmes qui, coulant doucement ſur ſes belles joues, venoient tomber ſur ſon ſein : elle n'entendoit rien autour d'elle, elle ne voyoit rien, elle étoit hors d'elle-même.

Après un moment de ſilence, elle reprit la parole ſans élever la voix ; mais comme j'étois fort près d'elle & que je prêtois une

oreille attentive, je ne perdis rien de ſon diſcours.

« O mon père ! vous ſavez combien je vous ai aimé.... Vous ſavez avec quelle obéiſſance j'ai fait taire mon penchant pour le chevalier ; avec quelle déférence à vos ordres j'ai traverſé les mers pour vous ſuivre, & pour aller former au loin, avec le fils de votre ami, une union qui coutoit à mon cœur.... O père vénérable & tendre ! voyez maintenant les dangers qui m'environnent, & ſecourez votre fille.... Séparée du monde connu par des mers immenſes, ſeule avec un jeune homme dans ce déſert, que vais-je devenir ?.... Mais que n'a-t-il pas fait pour moi ? comment refuſer ma confiance à tant de ſageſſe ? comment n'être pas ſenſible à de ſi grandes preuves d'attachement & à tant de vertus ? & cependant comment écouter ſa tendreſſe ?..... Ah ! mon père, que n'êtes-vous parmi nous, vous ſeriez le ſoutien de votre fille & l'arbitre de ſon ſort »....

Ce diſcours, où Eléonore me donnoit, ſans le vouloir, un témoignage ſi touchant de ſes ſentimens, & qui montroit, dans une ame ſublime, une timidité ſi reſpectable, me cauſa tant d'émotion, que, ne pouvant plus retenir mes tranſports, j'allai me jeter à ſes genoux,

ſans ſonger que, ſe croyant ſeule, Eléonore ſe trouveroit peut-être offenſée de voir que je l'écoutois : mais, au lieu de ſe plaindre de cette indiſcrétion & de m'en faire des reproches, elle fut ſi interdite à ma vue, qu'elle reſta muette de ſurpriſe.

« Au nom de Dieu, lui dis-je, chère Eléonore, éloignez de votre ame cette crainte qui m'humilie. Pourquoi redouter un amant qui ſacrifieroit ſes jours & ſon bonheur à votre repos ? Ai-je manqué jamais au reſpect qui vous eſt dû, & me ſuis-je montré indiſcret ou téméraire ? Depuis le jour heureux où je vous vis pour la première fois, ma conduite ni mon cœur ne ſe ſont point démentis. Rien n'égale l'ardeur vive & tendre que j'eus toujours pour vous, & je n'ai pas ceſſé de vous aimer lorſque vous m'enleviez tout eſpoir, lors même que vous portiez à un autre un cœur qu'il ne connoiſſoit pas. Je ne vous dirai point que j'ai tout quitté pour vous ſuivre, puiſque le bonheur de vous ſervir m'en a ſi bien dédommagé ; mais depuis que nous ſommes dans cette iſle déſerte, depuis que nous habitons le même logement, vous ſavez juſqu'à quel point j'ai porté la retenue, crainte de vous offenſer, & quel ſoin j'ai eu de ménager votre extrême délicateſſe.

« Je vous aimois, continuai-je, lorſque j'étois en Europe, & je pouvois, ſans crime, attendre de votre part quelque reconnoiſſance : vous croiriez-vous plus coupable de devenir ſenſible à mon amour, aujourd'hui que tout vous prouve la ſincérité de mon ame, & lorſque tout nous fait une loi de nous aimer ? Non, ma chère Eléonore, ce ſeroit une erreur de le croire. Votre cœur, né ſenſible, n'eſt pas fait pour être ingrat.

« Il eſt vraiſemblable que nous ſommes éloignés pour toujours du reſte des hommes. La vaſte étendue des mers qui nous ſépare des lieux habités, ne nous laiſſe plus d'eſpoir que dans notre union. Voudriez-vous vous oppoſer aux décrets de la providence qui nous en fait une néceſſité ? Si votre reſpectable père vivoit encore, s'il habitoit parmi nous, je le preſſerois avec inſtance d'écouter les vœux de ma tendreſſe ; & ſi vous m'étiez favorable, il conſentiroit à nous unir, non ſeulement pour faire notre bonheur, mais parce que ce ſeul moyen peut prévenir notre ruine commune. Peut-il déſapprouver où il eſt, ce qu'il approuveroit s'il étoit dans ce déſert ?

« O mon père ! m'écriai-je en me tournant vers le portrait, car quel autre nom puis-je donner au père d'Eléonore, s'il vous eſt per-

mis de connoître ce qui se passe ici-bas, vous voyez que mon cœur est sincère, que je respecte votre fille autant que je la chéris, & que je consacre ma vie à faire son bonheur. J'implore votre appui auprès d'elle. Vous avez eu tant de pouvoir sur son cœur ! rendez-le moi favorable, & béniſſez-nous comme vos enfans ».

Eléonore parut touchée de cette apostrophe, &, me regardant d'un air timide, elle me dit en rougiſſant : « Vous savez que je vous aime ; vous m'avez dérobé ce secret que j'aurois voulu me cacher. Je ne le dissimule plus : mais qu'attendez-vous de cette découverte & même de cet aveu ? Pensez-vous que je doive approuver une union si peu régulière ? & pourrois-je y consentir avec honneur, lorsque la mort récente de mon père me tient encore en deuil ? Nous sommes chrétiens l'un & l'autre, suivons donc les préceptes de notre religion. Si nous ne pouvons être bénis suivant l'usage, parce que nous n'avons pas ici de prêtre, le temps ou le hasard peut nous le procurer ».

« Toutes les nations européennes & chrétiennes qui font le commerce aux Indes, peuvent fort bien nous en fournir le moyen. Pourquoi quelque vaisseau ne viendroit-il pas jusqu'à notre isle, puisque le nôtre y est venu ?

Il convient donc d'attendre quelque temps encore; & ſi ce que je projette n'eſt pas poſſible, ſi nous ſommes tellement éloignés de la route des vaiſſeaux, qu'aucun ne vienne juſqu'à nous, nous aurons du moins la conſolation d'avoir fait notre devoir, &, forcés par la circonſtance, nous ne pourrons pas nous reprocher d'y avoir manqué.

« Peut-être que les vaiſſeaux qui paſſent près de cette iſle ne la viſitent pas, parce qu'ils la prennent pour un écueil ſtérile & déſert. Ils y viendroient ſans doute, s'ils la croyoient habitée. Nous ne pouvons pas, à la vérité, nous tenir toujours en ſentinelle pour les guetter; mais qui empêche que, ſur la pointe de l'iſle la plus apparente, nous ne placions une baliſe avec un drapeau blanc, qui, s'annonçant de loin, leur indiqueroit que des êtres vivans, relégués dans cette iſle, réclament leur aſſiſtance? Alors ils y aborderoient; & ſi, comme je le penſe, le temps confirmoit de plus en plus la bonne opinion que j'ai de vous, ſi l'habitude de nous voir étendoit la confiance & nos ſentimens réciproques, je conſentirois volontiers à vous donner ma main ».

L'aveu naïf d'Eléonore fit éprouver à mon cœur une ſatisfaction délicieuſe qu'il ne connoiſſoit pas; mais la concluſion de ſa réponſe

étoit bien propre à modérer les tranſports de ma joie, en me préſentant, à l'égard de notre union, une perſpective ſi éloignée. Je tâchai de lui faire comprendre tout ce que je ſentois, & la vive reconnoiſſance dont j'étois pénétré. Cependant je combattis ſa réſolution par toutes les raiſons que l'amour & la prudence ſurent me ſuggérer; mais quoiqu'Eléonore ne parût pas déſapprouver mes diſcours, elle demeura ferme dans ſa penſée, & tous les efforts que je fis pour la diſſuader furent inutiles. Il fallut donc ſoumettre mes déſirs à ſa volonté, attendre une circonſtance plus favorable, & lui promettre même d'élever un ſignal ſur la pointe de l'iſle la plus voiſine; ce que je fis quelque temps après, en attachant une pièce de voile à un petit mât que je plantai ſur mon obſervatoire, & en y tranſportant un petit canon, qui, toujours prêt à tirer, pouvoit avertir de notre exiſtence les vaiſſeaux qui paſſeroient aſſez près de nous pour être remarqués.

CHAPITRE X.

Les occupations du Chevalier ſe multiplient ; partage des travaux ; premier défrichement ; viſite de l'iſle ; choſes remarquables qu'elle contient. Les avantages de cette ſolitude comparés à ceux de la ſociété chez des peuples corrompus.

On a vu quelles ont été juſqu'ici mes occupations depuis mon entrée dans l'iſle. Elles pouvoient ſuffire à exercer ma force & mon activité, & cependant elles furent ſuivies d'autres non moins importantes. A meſure que notre établiſſement devenoit plus ſolide, les ſoucis de la prévoyance s'étendoient. Nous n'avions pu faire des acquiſitions ni augmenter nos poſſeſſion, ſans agrandir le cercle de nos travaux, ſans nous préparer de nouvelles fatigues. Il ne s'agiſſoit pas ſeulement de pourvoir aux beſoins du lendemain. La longue perſpective que nous avions devant nous, devoit nous engager à prendre des précautions pour aſſurer notre ſubſiſtance, à employer nos ſoins dans le temps préſent, pour recueillir dans l'avenir.

Nous avions encore des proviſions de biſcuit

& de grains ; mais elles diminuoient tous les jours, & ſi nous ne ſongions pas à les renouler par la culture, nous devions nous attendre à une privation entière des denrées précieuſes de première néceſſité. Nous avions le ſuperflu dans la plus grande abondance, mais le néceſſaire alloit nous manquer. Cette obſervation aiguillonnoit ma vigilance, qu'excitoit auſſi la conſidération du temps des travaux, qui s'écouloit. Je mis donc, ſans tarder, la main à l'œuvre ; & pour perdre de la journée le moins qu'il ſe pourroit, dès le grand matin je bêchois la terre ; & quand la grande chaleur me forçoit de me retirer, j'allois m'occuper de travaux moins pénibles dans l'intérieur du logis. Tantôt j'y façonnois une charrue légère, tantôt j'y fabriquois un moulin à bras. J'y forgeois mes outils, j'y employois le rabot & la lime, après la hache & le marteau. Quelquefois, avec une lunette, je volois à mon obſervatoire, d'où je revenois toujours ſans rien découvrir. Enfin, jaloux de ſoulager ma compagne, je prenois des ſoins du ménage tout ce que je pouvois lui en dérober.

Eléonore me fit d'abord à ce ſujet de douces repréſentations ; elle me pria enſuite pluſieurs fois de ne pas m'excéder de travail, & ſurtout de ne pas empiéter ſur ſes fonctions. Mais

quand

quand elle vit que, pour lui en éviter la peine, je cherchois toujours à la prévenir, elle prit un air plus ſérieux, & me dit d'un ton grave :

« Ne m'avez-vous pas aſſuré que j'étois votre ſouveraine maîtreſſe ? — Oui, vous l'êtes, chère Eléonore, & pour toujours. — Ne m'avez-vous pas juré de m'être ſoumis de cœur & de volonté ? — Oui, je l'ai promis, & je le jure de nouveau pour la vie. — Eh bien, je prétends faire uſage de mon autorité ; je vous ordonne en conſéquence de ne plus vous mêler des ſoins du ménage, que je me ſuis réſervés, & je ne veux point de réplique ».

Elle uſoit rigoureuſement de ſon droit ; mais il étoit trop légitime pour m'en plaindre : d'ailleurs cette défenſe venoit d'une attention trop délicate, & j'étois trop charmé de voir qu'Eléonore me regardoit comme ſien, & prenoit en quelque manière poſſeſſion de moi par cet acte de ſouveraineté, pour me ſouſtraire à ce commandement & pour en murmurer. Je me ſoumis donc de bonne grace, & les travaux furent ainſi partagés. Eléonore reſta en poſſeſſion des ſoins de l'intérieur, des étables, de la volaille, & de la boulangerie. Le tranſport de l'eau, qui m'étoit conteſté, me demeura. Mon privilége excluſif fut le labourage, la conſtruction de la chaloupe, la chaſſe,

la coupe du bois & du fourrage. Enfin il fut convenu que le jardinage, la pêche, la conſtruction des édifices, la moiſſon, les travaux extraordinaires & les voyages ſeroient communs, c'eſt-à-dire que nous devions nous y employer enſemble.

Le traité fut fidelement exécuté. Eléonore s'occupoit aſſidument de ſa partie, & moi de la mienne. Avec le ſecours des vaches, je donnai toutes les façons à nos champs; car, non content de celui que j'avois entouré d'un foſſé près de la cabane, j'ouvris un autre champ ſur le bord d'un ruiſſeau qui pouvoit l'arroſer. Je ſemai du riz dans celui-ci, & dans le premier du froment, du ſeigle, & de l'orge. Mais comme j'ignorois les qualités du ſol & le changement du temps & des ſaiſons dans ce climat, je ne haſardai qu'une partie de mes grains, & cela fut très-heureux. J'avois ſemé trop tôt. Tous les grains du champ au deſſous du jardin levèrent bien & pouſſèrent de longues tiges; mais ils avortèrent par le grand chaud, avant le temps des pluies. Le riz réuſſit mieux, quoique médiocrement.

Cette chétive récolte, dont je ne parle ici que pour éviter d'en faire mention une autre fois, n'étoit pas encore en état d'être levée, que je réſolus de parcourir l'intérieur de l'iſle,

pour bien connoître nos poſſeſſions, & pour m'aſſurer par moi-même de la variété de ſes productions naturelles, des différens animaux qui la peuploient, & des reſſources en tout genre qu'elle pourroit nous fournir. Je m'étois juſqu'alors ſi fort occupé de l'établiſſement de nos affaires domeſtiques, & de la culture de nos terres, que je n'étois allé à la chaſſe qu'une ou deux fois, encore peu loin de la cabane, & que je n'avois pas eſſayé de pêcher. Je ne pouvois avoir que des notions imparfaites de nos domaines; il étoit donc convenable qu'en bon adminiſtrateur, je cherchaſſe à m'inſtruire, & que je priſſe à cet égard tous les renſeignemens que je pourrois me procurer.

Mais avant d'entreprendre cette tournée qui demandoit plus d'un jour, il étoit néceſſaire de s'y préparer de loin, & de prendre ſes précautions pour faire commodément & sûrement le voyage. D'ailleurs, comme Eléonore vouloit m'accompagner, & que la cabane devoit reſter ſeule, il falloit, avant de partir, pourvoir ſi bien aux beſoins de nos animaux, qu'ils ne puſſent ſouffrir de notre abſence.

Cette grande affaire bien examinée & bien diſcutée entre nous, il fut conclu que je conſtruirois au plutôt la chaloupe, parce que nous remonterions d'abord la rivière auſſi haut

que nous pourrions voguer ; que j'enclorrois entre le champ voiſin & le rivage, une portion de la prairie, ſuffiſante pour renfermer & nourrir nos animaux domeſtiques, qui, ſans cette précaution, pourroient aller vaguer au loin & s'égarer. Nous devions de plus porter avec nous de quoi vivre & de quoi camper, & je ſongeois ſecrètement au moyen de donner à Eléonore une douce voiture pour la tranſporter par-tout, lorſque, ſortant de la chaloupe, nous nous éloignerions du rivage.

En conſéquence de ces réſolutions, je mis l'eſquif ſur le chantier, & j'entrepris d'en raſſembler les pièces. Cet ouvrage eût été fort au deſſus de mon induſtrie, s'il eût fallu les préparer & leur donner les dimenſions convenables ; mais comme elles étoient toutes façonnées & numérotées, & qu'il ne s'agiſſoit que de les aſſembler, je me tirai à mon honneur de cette conſtruction. Je calfatai & j'eſpalmai cet eſquif, qui, étant fort petit, fut lancé fort heureuſement à l'eau avec le ſecours de ma compagne : après quoi je l'armai d'un gouvernail, j'y poſai un petit mât qui portoit une voile triangulaire, & je le garnis de deux rames.

La clôture du pâturage ſuivit ce premier travail, & n'ayant pas exigé un temps conſi-

dérable, je paſſai à l'exécution d'une entrepriſe bien différente. Je m'aviſai de faire une ſorte de ſelle pour un de nos ânes que je deſtinois à ſervir de monture à Eléonore. Pour cet effet, je tirai du crin d'un vieux matelas; je le battis avec une corde, & l'ayant placé entre deux toiles neuves, je le piquai. J'eus ſoin de donner à cette ſelle la forme & la grandeur requiſes, & pour y joindre toutes les commodités que je pouvois lui procurer, je le garnis de deux arçons, que j'attachai, l'un ſur le devant & l'autre ſur le côté, & je plaçai de plus vers le montoir un étrier de bois propre à ſoutenir durant la marche les pieds de notre voyageuſe; mais je lui dérobai la connoiſſance de cet ouvrage, ne voulant lui communiquer mon deſſein qu'au moment où il faudroit le mettre à exécution.

J'imaginai encore d'emporter avec nous un matelas & une couverture pour faire coucher Eléonore, avec une grande pièce de voile pour enclorre l'enceinte des lieux où elle devoit s'arrêter. Je me pourvus d'un paraſol pour la garantir du ſoleil, de deux fuſils & de munitions pour la chaſſe, de filets & d'une ligne pour la pêche. Enfin Eléonore fournit la chaloupe des vivres néceſſaires pour un voyage de pluſieurs jours. Ces proviſions conſiſtoient en biſcuit, en eau

fraîche, en vin, & en quelques pièces froides.

Tout étant prêt dans la chaloupe, nous fortîmes un matin par un très-beau temps, au montant de la marée, emmenant de la cabane nos chiens & deux de nos ânes, dont ma compagne n'imaginoit pas la deſtination, &, nous étant embarqués auſſi-tôt, nous voguâmes doucement vers le haut de l'iſle.

J'aurois pu accélérer notre courſe, en ramant, ou encore mieux en déployant la voile; car il faiſoit un petit vent frais qui la favoriſoit: mais j'étois bien aiſe de voir & d'obſerver tout ce qui ſe préſentoit de remarquable ſur notre route; & dans ce deſſein je laiſſai aller la chaloupe au gré de la marée, me contentant de la diriger avec le gouvernail. Aſſiſe à côté de moi, Eléonore gardoit le ſilence; mais je liſois dans ſes yeux qu'elle ſe faiſoit une fête de ce voyage, que tout ſembloit concourir à rendre plus agréable.

Son cœur avoit été ſi long-temps affaiſſé par la triſteſſe; elle s'étoit nourrie de ſa douleur avec tant de ſoin, qu'il n'étoit pas étonnant de la voir ſe laiſſer aller d'elle-même & ſans s'en douter, aux douces impreſſions du plaiſir que la vue d'une campagne riante produit toujours ſur une ame ſimple & naïve.

Nous voguions entre les rives d'une belle

rivière qui formoit devant nous un canal à perte de vue. L'air pur & frais du matin, la gaîté du vallon à l'aſpect du ſoleil levant, le mélange de lumière & d'ombre, qui varioit la ſcène de la campagne de tant de nuances de verdure, enfin les ſaphirs & les rubis de la roſée, qui brilloient ſur les plantes, donnoient un air d'enchantement à notre promenade. A meſure que nous avancions, elle devenoit toujours plus intéreſſante, par la nouveauté des objets qu'elle nous préſentoit, & par l'agréable odeur de divers arbres fleuris qui parfumoit au loin tous les environs.

Nous aperçûmes bientôt quelques bêtes fauves courir ſur les collines; nous entendîmes beaucoup d'oiſeaux dans les bois; nous en trouvâmes pluſieurs troupes ſur la rivière (1): & quand le ſoleil fut un peu haut, nous vîmes quelques tortues qui alloient pondre ſur le rivage, dans les endroits où il y avoit du ſable, & nous en prîmes une d'une grandeur médiocre, qui devint la meilleure pièce de nos

(1) Des pingoins, des courlis, des ſarcelles, une ſorte de gros plongeons, & des bécaſſines en très-grand nombre. Je ne voulus pas les tirer, pour ne pas nous charger de proviſions, voyant bien que nous en trouverions dans les endroits où nous voudrions nous arrêter.

proviſions. Mais lorſque nous eûmes fait quelques lieues, nous remarquâmes que le gibier étoit encore plus abondant de ces côtés. Pluſieurs ſortes de poiſſons qui donnèrent dans nos filets ou ſe prirent à l'hameçon, achevèrent de nous convaincre que le côté de l'iſle que nous parcourions n'étoit pas le moins favoriſé de la nature.

La marée nous porta juſqu'à une demi-journée de la cabane, & lorſqu'elle nous manqua, j'obſervai avec ſurpriſe que la rivière conſervoit une largeur plus conſidérable & beaucoup plus de profondeur qu'elle ne devoit avoir ſi elle ne venoit que de la montagne qui bornoit l'horizon. Son cours d'ailleurs étoit peu rapide; ce qui me fit ſoupçonner que l'iſle avoit plus d'étendue du côté de l'oueſt qu'elle n'en offroit d'abord; & cette obſervation ſe trouva juſtifiée dans la ſuite.

Lorſque nous arrivâmes à cet endroit, nous avions déjà fait un repas dans la chaloupe; de ſorte que nous pûmes nous occuper entièrement du ſoin de la conduire. Le vent étoit bon, je déployai la voile, &, pour aller plus vîte, je me mis à ramer des deux mains, tandis qu'Eléonore tenoit le gouvernail. Nous voguâmes ainſi légèrement juſqu'à quatre heures, que le vent tomba. Alors nous abordâmes à

la rive droite, & nous attachâmes la chaloupe à un arbre du rivage. La montagne nous paroiſſoit éloignée de pluſieurs lieues de nous, & nous jugeâmes qu'il nous reſtoit une petite journée de chemin à faire pour y arriver. La largeur du vallon étoit ici plus grande que je ne l'avois encore remarquée.

Quand nous eûmes mis pied à terre, je débarquai quelques proviſions, & je fis ſortir les ânes de la chaloupe. Enſuite ayant cherché la ſelle, qu'Eléonore n'avoit pas vue, parce que je l'avois cachée, j'enharnachai un de ces animaux, que je lui préſentai pour le monter. Eléonore fut ſenſible au ſoin que j'avois pris de lui dérober la fatigue, & à l'eſpèce de myſtère que je lui avois fait de ma précaution, pour lui donner le plaiſir de la ſurpriſe; mais elle m'aſſura qu'elle n'en profiteroit pas dans ce moment, ſi je le voulois bien.

« Dieu m'a pourvue de deux bonnes jambes, me dit-elle, & je trouve beaucoup de plaiſir à les exercer: elles n'ont rien fait d'aujourd'hui. Voulez-vous qu'à l'exemple de nos dames d'Europe, je dédaigne d'en faire uſage, & qu'elles me ſoient inutiles? Les biens que nous tenons de la nature, la liberté, la ſanté, la bonne diſpoſition du corps, ſont des biens véritables; les autres n'ont rien de réel, & tirent

tout leur prix de l'opinion : mais ici nous rentrons dans nos droits, & le préjugé ne doit pas y avoir d'empire ».

J'admirai le bon eſprit d'Eléonore dans cette manière de penſer, &, ſans inſiſter ſur la mienne, je la laiſſai faire à ſa volonté. Je chargeai de notre équipage un de nos ânes, & je pris directement le chemin des collines, d'où je voulois monter juſques aux derniers bords de l'iſle du côté du midi. Nous allâmes ainſi doucement, ayant le ſoleil à dos juſqu'à ce que nous eûmes paſſé la plaine, & que le chemin devînt raboteux : alors Eléonore ne fit plus difficulté d'employer ſon âne. Je lui indiquai la route qu'elle devoit tenir, &, ſans la perdre de vue, je m'écartai à droite & à gauche pour mieux obſerver tout ce qui étoit aux environs, & pour chaſſer. Nous parvînmes de la ſorte auſſi haut que nous pûmes grimper, & nous nous arrêtâmes près d'un arbre touffu, au pied duquel nous déchargeâmes nos bêtes. Ce fut là que je dépoſai parmi nos proviſions une jeune gazelle que j'avois tuée, ſeul gibier que j'euſſe tiré.

Le ſoleil, qui ſe cachoit derrière la montagne lorſque nous arrivâmes, nous avertiſſoit qu'il étoit déjà temps de préparer le ſouper. Je fis du feu ; Eléonore s'occupa de la cuiſine, &

tandis qu'elle y travailloit, je lui dreſſai, avec des branches & la voile que j'avois portée, une eſpèce de tente qui pût la mettre à l'abri des influences de l'air. Pour moi, je devois repoſer de l'autre côté de l'arbre, enveloppé dans une couverture dont je m'étois muni. Ma couche étoit toute prête; ainſi, l'arrangement du gîte fut fait avant même que le ſouper fût cuit. Mais comme il reſtoit encore plus d'une heure de jour, j'allai à la découverte ſur la crête voiſine, perſuadé que j'aurois le temps de revenir avant que les apprêts de nos alimens fuſſent achevés.

Nous n'étions guère qu'à deux portées de fuſil de l'endroit le plus haut. J'y parvins en peu de minutes. La côte de l'iſle n'étoit là ni moins droite ni moins dangereuſe; elle me parut même plus élevée que par-tout ailleurs; en ſorte que, du haut de cette eſpèce de rempart, on voyoit, d'un côté, la mer dans une étendue immenſe; de l'autre, une partie de l'iſle dans ſa plus grande largeur, & le cours de la rivière, qui ſembloit ſortir du pied de la montagne. La nature, qui ſe montroit autour de moi ſi magnifique ou ſi riante, avoit, du côté de l'oueſt, un aſpect fier & impoſant, & y déployoit moins ſa richeſſe que ſa grandeur.

Je tournai ma lunette vers la montagne;

mais comme l'ombre la couvroit déjà, je ne vis dans cette longue maſſe qu'une chaîne continue de rochers eſcarpés, qui, fermant ce côté de l'iſle comme d'une barrière, me donnèrent lieu de croire qu'il étoit inacceſſible. J'obſervai ſeulement entre les cîmes inégales de ces rochers, d'autres cîmes de montagnes éclairées par le ſoleil, & plus éloignées que les premières, qui me firent juger que l'iſle s'étendoit beaucoup au nord-oueſt, & que nous n'en voyions que la moindre partie.

Je retournai vers Eléonore, tout occupé de ces obſervations, dont je lui rendis compte. Elle eſtima, comme moi, que l'iſle devoit être plus grande qu'elle ne le paroiſſoit, & qu'il étoit important de nous en convaincre autant qu'il étoit poſſible; ce qui étoit auſſi mon deſſein, pour l'exécution duquel j'aurois voulu que la nuit fût déjà paſſée. Cependant ma compagne étendit la nappe ſur la pelouſe, & nous ſervit chair & poiſſon: tout étoit cuit à propos; nous fîmes un très bon repas, après quoi, ayant attaché les ânes non loin de nous, & mis nos chiens en ſentinelle, nous allâmes nous coucher de bonne heure, pour nous lever plus matin.

A peine étoit-il jour, que j'entendis ma compagne ſe lever. Je fus debout à l'inſtant.

Notre toilette fut bientôt finie. J'arrangeai tout pour le départ, & nous nous remîmes en route avec tous nos compagnons, pour rejoindre la chaloupe ſur le rivage. Eléonore vouloit, comme la veille, faire le chemin à pied; mais, ſur mes repréſentations, elle reprit ſa monture, pour éviter d'être mouillée par la roſée. L'herbe de la plaine que nous allions traverſer en étoit couverte. Nous rentrâmes bientôt dans notre eſquif, & quand tout y fut à ſa place, la briſe s'étant levée fort à propos, nous fîmes voile, & je ramai de mon mieux pour remonter le courant juſques à la montagne.

A meſure que nous en approchions, l'aſpect nous en paroiſſoit plus effrayant. Ce n'étoit plus ce lointain azuré, qui, vu de l'autre bout de la plaine, charmoit les yeux par ſon agrément. Depuis le milieu de ſa hauteur, elle n'offroit que des rochers nus, eſcarpés, élevés inégalement l'un ſur l'autre, & profondément ſillonnés en certains endroits par des crevaſſes & des ravines énormes. En même temps nous entendions à notre droite un bruit ſourd comme celui d'un tonnerre éloigné ou d'un torrent rapide, ſans que nous puſſions imaginer d'où ce bruit provenoit.

Nous étions dans l'étonnement que devoient nous cauſer tous ces objets, lorſque je m'a-

perçus que le courant de la rivière avoit beaucoup plus de vîteſſe, & que la difficulté d'avancer augmentoit à meſure que nous la remontions. Je pris donc le parti de deſcendre ſur la rive gauche, & ayant attaché la chaloupe, je me mis en route avec Eléonore pour gagner des collines fort élevées que nous avions au nord-oueſt. Il me ſembloit que, de leur ſommet, il me ſeroit facile d'examiner l'état de la montagne, de reconnoître la mer du côté du nord, & ces cîmes élevées que j'avois aperçues la veille dans l'éloignement; de découvrir enfin ce qui cauſoit le bruit que nous entendions. Mais quoiqu'à cet égard mon attente ne fût point trompée, je trouvai les choſes bien différentes de ce que je les croyois. Les collines, qui me paroiſſoient contiguës à la montagne, s'en trouvèrent ſéparées par une vallée profonde; la montagne elle-même, comme déchirée & coupée du haut en bas, donnoit par cette ouverture un paſſage à la rivière, qui, venant d'un terrein ſupérieur & tombant avec fracas non loin de là, faiſoit une cataracte d'une très-grande hauteur. C'étoit le bruit de cette cataracte qui nous avoit ſurpris.

J'en approchai autant que je pus, & j'allai au deſſus des précipices qui l'environnoient

juſqu'à une pointe fort avancée, d'où je pouvois voir la montagne à revers & le gouffre bouillonnant de la rivière. Eléonore m'avoit ſuivi. Je n'y avois conſenti qu'avec peine, & je vis plus d'une fois le moment où j'aurois lieu de m'en repentir. Tout ce qui frappoit la vue dans cet endroit faiſoit friſſonner. Il ſeroit impoſſible de faire une deſcription exacte des objets ſuperbes & terribles qui nous entouroient.

A gauche, & aſſez loin de la montagne qui n'avoit pas beaucoup de largeur, on voyoit une enceinte de rochers noirs au deſſus d'un creux très-vaſte. Cette coupe immenſe, ou plutôt cet abîme, paroiſſoit avoir été le foyer d'un volcan éteint. Autant qu'on pouvoit en juger par la diſtance, les pierres en étoient calcinées. Le terrein au ſud-oueſt étoit ſans doute le reſte d'une montagne bouleverſée par quelque tremblement de terre. Tout y montroit le déſordre & la confuſion. Devant nous, la rivière tomboit à travers des roches pendantes, dans une cavité ſi profonde & ſi couverte, que le ſoleil n'y pouvoit pénétrer, & qu'on éprouvoit une ſorte d'horreur en la ſondant de l'œil. Enfin nous avions à droite la chaîne de rochers qui entouroient l'iſle, & elle étoit là tellement eſcarpée, qu'elle ne ſembloit

qu'un mur d'une hauteur prodigieuſe entre la rivière & la mer.

Notre curioſité, bientôt fatiguée de ce ſpectacle, nous invitoit à porter nos recherches ſur d'autres objets. Ainſi, nous quittâmes ces cîmes redoutables, pour chercher des ſcènes plus ſatisfaiſantes. Nous tournâmes nos pas vers la créte du nord, d'où nous découvrîmes une mer ſans bornes, & la partie de l'iſle dont j'avois ſoupçonné l'exiſtence. La lunette m'y fit voir une terre fort élevée, des côtes fort droites, & à une grande diſtance une montagne qui fumoit, & que je pris pour un volcan (1).

La connoiſſance que nous venions d'acquérir de cette partie de l'iſle, devoit naturellement nous faire eſtimer davantage celle que nous habitions, & nous la rendre plus agréable. Auſſi tournai-je mes regards avec bien de la complaiſance du côté du vallon. Eléonore en fit de même, & ſe trouva charmée de le revoir. C'eſt ainſi que les choſes brillent ou acquièrent du prix par les contraſtes, que le

(1) La partie de l'iſle que nous avions parcourue, avoit à peu près la forme d'une navette, dont la baie & la montagne faiſoient les deux bouts. La totalité préſentoit une jambe & un pied, ou l'Italie renverſée.

repos

repos nous plaît davantage après la fatigue, & le bonheur après l'adverſité.

Eléonore fit cette réflexion comme moi, & je fus bien aiſe de la voir dans cette idée, où j'avois deſſein de l'entretenir. Nous deſcendîmes au deſſous de la crête ; & la poſition où nous étions alors nous donnant la facilité de voir preſque tous nos domaines, nous nous aſsîmes pour avoir le plaiſir de les contempler, tandis que nous ferions notre dîner des reſtes de la veille. Nous mangeâmes de bon appétit ; mais ce qui fit pour moi le plus grand charme du repas, ce fut la confiance qu'Eléonore me montra dans les propos que nous tînmes, & la complaiſance avec laquelle elle reçut l'effuſion de mes ſentimens. Nous revînmes inſenſiblement ſur nos aventures, & nous reportâmes nos penſées juſques ſur notre patrie.

Au nom chéri de la France, je vis Eléonore ſoupirer, & ſes yeux ſe couvrir de larmes. L'amour que j'ai pour mon pays m'attendrit auſſi, & je ne pus cacher ma ſenſibilité. La mémoire des lieux chers à mon enfance, mon affection pour mes parens & pour mes amis, enfin ce que je devois au gouvernement qui m'avoit protégé, & aux hommes qui m'avoient rendu ſervice, excitoient naturellement des

regrets dans mon cœur, en réveillant ma reconnoiſſance. Mais c'étoit plutôt un ſouvenir tendre, qu'une véritable affliction. Eléonore me tenoit lieu de tout. Mes déſirs ne s'étendoient pas au delà de mon iſle.

C'étoient ſans doute les mêmes cauſes qui agiſſoient ſur l'ame d'Eléonore, & qui produiſoient ſes regrets. Sa ſenſibilité n'annonçoit que ſon bon cœur. Mes ſoins & ma conſtance m'avoient fait aimer. Elle ne me cachoit pas ſa tendreſſe, & cependant, le dirai-je? je craignis un moment d'avoir encore à combattre dans ſon ame le ſouvenir d'un amant regretté; & cette folie me donna de l'inquiétude, tant un amour exceſſif eſt facile à s'alarmer! Eléonore eut bientôt diſſipé ces nuages. Ses ſouvenirs avoient ſur-tout pour objet deux bonnes amies qu'elle laiſſoit à Bordeaux; elle regrettoit en même temps les douceurs de la ſociété qu'on trouve chez tous les peuples civiliſés, & particulièrement en France, où les femmes ſont traitées avec tant d'égards.

« Eh quoi! chère Eléonore, lui dis-je, vous vous trouveriez à plaindre d'avoir perdu les plaiſirs frivoles de cette ſociété? Un eſprit auſſi juſte que le vôtre n'en ſent-il pas le peu de valeur? C'eſt ici que la ſolidité de votre caractère doit vous faire trouver le bonheur

véritable, lorſque vous conſentirez à faire le mien. N'êtes-vous pas ici plus ſouveraine que les monarques ſur leurs trônes? Tout ce que vous voyez dépend de vous. Vous régnez abſolument ſur mon cœur, vous avez un ami tendre & ſincère, & vous ne pouvez en douter. Quel eſt l'homme, quelle eſt ſur-tout la femme, dans vos ſociétés, qui pût ſe glorifier de cet avantage?

« Faites d'ailleurs la comparaiſon des plaiſirs de notre ſolitude, avec ceux de ces ſociétés ſi louées chez les peuples civiliſés & corrompus; vous verrez combien notre iſle mérite de préférence dans votre eſtime. Ici la nature nous donne des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles; ailleurs les hommes s'en ſont fait d'imaginaires, d'embarraſſans, de difficiles à acquérir. Là, les paſſions les agitent, l'inconſtance les tourmente, & l'ennui les dévore. Ici, des goûts naturels nous font trouver de douces jouiſſances, & le travail nous dérobe à l'ennui.

» Je ne vous parle point des ridicules innombrables qui déparent ces ſociétés; mais combien de vices & de crimes le choc des paſſions y fait naître! N'y cherche-t-on pas ſans ceſſe à vous ſurprendre, à vous ſéduire? La politeſſe y tient lieu de ſentiment; on y remplace la vertu par l'hypocriſie, l'amitié par de

vaines oſtentations; & l'amour même, ce feu ſacré de la nature, n'y eſt plus qu'un commerce trompeur, preſque toujours honteux ou frivole ».

« Ces déſordres, me répondit Eléonore, ſont inſéparables de la ſociété. Où il y a beaucoup d'hommes, on en voit toujours de faux & de perfides. Mais le mal eſt-il ſans mélange? N'y trouve-t-on pas des hommes vrais, honnêtes, bienfaiſans?.... Oui, ſans doute, repris-je, & il ſeroit trop malheureux qu'il n'y en eût point. Mais ils ſont rares, ils ſont cachés: le vice, au contraire, ſe montre par-tout avec audace, & nous afflige par ſon triomphe & par ſon impunité. Souvent même, s'il ne réuſſit pas à nous rendre ſes complices, il ne parvient que trop aiſément à faire de nous ſes victimes. Ici, du moins, nous ſommes à l'abri de ſes exemples contagieux & de ſes funeſtes atteintes. Il ne peut rien contre nous. Ici, au ſein même de la vertu, nous ferons notre bonheur mutuel. Le ciel même légitime notre union. Tout nous en fait un devoir; & qu'attendrions-nous à la former?

» J'ai ſubi les épreuves auxquelles vous m'aviez ſoumis, & vous cherchez à les prolonger! Vous ſavez qu'après Dieu, nous ſommes l'unique ſoutien l'un de l'autre. Que devien-

driez-vous dans cette ſolitude, ſi quelque événement imprévû alloit me faire périr? Que deviendrois-je moi-même, ſi quelque cataſtrophe venoit à vous enlever? Le malheureux qui ſurvivroit, n'ayant ſous les yeux aucun objet qui pût le conſoler de cette perte, ne tarderoit guère à ſuccomber. Cédez donc, chère Eléonore, à des motifs ſi preſſans, cédez à mes tendres inſtances, qui n'ont que vous pour objet, & rendez à jamais cette iſle fortunée, en aſſurant le bonheur de tous deux ».

Eléonore, embarraſſée, ne ſavoit que me répondre. Sage, timide, & d'une délicateſſe qui alloit juſqu'au ſcrupule, elle n'oſoit prendre aucun parti. Elle craignoit d'y penſer, & ſe défendoit d'acquieſcer à une démarche devenue néceſſaire, comme ſi ſa conſcience eût dû s'en alarmer. Si ſon père avoit vécu, & ſi nous avions été dans une ſociété policée, elle m'eût donné ſa main ſans héſiter; mais ici, la privation de tous les ſecours que pouvoit lui faire déſirer la religion, la tenoit en ſuſpens. De là, ſes combats intérieurs & ſon embarras, qu'elle ne pouvoit me cacher; de là, cette réponſe peu conſolante:

« Je ſens tout le poids de vos raiſons; je ſuis touchée de vos inſtances; mais je ne puis encore vous ſatisfaire. Le temps ſeul, en me

démontrant l'impoſſibilité de m'unir à vous d'une manière ſolemnelle, peut me déterminer à recevoir votre foi, & à m'engager à vous ſans témoins. Ne vous affligez point de cette réponſe, le temps d'épreuve finira. Si je n'écoutois que mon cœur, vous n'auriez pas à vous plaindre; mais la voix de mon devoir mérite la préférence; & j'aime mieux riſquer de tout perdre & m'affliger moi-même, que de faire jamais rien que je puiſſe me reprocher ». Cette ſévérité m'arracha des larmes. Eléonore en parut émue; mais elle ne changea pas de deſſein.

Après cet entretien, nous quittâmes triſtement ces collines, pour retourner à la chaloupe; mais nous n'y arrivâmes pas d'abord, ni même directement. Je déſirois parcourir, en chaſſant, ce côté de l'iſle, pour acquérir toujours plus de connoiſſance du pays, & pour faire une proviſion de gibier que je voulois emporter à la cabane. Eléonore m'accompagna quelque temps; enſuite, ſatisfaite de m'avoir vu tuer quelques pièces de gibier, & peut-être fatiguée de la courſe que nous avions faite depuis le matin, elle rentra dans la barque, où, tandis que je continuois à chaſſer, elle s'amuſa à tendre les filets & à pêcher à la ligne.

Lorſque j'eus battu les vallons & les côteaux couverts de bois, dans une étendue aſſez con-

ſidérable, je revins à la chaloupe, chargé du produit de ma chaſſe. Je portois, avec un jeune chevreuil d'une eſpèce qui me parut moins grande que celle d'Europe, un petit animal qui reſſembloit au lapin, mais qui avoit le poil plus dur & plus ras, la queue fort longue, & les oreilles courtes & arrondies. Je l'avois tué ſur un arbre. Il ſe ſuſpendoit avec ſa queue à une branche pour en manger le fruit. Je portois auſſi pluſieurs oiſeaux que je ne connoiſſois pas, un, entre autres, de la figure du pluvier doré, mais plus gros, & d'un plumage magnifique, mélangé de bleu & de violet; enfin un de ces perroquets à queue rouge, qui me parurent communs dans ce canton de l'iſle.

Je trouvai qu'Eléonore avoit déjà fait une aſſez bonne pêche. Nous paſsâmes deux nuits près du rivage; & après avoir parcouru des deux côtés les collines & les plaines, nous redeſcendîmes la rivière, toujours pêchant ou chaſſant, & nous arrivâmes à la cabane, le quatrième jour au ſoir depuis notre départ, avec une proviſion copieuſe de poiſſon & de gibier de toute eſpèce.

CHAPITRE XL

Tableau de la partie baſſe de l'Iſle. Précis de ſes diverſes productions. L'Auteur boucane du gibier, sèche du poiſſon, & trouve du ſel. Fanaiſon; réparation des édifices; ſecondes ſemailles; mauvaiſe ſaiſon; conteſtation entre l'Auteur & Eléonore.

LA tournée que nous venions de faire dans une partie de l'iſle, me donna la plus haute idée de la valeur de nos poſſeſſions. Il ſeroit difficile de trouver dans le monde un pays plus charmant. L'aſpect en eſt admirable. Il préſente ſouvent des fontaines, des ruiſſeaux ou de petites rivières qui adouciſſent par leur fraîcheur la grande chaleur du climat. Les arbres, qui ombragent les côteaux d'une perpétuelle verdure, ſont chargés de fruits ou de fleurs. L'air y eſt ſur-tout agréablement parfumé par la ſuave odeur d'une eſpèce de jaſmin, & par beaucoup de roſiers de Chine. Tous ces objets flatteurs font ſur les ſens une douce impreſſion. Ils retraçoient à notre eſprit l'époque la plus brillante de la nature, & ce jardin délicieux

qui, séjour de nos premiers pères, fut le berceau du genre humain.

Ce que l'isle me parut contenir de plus remarquable en quadrupèdes, se réduit à un petit nombre d'espèces, la plupart du genre des chèvres; la gazelle, le chamois, le bouquetin. Je trouvai de plus une sorte de chat musqué, dont on pourroit, je crois, tirer un parfum semblable à la civette; un animal de la grandeur d'un chien, qui vit de fruits, & que je nommai *barbu*, à cause d'une touffe de poil qu'il a sous le menton; le petit lapin grimpant à longue queue, & plusieurs écureuils gris, parmi lesquels est une espèce singulière par sa grande légereté, qui les rend comme volans. Cette partie de l'isle n'a point d'animaux carnaciers, &, contre mon attente, je n'y vis pas de singes, qui sont si communs dans toutes les Indes.

L'espèce des oiseaux y est plus riche & plus variée. Tous ceux qui habitent les bois, brillent des plus belles couleurs. Leur chant me parut moins agréable que celui des rossignols & des chardonnerets; mais, en revanche, la chair de plusieurs est exquise. Ils devenoient pour nous des mets très-délicats. J'en trouvai quelques-uns d'analogues à ceux de l'Europe; des poules

de couleur griſe, piquetées comme la perdrix, qui diffèrent des nôtres par leurs corps ramaſſés & leurs pattes courtes, & des tourterelles de trois ſortes, dont les premières ſont griſes & groſſes comme des poulardes, les ſecondes plus petites, les troiſièmes vertes & excellentes. Parmi les eſpèces les plus remarquables, je puis noter un oiſeau de la groſſeur d'une oie, qui ſe perche ſur les grands arbres, près des lieux humides, difficile à prendre, & très-bon à manger. Ses plumes ſont noires & rouſsâtres. Il a ſur la tête une ſorte de couronne rouge, de même matière que le bec, dont elle fait partie; des perroquets blancs, & de jolies petites perruches de diverſes couleurs; un très-petit oiſeau, qui n'a guère plus de volume qu'une guêpe, admirable par la beauté de ſes couleurs mélangées de bleu, de fauve, & de rouge. Mais celui qui me parut mériter la préférence, eſt de la groſſeur d'un faiſan. Le plumage en eſt mélangé de rouge, de violet, de blanc, & de noir. Il a ſur la tête une crête jaune, une barbe de plumes ſous le cou, & la queue fort touffue. Les oiſeaux aquatiques y étoient communs; & l'expérience nous apprit qu'en certaine ſaiſon ils devenoient une des meilleures reſſources de notre cuiſine. Eléonore

trouva le moyen d'en apprivoiſer quelques-uns, qui augmentèrent bientôt les richeſſes de notre baſſe-cour.

La rivière nous offroit une infinité d'excellens poiſſons, tels que le ſaumon, l'aloſe, le cabliau, l'anguille : la mer nous donnoit un maquereau plus grand & plus blanc que celui qu'on pêche ſur les côtes de France, & deux fois tous les ans une ſorte de harengs dans la plus grande profuſion. L'une & l'autre nous fourniſſoient des écréviſſes & des cancres, des loutres & des tortues.

Je ne reconnus dans les bois aucun des arbres fruitiers des climats ſeptentrionaux ; car je ne compte point l'oranger ni le citronnier, que j'y trouvai, & que l'Europe doit à l'Aſie ; mais la nature avoit amplement dédommagé l'iſle, en y faiſant croître d'autres végétaux précieux, propres à cette partie du monde. Outre le cannellier, le muſcadier, le giroflier & le poivre, on y voyoit une eſpèce de palmier (1) qui produit un fruit excellent, & dont le bois, l'écorce, les feuilles ſervent à mille uſages ; le cotonnier, le calebaſſier, le café, le manguier, un arbre dont je tirai dans

(1) C'eſt ſans doute le cocotier, l'arbre le plus utile que l'on connoiſſe. *Note de l'éditeur.*

la ſuite une ſorte de ſuif, un prunier avec des fruits à pepins, & de la canne de la groſſeur de la jambe (2). Pluſieurs autres arbres recommandables par leur grandeur & leur beauté, par leurs fleurs, leurs fruits, & les différentes gommes qui en découlent; l'indigo ſauvage, le caçao, le ſucre; enfin les bois & les écorces propres à diverſes teintures, & généralement tous les bois précieux des pays chauds, que l'on emploie aux meubles & à la menuiſerie, ſont ici en très-grande abondance.

La terre y nourrit des racines & des plantes bulbeuſes en aſſez grand nombre. J'appris à en connoître les qualités nutritives & les propriétés utiles, en les donnant à nos animaux domeſtiques, qui ne manquoient pas de refuſer celles qui pouvoient être dangereuſes. On n'y trouve point de reptiles venimeux, ce qui eſt un prodige dans les pays chauds, & les inſectes n'y ſont point trop incommodes. Il y a quelques abeilles ſauvages, qui font leur miel dans les fentes des rochers; d'autres ſuſpendent leurs ruches à des branches d'arbres, en forme de citrouille alongée, & des fourmis ailées y fabriquent ſur des branches une ſorte de laque.

(1) Vraiſemblablement le bambou.

Telle eſt la partie baſſe de l'Iſle ; tel eſt l'état ſuccinct de ſes productions naturelles, dont je fis à Eléonore un ample détail, pour lui donner une idée toujours plus avantageuſe de nos domaines, & pour étendre de plus en plus chez elle le goût de la propriété.

La vue des proviſions abondantes que nous avions tirées de notre voyage, devoit contribuer au même effet. Je les mis avec complaiſance ſous les yeux d'Elénore, qui, ayant travaillé ainſi que moi à les raſſembler, ſe fit un plaiſir d'en contempler la variété. « Voilà beaucoup de biens, me dit-elle ; mais nous avons pouſſé trop loin notre prévoyance. Nous ne pourrons conſommer qu'une partie de ces proviſions ; la chaleur du climat ne nous permettra point de conſerver le reſte ; il ſe corrompra bientôt. Avec plus de modération, nous n'euſſions rien perdu. Le ſuperflu eſt en pure perte. Que voulez vous faire, je vous prie, de tant de viandes & de poiſſons » ?

« Ne croyez pas, lui dis-je, perdre de ces vivres ce que nous ne pourrons manger dans quelques jours. Il eſt pluſieurs manières d'empêcher la corruption. Les calculs du beſoin & les eſſais de l'induſtrie en ont trouvé les moyens infaillibles. Ils ſont aujourd'hui connus chez

toutes les nations. Nous ſavons que les viandes ſalées, que celles ſéchées au vent ou à la fumée ſe gardent long-temps ſans ſe gâter; que ces moyens ſuffiſent pour conſerver le poiſſon. Qui nous empêche de les mettre en œuvre pour conſerver le nôtre? qui nous empêche d'enfumer ou de ſaler notre gibier? Si nous n'en connoiſſons pas les procédés, l'expérience nous les apprendra; c'eſt à ce guide sûr que nous devons le ſuccès de toutes nos entrepriſes. Ceſſez donc d'être inquiète ſur notre ſuperflu, qui va devenir, par nos précautions, une proviſion aſſurée pour l'avenir. Il eſt vrai que nos mets n'auront pas la même délicateſſe que dans leur fraîcheur; mais le travail & le beſoin rendent le goût moins difficile.

» Il ne nous manque qu'une choſe pour l'exécution de ce deſſein. Nous n'avons ici de ſel que le reſte de celui que j'ai tiré du vaiſſeau, & le ſel eſt pour nous une avance indiſpenſable. Je crois que nous en trouverons quelque part autour de l'iſle, & dans la ſuite je me charge d'en faire aſſez en peu de mois, pour en fournir très-long-temps une famille comme la nôtre: en attendant, allons à la recherche de celui que la nature nous a préparé, & ſervons-nous de ce préſent de ſa

main libérale, pour conſerver notre poiſſon ».

Là-deſſus nous quittâmes la cabane, & étant entrés dans la chaloupe, nous ſortîmes de la baie pour côtoyer l'iſle du côté de l'eſt, où je m'étois aperçu que le cordon de rochers qui l'entouroient avoit plus de baſe qu'ailleurs. Il régnoit au devant une ſorte de reſſif (1) qui en rendoit l'approche fort difficile lorſque la mer étoit agitée; mais, dans le calme, on en voyoit les pointes qui paroiſſoient çà & là au deſſus de l'eau, & l'intervalle pouvoit laiſſer le paſſage libre à une barque légère. Nous naviguâmes doucement entre ces écueils avec toute la circonſpection que la prudence pouvoit nous ſuggérer; & bientôt, ſuivant mon attente, nous trouvâmes, dans différens creux de rochers, de très-beau ſel criſtalliſé. Nous le mîmes en morceau à coups de rame, & en ayant fait une ſuffiſante proviſion, nous revînmes ſans accident à la cabane, où nous déposâmes notre chargement.

J'élevai enſuite à la hâte une petite cahute d'environ cinq pieds de haut, que je fermai le mieux que je pus. Je la couvris de claies. J'y établis une ſorte de gril de bois, ſur le-

(1) Le reſſif eſt une chaîne de rochers à fleur d'eau.

quel je mis la chair des bêtes que j'avois tuées, après l'avoir coupée par morceau & ſaupoudrée de ſel ; puis ayant allumé du feu deſſous, j'y fis brûler, à la manière des ſauvages d'Amérique, les peaux & les os de ces bêtes ; ce qui donna à mes viandes une couleur vermeille & une odeur excellente, & les rendit en quelques ſemaines propres à être conſervées cinq ou ſix mois.

Quant à mes poiſſons, j'en ſéchai une partie à la fumée, & j'encaquai l'autre dans des tonneaux vides, où je n'épargnai pas le ſel pour leur préparation. Je n'y réuſſis pas néanmoins cette fois ſupérieurement ; mais j'eus ſouvent, depuis, occaſion de répéter cette expérience, & je devins ſi habile dans l'art de ſaler & de ſécher le poiſſon, que peu de pêcheurs de moruës ou de harengs auroient pu me diſputer la palme en ce genre.

O vous, cenſeurs oiſifs qui habitez nos grandes villes ! ſi vous liſiez ces mémoires, vous trouveriez peut-être que ce talent que je vante mérite fort peu d'eſtime ; vous plaiſanteriez ſur l'invention & les ſuccès dont je m'applaudis ici. Mais ſi la providence vous avoit jetés dans une iſle déſerte, ſans doute vous changeriez de langage, & le talent du

pêcheur

pêcheur habile vous paroîtroit bien préférable à tous les talens inutiles dont vous faites un ſi grand cas (1).

Il faut avouer néanmoins que l'importance de cet art ne s'offre pas également aux yeux de tout le monde, puiſqu'Eléonore elle-même n'en ſentoit pas tout le prix. Elle me dit le ſoir, dans une converſation que nous eûmes ſur cette matière, qu'il eût été plus avantageux & ſans doute plus agréable pour nous de ne prendre des animaux de l'iſle qu'à proportion que nous en aurions beſoin pour notre nourriture; que l'iſle étoit comme un parc, & la rivière un vivier dont nous avions les habitans ſous la main.

(1) Ceux qui, juſtes appréciateurs, honorent l'induſtrie d'un homme utile à d'autres hommes, rendent un grand ſervice à la ſociété. C'eſt ce qu'on peut prouver par l'exemple de la Hollande, qui doit ſa liberté, ſes richeſſes, ſa proſpérité aux encouragemens donnés à la pêche du hareng, & qui, dans cette vûe, eut le bon eſprit d'élever une ſtatue publique à ce patriote obſcur, mais recommandable, qui, le premier, inventa l'art de ſaler & d'encaquer ce poiſſon, devenu pour ſes peuples une mine d'or inépuiſable (1).

[1] La pêche du hareng ne donna pas ſeulement un excellent comeſtible aux Hollandois, mais un commerce dont la nature avoit fait, pour ainſi dire, toutes les avances, & ſur-tout un nombre infini de bons matelots, qui ont élevé la Hollande au rang des pays les plus opulens. *Note de l'éditeur.*

« Il eſt vrai, lui répondis-je, qu'ils ſont enfermés dans cette enceinte; mais nous la trouverons bien vaſte, s'il faut la parcourir chaque fois que nous aurons beſoin de la chair des animaux. Quand ils ſeroient encore plus nombreux, il faudroit toujours un temps conſidérable pour s'en emparer, & le temps doit être pour nous d'un grand prix, puiſqu'il nous reſte tant de choſes à faire. La ſaiſon d'ailleurs n'eſt pas toujours commode, ni la chaſſe toujours heureuſe : auſſi les peuples chaſſeurs ne vivent-ils que précairement; mais ils avancent vers le bonheur, lorſque de la vie errante ils paſſent à la vie paſtorale, & ſur-tout l'orſqu'à l'aide de celle-ci, ils multiplient les fruits de la terre en s'adonnant à l'agriculture.

« Les proviſions que nous avons faites, en aſſurant notre ſubſiſtance, nous donnent la liberté de diſpoſer de nous tout le temps qu'elles dureront : c'eſt une avance pour les travaux que nous voudrons entreprendre juſqu'à cette époque. Or les avances ſont néceſſaires à toute entrepriſe, & particulièrement à celle de forcer la terre à produire tous les ans.

« L'agriculture ſeule peut fournir abondamment à tous les beſoins de la vie; elle ſeule

rend la ſociété durable & proſpère ; mais elle ne donne ſes fruits qu'en raiſon des travaux. Ceux du cultivateur ſont de longue durée : il faut de la conſtance ; mais il faut des ſubſiſtances pour travailler & pour s'occuper de la culture depuis le défrichement juſqu'à la moiſſon. Combien de gens, dans notre Europe, s'imaginent qu'il ne faut que des bras pour ſemer & recueillir, & qui ne ſont pas attention qu'il faut avoir dîné, pour ſolliciter la terre à produire ! Les proviſions que nous avons tirées du vaiſſeau, nos animaux, nos outils, nos chairs ſalées ſont nos avances pour nos moiſſons à venir ; mais ſi quelque malheur me privoit tout d'un coup de ces avances, je ſerois forcé, pour vivre, de donner à la recherche des ſubſiſtances ce qu'aujourd'hui je peux donner au travail.

» La diminution des avances diminue le produit ; & voilà pourquoi, dans les ſociétés mal dirigées, les gouvernemens qui diminuent ces avances ruinent la ſociété.

« Pardonnez, chère compagne, cette petite digreſſion ; elle n'eſt point au deſſus de la juſteſſe & de la ſagacité de votre eſprit. Obligés de tenir ici conſeil ſur nos travaux, &, s'il plaît un jour au ciel & à vous, ſur ceux d'une poſtérité dont le bonheur ſera notre principal

devoir & notre plus douce félicité, nous ne pouvons nous faire des principes trop ſolides & trop bien fondés ſur la nature des choſes. On ne réuſſit à rien ſans y avoir penſé d'avance, & le bonheur d'éclairer ſa raiſon en communiquant toutes ſes réflexions à l'objet qu'on chérit & qu'on eſtime, n'eſt pas un des moindres plaiſirs de l'amour honnête ».

« Je vous rends graces, mon ami, me dit Eléonore, & des choſes importantes que vous venez de me dire, & de ce que vous m'apelez au conſeil, lors même que c'eſt vous qui me donnez des inſtructions. Les vôtres me ſeront toujours chères, & je vous promets toute mon attention lorſque vous jugerez à propos de les développer davantage. Elles tiennent à des choſes d'une ſi grande utilité, ou, pour mieux dire, qui ſont ſi indiſpenſables dans la circonſtance où nous ſommes, & nous avons un ſi grand beſoin d'étudier l'hiſtoire de la nature, de connoître tout ce qui peut adoucir notre état & ſervir de baſe au bonheur de l'humanité, que vous trouverez toujours votre compagne auſſi diſpoſée à profiter de vos lumières, que touchée des ſervices que vous lui avez rendus ».

Eléonore rougit en prononçant ces mots: je rougis auſſi, & ne pus m'empêcher de mettre

un genou en terre & de baiſer ſa main, qu'elle ne retira que foiblement. Nous gardâmes tous deux le ſilence, & ainſi ſe termina cet entretien, que des lecteurs frivoles pourroient trouver ſingulier dans notre ſituation, entre deux perſonnes de notre âge.

D'après ce que j'avois lu & ce que j'avois ouï dire de la température des climats de l'Inde dans la latitude où nous étions, je ſavois qu'elle étoit contraire à celle de l'Europe; en ſorte que quand celle-ci avoit l'hiver, cette partie de l'Inde jouiſſoit de la plus belle ſaiſon & du temps le plus chaud; & lorſque l'été régnoit ſur la première, l'autre étoit inondée de grandes pluies, qui tiennent lieu d'hiver aux terres voiſines du tropique. Je voyois en conſéquence que nous approchions de la ſaiſon pluvieuſe, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour faire tous les travaux que la prévoyance exigeoit de nous juſques-là.

Le peu de ſuccès de mes blés avortés par le grand chaud, m'avertiſſoit de ne confier mes ſemences à la terre que peu de jours avant les pluies; il me reſtoit à ſemer une partie de mon champ. Je préparai tout pour cela, de manière que je n'euſſe plus qu'à jeter le grain & à le couvrir avec une herſe que j'avois

fabriquée à cet effet. Un jour ou deux devoient ſuffire pour remplir cette tâche; mais d'autres objets, quoique moins importans, demandoient un temps plus long. Il falloit ramaſſer la pâture néceſſaire pour nos bêtes durant la mauvaiſe ſaiſon, & j'avois à réparer les toîts & les cloiſons de nos bâtimens, pour les garantir d'une humidité longue & fâcheuſe. Eléonore devoit à la vérité partager ces travaux; mais, avant de les entreprendre, j'avois des préparatifs à faire, qui ne regardoient que moi ſeul.

Il me manquoit un inſtrument propre à couper les foins, & un autre bon pour ſcier les blés, en ſorte que je m'étois vu contraint d'arracher la paille de ma chétive récolte, & que j'étois embarraſſé pour faucher nos prairies; mais, après y avoir penſé, après avoir bien examiné ce que je pouvois faire à cet égard, je tirai de notre arſenal une longue rapière & un large ſabre, & j'entrepris d'en fabriquer une faucille pour les gerbes, & une faulx pour le foin (1). Je mis auſſi-tôt la main

(1) Je faiſois le contraire de ce qui eſt exprimé dans ce vers de Virgile:

Et curvæ rigidum falces conflantur in enſem.

« On fait un glaive de la faulx recourbée ».

à l'œuvre, & les faiſant paſſer à la forge, j'arrondis l'épée en demi-cercle; j'en amincis l'intérieur avec la lime, & je le dentai avec le ciſeau. Pour le ſabre, j'en inclinai le bout, & j'en réduiſis aſſez bien la lame aux dimenſions convenables; mais le talon ou la partie par où il faut l'emmancher exerça long-temps ma patience. Je dois avouer ici que, quoi que je fiſſe pour le rendre conforme à l'idée que je m'en étois faite, je ne fus jamais ſatisfait de mon travail. Malgré cela pourtant, j'aſſujettis aſſez bien la faulx au bout d'un long manche, pour pouvoir m'en ſervir, & m'étant muni d'une partie de meule de Taillandier pour l'affiler, je parvins à faucher le foin que je voulois ſerrer. Je le fannai avec le ſecours d'Eléonore; je le voiturai avec nos animaux juſqu'auprès des étables, & l'ayant mis en groſſes meules, je le couvris de jonc, pour le garantir de la pluie & le conſerver long-temps.

La récolte des foins me prit ſix jours, après quoi je commençai la réparation de nos édifices. Je couvris leurs toîts légers d'un ſecond toît de joncs & de feuilles de palmier, qui les rendirent impénétrables à l'eau. Les cloiſons

---

Ainſi, je rétabliſſoit l'ordre, en faiſant ſervir à la terre le fer que les hommes avoient forgé pour ſe détruire.

furent doublées d'une couche de terre graſſe, gâchée avec du foin. Le ſol de la cabane fut élevé & couvert de planches, & dans chaque chambre j'ouvris une fenêtre, que je garnis de carreaux de vître. Enfin je conſtruiſis un fourneau portatif, pour nous ſervir de cuiſine dans l'intérieur, lorſque les grandes pluies ne nous permettroient pas de ſortir.

Il me reſtoit encore à faire une opération qui me tenoit à cœur; c'étoit de creuſer une cave ou plutôt une grotte, pour y dépoſer plus sûrement une partie de nos effets, & ſurtout cette quantité de poudre à canon que nous avions tranſportée du vaiſſeau. Je ne la voyois pas ſi près de nous ſans inquiétude. Le feu du ciel, durant quelque orage, tombant ſur nos bâtimens, & quelque choſe de plus commun, & non moins à craindre, un incendie produit par une étincelle que l'air ou le vent porteroit ſur des matières combuſtibles dans la cabane ou dans les étables, pouvoit enflammer le magaſin, embraſer tout d'un coup la poudre, &, dans la commotion violente, occaſionnée par ſon exploſion, renverſer & détruire tout ce qui ſeroit aux environs à une aſſez grande diſtance.

Cette idée, dont j'avois frémi plus d'une fois par rapport à Eléonore, m'avoit fait exa-

miner attentivement tout le voiſinage de la cabane, pour découvrir dans un juſte éloignement un lieu propre à mon deſſein; & j'avois déjà trouvé à mi-chemin de mon obſervatoire, & preſque à la baſe d'une grande colline, un lieu tel que je pouvois le déſirer. La nature en avoit fait preſque tous les frais: c'étoit une grotte ébauchée, dont les parois, d'un rocher très-dur à droite & à gauche, étoient ſéparées par une couche ou veine de tuf perpendiculaire, d'environ vingt pieds d'épaiſſeur & de douze d'élévation au deſſus du ſol. Cette mine de tuf pouvoit être coupée avec le ciſeau, ou même creuſée avec la pioche; mais ce qui reſtoit à en détacher pour donner au ſouterrain la capacité convenable, & le déblai qu'il falloit enlever, pouvant conſumer un temps que je devois à des choſes plus preſſées, je réſolus d'attendre la ſaiſon des pluies pour creuſer la grotte, parce que, libre des travaux extérieurs, je pourrois alors m'en occuper à l'aiſe & travailler à couvert.

Enfin le temps prévu s'annonça; le vent changea, le ciel ſe couvrit. Un bruit ſourd, qui venoit de l'oueſt, ſe fit entendre (1), &

(1) Ce bruit qu'on entend de loin, quelquefois plus de vingt-quatre heures avant l'orage, eſt produit par

fut le précurſeur du tonnerre, de l'orage, & de la pluie. Elle tomba d'abord aſſez vivement, puis avec plus d'impétuoſité, enfin, à courts intervalles, par grains & par fortes ondées; & c'eſt ainſi que ſe paſſa toute la mauvaiſe ſaiſon.

Mais je n'avois pas attendu la pluie pour ſemer le reſte de mes blés. Dès que j'avois vu le ciel couvert de nuages, je m'étois empreſſé de faire mes ſemailles & de herſer mon champ.

Après cette opération eſſentielle, je rentrai, comme un autre Noé, dans l'intérieur de mon arche, pour me mettrer à l'abri de l'inondation. Cependant je ne m'y tins pas ſi exactement renfermé, que, muni d'une redingote & d'un parapluie, je n'en ſortiſſe quelquefois pour aller à la découverte, & plus ſouvent avec Eléonore, pour continuer l'excavation de la grotte; mais les travaux champêtres & extérieurs ceſsèrent entièrement.

Dès lors je ne quittai plus ou preſque plus ma compagne; notre ſociété devint plus in-

---

le mouvement de la mer, que le vent d'oueſt émeut profondément, & dont il ſoulève les flots. Ce n'eſt d'abord qu'un léger murmure; mais, à meſure qu'il approche, il croît, il augmente, juſqu'à faire penſer que c'eſt le tonnerre. Ce bruit annonce toujours la pluie, qui ne tombe guère qu'une fois l'an, mais qui dure environ deux mois.

time, notre confiance plus étendue. Les ſentimens de tendreſſe & d'admiration que j'avois pour elle, & que je croyois au plus haut point, prirent un accroiſſement prodigieux, & je m'aperçus enfin que je faiſois des progrès ſenſibles dans ſon eſtime & dans ſa tendreſſe. Elle me parloit avec plus de complaiſance, elle me regardoit avec plus de bonté. L'intérêt qu'elle prenoit à moi devenoit plus remarquable; & chaque fois qu'après l'avoir quittée pour une heure ou deux, je revenois auprès d'elle, l'aimable rougeur qui coloroit ſon viſage, & le trouble de ſes yeux exprimoient aſſez tout le plaiſir qu'elle avoit de me voir.

J'étois aimé d'Eléonore, je n'en pouvois douter; mais j'aſpirois à l'être toujours davantage. C'eſt le caractère du véritable amour, de croître ſans ceſſe. Ceux qui ont vu leur attachement s'affoiblir, n'aimoient pas. Je brûlois de voir Eléonore conſentir enfin à notre union, & ſe réſoudre à en preſſer le moment. Je faiſois tout ce qui étoit en moi pour la fléchir. Je m'étudiois ſans ceſſe à prévenir ſes goûts, j'adoptois ſa façon de penſer, je redoublois de ſoins pour lui plaire.

Dans les momens de loiſir que nous laiſſoient le travail de la grotte & le ſoin du ménage, j'inventois des récréations propres à l'amuſer

& à entretenir ſa ſenſibilité. Tantôt je deſſinois quelque objet intéreſſant ſous les yeux d'Eléonore, qui, plus habile que moi & toujours complaiſante, ne refuſoit pas de me diriger, & s'en faiſoit même un plaiſir. Tantôt je réveillois ſon goût pour la muſique; je jouois quelques morceaux choiſis ſur le violon ou ſur le hautbois. Nous faiſions de petits concerts, où j'accompagnois de quelqu'un de ces inſtrumens ſa voix ſonore & flexible. Quelquefois c'étoit le trictrac ou les échecs qui nous ſervoient de paſſe-temps; mais, pour l'ordinaire, nous trouvions notre amuſement dans quelque lecture utile ou agréable que ſuivoient nos obſervations. Eléonore y faiſoit toujours paroître la bonté de ſon caractère & la délicateſſe de ſon eſprit. Nous étendions quelquefois nos réflexions à toutes ſortes d'objets. Nos converſations rouloient ſur l'hiſtoire, ſur les arts, ſur les vertus les plus utiles à la ſociété, & ſur les vices & les défauts qu'on y doit le plus éviter.

Un ſoir que nous nous entretenions de ces principes de la morale, Eléonore me dit que la vertu qui lui paroiſſoit la plus ſublime, étoit ce ſentiment d'amour pour nos ſemblables, qui, nous intéreſſant à leurs beſoins & à leurs infortunes, nous porte à nous

oublier nous-mêmes pour voler à leur ſecours. La froide juſtice ne donne rien du ſien, & la généroſité qui ne part pas du cœur, n'eſt que vanité ridicule; mais la ſenſibilité généreuſe, la vraie bienfaiſance nous approche de la divinité & mérite tous nos hommages. « Je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle, que l'impoſſibilité de l'exercer dans notre iſle m'en rend la ſolitude déſagréable & le ſéjour fâcheux. Ce n'eſt que dans la ſociété qu'on peut déployer cette bonté expanſive qui nous donne un ſi doux empire ſur autrui, & nous rend ſi contens de nous-mêmes ».

Cette réflexion touchante & ſublime, qui peignoit ſi bien l'ame d'Eléonore, me fournit une occaſion favorable que je ne laiſſai point échapper. « Eh quoi! ma chère compagne, dis-je à Eléonore, ne pouvez-vous donc, ſans ſortir de cette iſle, exercer votre bienfaiſance, & donner un aliment convenable aux doux ſentimens de votre cœur? A quoi bon étendre au loin, par l'imagination toute ſeule, votre ſenſibilité, lorſqu'elle peut agir & ſe déployer tout entière ſur un ami qui eſt ſi près de vous? Que dis-je? ſur tant d'êtres qui vous devront la vie & le bonheur? Cet ami ſi tendre, que vous honorez de votre eſtime, diſons mieux, que

vous aimez, ſouffrira-t-il toujours de vos longs délais & de vos rigueurs?

» Ah, trop chère Eléonore! continuai-je en tombant à ſes genoux & en ſaiſiſſant une de ſes mains que j'arroſai de mes larmes, j'ai renrenfermé juſqu'ici dans mon cœur toute la violence des ſentimens qui l'agitent. Je me ſuis ſoumis à la loi ſi dure que vous m'avez impoſée: mais ignorez-vous tout ce que ces délais coutent à ma tendreſſe?

» Hélas! ſi vous m'aimiez, pourriez-vous n'être pas touchée de mes pleurs? & prendriez-vous plaiſir à les faire couler? Ne ſentiriez-vous pas au contraire la néceſſité de notre union pour notre félicité commune? Non, cruelle! non, vous ne m'aimez pas »....

« Que vous êtes injuſte de m'accuſer d'ingratitude! me dit Eléonore en m'interrompant & en me faiſant relever; & que vous êtes peu raiſonnable de vous affliger de la ſorte! N'avez-vous pas aſſez de preuves de mon attachement pour vous, & mes ſentimens ne vous ſont-ils pas aſſez connus par mon propre aveu? Après la promeſſe que je vous ai faite d'être à vous pour la vie, le délai que j'ai pris doit-il vous déſoler; & le terme eſt-il ſi éloigné, qu'il ne vous laiſſe qu'une foible eſpérance? Je n'ai point

fait parler ma volonté, je n'ai rien exigé que d'après les avis de ma conſcience. Ce ſont des ſcrupules, ſi vous voulez; mais ces ſcrupules ſont reſpectables: ils vous ont paru tels; vous vous êtes ſoumis: pourquoi donc me blâmer aujourd'hui? pourquoi cet emportement & ces plaintes qui me déchirent l'ame? Si quelqu'un de nous avoit à ſe plaindre, je ne crois pas que ce fût vous ».

« Oh, qu'il vous eſt facile d'être raiſonnable, repris-je, quand vos ſentimens ſont ſi modérés! Les miens ſont trop vrais, trop ardens, pour être ſuſceptibles de tant de réſerve. Et quelle force aurois-je pour les réprimer, lorſqu'à mes yeux tout les juſtifie? Dans la ſituation critique où nous ſommes, non ſeulement la raiſon & la conſcience ne peuvent les condamner; elles les approuvent, elles les autoriſent, j'oſe le dire; elles nous font un devoir de notre union. Ici, où la ſociété eſt réduite à nous deux, où le conſentement des parties peut ſeul conſtituer l'eſſence du lien ſacré qui doit nous attacher inviolablement l'un à l'autre, ne ſommes-nous pas dans le cas de nos premiers parens? Celui qui les aſſembla & qui répandit ſur eux ſes bénédictions proſpères, nous a fait une loi de nous

unir, en nous jetant ſeuls dans cette iſle; c'eſt lui qui nous bénira ».

« Votre raiſonnement ſeroit juſte, répliqua-t-elle, ſi nous avions perdu tout eſpoir de ſortir de notre iſle; mais ſi nul vaiſſeau n'eſt venu dans ces parages depuis que nous ſommes ici, s'enſuit-il qu'il n'en viendra point? Je ſais que je ne dois pas étendre cette poſſibilité au delà des bornes de la vraiſemblance; que ſi le commerce ou le haſard n'en amènent pas dans le cours d'une année, par exemple, il n'eſt guère croyable qu'il en vienne jamais: auſſi ne porté-je pas plus loin le terme que je vous ai demandé, qui doit être en même temps celui du deuil de mon père ».

« Une année! m'écriai-je: ah! c'eſt donc ma mort que vous demandez. Pourrai-je bien, ſans mourir, ſouffrir un ſi long terme? & pouvez-vous l'exiger avec tant de rigueur, vous, que la providence appelle d'une manière ſi ſenſible à être la mère d'un peuple nouveau, dont elle veut nous rendre les inſtituteurs & les modèles; vous, qu'elle a deſtinée à répandre ſur cette terre la joie & la proſpérité, & qui, au lieu de vous prêter à ſes vûes bienfaiſantes, ne cherchez qu'à en retarder l'effet, qu'à empêcher qu'elles ne s'accompliſſent, puiſque

puiſque je languis, je me conſume dans une ſi longue attente, & que ſous vos yeux je sèche & je péris de douleur ».

« Vous me faites pitié, reprit Eléonore ; je dis plus, vous m'affligez ſenſiblement. La paſſion vous tranſporte au point que vous ne voyez plus le vrai des choſes. Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pourrez pourtant vous convaincre que les conditions que je vous impoſe ne ſont pas ſi cruelles. Vous vous récriez ſur le délai d'une année ; mais penſez qu'il s'en eſt écoulé plus de la moitié : eſt-ce trop exiger que de vous en demander le reſte ? & l'honnêteté, comme la reconnoiſſance, ne preſcrit-elle pas d'attendre la fin du deuil d'un père pour qui vous montriez vous-même tant de vénération » ?

Mon amour impatient ſe ſoulevoit contre ces motifs qu'il trouvoit ſi foibles. Pourquoi ce deuil extérieur dans un déſert ? & que faiſoit cette privation à la mémoire de ſon père, qui, vivant & témoin de notre ſituation, ſe fût hâté lui-même de nous unir ? J'inſiſtai donc avec encore plus de feu auprès d'Eléonore ; j'allai juſqu'à me plaindre de ſon injuſtice avec une ſorte d'aigreur & d'emportement ; mais mon obſtination véhémente eut un ſuccès contraire à mon eſpoir. Elle déplut à Eléonore,

& lui cauſa tant de chagrin, qu'elle ne put s'empêcher de m'en faire de vifs reproches. Elle m'accuſa de manquer d'égards pour la mémoire de M. d'Aliban & pour elle-même; & le changement de ſon viſage, l'émotion de ſa voix, & ſes pleurs qui coulèrent en abondance, ne témoignèrent que trop combien elle étoit ſenſible à la peine que je lui avois cauſée.

CHAPITRE XII.

Regrets du Chevalier. Maladie d'Eléonore.

C'est ici qu'on peut connoître quelle paſſion eſt l'amour, & quelles formes il prend ſuivant les circonſtances & les caractères. Les refus conſtans d'Eléonore m'avoient offenſé. Le peu de cas qu'elle ſembloit faire de mes prières & de mes larmes, me paroiſſoit une inſulte. Le dépit & la colère s'étoient emparés de mon cœur. Je n'écoutois plus la raiſon, j'étois hors de moi. Eléonore m'a dit depuis, qu'ayant jeté les yeux ſur moi dans ce moment, elle avoit tremblé; que mes regards étinceloient; que ma phyſionomie lui parut terrible, & que c'étoit ſur-tout ce qui l'avoit ſi fort émue. Mais à peine ſes pleurs commencèrent à couler, qu'il ſe fit un changement ſubit dans mon ame. Le lion rugiſſant devint un agneau. Je paſſai de l'emportement de la révolte à la ſoumiſſion la plus tendre, & du déſir de braver ce que j'aimois, au regret le plus amer de l'avoir offenſé.

Je me jetai à ſes pieds, en la conjurant de pardonner ces tranſports fougueux à la violence

de mon amour. Je lui demandai grace avec les plus vives inſtances, & je l'aſſurai que, quoi qu'il pût arriver, je ne me mettrois plus en danger de lui déplaire; que je préférerois la mort même au malheur de lui déſobéir & de l'affliger (1).

Enfin je mis en œuvre toutes les reſſources de l'eſprit & toute l'effuſion du cœur pour l'appaiſer. Mais Eléonore, infiniment ſenſible, reſtoit inconſolable. Elle demeuroit aſſiſe, la tête penchée, tenant d'une main un mouchoir ſur ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre négligemment. Elle ne répondoit point. Ses ſanglots ſeuls ſe faiſoient entendre, tandis que ſes larmes ne ceſſoient de couler.

Cette douleur ſi vive que je lui cauſois, rejailliſſoit toute ſur moi. J'étois attendri de ſes pleurs, j'étois pénétré de ſon chagrin; & ſon ſilence me devenoit inſupportable, parce qu'il m'annonçoit ſon reſſentiment. Auſſi ce

(1) Aſſurément nos jeunes gens, bien corrompus, bien indécens, & bien dédaigneux, ne manqueront pas de trouver très-ridicules ces ſentimens qui contraſtent ſi fort avec leurs mœurs; mais ces ſentimens n'en ſont pas moins dans la nature, quoiqu'ils affectent de les méconnoître. J'en appelle à tous ceux qui ont aimé véritablement, & qui ſavent encore ce que c'eſt que ſentiment & honnêteté. *Note de l'éditeur.*

n'eſt pas aſſez de dire que ſes larmes excitoient les miennes; elles couloient juſques ſur mon cœur, elles l'abreuvoient d'amertume.

Cependant Eléonore ne s'apercevoit pas de ma ſituation; elle étoit tout entière abſorbée dans ſa douleur. Mais quand le premier moment en fut paſſé, & qu'ayant levé la tête, elle vit l'abattement inexprimable où j'étois, elle ne put s'empêcher d'en avoir pitié, & de me dire, d'un air tendre: « Pourquoi vous mettre dans le cas de nous affliger de la ſorte? Voyez la peine que nous cauſe votre emportement? C'eſt ainſi que les paſſions nous mènent, quand nous n'en ſommes plus les maîtres. La vôtre vous rendoit furieux, ſi vous l'euſſiez écoutée plus long-temps.

« Ah, Monſieur le Chevalier, que vous m'avez affligée, ſur-tout en altérant l'idée que je m'étois faite de vous! Mais n'en parlons pas davantage, ajouta-t-elle, votre prompt repentir & vos larmes ont aſſez expié l'erreur d'un moment. Je ſerois inexcuſable d'en garder le ſouvenir, quoique l'émotion qu'elle m'a cauſée puiſſe me devenir funeſte ».

Je ne compris pas d'abord le ſens de ces derniers mots; mais Eléonore m'ayant tendu la main en ſigne de réconciliation, lorſque je la pris avec les miennes pour la couvrir de

baiſers & de larmes, je la ſentis brûlante. J'examinai Eléonore ; elle me parut agitée, & je lui trouvai le viſage enflammé. Je lui tâtai le pouls ; elle avoit déjà de la fièvre. Je ne puis exprimer quel fut alors mon ſaiſiſſement, & la douleur que je ſentis des ſuites de mon imprudence. Mais l'état de mon ame ſe faiſoit ſans doute aſſez remarquer à l'extérieur, puiſqu'Eléonore crut devoir me dire de ne point tant m'attriſter de ſa ſituation, que je n'en étois pas la première cauſe ; qu'à la vérité l'émotion & la peine que lui avoit données notre vive conteſtation, avoient déterminé le moment de la fièvre ; mais qu'elle en ſentoit les avant-coureurs depuis pluſieurs jours, & qu'un mal-aiſe continu ſembloit la lui annoncer. Elle n'avoit pas voulu m'en parler, de peur de m'inquiéter ; mais elle ſe croyoit maintenant obligée de me le dire, pour adoucir mon affliction.

Cet aveu néanmoins n'étoit guère propre à la modérer ; car il ajoutoit à l'amerture de mes regrets, des alarmes bien déſolantes. Je jetois des regards inquiets ſur l'avenir, & je tremblois de ce qui pouvoit arriver. Eléonore malade, ô ciel ! que pouvois-je faire pour elle, & que devenir moi-même ? Par-tout ailleurs cet événement eût porté le trouble dans mon ame ;

qu'étoit-ce dans ce déſert, où tous les ſecours nous manquoient, où je n'avois d'autre reſſource, pour la ſoigner & pour la ſervir, que le zèle de mon amour, & les foibles lumières d'une étude très-imparfaite? Toutes ces réflexions ſe préſentoient à la fois à mon eſprit, toutes m'épouvantoient; mais, quelque vive impreſſion qu'elles fiſſent ſur mon cœur, j'évitai ſoigneuſement d'en rien faire paroître. J'avois eu le temps de ſentir combien il étoit dangereux pour Eléonore de me montrer effrayé: je cachai donc, autant que je pus, le trouble & le chagrin où j'étois, pour ne pas ajouter, par cette vue, au mal qu'elle éprouvoit. J'eus même aſſez de force pour lui dérober ce juſte ſujet de crainte, & pour rejeter l'excès de ma triſteſſe ſur ce qui venoit de ſe paſſer entre nous.

Afin d'éloigner encore plus de ſon eſprit l'idée du danger que je redoutois, je crus devoir lui dire qu'elle s'alarmoit mal à propos. « Votre incommodité, continuai-je, n'eſt que l'effet trop viſible de mon imprudente vivacité; mais le calme des ſens, je l'eſpère, ſuivra dans peu celui du cœur, & le repos de la nuit rétablira votre ſanté. Au ſurplus, n'eſt-ce pas de votre part un excès de prudence, que de prévoir les maux de ſi loin?

Cette prévoyance des événemens fâcheux auxquels on ne peut remédier, ne les rend que plus redoutables, en les faiſant ſentir d'avance ». Vains raiſonnemens ! les preſſentimens de mon cœur ne juſtifioient guère cette fermeté dont je me parois.

Eléonore elle-même n'étoit pas raſſurée par ce diſcours. Elle ſentoit que ſon mal augmentoit. Elle auroit voulu me cacher tout ce que ſon état avoit d'alarmant ; mais elle ne le pouvoit déjà plus. Le ſang bouillonnoit dans ſes veines ; ſes yeux humides paroiſſoient très-brillans ; ſes joues devenoient couleur de pourpre ; ſes lèvres palpitoient, & ſa reſpiration étoit haute & preſſée. Je n'apercevois que trop tous ces ſymptômes effrayans ; mais je n'en oſois rien dire, de peur d'ajouter à ſon mal. De ſon côté, Eléonore, qui les éprouvoit, ne m'en parloit pas, pour éviter de m'affliger : ainſi, comme de concert & par attention l'un pour l'autre, nous avions l'air de ne pas les remarquer, & nous n'en diſions rien, quoique nous en connuſſions également le danger, & qu'il nous inſpirât bien des craintes.

Cependant, pour me dérober autant qu'elle pouvoit ſa ſituation pénible, & pour ménager ma ſenſibilité, Eléonore m'annonça qu'elle

alloit ſe coucher. En conſéquence elle ſe leva de ſon ſiége pour ſe retirer ; mais quoiqu'elle affectât d'avoir la démarche & les mouvemens auſſi libres qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle fît la meilleure contenance qu'elle pût, elle n'entra dans ſa chambre qu'en chancelant. Je la ſuivis, pour l'aider à ſe ſoutenir. Je l'accompagnai juſqu'à ſon lit, où elle ſe mit, après que je fus revenu dans ma chambre. Je rentrai dans la ſienne lorſqu'elle ſe fut couchée, pour lui faire entendre que, quoique nous duſſions croire que ſon incommodité n'auroit pas de ſuite, il ne falloit pourtant rien négliger de ce qui pourroit contribuer à ſon rétabliſſement ». L'ardeur de la fièvre, lui dis-je, ne manquera pas de vous donner une grande ſoif, & vraiſemblablement la ſueur vous mettra dans la néceſſité de changer de linge ; il eſt donc indiſpenſable que je demeure auprès de vous, pour veiller à vos beſoins & pour vous ſoigner, prêt à me retirer lorſque vous le jugerez à propos. Mais Eléonore ne vouloit pas y conſentir. Elle ne ſe rendit qu'après les plus grandes inſtances, & lorſqu'elle s'aperçut de la peine extrême qu'elle me feroit en perſiſtant dans ſes refus.

Aſſuré de ſon conſentement, je reſſortis pour faire une boiſſon rafraîchiſſante, & pour pré-

parer le linge qu'il lui faudroit la nuit. Je fis de la limonade avec un peu de sucre & quelques citrons que j'avois recueillis en assez grande quantité dans notre dernière tournée. En attendant que cette liqueur fût reposée, je crus devoir lui donner à boire de l'eau fraîche versée sur du sirop de limon. Je savois qu'un bouillon substantiel, sur-tout dans un climat aussi chaud, lui seroit nuisible. Je n'osois cependant la laisser entièrement sevrée de sucs un peu nourrissans. Je pris un milieu, en tuant un poulet que je fis bouillir dans une assez grande quantité d'eau, pour entremêler cette boisson avec la limonade.

Il est aisé de concevoir quel étoit dans ce moment le trouble de mon esprit & l'anxiété de mon cœur. Je voyois que cet accident auroit des suites fâcheuses ; mais je ne pouvois prévoir l'événement. Il falloit me borner, avant tout, à observer les signes indicatifs & tous les accidens de la maladie, pour chercher ensuite dans ma foible théorie & dans mes livres de médecine, le traitement nécessaire pour sa guérison, & les remèdes simples qu'il m'étoit possible d'employer dans la situation où je me trouvois ; car pour les autres remèdes, mon peu de savoir sur cette matière me défendoit d'en faire usage.

Je réſolus donc de ne rien entreprendre indiſcrètement ni avec précipitation dans une affaire auſſi délicate ; & néanmoins, en attendant que la nature voulût me montrer plus clairement ce que je devois croire de l'état d'Eléonore, & ce que je pouvois faire en conſéquence, je penſai devoir ſuivre la ſimple raiſon, qui me diſoit, que dans un pays voiſin du tropique, & pour appaiſer l'ardeur d'une fièvre brûlante, le moyen le plus propre étoit de donner au malade beaucoup de rafraîchiſſans. Ainſi, j'adoptai cette méthode. Je portai le ſirop & la limonade auprès du lit d'Eléonore, pour lui donner à boire autant & auſſi ſouvent que ſa ſoif ardente pourroit le demander, & je la ſatisfis pleinement à cet égard.

Elle eut la fièvre toute la nuit, avec une douleur de tête violente ; mais, vers le point du jour, la fièvre s'affoiblit, la douleur s'appaiſa, & ſon viſage commença à ſe mouiller de ſueur. Quand elle eut beſoin de changer de linge, elle me fit ſortir de ſa chambre, & elle uſa de cette précaution tout le temps de ſa maladie. Je n'ignorois pas ſa délicateſſe, & je n'avois d'autre déſir que celui de la ménager. Bientôt elle fut plus calme, & la fièvre étant tombée, je crus pouvoir lui faire prendre cette fois un bouillon un peu plus nourriſſant que

celui de poulet, & l'évenement montra que j'avois tort. Après avoir pris ce bouillon, elle rompit le ſilence, qu'elle avoit gardé durant l'accès, pour me remercier de mes attentions & de toutes les peines que j'avois près d'elle.

« Et pourquoi, je vous prie; me faire des remercîmens? Chère Eléonore, en vous ſervant je travaille pour moi-même; & n'êtes-vous pas pour moi plus que moi-même? Mais je laiſſe toutes ces choſes, pour me féliciter avec vous de l'heureuſe fin de votre mal. Vous voilà tranquille & ſans fièvre. J'avois déjà bien prévu que le repos & la nuit feroient évanouir les ſymptômes qui commençoient à nous alarmer ».

« Il ne faut pas encore nous féliciter, me répondit Eléonore, nous ne ſommes pas hors de danger. Je ne me trouve pas dans mon état ordinaire. Je me ſens tout abattue, & j'ai tous les membres douloureux. Le bouillon que j'ai pris m'a ſemblé du goût le plus déſagréable. Je ne ſais, mais j'ai comme un preſſentiment de quelque choſe de plus fâcheux, & je crains plus pour vous que pour moi, que l'accès que je viens d'eſſuyer ne ſoit le prélude d'une grande maladie. Je ne vous parlerois pas ainſi, continua-t-elle, ſi je pouvois me perſuader qu'il n'eût pas de ſuites affligeantes; mais je crois

devoir vous prévenir du danger, afin que vous puiſſiez d'avance vous armer de réſolution. Sous cet air de ſécurité, dont vous ne faites parade que pour me raſſurer, je vois toutes vos peines & vos alarmes. Votre découragement nous perdroit tous deux; car je ſens que j'aurai beſoin d'un ſecours qu'un homme qui céderoit au chagrin ne ſeroit pas en état de me donner ».

J'eſſayai de la diſtraire de ces idées ſiniſtres, par des réflexions auſſi ſimples que naturelles. « Rien, lui dis-je, n'étoit moins aſſuré que ces ſortes de preſſentimens; & la religion, d'accord avec la philoſophie, nous défendoit d'y ajouter foi. Au reſte, ſi la providence nous réſervoit à ce malheur, je m'efforcerois alors de me faire une raiſon, en me ſouvenant que je me devois tout entier à ſon ſervice. Mais, juſques-là, je ne voyois rien qui dût m'ôter l'eſpoir de ſon prompt rétabliſſement. Il ne falloit pas être ſurpris du mal-aiſe qu'elle éprouvoit; la privation de ſommeil & la fatigue de la fièvre étoient plus que ſuffiſans pour lui cauſer cette laſſitude. J'ajoutai que vraiſemblablement elle ſe trouveroit mieux, ſi elle pouvoit dormir, & je l'exhortai à réparer le temps perdu, tandis que j'allois m'occuper des affaires du ménage.

Eléonore fit un ſoupir, & ne répondit pas.

J'affectai la meilleure contenance, & je ſortis ſans avoir l'air troublé : mais le diſcours d'Eléonore, & l'opinion dont elle étoit prévenue, m'avoient mis dans un déſordre extrême, & ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'étois effrayé, j'étois profondément affligé de ces triſtes preſſentimens, qui ne me paroiſſoient que trop bien fondés. Cependant, comme diſoit fort bien ma compagne, il ne falloit pas céder lâchement à ces craintes, & ſe laiſſer abattre par le malheur ; je me mis donc à vaquer à divers ſoins, en m'exhortant moi-même à la réſignation, ſuppoſé qu'Eléonore dût éprouver en effet tous les accidens funeſtes dont elle ſembloit menacée.

Je revins dans ces diſpoſitions auprès d'Eléonore, qui me parut fort pâle. Elle avoit dormi peu de temps & d'un mauvais ſommeil, & ne ſe trouvoit pas ſoulagée de ſon mal-aiſe. Je lui propoſai un bouillon ; elle m'en témoigna un dégoût extrême, & m'aſſura que ſi elle ne craignoit de me fâcher, elle ne boiroit que de l'eau ou de la limonade. Quoique je fuſſe aſſez peu habile pour penſer que, dans les intervalles de la fièvre, il étoit néceſſaire de la ſoutenir par quelque nourriture, je n'oſai réſiſter au dégoût qu'elle montroit, & que je pris pour une indication de la nature ; & en

liſant enſuite mes livres de médecine, je vis que j'avois bien fait de ne pas inſiſter. Je revins donc à l'eau de poulet, que je mêlai de quelques bouillons légers de poiſſon, où j'avois le ſoin d'exprimer un quart de citron, pour en ôter le déſagrément qu'elle y trouvoit.

Vers les deux heures après midi, Eléonore parut inquiète; ſon mal-aiſe augmenta, la fièvre revint, & avec elle mes craintes & mes alarmes. Ce ſecond accès fut plus fort que le premier. Il ne me fut plus poſſible de douter que ſon mal ne dût devenir plus fâcheux; ce que le temps ne confirma que trop. Je tâchai de me rappeler les traitemens que j'avois vu employer en pareil cas. La raiſon me diſoit qu'il falloit ſaigner & rafraîchir, c'eſt-à-dire, diminuer le mouvement du ſang & la chaleur intérieure. Mais ſaigner paſſoit mon talent. J'avois des lancettes; je n'oſai m'en ſervir. Je me reſſouvins d'ailleurs d'avoir ouï dire, que dans les maladies qui doivent finir par une criſe, il eſt dangereux d'abattre par la ſaignée l'ardeur naturelle de la fièvre, qui opère d'elle-même la coction des humeurs, & qu'il ſuffiſoit de donner, par une boiſſon à la fois rafraîchiſſante & un peu tonique, une fluidité ſuffiſante au ſang. Je m'en tins donc à la méthode que j'avois adoptée, d'employer la limonade pour

principal remède, & de laiſſer agir la nature, ſans la contrarier par des erreurs de mon fait. Je me bornai d'ailleurs à mettre quelquefois les pieds de la malade dans l'eau chaude, pour diminuer l'irritation que je voyois ſe porter au cerveau.

Cependant toutes ces précautions n'arrêtoient pas le cours de la fièvre. Eléonore en avoit chaque jour deux accès, qui, devenant toujours plus violens & ſe rapprochant l'un de l'autre, l'affoibliſſoient toujours davantage, & m'effrayoient de plus en plus. Dès le ſixième accès, elle délira; mais le neuvième jour, l'onzième & le treizième de la maladie, je fus mis à une plus rude épreuve. Eléonore perdit alors entièrement connoiſſance, & ne revint que long-temps après. Dans le treizième ſur-tout, cette criſe, qui dura vingt-quatre heures, me parut ſi terrible, elle approcha tellement Eléonore de ſa fin, qu'ayant mis en uſage, ſans ſuccès, tout ce que je pouvois imaginer pour la ranimer, je la crus ſans reſſource. Je me crus perdu moi-même; le ſang ſe glaça dans mes veines, une ſueur froide me couvrit tout le corps, & je tombai ſans ſentiment ſur le bord du lit d'Eléonore, près duquel j'étois à genoux.

La ſcène intéreſſante qui ſuivit cet événement,

ment, eſt encore ſi préſente à ma mémoire, que, quoiqu'il y ait déjà bien des années, il me ſemble qu'elle n'eſt que d'hier. Je ne tardai pas à revenir à moi; mais j'étois dans une ſi grande foibleſſe & dans un tel engourdiſſement de toutes mes facultés, que je ne pouvois quitter la place. Mes idées étoient confuſes, je ne faiſois pas uſage de ma volonté, je ne levois pas même les yeux ſur Eléonore. Je reſtois dans cette inertie ſtupide, lorſqu'Eléonore, chez laquelle il s'étoit fait une heureuſe révolution, ſe mit à touſſer pluſieurs fois, & revint à elle.

Dès qu'elle revit la lumière, elle me chercha des yeux; & me voyant ſans mouvement auprès d'elle, moi qui étois toujours ſi vigilant & ſi empreſſé, elle m'appela, & je ne pus lui répondre. Elle avoit eu de l'inquiétude, lorſqu'elle m'avoit vu ſans mouvement, la face décolorée & la tête renverſée ſur ſon lit. Elle fut bien plus inquiète de mon ſilence. Son extrême foibleſſe ne lui permettoit pas de ſe lever; mais ſa frayeur lui fit faire un effort pour ſe mettre ſur le coude, & pour étendre la main juſques à moi. Eléonore me trouva le viſage glacé. Elle jeta un cri lamentable, en faiſant en même temps tout ce qui lui étoit poſſible pour me prendre par la main. La vivacité du

ſentiment qu'elle éprouvoit, la ranima. Elle vint à bout de la ſaiſir, & la tirant à elle de toute ſa force, elle me donna une ſecouſſe qui, quoique foible, acheva de me faire ſortir de ma léthargie, & me rendit le mouvement. J'ouvris les yeux; & retrouvant en vie celle qui m'étoit ſi chère & que je croyois perdue, je me levai en frappant les mains de ſurpriſe & de joie.

Éléonore, de ſon côté, n'éprouvoit pas un trouble moins touchant ni une ſatisfaction moins vive de me revoir en ſanté, au moment même où elle déſeſpéroit de ma vie, & où elle ne s'attendoit plus à retrouver ſon ami. Sa tendreſſe, qu'elle ne ſongeoit plus à cacher, ſe montroit ſans contrainte dans ſes geſtes; & ſes yeux, que ſa douleur & ſa pitié avoient baignés de pleurs, répandoient alors des larmes de joie, tandis que l'excès du ſentiment enchaînoit ſur ſes lèvres les expreſſions de ſon cœur.

Nous demeurâmes ainſi quelques momens, faiſant entre nous une ſcène muette bien éloquente, & digne des crayons d'un peintre ſenſible. Mais lorſque l'émotion qui nous agitoit ne fut plus ſi vive, & qu'il me fut poſſible de m'énoncer, je pris cette main d'Eléonore qui m'avoit ranimé, je la baignai de larmes de

reconnoiſſance, & je dis à ma compagne tout ce que pouvoit m'inſpirer le ſentiment le plus tendre. Eléonore, me ſerrant la main, me fit cette réponſe remarquable, que je n'oublierai jamais.

« C'en eſt fait, mon cher Chevalier, je cède à votre tendreſſe. Les marques touchantes que je viens d'en recevoir, appuyées des motifs preſſans que vous m'avez offerts avant ma maladie, ont décidé ma réſolution. Je ne veux plus vous affliger par des refus que mon cœur déſavoue, & que, dans notre ſituation préſente, le ciel même ſemble condamner. Je vous aſſure donc que, ſi Dieu me conſerve la vie & me rend la ſanté, je vous prendrai, ſans de nouveaux délais, pour mon époux, & je conſens de m'engager à vous pour votre femme, devant ce Dieu juſte & puiſſant qui nous voit & qui nous écoute..... Mais modérez votre joie, ajouta-t-elle, voyant que je ne me poſſédois plus, & faites attention que je ſuis encore bien malade, & qu'avant de penſer au ſaint nœud qui doit nous unir, il faut ſortir du danger où vous me voyez ».

Eléonore avoit raiſon, & j'éprouvai longtemps ſur ſon compte de cruelles inquiétudes; mais dans ce moment, l'ivreſſe de ma joie ne

me laiſſoit plus voir les maux que nous avions à redouter. Je ne ſentois que le bonheur ſuprême d'être aimé d'Eléonore, & l'eſpoir enchanteur de me l'attacher pour toujours. Je voulois lui peindre mon raviſſement. Mais quel art eût pu rendre ce que j'éprouvois ? l'imagination elle même n'y ſauroit atteindre. Cependant j'eus bientôt de nouveaux ſujets d'inquiétude. La fièvre revint à ſon ordinaire, moins violente à la vérité, mais preſque ſans intervalles. Son pouls, plus déployé dans les bons momens, conſervoit toujours une vivacité qui m'alarmoit, & les redoublemens avançant chaque jour de près d'une heure, quoique les ſymptômes en fuſſent moins fâcheux, rappeloient toujours mes frayeurs.

Cependant je remarquai bientôt que les accidens de la maladie n'étoient pas ſi graves, que la chaleur étoit moins vive, & que la fièvre diminuoit. Eléonore n'éprouvoit plus ces terribles défaillances qui m'avoient cauſé tant d'épouvante. Tout cela me rendoit l'eſpérance de voir dans peu le mal tirer à ſa fin. En effet, après le vingt-unième jour de la maladie, les accidens diſparurent, la fièvre s'arrêta; & quoiqu'Eléonore en reſſentît quelques mouvemens durant pluſieurs jours, quoiqu'elle

fût d'une extrême foibleſſe qui demandoit les plus grands ménagemens, je crus dès-lors pouvoir la regarder comme échappée du péril où je l'avois vue ſi long-temps prête à ſuccomber, & j'ouvris mon cœur tout entier à la joie.

CHAPITRE XIII.

Convaleſcence d'Eléonore ; régime qu'elle obſerve ; ſoins du Chevalier pour hâter ſon rétabliſſement. Promenades, péche, occupations diverſes, &c.

ELÉONORE, ſortie de ce danger, étoit comme un priſonnier qui, paſſant de la profondeur d'un cachot ténébreux à la clarté du ſoleil, ne peut d'abord en ſupporter la vivacité, & qui, malgré le déſir qu'il a de jouir de la vue tant ſouhaitée des objets, eſt forcé de ne regarder que peu à peu ceux qui l'environnent, & de priver quelque temps ſes yeux de la lumière, pour leur en rendre l'uſage. Elle ſoupiroit après la ſanté, elle déſiroit ardemment de paſſer à la jouiſſance de tous ſes avantages ; mais l'état de langueur où elle étoit, l'obligeoit de ſe conduire avec la plus grande circonſpection, & me faiſoit une loi de la ſurveiller ſoigneuſement. Je craignois, avec raiſon, quelque rechute, que la débilité de ſes forces rendoit très-poſſible.

Elle avoit demeuré ſi long-temps ſans ſe lever, ſans faire uſage de ſes membres, ſans voir la campagne, qu'elle devoit naturelle-

ment désirer de sortir de la cabane, pour contempler avec satisfaction tout ce qui frapperoit ses regards, & sur-tout les animaux que renfermoient les étables & la basse-cour. Elle les avoit fort à cœur, & il lui tardoit d'autant plus de les visiter, que je lui en avois annoncé l'heureux accroissement.

Mais le besoin pour elle le plus pressant étoit celui que tous les convalescens éprouvent d'ordinaire, le besoin impérieux de manger & de recouvrer les forces qu'ils ont perdues. Eléonore avoit été si strictement à la limonade & au bouillon de poulet durant toute sa maladie, que, quoique naturellement fort sobre, elle sentoit vivement ce besoin de prendre de la nourriture & de se restaurer.

C'étoit préciſément là-dessus qu'il me falloit porter la plus grande attention, parce que l'appétit est la chose dont un convalescent peut abuser le plus aisément. Je crus donc devoir régler moi-même les repas d'Eléonore, de manière que je n'eusse point à me repentir d'avoir eu pour elle trop de complaisance. Il ne faut pas croire néanmoins que je fusse un médecin revêche, un gouverneur difficile. Je tâchois de joindre la raison d'un père à la tendresse d'une mère & à la sensibilité profonde, délicate & respectueuse d'un véritable amant.

Je cherchois à prévenir les goûts d'Eléonore, & à leur donner tout ce qu'il étoit poſſible de leur accorder ſans danger.

Dès les premiers jours de ſa convaleſcence, qui fut fort longue, je lui ſervis le matin un peu de ſoupe, le ſoir un peu de crême de riz, & dans l'intervalle, du bouillon plus nourriſſant. Quelques jours après, je lui donnai ſur la ſoupe un petit verre de vin de Madère, qu'elle but avec plaiſir, & dont elle ſe ſentit bien fortifiée. Enſuite j'augmentai la doſe d'alimens, en prenant néanmoins la précaution de lui donner peu chaque fois, mais ſouvent, & j'avois toujours ſoin de ne lui préſenter que les choſes les plus convenables à ſon état & à ſes forces.

Lorſque ſon eſtomac put lui permettre de manger quelque choſe de plus que la ſoupe, je lui fis un plat d'herbes potagères rafraîchiſſantes, cuites au bouillon, d'une digeſtion plus facile que la viande. Enfin je lui donnai des œufs frais, des poiſſons, des oiſeaux rôtis, ſur leſquels je lui faiſois toujours boire quelques verres de vin de Madère; & tout cela contribuoit à merveille à ſon rétabliſſement.

Mais pour accélérer ce grand ouvrage, il ne falloit pas borner mes ſoins à pourvoir la table

d'Eléonore des mets les plus légers & les plus agréables, il ne falloit pas seulement en régler le régime; je devois encore employer les moyens les plus propres à récréer l'esprit, à épanouir le cœur de ma compagne, qu'une longue incommodité & de grandes douleurs avoient affaissé & comme flétri: je devois la tirer de l'ennui d'une retraite forcée (1); aussi je n'oubliai rien de ce qui pouvoit la distraire & l'amuser. Je lui jouois quelquefois sur la flûte des airs doux & tendres; &, quand elle devint plus forte, je repris le violon & une musique un peu plus animée. Lorsque le temps des pluies fut passé, & qu'elle put se soutenir assez pour se promener, je sortis avec elle de notre demeure, pour aller respirer aux environs l'air pur & frais d'une campagne verdoyante & fleurie.

Les pluies fécondes qui étoient tombées, avoient, pour ainsi dire, rajeuni notre isle

(1) Je pris alors pour base de ma médecine, cette maxime de l'école de Salerne, qu'on ne suit pas assez: *Mens hilaris, requies moderata, dieta;* & je m'en suis tonjours fort bien trouvé depuis. La gaieté, l'exercice modéré, la sobriété sont en effet des moyens bien plus salutaires que les remèdes; car ceux-ci ne sont employés qu'à dissiper le mal, tandis que les autres le préviennent.

C'étoit pour elle la plus belle ſaiſon. Les arbres, qui ne ſe dépouillent jamais dans cet heureux climat, parés alors d'une verdure plus riante, & les gazons émaillés de nouvelles fleurs, charmoient les yeux & l'odorat, & cauſoient à mon cœur une douce émotion de joie & une ſatisfaction délicieuſe que je ne ſaurois définir. Qu'on juge donc de l'effet que ces objets flatteurs devoient produire ſur Eléonore, naturellement ſenſible, & qui, privée longtemps du plaiſir de les comtempler, devoit trouver un charme ſi touchant à les revoir.

« Ah ! s'écria-t-elle dans un tranſport d'admiration, comme tous les objets ſont embellis ! comme la nature ſe plaît à nous dédommager des privations où elle nous a tenus, par le charme qu'elle répand ſur tout ce qui nous environne ! Tout ce qui frappe ici les yeux, fait ſur mes ſens une impreſſion de plaiſir que je ne connoiſſois pas. Sentez-vous, comme moi, votre cœur s'ouvrir à une joie pure qui l'inonde & qui le pénètre ? Trouvez-vous dans la moindre choſe un agrément juſqu'alors inconnu ? Je ne ſais ; mais il me ſemble que ma ſenſibilité s'eſt accrue, & qu'autrefois les objets ne faiſoient pas ſur mon ame la même impreſſion. Le ciel eſt plus beau, l'air plus ſerein, la verdure plus agréable : je reſ-

pire & je jouis de mon exiſtence avec plus de volupté. Enfin vous paroiſſez content, & je n'ai point de reproches à me faire. Si ce n'eſt pas là le bonheur, mon ami ; c'eſt du moins un état bien doux, quand on a paſſé par tant d'épreuves & ſouffert de ſi cruelles peines ».

« Chère Eléonore, lui dis-je, que vous m'enchantez par ce langage, qui ne me laiſſe plus douter de votre rétabliſſement ! la douce ſatisfaction que vous goûtez en eſt une preuve non équivoque ; elle s'éclipſe ou brille avec la ſanté, & rien ne l'affermit davantage & ne ſert mieux à l'entretenir, que la tranquillité du cœur & le ſentiment intime de ſon innocence. Or, à ce titre, quel être au monde peut l'avoir plus que vous, divine Eléonore ! Votre ſanté renaît & ſe fortifie ; vous jouiſſez de la ſatisfaction de votre ami, charmé de cet heureux événement & du doux eſpoir que vous lui avez donné. Voilà la cauſe de la joie que vous éprouvez en ce moment. Tout vous plaît & vous enchante ; que ſera-ce donc, lorſque, comblant mes vœux, vous partagerez mes tranſports » ?

C'étoit dans de pareils entretiens que nous paſſions les premiers temps de ſon rétabliſſement. Nous fîmes enſuite des promenades à peu

de diſtance de la cabane; puis, lorſqu'Eléonore eut repris des forces nouvelles, nous les pouſsâmes plus loin. Je prenois ſeulement la précaution de mettre du voyage ſon âneſſe, dont la douce allure, favorable à ſa ſanté, devoit la ſoulager de la fatigue de la marche. Cette attention, qui lui donnoit le moyen de ſe repoſer quand elle le jugeoit à propos, lui laiſſoit toujours la liberté de faire uſage de ſes jambes à volonté.

Il lui prit un matin fantaiſie de tourner nos petits voyages vers la rivière, & de ſe promener en gondole dans la baie. « La promenade en deviendra plus douce, me dit-elle, & n'en ſera pas moins belle. Nous pourrons même en retirer quelque utilité. Prenons la ligne & les filets; muniſſons-nous de paniers & de vaſes. J'eſpère que le plaiſir que nous trouverons dans cette partie, ne nous empêchera pas d'y faire des proviſions. La baie eſt poiſſonneuſe, &, ſi j'en crois mes conjectures, elle nous fournira des coquillages qui varieront nos mets agréablement. Vous en avez déjà tiré des crabes & des homars; il y a lieu de croire qu'elle contient auſſi des huîtres, & que, ſi nous n'en trouvons pas à l'embouchure, nous en trouverons ſur les rochers de l'iſle qui en ſont voiſins ».

Eléonore étoit bien sûre de mon approbation. J'adoptai volontiers tout ce qu'elle m'avoit proposé, & pour lui témoigner mon empressement à la satisfaire, je pris sur le champ les choses nécessaires à notre embarquement, & tous les ustensiles de la pêche; après quoi, fermant la cabane, je partis gaîment avec ma compagne, & nous nous rendîmes au bateau. Je ne m'en étois pas servi depuis long-temps. Il fallut le vider d'une quantité d'eau qui y étoit tombée, malgré le couvert de ramée & de joncs que je lui avois fait; mais après l'avoir nettoyé, après l'avoir entouré de cordes garnies d'hameçons (1), nous descendîmes doucement vers l'embouchure en côtoyant le rivage, & nous jetâmes nos lignes & nos filets.

Cette promenade, ou plutôt cette pêche, entreprise dans le double dessein de satisfaire notre intérêt & notre curiosité, remplit très-bien toutes les vûes d'Eléonore, qui, charmée du plaisir qu'elle y trouvoit, se proposa de le renouveler aussi souvent que nos affaires nous

(1) C'est dans cet appareil qu'on pêche la morue sur les bancs de Terre-Neuve, où ce poisson est si abondant, que les pêcheurs suffisent à peine à retirer & à regarnir les hameçons plaçés au bout des cordes attachées tout autour de la chaloupe.

le permettroient. Nous prîmes dans la baie, des cabliaux, des aloſes, de très-beaux maquereaux, & ſur les bords, des crabes & des langouſtes (1); & comme le temps étoit magnifique & le calme parfait, nous débouchâmes de la rivière; & tournant à gauche, en évitant la pointe, nous parcourûmes à l'eſt tous les bancs des roches qui nous parurent acceſſibles; nous trouvâmes en différens endroits pluſieurs ſortes de coquillages (2), & particulièrement de très-belles huîtres, dont Eléonore, qui les aimoit, fit une ample proviſion.

Nous en pêchâmes dans la ſuite une grande quantité, & nous les tranſportâmes ſur les côtés pierreux de la baie, où elles multiplièrent prodigieuſement, & nous diſpensèrent d'aller au loin pour nous en procurer. Eléonore voulut même en mettre dans des parcs, comme on fait en France, pour en avoir de vertes & d'une graiſſe plus délicate. Elle réuſſit dans cette entrepriſe, qui, en nous donnant un moyen de plus de ſubſiſtance, nous fournit à volonté une grande partie de l'année un mets ſervi par-tout ſur les meilleures tables.

(1) Nous fûmes obligés de leur ſerrer les pattes avec des cordes, pour les empêcher de s'entre-nuire & de ſortir des paniers.

(2) C'étoient des moules, des petoncles, &c.

Nous revenions l'un & l'autre fort contens de ce petit voyage, dont nous retirâmes bien du plaiſir & beaucoup de profit, ſans courir le moindre riſque, lorſqu'à peu de diſtance de l'endroit où j'avois coutume d'arrêter la chaloupe, il nous arriva encore une bonne fortune qui mit le comble aux ſuccès de la journée. Comme nous détournions le bateau du milieu de la rivière, pour aborder, un beau (1) ſaumon qui montoit contre le courant, pourſuivi peut-être par quelque ennemi, ſortit de l'eau par un bond, & ſauta dans la chaloupe, à notre grande ſurpriſe; ce qui n'empêcha pas que je ne le miſſe auſſi-tôt hors d'état de nous échapper.

Tous ces poiſſons & ces coquillages furent ſur le champ tranſportés à la cabane, où nous fûmes de retour vers les dix heures. Les ménagemens qu'exigeoit la ſanté d'Eléonore, ne permettoient pas de prolonger cette partie plus long-temps. Le grand chaud pouvoit l'incommoder; d'ailleurs il étoit néceſſaire qu'elle prît de la nourriture.

(1) Le *ſaumon*, en latin *ſalmo*, tire ſon nom latin & françois, de cette habitude qu'il a de franchir, en ſautant, les obſtacles qui ſe préſentent devant lui. Il bondit au deſſus des cataractes, de dix & quelquefois de douze pieds. Le mot *ſaumon* ou *ſaulmon* eſt formé par contraction de ceux-ci, qui *ſaute* contre *mont*.

L'après-dînée, je conſeillai à Eléonore de ſe mettre ſur ſon lit pour ſe délaſſer par le repos, tandis que je m'occuperois des ouvrages les plus preſſés; mais elle me répondit, que le repos du jour interromproit le ſommeil de la nuit: elle me pria donc de ne pas trouver mauvais qu'elle m'accompagnât, pour être du moins ſpectatrice de mes travaux, ſi elle ne pouvoit pas y coopérer.

Nous viſitâmes le jardin, nous fîmes le tour du champ, & nous trouvâmes par-tout bien des choſes à faire. Les pluies avoient fait naître parmi nos blés & nos légumes une grande quantité d'herbes qui les affamoient, & qui menaçoient de les étouffer (1). Je vis qu'il

(1) Dans les terres nouvelles qui ſont ſous les tropiques, la couche végétale eſt tellement embarraſſée de groſſes & de petites racines, & elles pouſſent tant de jets, qu'elles étoufferoient les plantes qu'on y sème, ſi l'on ne prenoit de grandes précautions. On peut à peine faire des trous avec la pioche, pour planter. Mais quand les défrichemens ont pluſieurs années, les pluies, les roſées, & la grande chaleur font pourrir les racines. La terre de l'iſle ne préſentoit pas des inconvéniens auſſi forts, parce que, quoiqu'elle ſoit très-voiſine du tropique, elle n'a jamais le ſoleil perpendiculaire; mais ſi elle ne demandoit que des labours légers, comme les terres de la zone torride, elle exigeoit des ſoins fréquens pour la débarraſſer des herbes voraces.

falloit

falloit sarcler & trier ces blés, arracher ces herbes nuisibles, si je ne voulois m'exposer à perdre nos semences. Je remarquai d'ailleurs que ces semences précieuses, sur lesquelles nous fondions notre plus grand espoir, méritoient d'autant mieux d'être conservées, qu'elles avoient la plus belle apparence. Chaque pied avoit déjà talé considérablement. La sane en étoit large, épaisse, d'un vert foncé, & promettoit de donner une forte paille & des épis nombreux & superbes.

L'orge & le seigle commençoient à lever : ces deux sortes de grains ne demandent pas à être sarclés comme le froment, auquel cette opération, qui le chausse & le nettoie, est très-profitable. Je me contentai donc d'arracher avec la main les mauvaises herbes les plus hâtives d'entre les seigles, en quoi Eléonore voulut m'aider ; mais je différai de biner le froment, qui ne montoit pas encore, & je fus bien aise de ce délai, parce que ma compagne, quoique foible, auroit cru devoir me seconder dans cette opération, qui ne demande pas, il est vrai, de grandes forces, mais qui devient pénible par la posture gênante où elle vous tient. Cela ne me servit pourtant pas de grand'chose ; car, lorsque du champ nous revînmes au jardin, je ne pus empêcher Eléonore de prendre le

ſarcloir & de mettre la main à l'œuvre, &, tout conſidéré, je ceſſai de m'y oppoſer. Il étoit plus facile d'arracher les herbes du jardin, que celles du champ ; d'ailleurs il ne falloit pas avoir l'air de heurter ſans ceſſe ſa volonté, & j'aimai mieux enfin la ſatisfaire dans cette fantaiſie, au haſard de lui laiſſer prendre un peu de fatigue, que de lui donner le chagrin de ſe voir ſans ceſſe contrarier.

Comme notre potager n'avoit pas beaucoup d'étendue, & que nos légumes n'étoient pas tous ſuſceptibles d'être ſarclés, la façon que nous leur donnâmes fut achevée de bonne heure ; de manière que je pus m'occuper quelque temps encore avant le ſouper, de nos plantes, de nos arbres encaiſſés, & leur partager les ſoins qui leur étoient néceſſaires. J'avois en caiſſe deux très-beaux pieds d'ananas, quelques pommiers & poiriers d'Europe, des bananiers, & pluſieurs plants de vigne, qui tous réuſſirent à merveille dans ce climat, & ne tardèrent pas à me donner des fruits délicieux, à l'exception de la vigne, pour le ſuccès de laquelle il me fallut eſſayer long-temps divers procédés, ſoit dans la taille & dans la culture, ſoit dans l'expoſition.

Le pays étoit ſans doute trop chaud pour cet arbuſte des régions tempérées, & la terre

de l'iſle trop abondante en sève & en ſels : en effet, je m'aperçus que le grand ſoleil étoit contraire à la vigne, & que l'abondance de la sève faiſoit crever le raiſin avant ſa maturité; mais je dois dire ici en paſſant, pour la ſatisfaction de mes lecteurs, que je vins à bout de remédier à ces inconvéniens, en prêtant à ma jeune vigne une ombre ſalutaire pour la garantir des grands feux du jour, & en diviſant & diminuant la sève; c'eſt-à dire, que je donnai à la vigne plus de jets qu'on ne lui en laiſſe dans nos pays de vignobles; que je la laiſſai, comme en Italie, monter ſur des arbres, contre leſquels je l'appuyai, & que je ne la taillai que le plus tard que je pus. Ainſi, la sève, en partie ſupprimée par les pleurs de la vigne, & partagée dans un grand nombre de rameaux, ne porta plus au fruit ce ſuperflu de nourriture, qui, rompant l'enveloppe du grain, le faiſoit pourrir & ſécher, & ne lui permettoit jamais de venir à maturité.

Mais revenons. Eléonore me ſut bon gré de ma complaiſance, & ſa bonne humeur, durant le ſouper, me dédommagea bien de l'eſpèce de contrainte que j'avois eue juſques-là. Son cœur n'avoit plus pour moi autant de réſerve qu'elle m'en montroit avant ſa maladie, & ce ſoir elle s'épancha davantage. Loin de

s'oppoſer à l'expreſſion de mes ſentimens, elle les écoutoit avec plaiſir; elle me laiſſoit voir ſa tendreſſe; elle m'aſſuroit de la grande eſtime qu'elle avoit toujours eue pour moi.

« Je ne vous cacherai pas, me dit-elle, que, dès les premiers jours de notre connoiſſance, je ne vous regardois pas du même œil que les autres jeunes gens. Je vous trouvois ſi différent de ceux que j'avois connus; votre façon de penſer & votre caractère me revenoient de telle manière, que vraiſemblablement j'euſſe répondu à votre tendreſſe, ſi les ordres exprès de mon père ne m'euſſent éloignée de vous. Mon pauvre Chevalier, j'avoue qu'un attachement comme le vôtre eſt digne de toute ma reconnoiſſance, & que je dois vous payer de tant de peines que vous avez endurées pour moi. Et cependant, lui répondis-je, vous n'en ſavez qu'une partie. Je n'en doute pas, reprit-elle; mais il ne tiendra qu'à vous que je les connoiſſe, & quand vous voudrez j'en écouterai le récit, & celui de votre hiſtoire, avec d'autant plus d'intérêt & de curioſité, que je ne puis ignorer que je ſuis la cauſe de la plupart de vos infortunes ».

CHAPITRE XIV.

Hiſtoire des premières années du Chevalier.

PUISQUE vous l'ordonnez, ma chère Éléonore, je vais vous raconter le commencement d'une vie dont le reſte vous eſt conſacré. J'ai appris à vivre; j'ai appris à aimer. L'hiſtoire de mon éducation eſt un tribut d'hommage que je dois à mes parens : elle intéreſſera un cœur comme le vôtre; peut-être même vous répondra-t-elle de mes ſentimens & de leur durée. Si j'adore la vertu, je le dois ſans doute au goût que je puiſai dans le ſein de mon père & de ma mère; je lui dois cet amour qui forme le premier événement de ma vie, & qui ſera la deſtinée de ma vie entière.

Vous ſavez que je ſuis d'une famille noble du Limouſin, province peu diſtante du domicile de vos pères. Le mien, M. de *Lervignac*, homme vénérable & guerrier eſtimé, avoit ſervi trente ans l'état ſous les Turenne & les Condé. Un paſſe-droit l'ayant dégoûté du ſervice, il s'étoit retiré dans une terre qu'il tenoit de ſes ancêtres, pour y paſſer tranquil-

lement le reſte de ſes jours. Il commençoit à n'être plus jeune, & ne ſongeoit point au mariage.

Son caractère de franchiſe & de probité reconnue, ſon humeur bienfaiſante, & ſes connoiſſances rares dans un homme de ſon état, le faiſoient adorer de tous ſes vaſſaux & rechercher de tous ſes voiſins. Chacun ſe montroit empreſſé à l'attirer chez ſoi ; mais il n'alloit nulle part plus volontiers que chez le comte de Granſelve, où la conformité de goûts & de caractère lui faiſoit trouver beaucoup d'agrément.

Le comte, vieux garçon, n'avoit qu'un frère, commandeur de malte, & une ſœur, fille d'un âge mûr, mais belle encore & d'un eſprit ſolide. Mon père ne tarda pas à concevoir beaucoup d'eſtime pour mademoiſelle de Granſelve, qui rendit également juſtice à ſon mérite. Le comte s'aperçut bientôt de leurs ſentimens réciproques. Jaloux de faire le bonheur de ſa ſœur & de ſon ami, il interrogea leurs cœurs; ils répondirent avec franchiſe : l'hymen ſerra étroitement les nœuds que l'eſtime, l'amitié, la conformité des penchans avoient formés.

Je fus le troiſième enfant de cette heureuſe union. Mon oncle le commandeur, qui fut

mon parrain, voulut me faire entrer dans l'ordre de malte; mes parens y conſentirent, & j'eus la croix au berceau.

Je ne m'arrêterai ſur mes premières années, que pour vous faire remarquer que ma mère fut ma nourrice, & qu'elle prit de mon éducation phyſique & morale, juſqu'à l'âge de cinq ans, tous les ſoins qu'une tendre mère pouvoit prendre pour l'enfant le plus chéri. Je fus dérobé aux entraves du maillot, aux bourlets, aux liſières, à la molleſſe avec laquelle on nourrit les enfans des riches, aux fantaiſies que leur donnent les ſottes complaiſances des pères, & aux préjugés que leurs paſſions leur inſpirent. La grande règle d'éducation de ma mère étoit de traiter ſes enfans avec beaucoup de douceur, mais avec fermeté; d'accorder tout à leurs beſoins, rien à leurs caprices.

La nature ſembla prendre plaiſir à ſe hâter de récompenſer les ſoins de cette excellente mère. Pardonnez moi, modeſte Eléonore, ſi je parle de quelques dons que j'ai reçus du ciel avec cette franchiſe qu'étouffe la crainte de paroître vain. La gloire des bienfaits eſt toute au bienfaiteur; & la vérité eſt le premier hommage que la reconnoiſſance doit lui en rendre. Je ne diſſimulerai donc pas les augures favorables qu'on tira du développement

précoce de mon caractère & de mon esprit. Mes forces & mon intelligence étoient au dessus de mon âge : on remarquoit que j'étois très-vif & très-sensible, mais en même temps docile ; que s'il m'arrivoit de prendre du chagrin & de céder aux petits emportemens naturels à l'enfance, les douces représentations de ma mère me faisoient revenir sur le champ ; je montrois même du regret, si son visage me témoignoit quelque peine de mes fautes.

Je joignois à ces dispositions une avidité de connoître & une mémoire prodigieuses ; de sorte que je ne trouvai point d'amertume dans la première instruction, & que j'appris, avec autant de plaisir que de facilité, tout ce qu'on voulut m'enseigner. Il est vrai que ma mère fut mon premier maître. Les utiles leçons qu'elle me faisoit, se présentoient à mon esprit sous un aspect si agréable, que je les regardois comme un amusement, ou plutôt comme une récompense de ma docilité ; & elles devenoient un nouvel aiguillon pour mon amour-propre.

Je n'avois que six ans lorsque je sortis de la maison paternelle, & j'étois instruit autant qu'il est possible de l'être à cet âge & dans la province. Mon oncle, qui m'aimoit d'une amitié particulière, & qui s'étoit chargé de moi,

voulut que j'allaſſe faire mes études à Paris. Il me donna un précepteur, avec lequel je fus mis dans un collége. La manière d'enſeigner & la façon de vivre que j'y remarquai d'abord, me parurent bien différentes de celles que je connoiſſois. La liberté, la douceur, la gaité, ces artifices engageans qu'un intérêt bien tendre eſt ſeul capable d'inſpirer, je ne les retrouvai point dans la ſéchereſſe & l'auſtérité du collége. Le plaiſir n'y préparoit pas l'inſtruction : on n'invitoit point la curioſité ; on ne ſoutenoit pas la foibleſſe ; on exigeoit de tous les ſujets & dans tous les cas une aveugle obéiſſance, & l'œil ſévère des ſurveillans y faiſoit trembler le cœur des jeunes élèves, qu'on auroit dû s'attacher à épanouir ; enfin, loin de leur dérober la vue du devoir, ou du moins loin de couvrir de fleurs ce qu'il a de rebutant, on leur préſentoit ſans ménagement tout ce qu'il renferme de plus déſagréable (1).

Je trouvai pourtant dans cette école bien des avantages. Forcé de vivre avec des ca-

(1) On ſent ſi généralement aujourd'hui le défaut de cette éducation, que les colléges eux-mêmes font des efforts & demandent des lumières pour ſe réformer. *Note de l'éditeur.*

marades qui ne me paſſoient rien, je vis à découvert tous mes petits défauts critiqués ſans réſerve. Je connus cette égalité naturelle qui repouſſe tant de vices, & qu'une éducation ſolitaire ne nous laiſſe pas apercevoir. Je rougis de l'orgueil que je tirois de ma naiſſance: & comme j'eus le bonheur d'étudier ſous un maître plus indulgent que les autres, & de me lier d'amitié avec deux condiſciples, modèles de ſageſſe & d'application, mon émulation fut ſi vivement excitée, que, favoriſé par ces circonſtances, je me ſauvai des vices de l'inſtitution, & je fis des progrès rapides en tout genre (1). En Rhétorique, j'eus la gloire de remporter les premiers prix dans tous les genres de compoſition. Je dis la *gloire*, car je n'aurois pas changé ma palme contre celle d'un conquérant; & c'étoit en effet la gloire de mon âge (2).

---

(1) C'eſt une preuve de ce qu'on dit communément, que *le bon oiſeau ſe fait de lui-même*. Mais pour un bon ſujet qui ſurmonte tous les obſtacles, combien de ſujets médiocres, dont les vices de cette inſtitution arrêtent l'énergie & éteignent les talens!

(2) Il avoit certainement bien raiſon; car, vue au flambeau de l'humanité & de la philoſophie, la gloire d'un conquérant (gloire funeſte & toute fondée ſur les préjugés d'une ignorance barbare) ne doit pas entrer

Au sortir de ma philosophie, que je fis avec applaudissement, j'étois regardé, quoique fort jeune, comme une espèce de phénomène. Il est pourtant vrai que j'étois bien moins instruit que capable de le devenir, & que je n'avois proprement que les notions & les dispositions nécessaires pour bien étudier; mais je puis dire que je les mis à profit. Ma soif d'apprendre, accrue par ce que j'avois appris, ne me laissoit point de relâche. L'étude étoit un de mes premiers besoins, & le plus doux de mes plaisirs: aussi lui donnois-je tous les momens que mes exercices académiques & les égards dus à la société ne rempliſſoient pas. Je me liai pourtant avec plusieurs savans, dont la conversation me fut encore plus utile que les livres.

Le désir de connoître m'inspira l'envie de voir; & cette envie, le désir de voyager. Je sollicitai auprès de mes parens la permission &

---

en comparaison avec le triomphe des lumières, fût-ce même dans un collége. Il faut espérer qu'un jour les hommes seront assez instruits pour sentir généralement cette vérité, & qu'ils regarderont comme une démence atroce, ou comme un délire de fièvre chaude, la prétention de se faire un nom par la destruction des hommes, ainsi que l'opinion qui préconise cette erreur malheureuse. *Note de l'éditeur.*

les moyens de visiter une partie de l'Europe; & la complaisance de mon oncle, charmé de mes goûts curieux, m'accorda ce que je demandois. Il poussa même plus loin les attentions de sa tendresse; car, malgré la bonne opinion qu'il avoit de moi, ne pouvant se dissimuler que, jeune comme je l'étois, j'avois besoin d'un mentor pour surveiller ma conduite, il voulut bien lui-même me servir de conducteur dans ma tournée, qui devoit finir à Malte.

Mon père m'étoit venu voir plusieurs fois à Paris avec mon oncle, & celui-ci devoit m'y réjoindre pour commencer de là notre voyage. Mais ma mère, dont j'étois séparé depuis bien des années, ma mère qui n'avoit pas besoin d'entendre mon éloge pour me désirer, demandoit avec instance le plaisir de me serrer contre son cœur, & de me voir quelque temps auprès d'elle avant notre départ. Je ne désirois pas moins de jouir de sa tendresse & de lui exprimer mon amour. On nous accorda cette douce satisfaction; ainsi, je revins en province goûter le bonheur de retrouver des parens si chers, & qui me donnoient tant de preuves de bonté. L'approbation qu'ils donnèrent à ma conduite, fut

la récompenſe la plus agréable que je reçus de mes travaux : un fils, s'il eſt ce qu'il doit être, n'en connoît point de plus grande.

Quelques jours avant notre départ, mon père me mena dans une ſalle ornée des portraits de nos ancêtres, & après les avoir parcourus des yeux, il me dit : « Vous nous quittez, mon cher chevalier, vous emportez bien des regrets; mais je ne dois pas me chagriner de votre abſence, puiſque vous ne vous éloignez que pour vous rendre plus digne de ces guerriers patriotes, fameux par leur courage & leurs vertus, dont le ſang coule dans vos veines. Je penſe trop bien de vous, pour ne pas croire que vous brûlez de les imiter dans ce qu'ils ont fait de glorieux. Eh ! dans combien d'occaſions ne montrèrent-ils pas les ſentimens généreux qui les animoient ? Il n'en eſt aucun qui, dans ſon temps, ne ſe ſoit rendu recommandable par des actions héroïques. La valeur étoit chez eux une vertu ſi naturelle, qu'à cet égard l'éloge d'un de ces guerriers eſt celui de tous les autres.

« Celui-ci (Gaſpard de Lervignac), ayant pris la croix avec Louis le Jeune, & combattant à côté de lui près d'Antioche, lui ſauva la vie aux dépens de ſes jours, en ſe jetant au devant d'un coup terrible que lui portoit

un Sarrasin. Il mérita sur-tout de l'humanité, par la liberté qu'il osa donner à ses serfs; il en fit des hommes.

» Celui-là (Bertrand), qui partagea les malheurs de Saint Louis, & fut fait, comme lui, prisonnier à la journée de la Massoure, vendit une partie de ses terres, pour payer, avec sa rançon, celle de deux braves chevaliers françois, qui, manquant de fortune, auroient péri dans les fers des infidèles.

» Observez, mon fils, dans ce coin (Guillaume premier), ce guerrier dont l'air a quelque chose de si grand. Il fut singulièrement estimé du sage roi Charles V. Deux traits que je vais vous rapporter de lui, vous le feront bien connoître. Il défendoit la ville de Limoges, assiégée par le prince de Galles, duc de Guienne, connu sous le nom de *Prince Noir*, vivement irrité contre les habitans, qui avoient pris les armes en faveur de Charles. Après une résistance opiniâtre, la ville fut emportée d'assaut. Le vainqueur furieux ayant pénétré dans la ville, la livroit au meurtre & au pillage, sans se laisser émouvoir par les cris & les larmes des femmes & des enfans qui se jetoient à ses pieds en demandant miséricorde; lorsque notre chevalier, aidé seulement de deux gentilshommes de son parti,

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

Observez, mon fils, dans ce coin Guillaume Ier,
ce Guerrier dont l'air a quelque chose de si grand.

arrêta l'effort de l'armée victorieuſe, par des actions de valeur ſi extraordinaires, qu'elles inſpirèrent une ſorte de reſpect au Prince Noir. Il fut touché de la belle défenſe de ces trois braves, modéra ſa colère à leur aſpect, & ſauva les reſtes de cette ville infortunée, pour prix de leur généreuſe audace (1).

» Le ſecond trait qui diſtingue ce héros, remplit toute l'étendue de la magnanimité. Un gentilhomme de ſes voiſins, avec lequel il avoit eu pluſieurs différens, jaloux de ſes ſuccès, & humilié de ſa gloire, réſolut de l'immoler à ſa haine dès qu'il en trouveroit l'oc-

(1) Montagne rapporte ainſi cette action magnanime au premier chapitre de ſes Eſſais :

« Edouard, Prince de Galles, celui qui régenta ſi » long-temps notre Guienne.... ayant été bien offenſé » par les Limouſins, & prenant leur ville par force, » ne put être arrêté par les cris du peuple & des femmes » & des enfans abandonnés à la boucherie, lui criant » merci & ſe jetant à ſes pieds : juſqu'à ce que paſſant » toujours outre dans la ville, il aperçut trois gen- » tilshommes, qui, d'une hardieſſe incroyable, ſoute- » noient ſeuls l'effort de ſon armée victorieuſe; la con- » ſidération & le reſpect d'une ſi notable vertu reboucha » premièrement la pointe de ſa colère, & commença » par ces trois à faire miſéricorde à tous les habitans » de la ville ». *Note de l'éditeur.*

caſion. Notre chevalier connoiſſoit toute l'animoſité de cet ennemi; mais il ne le croyoit pas aſſez lâche pour devoir s'en méfier. Cependant celui-ci rodoit dans le pays avec une troupe d'hommes armés pour le ſurprendre, & le rencontrant un jour dans un endroit ſolitaire, ſuivi d'un petit nombre des ſiens, il l'aſſaillit à l'improviſte, croyant l'accabler facilement. Mais notre brave chevalier, bien ſecondé par ſes domeſtiques, ſe battit avec tant de préſence d'eſprit & de courage, que, quoique bleſſé grièvement, il mit en fuite les aſſaſſins & renverſa leur chef. Le ſcélérat s'attendoit à la mort qu'il avoit ſi bien méritée, lorſque ſon vainqueur, arrêtant les mouvemens de ſa colère, le fit relever, & lui dit: Vous avez voulu m'ôter la vie par trahiſon, je vous la donne par généroſité; je pourrois vous l'ôter, puiſque j'en ſuis le maître & que vous m'avez ſi indignement trahi; mais je me conduis par d'autres principes que les vôtres: tout injuſte que vous êtes, je trouve encore plus beau de me vaincre que de vous avoir vaincu.

» Enfin remarquez ici (Guillaume ſecond) mon grand-père, qui, dans les temps malheureux des guerres civiles & de la ligue, fit preuve d'une grandeur d'ame digne d'admiration.

tion. Fidele à ſon prince, mais encore plus fidele à l'honneur, il refuſa de mettre à exécution contre les Hugenots, des ordres ſecrets & ſanguinaires que le roi Charles IX lui fit donner, en alléguant pour raiſon, que ces ordres étant injuſtes, ils ne pouvoient venir du roi; qu'il avoit voué ſes biens & ſa vie au ſervice du prince & de l'état, mais non pas ſon honneur; qu'il combattroit toujours en guerrier, mais non en lâche aſſaſſin ni en vil mercenaire.

» C'eſt le même qui fit une action ſi touchante de tendreſſe filiale. Il étoit éperdument amoureux de la fille d'un gentilhomme, & ſur le point de l'épouſer. La demoiſelle demeuroit dans une ville voiſine de nos terres; il ſe rendit avec ſa mère auprès d'elle, quelques jours avant la noce. On ne ſongeoit qu'aux préparatifs de la fête, lorſqu'une nuit la ville eſt ſurpriſe par les Huguenots qui ſe rendent d'abord maîtres d'un quartier: c'étoit préciſément dans ce quartier que demeuroit ſa maîtreſſe. Mon aïeul accourt pour la défendre & pour repouſſer l'ennemi, avec ce qu'il peut trouver de gens capables de le ſeconder. Tandis qu'ils ſe battent de rue en rue, on vient l'avertir que la maiſon de ſa mère eſt la proie des flammes. Alors il quitte le combat en pleurant,

pour voler aux lieux où la nature l'appelle ; il s'élance à travers les feux & les dangers, pour ſauver la vie à celle qui lui donna le jour ; &, malgré tous les obſtacles, il parvient à la délivrer du péril : mais en ſauvant ſa mère, il perdit celle qui alloit faire ſon bonheur.

» Voilà, mon fils, les exemples que vous ont donnés les hommes célèbres de qui vous tenez le jour & la nobleſſe. C'eſt à vous de les imiter, & de montrer que vous n'êtes pas moins l'héritier de leur généroſité que de leur nom : car ne croyez pas que la nobleſſe ſoit un titre donné par la nature, inhérent à la race de certains hommes, ni même un titre ſans charge. Les premiers nobles ne l'ont acquis à leur poſtérité que par de grands travaux, & après avoir employé courageuſement leurs forces, leurs talens, & leurs vertus pour l'avantage de la patrie. La nobleſſe eſt le ſalaire des grands ſervices rendus à l'humanité, ou le tribut de la reconnoiſſance de l'état, accordé aux enfans de ceux qui ont bien mérité de lui. Il le leur paye en honneur & en conſidération, en leur ſuppoſant le zèle & les ſentimens de ceux qu'ils repréſentent. Il penſe qu'en héritant d'un nom illuſtre, ils doivent avoir les vertus qui l'ont illuſtré. Mais ceux

qui le terniſſent par leurs actions ou par leur caractère, ſe rendent d'autant plus mépriſables, que le nom & la mémoire de leurs ancêtres ſont en plus grande vénération. Souvenez-vous donc, mon cher Chevalier, que votre naiſſance vous impoſe pour devoir l'exercice des vertus utiles aux autres, & que ce n'eſt qu'en faiſant bien qu'on peut bien mériter». Ces leçons, ſoutenues par de ſi grands exemples, reſtèrent profondément gravées dans mon cœur.

Ma mère, de ſon côté, me mena dans un boſquet ſolitaire, pour épancher avec plus de liberté la tendreſſe de ſon cœur. Ce ne furent pas des ordres ni même des conſeils qu'elle me donna; elle uſa de moyens bien plus perſuaſifs. Les tendres exhortations, les prières, les larmes furent employées pour m'engager à me conduire d'une manière auſſi louable que je l'avois fait juſqu'alors. Elle me fit voir ſon bonheur attaché à la ſatisfaction qu'elle auroit de ma conduite. Digne mère! qui mettoit ſa joie dans la ſageſſe de ſes enfans, & qui leur demandoit, comme une preuve d'amour, ce que leur intérêt & leur devoir leur preſcrivoient également. Ses inſtructions ſe réduiſoient à trois chefs principaux.

1°. Eviter les querelles, & ſur-tout le duel, qu'elle me repréſenta comme une tranſgreſſion

manifeſte des lois divines & humaines, & un attentat puniſſable. S'il y a de la juſtice & de la raiſon dans le monde, me dit-elle, il eſt toujours permis de ſe défendre; mais il ne l'eſt jamais de provoquer perſonne, ni d'attaquer la vie d'autrui, ſoit par une force brutale, ſoit avec l'adreſſe d'un gladiateur.

2°. Fuir le libertinage d'eſprit & de cœur, qu'affichent aujourd'hui la plupart des jeunes gens.

« La mode & l'inſouciance, diſoit ma mère, ne leur permettent plus de rien croire. Ils ſe font un jeu de ſéduire les femmes, que pourtant ils n'eſtiment plus, qu'ils n'aiment plus, & de porter le déshonneur dans les familles les plus honnêtes. Leur vie ſe paſſe dans un déſordre de mœurs, dans une fauſſeté de ſentiment, qui ne mériteroit que le plus grand mépris. Mais beaucoup de femmes foibles & dépravées, mais ceux qui leur reſſemblent, ſe contentent des dehors les moins impoſans & des proteſtations les moins ſolides, & conſentent d'être dupes, en ſe réſervant la liberté de tromper à leur tour.

» Evitez ces exemples, mon fils. Fuyez l'amour, qu'il eſt ſi difficile de modérer, & dont l'ivreſſe jette la raiſon dans l'égarement & dans le délire; mais ſur-tout fuyez ces commerces

honteux & perfides, où le moins que l'on puiſſe perdre eſt ſa fortune & ſa ſanté ».

3°. Enfin elle me recommanda de ne point trop me préoccuper de mes ſentimens, en croyant que j'euſſe toujours raiſon; en conſéquence, de ne pas fronder la façon de penſer ni les uſages des autres, & ſur-tout les mœurs des peuples chez leſquels j'allois voyager; car vouloir ainſi s'ériger hardiment en juge des opinions & des coutumes étrangères, les cenſurer, parce qu'elles diffèrent des nôtres, c'eſt montrer une vanité ridicule, qui, en nous enlevant la conſidération des gens ſenſés de la nation que nous allons ſcandaliſer, nous donne des torts qui rejailliſſent ſur nos compatriotes. « Vous allez vivre avec des gens graves, ou du moins avec des inconnus; ne cédez jamais à la tentation de les plaiſanter. C'eſt le ton perpétuel de badinage & de plaiſanterie (1),

(1) Il eſt certain que dans tous les pays de l'Europe, au moins parmi le peuple, le françois paſſe non ſeulement pour un perſifleur dédaigneux, mais pour un ſéducteur; diſons mieux, pour un corrupteur des femmes. Cette opinion, fondée ſur les déportemens de quelques-uns de nos agréables qui vont promener au loin leurs vices & leurs ridicules, eſt retombée ſur la nation, & lui fait le plus grand tort chez des peuples jaloux par tempérament & naturellement graves. On nous juge mal,

que beaucoup de jeunes françois prennent indécemment chez nos voisins, qui fait croire à ces peuples, que le françois est railleur par goût & mépriſant par caractère. Ces deux défauts, qui bleſſent ſi grièvement l'amour-propre, joints à l'indiſcrétion qu'on reproche à nos jeunes gens, & à l'air d'aiſance qu'ils prennent auprès des femmes, n'ont pas peu ſervi à faire naître des préjugés déſavantageux à la nation françoiſe, & à rendre haïſſable le peuple de la terre le plus ſociable & le plus doux ».

Ces ſages avis, accompagnés de témoignages de tendreſſe, s'accordoient aſſez avec ma façon de penſer, pour ſe graver profondément dans mon cœur. C'étoit une ſemence, qui, tombant ſur une terre bien préparée, ne pouvoit manquer de fructifier avec le temps. En effet, les conſeils de cette digne mère, toujours préſens

---

ſans doute. Le françois eſt léger, mais ſenſible ; il aime à plaiſanter, mais ſa plaiſanterie n'a rien d'amer ; il chérit le ſexe, mais il le reſpecte. Nul peuple, j'oſe le dire, ne porte plus loin ſon enthouſiaſme pour les choſes louables ; nul peuple ne rend plus de juſtice aux autres peuples ſes voiſins, chez leſquels il aime à louer les vertus & les grandes actions. L'opinion défavorable qu'on a de lui, commence à s'affoiblir ; mais c'eſt aux françois qui voyagent à l'effacer entièrement par leur diſcrétion & leur modeſtie. *Note de l'Éditeur.*

à mon esprit, en m'inspirant la défiance de moi-même, me dérobèrent aux ridicules qu'elle redoutoit, & me préservèrent plus d'une fois des dangers où il est très-vraisemblable que le feu de la jeunesse & mon inexpérience m'auroient fait tomber.

Nous commençâmes notre tournée par l'Angleterre; de là, nous passâmes en Hollande, d'où, traversant l'Allemagne & l'Italie, nous arrivâmes à Malte. « Je ne vous ferai point ici la description de ces pays. Je me contenterai de vous dire, que le but de mon voyage étant de m'instruire en étudiant les variétés que la nature, les hommes, & les gouvernemens pourroient m'offrir, je m'arrêtois avec complaisance dans les lieux & dans les villes qui pouvoient me présenter des objets dignes de ma curiosité.

» Si éloignés de ces heureuses contrées, séparés du reste de la nature, ô ma chère Eléonore! que nous importe ici la connoissance de leurs gouvernemens & de leurs mœurs? Quel intérêt pourriez-vous prendre aux réflexions qu'ils m'inspirèrent alors?.... Mais que dis-je? la connoissance des hommes est-elle inutile, même quand on seroit seul? Pouvons-nous être indifférens sur la manière dont ils se gouvernent, & sur celle dont ils doivent être gouvernés? Y a-t-il une science superflue, même dans un

déſert? C'eſt là ſur-tout qu'il importe de ſavoir. Savons-nous à quoi le ciel nous réſerve (& en diſant ces paroles je tournai un regard douloureux du côté de ma patrie; & les yeux d'Eléonore ſe baiſsèrent triſtement)? Mes obſervations auront peut-être un jour leur utilité; ſi elles vous amuſent un moment, elles ſeront encore utiles ». Un ſigne de tête d'Eléonore m'encouragea, & je continuai de la ſorte :

« Malgré les éloges faſtueux que les anglois prodiguent à la forme de leur gouvernement, dans lequel trois pouvoirs ſe combattent ſans ceſſe, je ne pus m'empêcher de goûter les réflexions de mon oncle, qui prétendoit que le meilleur gouvernement étoit celui qui avoit plus de rapport à l'adminiſtration paternelle, où il n'y a point de contre-poids ». « Jugez-en par les effets, mon cher Chevalier, me diſoit-il; la révolution que l'Angleterre vient d'éprouver depuis quelques années (1), & qu'on regarde comme extraordinaire, a pourtant bien des exemples dans ſon hiſtoire, & ne doit pas étonner ceux qui connoiſſent ſa conſtitution. Quel éloge peut-on faire d'un gouvernement ſous lequel la nation éprouve des convulſions

(1) C'eſt la révolution de 1688, qui fit perdre le trône à Jacques II.

ſi vives & ſi fréquentes? La dernière criſe eſt la troiſième depuis moins de cinquante ans. Dans les ſiècles précédens, elles ont été encore plus nombreuſes.

» Si vous jetez les yeux ſur les époques ſaillantes de cette Monarchie, vous ne verrez que le tableau mouvant d'une mer toujours agitée, & fameuſe par de grands naufrages. Quand nous ſuppoſerions que les trois pouvoirs qui la compoſent, ſe combinent parfaitement & ſont bien d'accord, pourrions-nous croire qu'ils doivent durer long-temps dans cette union, avec la multitude de paſſions & d'intérêts divers qu'elle renferme (1)?

---

(1) Divers auteurs politiques ont, ſur la conſtitution du gouvernement d'Angleterre & ſur ſon influence, des opinions bien oppoſées au jugement qu'en portoit le célèbre Monteſquieu. Quelques-uns n'ont vu dans ce mélange de pouvoirs, qu'un gouvernement dont les parties, luttant toujours entre elles, tendent à s'affoiblir mutuellement; qu'un choc perpétuel d'intérêts & d'opinions, qui, entretenant dans les eſprits une contrariété de volontés, fait naître inſenſiblement le déſordre; qu'une raiſon de prévoir qu'un de ces pouvoirs, venant à s'élever ſur la ruine des autres, amenera quelque révolution funeſte & déſaſtreuſe pour la nation.

L'orgueil, diſent-ils, & la fierté qui naiſſent des prétentions au partage de l'autorité, ont dû naturellement élever l'ame des anglois; mais, ſi on y regarde de près,

» Tout tend à s'altérer dans le monde, & les gouvernemens ne s'écartent point de

---

on verra qu'ils lui ont donné plus de préſomption que de grandeur, plus d'ambition que de ſageſſe, plus d'opiniâtreté que de courage, plus d'amour de l'indépendance que de la vraie liberté. De là, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'enflure dans les déſirs, dans les penſées, dans les projets des anglois; de là, cet amour-propre ſans meſure, qu'ils appellent *patriotiſme*; de là, le mépris qu'ils affectent pour les autres peuples, & le peu d'égards qu'ils ont pour les droits des nations; de là enfin l'acharnement & la cruauté réfléchie qu'ils mettent dans toutes leurs querelles. — Ce peuple, qu'agite une perpétuelle inquiétude, ne peut vivre en paix avec lui-même, lorſqu'il n'eſt point en guerre avec ſes voiſins. Comme ſa jalouſie & ſon avide cupidité le portent ſans ceſſe à attaquer, tantôt à force ouverte & tantôt ſourdement, leurs propriétés; & comme ces attentats, en irritant tous ces peuples, peuvent les liguer contre lui, il eſt à craindre qu'un ſoulèvement général ne l'accable, ou qu'affoibli par les efforts qu'il fera pour ſe défendre, & déſolé des pertes & des malheurs qu'il éprouvera, il ne tourne ſa fureur contre lui-même, & de ſes propres mains ne déchire ſes entrailles.

Il eſt encore à remarquer, qu'avec la plus grande liberté de parler & d'écrire, qui, dans un autre pays & avec une autre conſtitution, eût généralement répandu la connoiſſance de toutes les vérités utiles, les anglois n'ont fait que peu de progrès dans les vrais principes de l'économie politique, du commerce, des impoſitions,

cette loi. Mais les républiques & les gouvernemens mixtes ont ce déſavantage, qu'une fois altérés par la corruption, il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de les rétablir. Il faut le concours de tant de volontés, & ces volontés une fois diſſidentes, s'éloignent tellement du centre de réunion, que la reſtauration de l'ordre primitif devient de plus en plus impoſſible. Au lieu que, dans une monarchie, où le retour au bien ne dépend que d'une volonté, on peut ſans doute éprouver les effets d'une mauvaiſe adminiſtration; mais dès qu'un roi ferme & bon y tient le ſceptre, tout peut être réparé, & ſouvent un ſeul règne ſuffit pour effacer le ſouvenir d'un ſiècle d'in-

---

des droits, & des devoirs des hommes réunis en ſociété. L'animoſité des partis, toujours plus occupée de nuire au parti oppoſé, que de rechercher ce qui intéreſſeroit le bonheur de l'état, a fait dégénérer les harangues & les écrits en vaines querelles, dont la nation n'a tiré aucun avantage; & le commerce de ce peuple induſtrieux gémit ſous le faix d'impoſitions déſordonnées & de priviléges excluſifs les plus onéreux. La liberté du domicile des citoyens eſt violée par les commis de la Douane, & celle des perſonnes l'eſt par les *Preſſ-gangs*, pour le ſervice de la Marine. On traite en eſclaves les membres d'un peuple libre, pour les obliger à défendre leurs foyers. *Note de l'éditeur.*

fortunes. Rappelez-vous les règnes assez courts de Charles V, de Louis XII, & d'Henri IV, durant lesquels la France reprit sa splendeur; ils serviront à vous confirmer la vérité de mes remarques & la solidité de ma politique (1).

» Une chose pourtant bien louable dans l'administration angloise, continuoit mon oncle, c'est le respect pour la propriété, c'est l'encou-

---

(1) Si quelqu'un pouvoit s'élever contre cette assertion, nous n'aurions besoin, pour le convaincre, que de lui citer le règne paternel de Louis XVI, qui, dans peu d'années, a relevé la France de l'état de décadence où elle étoit. Il a fait naître la confiance & le calme dans les esprits, par les opérations les plus sages & les mieux combinées. La règle & l'économie introduites dans toutes les parties de l'administration, les finances améliorées, la marine rétablie avec une rapidité qui étonne, la paix cimentée par sa médiation entre trois grands empires, enfin la gloire & le crédit de la France restaurés chez toutes les nations, les mœurs & le patriotisme ranimés dans le cœur des françois, & tout cela exécuté au milieu de la guerre la plus dispendieuse, justifie l'enthousiasme qu'il inspire à ses sujets, & l'espoir qu'ils ont conçu du plus grand bonheur qu'un peuple sensible puisse goûter. Quel heureux concours de circonstances ne faudroit-il pas dans un gouvernement mixte, pour opérer tous ces changemens favorables, & où sont les exemples de pareils changemens? *Note de l'éditeur.*

sagement donné depuis peu à l'agriculture & au commerce de ſes productions. Les Anglois ont compris que le revenu d'une nation agricole étoit celui du ſol, & que, pour exciter l'émulation du laboureur, il falloit lui faciliter le débit de ſes denrées. Ils ont en conſéquence, non ſeulement permis de les exporter en tout temps & en tout pays; mais, par un excès qui eſt dans leur caractère, ils ont voulu forcer l'exportation au delà de ſes bornes naturelles, en accordant une récompenſe proportionnée à la quantité de grains exportée d'Angleterre, tandis qu'ils repouſſoient, par des gênes & des droits de douane, les grains qu'on auroit pu leur amener de l'étranger (1); & quoique cette prohibition, comme toute autre, ſoit nuiſible en elle-même, la libre exportation des grains, dont on commence à ſentir les avantages, doit tellement influer dans cette iſle ſur la

(1) La loi de l'exportation des grains, promulguée en Angleterre ſous Guillaume III, & qui a ſubſiſté depuis 1688 juſqu'en 1764, a changé, pour ainſi dire, la face de l'Angleterre, par l'aiſance & les richeſſes qu'elle a répandues ſur les campagnes. Cette loi accorde une prime de cinq ſchellings par quarter de froment exporté. Le quarter pèſe quatre cent quatre-vingts livres, & le ſchelling vaut environ vingt-quatre ſous tournois. *Note de l'éditeur.*

prospérité de l'agriculture & du laboureur ; qu'il pourroit fort bien arriver que les anglois nous portassent quelque jour les produits de leurs récoltes, multipliés par la liberté, lorsque les nôtres seront diminués par les entraves où l'on a mis chez nous le commerce des denrées, & qu'ils devinssent ainsi les fournisseurs de ceux qui les avoient approvisionnés si long-temps (1) ».

---

(1) Cette prédiction s'est accomplie ; l'agriculture & les revenus du sol en Angleterre n'ont pas cessé de faire des progrès durant les soixante-seize ans de cette liberté. Il y a deux observations bien remarquables à faire à cet égard ; c'est que l'Angleterre n'a pas éprouvé de disette dans cet intervalle, & que depuis 1764, où la liberté de l'exportation y a été suspendue, il y a eu des disettes & des séditions, comme dans tous les pays de régime prohibitif.

D'un autre côté, la France, qui s'étoit enrichie en approvisionnant si long-temps ses voisins du produit de ses récoltes, privée, sous Louis XIV, de la liberté du commerce des grains, vit diminuer successivement sa prospérité avec le revenu de ses biens-fonds, & plusieurs cantons de ses provinces fertiles tomber en friche. Depuis, on a pu compter une année de disette & de grande cherté sur six années communes ; ce qui a ruiné alternativement les campagnes & les cités. Il faut espérer que l'administration éclairée de Louis XVI, qui se rapproche toujours davantage des lois naturelles, effa-

Vous avez vu l'Angleterre, ma chère Eléonore, & vous avez pu remarquer qu'avec tous les défauts qu'on leur reproche, ſes habitans ont de grandes qualités & de grandes vertus. L'anglois eſt exceſſif; ſoit en bien, ſoit en mal, il paſſe communément les bornes ordinaires. Où il eſt bon, il excelle; où il eſt mauvais, rien n'eſt pire. Le bas peuple des villes y eſt brutal, inſolent, querelleur, féroce, facile à émouvoir, difficile à calmer; & cependant, le dirai-je? ce peuple eſt quelquefois capable de s'élever à de beaux ſentimens de juſtice & de généroſité. Il ſe montre ſenſible aux actions grandes & louables. Celui de la campagne a de la franchiſe & de l'humanité.

La plupart des grands en Angleterre, dédaigneux, bizarres, inſoucians, cherchent, comme tout bon anglois, à ſe diſtinguer, n'importe de quelle manière, & ſans trop choiſir les moyens qui les rendront remarquables. Cette façon de penſer, cette ſingularité commune dans le pays, qui peut quelquefois produire de grands effets lorſqu'elle ſe trouve jointe à un grand caractère, ne fait le plus ſouvent que des originaux. Mais l'anglois, brave, ſtudieux,

---

cera juſqu'aux traces des erreurs qui nous ont été ſi funeſtes. *Note de l'éditeur.*

honnête, qui s'éleve au deſſus des préjugés de ſa nation; mais celui qui ſe pénètre des ſentimens de l'amitié, qui ſe livre avec plaiſir au penchant de la bienfaiſancce, & qu'on voit encourager les lettres de ſa munificence & de ſa familiarité, celui-là mérite les applaudiſſemens des honnêtes gens de tous les pays; & c'eſt un hommage qu'on doit rendre à beaucoup d'anglois (1).

(1) On doit de juſtes éloges à la nation angloiſe, pour ſon aſſiduité & ſes ſuccès dans l'étude des ſciences, mais ſur-tout pour l'encouragement qu'ils donnent conſtamment aux arts utiles & à des entrepriſes honorables à l'humanité. Il s'eſt formé dans ce deſſein pluſieurs aſſociations à Londres, dont la plus célèbre eſt celle que nous appelons improprement d'*Emulation*. Les ſommes que fourniſſent tous les ans les généreux membres qui la compoſent, montent, dit-on, à près de cent mille livres de notre monnoie. Elles ſe diſtribuent en récompenſes à quelques gens de lettres, à des artiſtes, à des artiſans, &c. Les anglois ont porté la généroſité juſqu'à ſouſcrire pour les dépenſes d'un voyage de long cours, entrepris pour porter les commodités de la vie, comme volailles, cochons, chèvres, bêtes à corne, grains, fer, &c. à des peuples qui ne les connoiſſoient pas, & rapporter de leur pays des productions qui puſſent être cultivées en Europe à l'avantage de la ſociété. Ce voyage a été fait par le capitaine Cook, tué, il y a peu d'années, dans une iſle voiſine du détroit d'Anian.

Nous

Nous trouvâmes les hollandois tels qu'on nous les avoit dépeints ; graves dans la ſociété, froids dans leurs ménages, mais actifs dans leurs entrepriſes ; ſoigneux juſqu'au ſcrupule pour les faire réuſſir, & ne négligeant rien pour ſe procurer les moindres profits. Ils ſont, comme vous ſavez, les voituriers généraux des denrées & des marchandiſes de la plupart des nations connues, & ils tirent des gains conſidérables de ce trafic, en rendant de grands ſervices à l'agriculture & aux manufactures. Le petit nombre d'hommes qu'ils mettent ſur leurs vaiſſeaux, & la ſobriété de ces équipages, leur donnent le moyen de faire les tranſports à meilleur compte que les autres nations maritimes, & leur aſſurent, avec raiſon, la préférence du fret à l'avantage commun des chargeurs, des voituriers, & des acheteurs. Mais le commandeur remarquoit qu'on n'avoit pas une idée

---

Quel dommage qu'une nation capable de faire des actions auſſi louables, & qui s'intéreſſe ſi noblement au bonheur des peuples antipodes, qu'elle regarde comme ſes frères, manque, je ne dirai pas de généroſité, mais d'équité pour ſes deſcendans Américains & pour ſes voiſins les françois, contre leſquels elle ſe dévoue en quelque ſorte aux préventions les plus injuſtes, & montre une haîne qui contraſte ſingulièrement avec les actes que nous louons ici ! *Note de l'éditeur.*

juſte de la vraie cauſe des richeſſes des hollandois, lorſqu'on l'attribuoit ſeulement au négoce. « On ne leur voit, diſoit-il, qu'un petit territoire en Europe, & cependant leur opulence égale celle des états les plus floriſſans; & on en conclut que c'eſt le négoce qui les enrichit. Ils trouvent ſans doute des profits à s'en occuper, & à ſe faire les agens intermédiaires d'un commerce immenſe; mais on oublie que leur véritable commerce, celui qui leur fournit des productions qu'ils n'achètent que du travail, ſe tire de leurs établiſſemens dans les autres parties du monde; qu'ils vendent excluſivement les épiceries les plus précieuſes, dont ils poſsèdent le pays (1); & qu'enfin la mer, où ils font des pêches très-abon-

(1) Les hollandois ont fait juſqu'à préſent le commerce excluſif du girofle & de la muſcade, dont ils fourniſſoient tous les peuples de l'Europe. C'étoit pour eux une mine plus riche que celle du Potoſi. Ils avoient renfermé les arbres précieux qui produiſent ces épiceries, dans les iſles Moluques qu'ils poſsèdent, & prenoient grand ſoin d'extirper tous les ans dans les iſles déſertes des Indes, ceux que la nature libérale y faiſoit croître; mais on a trouvé le moyen d'en porter dans nos établiſſemens françois, & il eſt vraiſemblable que les hollandois ne feront bientôt plus le monopole de cette marchandiſe. *Note de l'éditeur.*

dantes, eſt pour eux un territoire du plus grand produit. Quant à leur territoire réel en Europe, il eſt cultivé avec une ſupériorité, & donne des produits auxquels nul autre peuple n'a pu encore atteindre ».

Les allemands ne ſont point commerçans comme les anglois, ni trafiquans comme les hollandois ; ils n'ont ni marine ni colonies, & cependant ils forment une nation tres-puiſſante & très-reſpectable. Cette puiſſance confédérée eſt compoſée de vingt peuples différens, qui reconnoiſſent différens chefs, rois ou princes, &c., ſubordonnés, pour l'intérêt général, à un empereur. Les intérêts, les droits, les prétentions de ces rois, princes, &c., fondés ſur des traités publics ou des conventions approuvées par le corps germanique, forment ce qu'on appelle *le droit public d'Allemagne*. J'en fis une étude particulière, parce que l'allemagne, ſituée au milieu de l'europe, ſe trouvant ſans ceſſe mêlée dans tous ſes différens, la connoiſſance de ſon droit public devient ſans ceſſe néceſſaire à ſes voiſins & aux publiciſtes de toutes les nations, & qu'un politique & un homme inſtruit ne doivent pas l'ignorer.

Nous ſavions que ſes habitans, qui paſſent pour un peu bruſques, ſont ſimples, francs, belliqueux. Nous nous convainquîmes, en les

fréquentant, que peu de pays fourniſſent des hommes plus robuſtes, plus patiens au travail, plus inventifs, & d'une ſociété plus facile. Ils aiment le vin & la bonne chère; mais ils aiment à en faire part à leurs hôtes, & ils exercent volontiers l'hoſpitalité.

Avant Jules-Céſar, qui, par oſtentation, fit mine de les attaquer; avant Druſus qui tenta de les aſſervir, ces peuples étoient connus par la force du corps, par la ſimplicité des mœurs, & par leurs vertus. Leur vaillance étoit redoutable. Ils ſervirent long-temps de rempart à la liberté de l'europe, réfugiée dans leurs forêts & dans les marais du nord, contre les entrepriſes audacieuſes de la tyrannie des romains. Enfin, ſoulevés contre cet eſprit d'uſurpation & de deſpotiſme, qui vouloit mettre aux fers tous les peuples connus, ils l'attaquèrent de toutes parts, détruiſirent l'empire de Rome, & fondèrent ſur ſes débris les monarchies puiſſantes qui ſubſiſtent encore. Les François deſcendent de ces braves Germains, & ſont encore le peuple de l'europe dont l'humeur & le caractère s'accordent mieux avec celui des allemands.

La diviſion de l'Allemagne ſous pluſieurs princes, qui nuit peut-être à ſa force politique, lui devient avantageuſe à bien d'autres

égards. Ailleurs une ſeule capitale abſorbe toute la féve de l'état, qui y cauſe un engorgement funeſte, tandis que le reſte, privé de ce ſuc nourricier, eſt dans la langueur. Ici la diſtribution s'en fait d'une manière plus profitable pour l'avantage commun. Pluſieurs cours brillantes ne ſont pas ſeulement un ornement pour ce pays, un débouché pour ſa nombreuſe nobleſſe; elles ſont encore un centre de richeſſes & de lumières, qui, en ſe diſtribuant aux environs, étendent par-tout avec plus d'égalité les connoiſſances & le bonheur. On ne voit point chez les allemands, comme chez leurs voiſins, une prodigieuſe différence entre les fortunes, d'immenſes tréſors d'un côté, & l'indigence de l'autre; il y a moins de millionnaires, & tout à la fois moins de pauvres.

Nous viſitâmes la plupart de ces cours; car manquer de voir, dans les voyages, les alentours des princes dont on parcourt les états, c'eſt négliger de connoître les mœurs des grands; comme ne voir que ces cours, c'eſt s'ôter les moyens de connoître la nation. Nous fûmes ſurpris de l'urbanité que nous trouvâmes partout, & de l'acceuil qu'on nous y fit. Les princes & les ſeigneurs n'employèrent avec nous d'autre langue que la nôtre, ſuivant l'uſage

conſtant de toute l'Europe envers le françois (1), qui, malgré la politeſſe dont ils ſe piquent, n'ont pas la même attention pour les étrangers. Nous eûmes ainſi lieu de nous convaincre que le reproche de rudeſſe qu'on fait aux allemands, ne peut tomber que ſur le bas peuple, dur & groſſier à la vérité, quoique pourtant ſans fiel & ſans malice.

Un reproche plus fondé qu'on fait à cette nation, c'eſt l'eſtime prodigieuſe qu'elle attache au privilége de la naiſſance, & l'eſpèce de ſuperſtition qu'elle a pour la nobleſſe. Le ſang d'un homme qui peut faire preuve de ſeize quartiers, lui ſemble d'une nature bien différente de celui qui coule dans les veines du roturier. Elle ne ſonge point que cette opinion eſt le fruit d'un ridicule préjugé; que les ſentimens élevés & la grandeur d'ame conſtituent la vraie nobleſſe, & qu'à ce titre un roturier peut être autant & plus noble qu'un

(1) A l'exception de la Cour de Rome & de celle d'Eſpagne, où l'étiquette de la gravité ne permet guère d'employer que la langue du pays; ce qui a forcé la branche de la Maiſon de France régnante en Eſpagne, de ne ſe ſervir, pour l'uſage ordinaire, que de l'eſpagnole. *Note de l'éditeur.*

comte palatin. Elle croit, au contraire, que ceux qui ſont nés avec le péché originel de roture, non ſeulement ne ſont pas comparables aux deſcendans d'un comte ou d'un baron, mais qu'ils ont été créés exprès pour leur être ſubordonnés & pour les ſervir.

Tout gentilshommes que nous étions, nous ne pûmes nous empêcher de trouver ces prétentions bien déraiſonnables; mais en blâmant cet orgueil, nous donnâmes de juſtes éloges à l'eſprit d'union & de concorde qui règne chez les allemands, malgré la différence des religions. On ſait combien les troubles qui ſe ſont élevés à ce ſujet ont cauſé de ravages & fait verſer de ſang. Aujourd'hui du moins, en attendant que la lumière éclaire & rapproche tous les eſprits, la charité ſemble réunir tous les cœurs; & puiſſe-t-elle un jour produire leur entière union dans ma patrie!

En paſſant en Italie, nous ne changeâmes pas ſeulement de climat; nous trouvâmes des mœurs & des manières différentes. L'allemand eſt ouvert, libéral, ſans détours, ſans défiance. L'italien eſt ſecret, fin, jaloux, prudent, économe; & la facilité de ſon eſprit, qui le rend propre à tout, le fait particulièrement réuſſir aux choſes d'agrément: mais quelquefois ſa diſcrétion le rend diſſimulé, ſa prudence, ſoup-

çonneux ; ſa jalouſie, perfide ; ſon économie, avare ; & ſouvent la fineſſe de ſon eſprit s'évapore en ſubtilités. La nation italienne eſt une des plus célèbres du monde, par ce qu'elle a jadis été, par les hommes rares qu'elle a produits, par la gloire de ſes conquêtes & de ſes ouvrages, & par les monumens qu'elle a élevés. C'eſt encore une des plus ſpirituelles & des plus recommandables, une de celles qu'on ſe plaît davantage à fréquenter.

Il eſt vrai qu'on parcourt moins l'Italie pour connoître les mœurs & le génie de ſes habitans, la nature des gouvernemens qu'elle renferme, la richeſſe de ſes productions, ſon crédit & ſes forces politiques, que pour voir un beau ciel, des ſites pittoreſques, un pays charmant, & pour connoître & admirer ſes monumens antiques & ſes chef-d'œuvres modernes. Mais ce beau pays ne doit pas faire ſeulement l'étude des artiſtes & des gens de goût, il eſt très-digne des regards & de l'attention des philoſophes. On peut remarquer en effet, que l'Italie, fameuſe par la célébrité de ſes héros, de ſes écrivains, & de ſes artiſtes, qui deux fois ont fait époque dans le monde, a gardé juſques dans ſa décadence une ſorte de majeſté qu'on ne trouveroit point ailleurs. Rome, deſtinée à dominer ſur les peuples, ne pouvant

plus les asservir par les armes, les a long-temps gouvernés par l'intrigue ; mais sa plus grande gloire sera toujours de les dominer par la religion ; & c'est ainsi qu'elle porte encore son empire dans tous les pays de la terre.

La confédération de l'Allemagne en fait un corps inébranlable, qu'on a pu quelquefois entamer, mais jamais renverser. Le flegme allemand fait mouvoir avec ordre la machine compliquée du gouvernement féodal : les esprits italiens au contraire, trop vifs & trop subtils, n'ont pas permis aux divers états de l'Italie de se former en un seul corps, ni même de se confédérer. La division amène la foiblesse : toutes ces belles contrées ont été successivement, & durant plusieurs siècles, la conquête du plus fort, ou du plus adroit. Mais la foiblesse interdit les efforts ; & cet état d'impuissance ne permet pas d'entrer dans les querelles des autres ; de là le repos & même la tranquillité, si d'impérieuses circonstances ne forcent pas d'en sortir. La foiblesse de l'Italie lui a donc procuré la paix, dont elle a long-temps joui ; & si quelques secousses passagères l'ont troublée, elle a bientôt recouvré le calme qu'elle avoit perdu : plus puissante, elle eût été peut-être moins heureuse.

Enfin, après avoir obſervé les villes & les campagnes de l'Italie, après avoir contemplé les monumens & les ſuperbes morceaux d'architecture, de peinture & de ſculpture qu'elle offre aux regards des amateurs, après avoir vu le carnaval à Veniſe, les cocagnes à Naples, & baiſé les pieds du pape (1) à Rome, nous quittâmes ce pays des beaux arts, où l'œil & l'oreille ſont ſouvent enchantés par le preſtige de leurs productions, emportant avec nous une haute idée des talens & des graces de cette nation polie; mais beaucoup moins ſatisfaits de ſon application aux arts utiles (2), & ſur-tout à l'agriculture, qui, négligée ou vexée par l'eſprit réglementaire & fiſcal, laiſſe en

(1) On ne baiſe plus les pieds du Pape. *Note de l'éditeur.*

(2) Il s'eſt fait à cet égard de grands changemens en Italie, où les arts utiles, & ſur-tout l'agriculture, ſont aujourd'hui ſecourus & encouragés. L'Archiduc Léopold, prince digne des plus grands éloges, le ſage Ganganelli & le Pape régnant Pie VI leur ont ôté bien des entraves, & ſe ſont immortaliſés par les travaux publics qu'ils ont entrepris dans ce deſſein. Il ſuffit de dire que le premier a fait deſſécher la Maremma, & Pie VI les marais Pontins, que des eaux croupiſſantes rendoient ſi nuiſibles aux provinces voiſines, & que ces marais défrichés ſervent maintenant à augmenter le nombre des hommes, qu'ils diminuoient autrefois. *Note de l'éditeur.*

friche une partie de ſes belles provinces, & ſur-tout les environs de Rome, qui nourriſſoient autrefois un peuple innombrable.

Arrivés à Malte, la conſidération dont mon oncle jouiſſoit dans l'ordre rejaillit ſur moi; le grand-maître, qui, quoique vieux, aimoit les jeunes gens & goûtoit ma converſation, m'admit dans ſa familiarité; & tout le temps que je paſſai auprès de lui, il me témoigna des bontés infinies. Toutes les langues (1) me virent avec complaiſance & me marquèrent de l'amitié. Je cultivois ſoigneuſement cette ſociété, auſſi douce que reſpectable, & je me promettois de goûter à loiſir tous les agrémens que l'iſle peut offrir (agrémens & plaiſirs dangereux quelquefois pour la jeune nobleſſe qui s'y rencontre), lorſqu'une maladie ſubite qui enleva mon oncle, me jeta dans la plus grande affliction, & me fit réſoudre à retourner en France. Le grand-maître, qui fut touché de ma douleur, me donna une preuve de ſa bienveillance, en me faiſant remiſe des effets qui lui apparte-

(1) L'ordre de Malte eſt compoſé des langues de Provence, de France, d'Auvergne, de Caſtille, d'Italie, d'Allemagne, & d'Angleterre, qui ne ſubſiſte plus que de nom (1).

[1] On y a ajouté depuis une langue de Pologne & une Anglo-Bavaroiſe. *Note de l'éditeur.*

noient dans la ſucceſſion de mon oncle. Je partis bientôt, conſterné de la perte que j'avois faite, mais pénétré de reconnoiſſance des témoignages d'attachement que j'avois reçus à cette occaſion.

Je me hâtois de revenir en France par l'Italie, lorſque, paſſant à Rome, une maladie grave m'arrêta dans ma courſe, & me mit à deux doigts du tombeau. Mon hôte, chez lequel j'avois déjà logé en allant à Malte, & qui m'étoit fort attaché, me donna tous les ſecours qui dépendoient de lui; mais voyant que ma maladie devenoit toujours plus ſérieuſe, & craignant qu'elle n'eût une funeſte iſſue, il crut devoir avertir les connoiſſances que j'avois à Rome, de l'état critique où je me trouvois. Je dois rendre ici juſtice à la nobleſſe romaine : tous ceux qui me ſurent malade s'empreſsèrent de me voir & de me faire mille offres de ſervices. Ils me rendoient de fréquentes viſites, & quelques-uns paſſoient une partie du jour & de la nuit auprès de moi.

Du nombre de ceux qui me rendoient ces offices d'amitié, étoit une jeune & aimable veuve, chez laquelle mon oncle m'avoit mené pluſieurs fois, & qui nous avoit toujours accueillis avec une politeſſe diſtinguée; elle étoit accompagnée d'un de ſes parens, & le plus

ſouvent d'une de ſes amies, lorſqu'elle venoit me rendre viſite. Elle me donnoit tous les ſoins qu'on peut avoir décemment pour un malade, & elle les continua juſqu'à ma convaleſcence. Je ne le remarquai pas d'abord, non plus que le public; mais dans un pays comme l'Italie, cette liberté s'éloignoit trop des uſages reçus, pour qu'on ne s'en aperçût pas. Le parent de la veuve ſur-tout, qui lui faiſoit ſa cour, le trouva fort mauvais; il me crut ſingulièrement favoriſé de cette belle, & réſolut de ſe venger, à la manière de beaucoup de gens de ſon pays, de la diſgrace imaginaire dont il me croyoit la cauſe. J'euſſe été la victime de ſa perfide jalouſie, ſans une grace particulière de la providence, qui me ſauva.

Lorſque ma ſanté fut entièrement rétablie, je voulus aller remercier tous ces amis généreux qui m'avoient donné tant de preuves d'affection, & je commençai le premier jour par les plus voiſins de ma demeure. Je ne pouvois, ſans affectation & ſans manquer à la politeſſe, me défendre d'aller chez la dame à laquelle j'avois des obligations ſi récentes; mais comme je crus devoir me conduire avec circonſpection, après les ſervices trop remarquables que j'en avois reçus, & comme elle demeuroit dans un quartier plus éloigné, je

remis au lendemain à lui faire ma visite. Cependant, pour ne laisser ni soupçon ni équivoque dans mes sentimens, je lui envoyai demander (par Dubois, valet-de-chambre de mon oncle, qui me suivoit en France) la permission de l'assurer de ma respectueuse reconnoissance au moment où elle seroit visible. J'avois résolu de ne m'y rendre qu'avec quelqu'un de mes amis.

L'amant de la veuve faisoit épier mes démarches; il jugeoit, d'après son idée, que je ne manquerois pas d'aller voir sa maîtresse dès que je sortirois; mais ayant appris que j'avois été ailleurs, il crut que je n'usois de cette discrétion que pour tromper les yeux du public, & que je profiterois sans doute de la nuit pour aller chez elle. En conséquence, il aposta des espions autour de mon logis, avec ordre de venir l'avertir dès que je sortirois, & il leur donna rendez-vous au coin d'une rue par laquelle je ne pouvois m'empêcher de passer pour arriver chez la dame.

Dubois sortit de l'hôtel sur la brune: il étoit de ma taille; on le prit pour moi. Aussi-tôt un espion le devança, un autre le suivit de près. Les assassins qui l'attendoient, & qui vouloient donner à la veuve le spectacle de ma mort, le laissèrent aller jusqu'à sa porte; mais

en cet endroit ils l'entourèrent; &, comme il ne ſe méfioit de rien & n'étoit pas ſur ſes gardes, ils en firent aiſément leur victime, en le perçant de vingt coups de poignard. Le malheureux tomba en ſe débattant & en criant de toutes ſes forces. On accourut à ſon ſecours, & les meurtriers, qui croyoient avoir accompli leur deſſein, voyant des domeſtiques ſortir de l'hôtel de la dame, s'éloignèrent rapidement; mais des Sbirres (1) qui paſſoient alors dans la rue, les voyant fuir, & jugeant avec raiſon qu'ils avoient fait le coup, les ſuivirent de loin pour connoître le lieu de leur retraite, pendant que quelques-uns vinrent aider à enlever le malheureux, qui n'avoit plus ni connoiſſance ni ſentiment.

La maiſon de la veuve étant la plus voiſine, on y tranſporta Dubois, qu'elle reconnut d'abord; & ſur ce qu'on lui apprit de ce qui venoit d'arriver, elle ſe douta de la vérité, & ſoupçonna le lâche auteur d'une action ſi noire; mais elle n'en fit rien paroître. Les chirurgiens viſitèrent les plaies du bleſſé qui reſpiroit encore, & en y mettant le premier appareil, les jugèrent preſque toutes mortelles. Elle vouloit garder Dubois chez elle; mais les ré-

(1) Les Sbires ſont des ſoldats de la garde du Pape.

flexions qu'elle fit ſur les cauſes de ſon accident, la déterminèrent à me l'envoyer.

Je venois de ſouper, & je rentrois dans ma chambre, lorſqu'on frappa rudement à la porte de la maiſon. Un moment après, j'entendis le bruit confus de pluſieurs perſonnes qui montoient vers mon appartement. Je ſortis ſur l'eſcalier pour ſavoir d'où venoit ce tulmute, & je penſai tomber de ſurpriſe en voyant le pauvre Dubois dans l'état où il étoit : c'étoit moins un homme qu'un cadavre ſanglant. Je le fis mettre dans ſon lit, après quoi j'appris de ceux qui l'avoient porté, ſa cruelle aventure. Les Sbirres, qui avoient ſuivi les meurtriers & accompagné Dubois juſques chez moi, me dirent qu'ils connoiſſoient la retraite d'un de ſes aſſaſſins, & qu'il ſeroit facile de l'arrêter ; mais qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit en obtenir l'ordre de la police.

Je récompenſai la vigilance des Sbirres, &, ſuivant leur conſeil, je ſortis ſur le champ pour aller avec eux chez le magiſtrat porter ma plainte de l'attentat qui venoit de ſe commettre. Mais paſſant près du palais de l'ambaſſadeur de France, je jugeai convenable d'en inſtruire ſon excellence, & de lui demander ſa protection, pour obtenir par ſon moyen une prompte

prompte juſtice. J'avois eu l'honneur de lui être préſenté par mon oncle. Je me fis annoncer; il vint au devant de moi, me fit entrer dans ſon cabinet, & me prévenant avec un ton de bonté qui relevoit encore les grandes qualités de ſon ame : « Je juge, dit-il, par l'heure où vous venez me voir, & ſur-tout par votre air, que vous avez quelque choſe d'extraordinaire à me communiquer, & je vous aſſure d'avance de tout l'intérêt que j'y dois prendre, & de tout mon crédit, ſi vous en avez beſoin ».

Je lui racontai le ſujet de ma viſite, & lui fis part de mes réflexions ſur les circonſtances qui avoient préparé ce meurtre. Il en fut indigné, & il me dit : « Je fais mon affaire de la vôtre, & j'eſpère que votre lâche ennemi recevra la peine qu'il mérite. Vous avez bien fait de vous adreſſer à moi; les crimes de la jalouſie ſont facilement excuſés dans ce pays. Le ſcélérat pourroit échapper; mais j'y mettrai bon ordre, s'il n'eſt déjà hors de la ville. Au reſte, continua-t-il, j'ai un conſeil à vous donner : il paroît que vous êtes aimé de la belle veuve & que vous l'aimez; il vous en coutera peut-être de vous en ſéparer; mais la prudence exige que vous quittiez Rome, où

la vengeance s'irrite & ſe multiplie par les diſgraces ».

J'aſſurai très-ſérieuſement ſon excellence, que j'ignorois ſi j'étois aimé de cette dame, & que je n'avois pour elle que l'eſtime & la reconnoiſſance la plus parfaite. « En ce cas, reprit-il, vous n'avez rien qui vous retienne. Je me charge des obsèques de votre homme; car je vois bien qu'il eſt mort ». Là-deſſus il fit appeler un de ſes ſecrétaires, & ayant écrit deux mots : « Allez vous-en, lui dit il, porter cette lettre au gouverneur, & aſſurez le, de ma part, de l'intérêt que je prends à monſieur, que vous accompagnerez ».

Le gouverneur donna ſes ordres en conſéquence, & deux des aſſaſſins furent pris la même nuit; mais le chef échappa pour le moment. Pour moi, pendant qu'on faiſoit cette recherche, je revins au logis, où je trouvai Dubois mourant, & je ne le quittai point, ſoit pour lui donner tous les ſoins qui dépendoient de moi, ſoit pour entendre ce qu'il voudroit me dire, en cas qu'il revînt à lui : mais je n'en pus tirer une ſeule parole; il demeura toujours ſans connoiſſance, & vers le point du jour il expira, me laiſſant le regret le plus

amer de ſa perte, dont je pouvois me regarder comme la fatale occaſion.

Le chagrin que me cauſa cet événement, & les triſtes réflexions qu'il faiſoit naître, me fourniſſoient de nouveaux motifs de hâter mon départ. Ainſi, après avoir écrit deux mots à la veuve qu'on me diſoit mortellement affligée, après m'être recommandé au ſouvenir de M. l'ambaſſadeur, je repris la route de France, où j'arrivai, pénétré de douleur des pertes que j'avois faites, & où j'appris bientôt, par une lettre de ſon excellence, tous les détails du meurtre que je viens de vous rapporter, & le ſupplice de ſon auteur.

Cette aventure m'avoit tellement prévenu contre les femmes, & contre les dangers qu'on peut trouver dans leur commerce, que j'évitois depuis toutes leurs ſéductions, que je dédaignois leurs charmes & me croyois invincible lorſqu'un ſeul de vos regards me montra toute ma foibleſſe, & me fit paſſer de la froideur de l'indifférence, aux tranſports du plus ardent amour.

Je vous crois, me répondit Eléonore; mais il me ſemble que votre modeſtie vous fait ſupprimer bien des circonſtances qui pouvoient orner votre récit. En me rapportant cette aventure qui eſt parvenue juſqu'à moi, vous

ne me dites point toutes les tentatives que fit la veuve pour gagner votre cœur. Je ſais qu'elle vous offrit ſa main & ſa fortune, qui étoit conſidérable, & que, ne trouvant point chez vous l'empreſſement qu'elle déſiroit, elle en eut un dépit qui pouvoit vous devenir funeſte, ſi le meurtre de Dubois ne vous y eût dérobé. Je n'ai pas jugé, repris-je, ces détails néceſſaires : pour le dépit de la dame, ſi elle en eut, elle le tint caché, & je ne devois pas ſoupçonner ce que la généroſité me défendoit de croire. Voilà des ſentimens dignes d'éloge, repartit Eléonore ; mais ſi je ne vous connoiſſois pas, la diſcrétion dont vous voilez cette aventure pourroit me laiſſer croire que vous l'étendez ſur d'autres, & que vous n'avez pas toujours été auſſi inſenſible que vous l'aſſurez. Je ſerois fâché, lui répondis-je avec un peu de chaleur, que ce que je viens de vous dire pût vous laiſſer quelque doute ſur ma ſincérité. Quand j'uſerois de retenue ſur des choſes qu'il eſt inutile de rappeler, il ne faudroit pas en conclure que je manquaſſe de franchiſe dans celles dont je conviens. Je ne connois mon cœur, je vous l'aſſure de nouveau, que depuis que je vous ai vue ; & toute la terre ne me feroit changer ni de ſentimens ni de langage. Mais votre complaiſance à m'écouter ne vous

laiſſe pas apercevoir qu'il eſt tard. Votre état & la fatigue de la journée doivent vous exciter au ſommeil. Allez donc vous repoſer, ma chère Eléonore; demain, ſi vous le ſouhaitez, je reprendrai mon récit. Je vous en prie, me dit-elle; je ſuis trop contente de ce que j'ai entendu, pour n'en pas déſirer la ſuite, & vous ſavez d'ailleurs tout l'intérêt que j'y prends.

CHAPITRE XV.

Suite de l'Hiſtoire du Chevalier des Gaſtines.

LE lendemain, les travaux commencés occupèrent ma journée. Nous ſoupâmes de bonne heure; & vers la fin du repas, je repris ainſi ma narration.

L'accueil plein de tendreſſe que je reçus de mes parens, les larmes qu'ils verſèrent avec moi ſur la mort de mon oncle, étoient une douce conſolation pour mon cœur. Eloigné de la maiſon de mon père depuis deux ans, il étoit bien naturel que je me livraſſe à la ſatisfaction de la revoir : mais ces ſentimens, en faiſant diverſion à ma douleur, en éloignoient ſeulement les accès. Je ne pouvois oublier que j'avois perdu le meilleur des parens, un bienfaiteur généreux, & ſur-tout un ami ſolide. Tout me le retraçoit dans le château que j'habitois. Ma triſteſſe perçoit malgré moi : mon père jugea que, pour la diſſiper inſenſiblement, il falloit m'occuper.

Mes frères étoient au ſervice. La France ſoutenoit alors la guerre contre toute l'Europe : convenoit-il que je reſtaſſe oiſif dans nos foyers?

On demanda de l'emploi pour moi, & j'obtins une compagnie dans le régiment de Thyanges. J'allai joindre en Flandre l'armée que commandoit le maréchal de Luxembourg, & je me trouvai à la bataille de Nerwinde, où je fus bleſſé. J'oſe dire que je me comportai dans cette journée meurtrière avec aſſez de diſtinction pour mériter les éloges de mes ſupérieurs; & comme on applaudiſſoit d'ailleurs à ma conduite, j'avois quelque raiſon d'eſpérer mon avancement; mais à la paix de Riſwick je fus réformé. Je rentrai dans le ſein de ma famille, heureux d'avoir fait mon devoir.

Quelque temps après mon retour de l'armée, mon père, qui ne pouvoit plus voyager à cauſe de ſon grand âge, m'envoya à Bordeaux pour y ſoutenir un procès important, eu égard à notre fortune. Une ſuite de ſervices réciproques l'avoit lié avec M. d'Aliban; il crut devoir m'adreſſer à lui. Monſieur votre père me reçut comme le fils d'un homme auquel il avoit voué la plus ſincère eſtime, & qu'il déſiroit le plus obliger. Il ne voulut pas que j'euſſe d'autre maiſon que la ſienne, & je fus dès-lors établi chez lui, comme ſi j'avois l'honneur d'être de ſa famille. Il étoit ſeul alors, vous étiez à la campagne. Ma ſociété parut lui faire plaiſir,

& il ſe trouva qu'une conformité de goûts m'attira ſa confiance & ſon amitié.

Il ne tarda pas à me parler de ſa fille avec une tendreſſe qui me charma, mais avec un enthouſiaſme que j'aurois pris pour la prévention d'un père ſenſible, ſi tous ceux qui vous connoiſſoient, n'avoient tenu le même langage par la force de la perſuaſion & ſans intérêt particulier. Renfermé dans le cercle des ſoins qu'exigeoit mon affaire, je n'avois d'autre ſociété que celle de M. d'Aliban; & l'incomparable Eléonore étoit le ſujet ordinaire des converſations. Je dois oublier, en parlant de vous, que c'eſt à vous que je parle; & je me garderois bien de répéter les éloges que j'ai entendus, ſi vous pouviez me ſoupçonner d'avoir le deſſein de vous flatter. La beauté d'Eléonore excitoit les cris de l'admiration: on l'oublioit, lorſqu'il s'agiſſoit de ſon eſprit & de ſes talens: quant à la bonté de ſon cœur & à la grandeur de ſon caractère, c'étoit un enthouſiaſme général. J'écoutois d'abord avec le ſimple intérêt que je devois prendre à la fille d'un homme que je reſpectois beaucoup; mais je ne ſais quel ſentiment de curioſité, qui ſembloit préſager ce qui m'arriva, me donna bientôt une ſorte d'impatience de connoître

de près celle dont on me parloit si favorablement.

Quand vous arrivâtes de la campagne, j'étois sorti. Je ne vous vis que le soir à souper; mais ce fut avec une émotion & un trouble extraordinaires. Ce moment est trop présent à ma pensée, pour l'oublier jamais. Je ne saurois pourtant vous rendre compte de l'impression que vous fîtes sur moi. Je vous saluai, je crois, d'un air fort embarrassé. Vous me répondîtes avec une modestie ingénue, dont je fus enchanté. J'étois si extasié de vous voir, que je ne mangeai point. Je ne m'occupois que de vous. Si vous leviez les yeux sur moi, un feu brûlant couroit dans mes veines; si vous parliez, j'écoutois la bouche ouverte, empressé de recueillir vos moindres paroles. Je ne savois ce que je devois le plus admirer en vous, ou cette grace répandue sur toute votre personne, ou ce son de voix qui pénétroit jusqu'au cœur, ou ces yeux dont les premiers regards m'avoient subitement embrasé, ou la raison & le sentiment qui éclatoient dans tous vos discours.

Je commençai dès-lors à connoître que ces éloges, qui m'avoient d'abord paru suspects d'exagération, étoient [illegible]utant au dessous de la vérité; & lorsque, rentré dans ma chambre, je voulus me rendre compte des sentimens que

j'éprouvois, je fus ſurpris & épouvanté de trouver dans mon cœur les ſymptômes les moins équivoques de la paſſion la plus violente. Je ſentis que je n'étois plus à moi ; que déſormais je dépendois tout entier de la volonté d'un autre, & je fus humilié de voir qu'un inſtant eût ſuffi pour m'enchaîner à jamais. Qu'eſt devenue, me diſois-je, cette indifférence, ou plutôt cette inſenſibilité que j'ai gardée juſqu'à préſent, & dont je faiſois parade ? Et quel ſecours puis-je tirer de ma raiſon, dont je me croyois ſi ſûr ? Ah ! philoſophie, que vous avez peu de force contre les paſſions ! Vous nous inſpirez dans le calme une confiance ſans bornes ; mais vous nous abandonnez lâchement dans le combat. Je ſuis donc dans le cas de ces hommes puſillanimes, dont la foibleſſe me faiſoit pitié ; & je ſuis beaucoup moins excuſable qu'eux, car je vois tous les périls où je m'engage, ſans que j'oſe m'en éloigner.

En faiſant ces réflexions, je me promenois à grands pas dans ma chambre. Cependant, honteux de céder ſi facilement à une première impulſion, je me mis à examiner ce que je pouvois faire pour me dérober à cette paſſion naiſſante. Mademoiſelle d'Aliban, me diſois-je, eſt une fille unique, fort riche. Je ne ſuis qu'un mince cadet, voué en quelque ſorte au

célibat. M'appartient-il d'aſpirer à ſa main ? nos parens approuveroient-ils ma tendreſſe ? Les miens ne doutent pas de la conſtance de ma vocation, & me verroient quitter l'ordre de Malte avec beaucoup de peine, lorſque je ſuis à la veille de m'y avancer (1). Le père d'Eléonore a promis, dit-on, la main de ſa fille au fils d'un ami qui jouit aux Indes d'une immenſe fortune; il ne voudroit point pour moi manquer à ſa parole.

Sans eſpérance d'épouſer Eléonore, dois-je céder à mon penchant ? dois-je me flatter de l'attendrir, &, vil ſéducteur, employer tous les moyens pour ſurprendre ſa volonté, en me rendant indigne de l'amitié de ſon père & de ma propre eſtime ? Pourrois-je d'ailleurs réuſſir dans ce lâche projet ? Eléonore n'eſt pas d'un caractère à ſe laiſſer ſéduire. Elle n'eſt pas une de ces perſonnes qui, ne ménageant rien pour plaire & pour s'attirer des hommages, tombent quelquefois dans les piéges qu'elles ont tendus elles-mêmes. Si j'en dois juger ſur ce qu'on m'en a dit & ſur ce que j'ai vu, elle eſt auſſi

(1) Je devois faire bientôt mes caravanes; & l'amitié du Grand-Maître, jointe au ſouvenir de mon oncle, me donnoit lieu d'eſpérer que, quoique jeune, je ſerois bientôt nommé à quelque commanderie.

ſage que belle; & ſa vertu, que la ſolidité de ſon eſprit a fortifiée d'excellens principes, ne ſe démentiroit point en ma faveur.

Le ſeul parti qu'il me reſte à prendre pour ſauver mon repos, c'eſt de fuir promptement un objet ſi dangereux pour moi. Je ne l'ai vue qu'un inſtant, & je brûle : que ſera-ce donc, ſi je me livre au plaiſir de la voir ſans ceſſe, & ſi je découvre dans ſon eſprit & dans ſon caractère de nouveaux motifs de l'aimer? Mais comment pouvoir m'éloigner décemment de cette maiſon? Je ne puis partir de Bordeaux, que notre affaire ne ſoit finie; & tant que je ſerai dans cette ville, il ne me conviendroit pas de ſortir de chez mon hôte, ſans en pouvoir alléguer une juſte raiſon. Après tant de politeſſes que j'ai reçues de cet ami, quitter ſa maiſon & ſa ſociété, m'éloigner de lui quand ſa fille arrive, c'eſt montrer de la bizarrerie, c'eſt me rendre coupable envers eux d'une ingratitude au moins apparente.

Le danger étoit preſſant, & ces réflexions peu ſolides; mais la paſſion commençoit à troubler ma raiſon, & je ne voyois plus les choſes dans leur vrai jour. Je trouvai ce raiſonnement aſſez juſte pour en conclure que je ne devois pas me déterminer ſi bruſquement dans une affaire de cette importance; & bientôt chan-

celant dans ma première réſolution, je cherchai un tempérament qui pût accorder la décence & le devoir. Je ne quitterai point cette maiſon, me dis-je; mais j'y demeurerai le moins que je pourrai. Mon procès me ſervira d'excuſe; d'ailleurs j'éviterai de fixer les yeux ſur Eléonore, & de converſer particulièrement avec elle. Ces précautions éteindront peut-être mon amour, ou du moins en arrêteront les progrès. Inſenſé! je ne voyois pas que raiſonner avec la paſſion, c'eſt ſe mettre dans le danger infaillible d'en être vaincu, & que pour peu qu'on l'écoute, elle triomphe!

Avec tout cela néanmoins je n'étois pas content de moi, je me faiſois de ſecrets reproches qui ne me laiſſoient pas tranquille. On ne paſſe pas ſi bruſquement du calme de l'indifférence à l'orage des paſſions, ſans éprouver dans cette viciſſitude un mal-aiſe bien pénible. Tant de mouvemens contraires, tant de combats ne me permirent pas de repoſer. Je paſſai la nuit dans cette agitation, ſans fermer la paupière. Je me levai tout occupé de votre idée, toujours plein du trouble qu'elle me cauſoit, & pourtant dans le deſſein de vous éviter & de demeurer toute la journée hors de la maiſon; ce que je fis en effet. Mais je revins ſouper; &, ce que j'aurois dû prévoir, je m'enflammai

davantage en vous revoyant, & je ſortis d'auprès de vous éperdu & hors de moi-même. Cependant je réſolus de me taire, & j'eus aſſez de force pour impoſer ſilence à mes ſentimens. Mais ſans ceſſe obligé de réſiſter à mon inclination qui croiſſoit toujours, & me conſumant en vains efforts, je perdis peu à peu l'appétit & le ſommeil; mon humeur changea, je devins ſombre & mélancolique; & après avoir quelque temps langui dans cet état, je tombai ſérieuſement malade.

Avant cet accident, un changement ſi remarquable dans mon humeur avoit frappé Monſieur votre père. Il fut touché de ma triſteſſe, & ſoupçonnant que j'avois dans l'ame un chagrin rongeur, il mit en uſage toutes les careſſes & les inſinuations de l'amitié, pour m'arracher mon ſecret & connoître ma peine: mais je ne me laiſſai point pénétrer, & quoique ſenſible à ces preuves d'attachement, je réſiſtai à toutes ſes inſtances. Je ſentois alors que je ne devois plus tenter de me vaincre. Je connoiſſois en même temps l'inutilité de mon amour. Je voulois mourir victime de ma délicateſſe; & la réſolution de mourir pour vous flattoit ſinguliérement mon imagination exaltée. Ainſi, j'aimai mieux céder au mal, que de me dévoiler. Je crois que vous & Monſieur votre père, vous

ne vous doutiez pas alors de mes ſentimens, & qu'il a été long-temps ſans les connoître.

« Pardonnez-moi, me répondit Eléonore, mon père ne tarda pas à en être inſtruit. Et par qui pouvoit-il l'être, lui répliquai-je, puiſque je n'en avois fait confidence à perſonne? Par vous-même, repartit Eléonore; & je vais vous raconter à ce ſujet une anecdote que ſans doute vous ignorez.

» Votre maladie, qui ne fut d'abord qu'une petite fièvre, devint bientôt ſi violente & ſi dangereuſe, que tous ceux qui vous connoiſſoient en furent alarmés. Une fièvre aiguë ne vous quittoit pas. Les redoublemens devinrent terribles; vous tombâtes dans le délire. Mon père, qui vous aimoit, bien affligé de votre ſituation, non ſeulement vous faiſoit donner tous les ſecours qui dépendoient de lui; mais lui-même il prenoit ſoin de vous. Vingt fois le jour, près de votre oreiller, il cherchoit, quand vous pouviez l'entendre, à vous conſoler par ſes diſcours, ou du moins à vous diſtraire par ſa préſence. Je partageois le chagrin de mon père, & je l'accompagnois d'autant plus volontiers lorſqu'il alloit vous voir, que nos viſites vous faiſoient plaiſir, que vous nous appeliez dans les tranſports de votre dé-

lire ; & qu'alors même notre préſence ſembloit vous ſoulager.

» Cependant la cauſe de votre maladie demeuroit inconnue. J'ignorois vos ſentimens pour moi ; & mon père, qui, loin de les ſoupçonner, ne vous en croyoit pas ſuſceptible, n'avoit garde de remonter juſqu'à ce principe. Mais un ſoir que nous étions l'un & l'autre près de votre lit, lorſque l'ardeur de la fièvre égaroit vos penſées ; le myſtère de votre cœur ſe montra tout entier dans vos diſcours. Vous nous fites l'aveu de votre amour ; vous nous apprîtes les combats de votre ame, & la généreuſe réſolution que vous aviez priſe de ſacrifier votre repos & votre vie même, à ma tranquillité & à mon bonheur, & de périr victime de votre ſilence, plutôt que de manquer aux lois de la délicateſſe & du devoir.

» Nous vîmes alors dans l'excès de votre mal celui de votre paſſion, & cette étrange découverte nous fit éprouver des ſenſations différentes. J'en fus frappée d'étonnement, & émue de pitié ; & mon père, non moins ſurpris que moi, en admirant votre courage, ſe trouva vivement affligé, par la conſidération des ſuites que pouvoit avoir ce prodigieux attachement. Senſiblement touché de votre ſituation,

ſituation, il ne pouvoit s'empêcher de vous plaindre ; mais ne devant point approuver votre amour, après les engagemens qu'il avoit pris pour moi, il ne ſavoit comment ſe comporter.

» Il étoit tout à la fois pénétré de votre état, & gêné par votre préſence ; il craignoit que la perſonne qui prenoit ſoin de vous, n'eût compris ce que vous veniez de nous dire; il craignoit ſur-tout de me voir trop ſenſible à votre mal. Cette crainte lui donna même des ſoupçons ; il me regarda fixement, & remarquant ſur ma phyſionomie trop ingénue l'intérêt que vous m'inſpiriez, il penſa qu'attendrie par votre amour, je conſentois à y répondre, & il m'en témoigna ſon mécontentement d'une manière qui me cauſa bien du chagrin. Il finit en me conſeillant de ne plus viſiter le malade : je lui promis d'obéir. Je connoiſſois mon père bon à l'excès, & m'aimant plus que lui-même, mais ayant par fois des fantaiſies, & ne ſouffrant point alors de contradiction. Si j'avois voulu combattre ſon ſentiment, il auroit pu me ſuppoſer une inclination décidée ; il étoit plus ſimple de lui céder.

» Peu de temps après, vos parens, avertis du danger de votre ſituation, envoyèrent un

de vos frères à Bordeaux: il vous trouva mieux lorſqu'il arriva; votre état donnoit chaque jour plus d'eſpérance. Votre jeuneſſe vous tira d'affaire. On vous mena à la campagne pour rétablir votre ſanté. Vous y changeâtes ſans doute de réſolution, puiſque vous jugeâtes à propos de m'écrire pour me déclarer votre tendreſſe ».

Un changement imprévu de circonſtances, répondis-je à Eléonore, me donnoit la liberté de vous découvrir mon cœur. Je venois de faire la perte la plus ſenſible. Mon père & ma mère étoient morts ſubitement, à peu de jours l'un de l'autre. Mon frère aîné, qui me porta cette triſte nouvelle, différa de me l'annoncer juſqu'à ce qu'il me crût aſſez rétabli pour en ſupporter le rude coup. Je fus pénétré de la douleur la plus vive; rien ne pouvoit me conſoler.

Cependant il me falloit partir, pour me réunir au reſte de ma famille. J'étois devenu libre de diſpoſer de moi; j'allois m'éloigner de vous. Je crus, dans cette circonſtance, devoir vous faire l'aveu de mes tendres ſentimens. Je voulois, s'il étoit encore poſſible, prévenir votre conſentement au mariage que Monſieur votre père avoit en vue. Quoique réſolu de vous aimer toute la vie, je voulois impoſer un éternel ſilence à mon amour, ſi ce mariage vous convenoit. Mais, dans le cas où vous

refuſeriez de vous lier à un homme que vous ne connoiſſiez pas, je croyois pouvoir vous offrir mes vœux. Jeſpérois que ſi vous les receviez, Monſieur votre père, qui penſoit d'une manière généreuſe, ne voudroit pas contraindre votre inclination, & ne regarderoit pas de ſi près à ma fortune, quelque mince qu'elle fût auprès de la vôtre. Voilà ce qui me porta à vous écrire. Il eſt vraiſemblable que ma lettre ne vous plut pas, car vous ne fîtes point de réponſe. Je l'attendis en vain durant quelques jours. Je fus obligé de partir ſans rien apprendre à ce ſujet. Je ne ſais pas même encore ce que vous penſâtes alors de cette démarche.

« Votre lettre, me dit Eléonore, me cauſa de nouvelles peines; je l'avois reçue ſans conſéquence, parce que j'ignorois ce qu'elle contenoit, & que je n'avois rien à me reprocher à votre égard. Cependant, ſi je ne vous aimois pas, je prenois beaucoup d'intérêt à vous : cela me donnoit un juſte motif de curioſité, & le déſir de vous rendre ſervice. Dans cette diſpoſition, je ne me refuſai point à ouvrir votre lettre, & je commençois à la lire lorſque mon père entra dans ma chambre & me ſurprit faiſant cette lecture. Sa façon de penſer m'étoit connue; je fus embarraſſée en le voyant. Mon père s'en aperçut; il voulut ſavoir ce

que je liſois, & me tirant le papier de la main, il découvrit tout le myſtère, & ne douta point que je ne vous euſſe autoriſé à me faire cette déclaration.

» Mon embarras, trop viſible, juſtifioit en quelque ſorte cette idée de mon père; ainſi je fus peu ſurpriſe de la lui voir adopter: mais je fus amèrement affligée des conſéquences qu'il en tira, & des reproches qu'il me fit. Il m'accuſa de déſobéiſſance & d'ingratitude, & prétendit que je ne me refuſois point à le bleſſer dans l'endroit le plus ſenſible, en le mettant dans le cas de manquer à ſa parole & aux engagemens qu'il avoit pris. Jamais mon père ne m'avoit parlé ſur ce ton: il m'avoit toujours paru content de ma conduite; je l'aimois tendrement. Je vous laiſſe à penſer ſi je fus touchée de ſa douleur & de ſes plaintes. Je l'aſſurai de mon innocence avec toute la candeur dont j'étois capable, & mes larmes lui témoignèrent ma vive ſenſibilité.

» Mon père parut ému de ce ſpectacle; mais il me dit qu'il n'y avoit qu'une choſe qui pût le raſſurer ſur mon compte. Je viens de recevoir, continua-t-il, des lettres du jeune homme que je vous deſtine; il eſt arrivé en Angleterre, où il eſt retenu par des affaires de la plus grande importance. J'ai

réſolu de l'aller joindre avec vous, ſi vous y conſentez. Votre réponſe va me montrer quel fond je dois faire ſur la confiance & la tendreſſe que vous dites avoir pour moi. Comme je puis renfermer en peu de temps toute ma fortune dans mon porte-feuille, il ne me ſera pas difficile de partir bientôt. C'eſt de votre déciſion, ma chère fille, que dépend le repos & le bonheur de votre père. Je ne veux pas contraindre, mais éclairer votre volonté, & en conſéquence je vous prie de conſidérer que celui que je vous deſtine n'eſt pas ſeulement un des plus riches particuliers du monde, un jeune homme des plus accomplis, mais le fils de mon ami le plus intime & le plus tendre. Pour m'acquitter envers cet ami, qui m'a rendu les plus grands ſervices, je lui ai promis de vous unir à ſon fils. Aurois-je mal auguré de votre docilité? Si votre approbation ratifie ma promeſſe, ſi l'alliance que j'ai jurée peut avoir lieu, je ſuis dans le deſſein de vous ſuivre chez mon gendre, pour paſſer le reſte de mes jours dans la douce ſociété des perſonnes qui me ſeront les plus chères ».

Je ne pouvois, après cela, me diſpenſer d'obéir. J'aſſurai donc mon père de toute ma

ſoumiſſion. Il m'embraſſa, comblé de joie, & me dit, que dès ce moment il ſe regardoit comme le plus fortuné des pères, & qu'il n'oublieroit jamais la déférence que je lui montrois. En me quittant, il alla prendre des meſures & préparer toutes choſes pour paſſer en Angleterre, & terminer ce mariage, qu'il avoit ſi fort à cœur.

« Chère Eléonore, lui dis-je, je vois à préſent la cauſe du froid accueil que Monſieur votre père me fit ſur le vaiſſeau : je vois également celle de l'indifférence que vous m'y témoignâtes. Je conviens en ce moment, qu'après les inſtances de Monſieur votre père, vous ne pouviez vous dérober à ce qu'il exigeoit de vous, & que votre ſoumiſſion eſt un acte digne de votre cœur vertueux & plein de tendreſſe filiale; mais je n'en eus pas alors la même idée. Je penſois que la déclaration que je vous avois faite ayant tous les caractères de l'honnêteté, vous aviez pu la recevoir ſans en être offenſée, & que ſi après cela vous ne penchiez pas en ma faveur, vous pouviez au moins, ſans manquer à la bienſéance, ne pas donner votre parole de préférer mon rival. Cette opinion, jointe à la certitude que vous aviez reçu ma lettre, me laiſſoit une ſorte d'eſpérance

qui me rendit des forces, & me permit de retourner plus tranquille au domicile de mes parens.

Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Il n'y avoit pas quinze jours que j'étois arrivé, qu'une lettre de Bordeaux m'apprit le deſſein de Monſieur votre père, & votre prochain départ. Je ne ſaurois vous exprimer le trouble & le chagrin que me cauſa cette nouvelle. Oui, m'écriai-je, ſi je perds Eléonore, je perds le jour; ſans elle je ne puis exiſter. Il n'y a point à délibérer ſur ce que je dois faire. Les conſeils de la prudence ne ſont plus de ſaiſon. Je veux ſuivre Eléonore juſqu'au bout du monde. Elle n'eſt pas encore dans les bras d'un autre. Qui ſait s'il ne ſurviendra pas quelque événement heureux pour ma tendreſſe? Quoi qu'il arrive, je jouirai du moins de l'avantage de reſpirer le même air qu'elle, & de la voir quelquefois. S'il ne m'eſt plus permis alors de lui dire que je l'aime, aucune loi, aucune puiſſance du monde ne peut m'empêcher de l'aimer & de ſoupirer pour elle, en reſpectant ſa délicateſſe & honorant ſa vertu. C'eſt ainſi que la paſſion, dont je n'étois plus maître, m'emportoit ſans réflexion, comme ſans réſiſtance.

J'allai ſur le champ trouver mon frère, l'héritier de la maiſon, dont j'étois beaucoup aimé.

Je lui dis, qu'une affaire d'honneur m'obligeant de retourner au plus vîte à Bordeaux, je le priois de me donner le plus d'argent qu'il pourroit pour les dépenſes de ce voyage; qu'il n'obligeroit pas un ingrat, & que d'ailleurs je lui en tiendroit compte ſur ma légitime. Mon frère m'aſſura que je faiſois tort à ſon amitié, en lui offrant ſous condition l'occaſion de m'obliger; qu'il me fourniroit volontiers tout ce qui m'étoit néceſſaire; mais il étoit alarmé du trouble où il me voyoit, & il me demandoit en grace de lui en dire le ſujet; qu'au reſte, ſi je pouvois ſuſpendre mon départ, je ferois très-ſagement d'attendre que ma ſanté fût parfaitement rétablie. Je remerciai mon frère de ſes bontés pour moi, & m'excuſai de lui apprendre le motif de mon voyage. « J'en ai un fort preſſant » continuai-je, mais c'eſt un ſecret que je ne puis vous révéler encore: je n'ai eu cependant ni querelle ni diſpute, comme je vois bien que vous le craignez; il s'agit ſeulement de parer à une grande perte dont je ſuis menacé; & quant à ma ſanté, j'eſpère que le mouvement lui ſera ſalutaire, & qu'ainſi le voyage ne fera que la fortifier ».

Pourvu de l'argent que me donna mon frère, je partis le même jour, & quittant mes chevaux pour en prendre à la première poſte, j'arrivai

le lendemain à Bordeaux. Mais, quelque diligence j'euſſe faite, j'étois arrivé trop tard, & je penſai me déſeſpérer en apprenant que vous étiez partie, & qu'il n'y avoit pas de vaiſſeau prêt à faire voile pour l'Angleterre. Une ame commune, intimidée par la perſpective que j'avois devant moi, & rebutée par les obſtacles & les peines ſans nombre qu'elle me préſentoit, eût ſans doute abandonné le deſſein de vous pourſuivre; une ame ſublime, guidée par les conſeils de la ſageſſe, auroit réprimé les élans de ſa paſſion; & ſe fût contenue dans de juſtes bornes. La crainte ni la prudence ne purent me retenir: je mépriſai la voix de la raiſon, qui me crioit que l'entrepriſe de courir ſur vos traces ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes pour moi: ainſi, rejetant ces ſages conſeils, & comptant pour perdu tout le temps que je n'employois pas à vous ſuivre, je ne m'occupai que des moyens de vous rejoindre au plutôt. J'écrivis à mon frère que je quittois la France, & lui renvoyai mon domeſtique: après quoi je repris la poſte pour me rendre à la Rochelle. J'y trouvai par haſard un navire anglois tout prêt à partir pour Londres, ſur lequel je m'embarquai, & qui fit voile le même jour.

J'aurois voulu que, pour ſervir mon impa-

tience, les vents & les flots, de concert, euſſent porté le navire à ſa deſtination auſſi vîte que la penſée; mais le ciel en ordonnoit autrement. Nous fûmes à peine dans la Manche, qu'un vent violent de ſud-oueſt nous emporta malgré nous à travers le canal; & après nous avoir fait craindre cent fois d'être jetés ſur les côtes de Flandre, nous fit aborder à la Brille. Jugez combien j'étois déſolé de ce contre-temps, particulièrement cruel dans la circonſtance, & combien il me parut affreux après ce que j'appris à l'auberge où j'allai loger.

Un négociant Bordelois qui arrivoit d'Angleterre, auquel j'eus occaſion de parler, & à qui je demandai des nouvelles de M. d'Aliban, me dit que le père & la fille étoient arrivés à Londres; qu'elle y devoit épouſer un homme exceſſivement riche, & que vraiſemblablement ce mariage ne tarderoit pas à ſe faire, parce que celui-ci, qui avoit un emploi conſidérable & de grandes poſſeſſions aux Indes, étoit preſſé d'y retourner. Je lui fis cent queſtions ſur mon rival, ſur le temps où il penſoit qu'il dût partir, ſur le port où il devoit s'embarquer; mais je ne pus recevoir de mon compatriote aucune lumière là-deſſus, & je ne tirai de toutes ſes réponſes qu'une anxiété plus inſupportable.

Je n'avois pas beſoin d'un nouvel aiguillon

pour hâter mon départ. Le capitaine anglois jugeant à propos de s'arrêter quelques jours à la Brille, je profitai du premier paquebot qui partit, pour arriver où mes vœux m'appeloient, & enfin j'eus la ſatisfaction de deſcendre en Angleterre. Il étoit nuit quand nous entrâmes au port d'Harwick. Si j'avois voulu prendre un gîte dans la ville pour me repoſer juſqu'au lendemain, je n'aurois peut-être pas eſſuyé l'accident qui m'arriva: mais je vous voyois ſans ceſſe ſur le point de m'être enlevée; l'idée de votre mariage déchiroit mon cœur, & je m'empreſſois ardemment de vous retrouver, comme ſi ma préſence pouvoit rompre cette union & changer votre deſtinée. Je ne voulus donc pas m'arrêter un moment; je pris la poſte pour aller à Londres, & je courus toute la nuit.

Je n'étois déjà plus qu'à quelques lieues de cette grande ville, lorſqu'à un mille de l'endroit où nous avions changé de chevaux, celui du poſtillon qui me devançoit ayant bronché, tomba rudement & ſe caſſa une jambe. Cet événement imprévu ſuſpendit ma courſe. Le poſtillon retourna à la poſte prendre un autre cheval, tandis que je demeurois ſur le chemin à l'attendre, en gardant les harnois du courſier eſtropié; mais durant ce temps-là, des voleurs

qui cherchoient capture, me voyant ſeul, m'entourèrent auſſi-tôt, & le piſtolet à la main me demandèrent poliment la bourſe ou la vie. Je ne pouvois entreprendre de leur réſiſter, n'ayant pour toute arme que mon épée : j'eſſayai de les émouvoir, en leur diſant que j'étois un étranger, & que, s'ils me dépouilloient, je demeurerois ſans la moindre reſſource dans leur pays.

Ma harangue fut ſans effet, ou plutôt elle n'eut qu'un mauvais effet; car, à mon accent, les voleurs m'ayant reconnu pour françois, ſe firent une maligne joie de me fouiller par-tout, & m'enlevèrent tout mon argent, contre l'uſage des voleurs de grands chemins en Angleterre, qui ſe contentent de ce qu'on leur préſente. Cependant, en me quittant, ils me rendirent quelques pièces comme par charité; mais ils me dirent en ricanant, qu'un *frenche-dog* (1) n'étoit pas digne de la compaſſion des anglois; que ſes biens étoient toujours de bonne priſe; qu'ils vouloient néanmoins ſe montrer généreux à mon égard, pour me prouver que les anglois nous ſont toujours ſupérieurs, & que dans cette vûe ils me donnoient quatre guinées; ce que je ne ferois pas ſans doute, ajoutèrent-ils no-

(1) Chien de françois.

blement, ſi j'avois l'honneur d'être voleur dans mon pays, & que je puſſe diſpoſer de leur bourſe. Après ce beau diſcours, ils s'éloignèrent, me laiſſant dans l'humiliation de mon aventure & bien chagrin de la perte de mon argent, non par rapport à elle-même, mais par les ſuite qu'elle devoit avoir dans ma fâcheuſe poſition.

Le poſtillon revint enfin de la poſte. Sans m'amuſer à faire d'inutiles plaintes, je repris le chemin de Londres, où nous arrivâmes vers les ſept heures du matin. Il n'y avoit pas cinq ans que j'avois quitté cette ville; j'en connoiſſois le local: j'aurois pu vous trouver, ſi j'avois ſu votre auberge, ou même le quartier où vous étiez logée; mais l'ignorant abſolument, j'étois obligé d'employer le miniſtère d'autrui pour pouvoir le découvrir. Cependant le vol qu'on m'avoit fait me laiſſant preſque ſans reſſource, il falloit, avant toutes choſes, me procurer des ſecours, ſans leſquels on ne fait rien. Je crus devoir en cette occaſion m'adreſſer à quelques ſeigneurs que j'avois connus dans mes voyages, & je me préſentai à leurs hôtels; mais ils étoient à la campagne, ou déjà ſortis pour aller en ville. Je ne trouvai qu'un Lord, que j'avois vu en Italie, & avec lequel je m'étois lié fort étroitement. Je pouvois penſer que

celui-ci me tiendroit lieu des autres, & qu'il auroit la plus grande ſatisfaction à m'embraſſer. Je me fis donc annoncer avec confiance, ne doutant pas de ſon empreſſement à m'obliger; mais, ce que vous aurez peine à croire, il ne ſe ſouvint pas de mon nom. Il me reçut avec la froideur la plus dédaigneuſe, ne me dit que quelques mots, & prétextant une affaire qui l'obligeoit de me quitter ſur l'heure, il ſortit, & me laiſſa plein de confuſion.

Je ſortis auſſi-tôt de ſon hôtel, bien réſolu de ne pas m'expoſer une autre fois à cette honte; & le cœur ulcéré de la fierté de ce Lord, je rêvois à la bizarrerie du ſort qui m'y avoit expoſé, lorſque je fus rencontré dans la rue par un homme qui, me regardant fixement, vint à moi les bras ouverts, & m'embraſſant avec chaleur, me dit qu'il regardoit cette rencontre comme très-fortunée. Après m'avoir demandé des nouvelles de ma ſanté, & quelles affaires m'avoient conduit à Londres, il m'offrit tous ſes ſervices. Je reconnus celui qui me ſaluoit ſi affectueuſement pour un honnête anglois avec lequel j'avois demeuré quelque temps à Florence, & que j'avois eu le bonheur d'obliger. M. Bookſon étoit un ami des arts, un homme de lettres, qui avoit voyagé pluſieurs années en connoiſſeur. Bien différent

de quelques-uns de ſes confrères, qui ne ſe diſtinguent que par un orgueil mépriſant & une morgue ridicule, on ne le voyoit pas ſans ceſſe occupé de lui-même. Il étoit ſavant; mais il avoit encore plus de modeſtie que de ſavoir. Les qualités du cœur le rendoient auſſi recommandable que celles de l'eſprit. Je fus ſenſible à l'accueil qu'il me faiſoit, & à ſes offres obligeantes; mais dans la diſpoſition où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui laiſſer voir ſur mon viſage une impreſſion de triſteſſe.

« Pardonnez à mon indiſcrétion, me dit-il; mais je vous vois chagrin, & je ne ſaurois me taire. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, ne peut me laiſſer indifférent ſur votre ſituation. Vous avez ſans doute quelque peine qui vous affecte vivement. Ajoutez, je vous prie, aux obligations que je vous ai déjà, celle de m'apprendre la cauſe de votre inquiétude. Je ſerai peut-être aſſez heureux pour vous procurer quelque moyen de conſolation, & pour vous ſervir. Vous m'ouvririez votre cœur ſans difficulté, ſi vous ſaviez dans quelle vûe je demande votre confiance ».

« Je ſuis touché, comme je le dois, lui répondis-je en lui ſerrant la main, de ces témoignages de bienveillance, plus précieux pour moi que vous ne ſauriez croire; & pour vous

marquer combien je me repoſe ſur votre eſtime & ſur les témoignages de votre amitié, je vais vous dire ce qui m'afflige, & vous faire une confidence que je n'ai encore faite à perſonne: mais le lieu n'eſt pas propre à ce récit. Allons au parc Saint-James, dont nous ne ſommes pas loin, je pourrai vous y conter à loiſir toutes mes aventures ». Là-deſſus, nous prîmes le chemin de cette promenade, & nous étant aſſis à l'écart, quand nous y fûmes arrivés, je lui fis, ſans préambule, l'hiſtoire de mon amour, & l'inſtruiſis des malheurs qui l'avoient ſuivi depuis votre départ de Bordeaux juſqu'aux événemens du jour, qui n'étoient pas des moins déſagréables.

Mon ami parut ſenſible à mes infortunes; il convint que j'étois à plaindre; il adopta mes idées & mes ſentimens. Il eſſaya pourtant de me faire comprendre que tous mes malheurs venant d'une paſſion aveugle & ſans eſpoir, il faudroit tenter de lui réſiſter & s'efforcer de la ſoumettre, pour me dérober aux nouveaux chagrins qu'elle pouvoit me cauſer. En homme habile, il flatta mon amour-propre, en me diſant que ces nobles efforts étoient dignes de mon courage, & qu'il me connoiſſoit aſſez de grandeur d'ame pour m'en croire capable. Mais voyant que toutes ces raiſons & ces inſinua-

tions

tions ne me touchoient pas : « Eh bien, me dit-il, nous ferons tout pour vous satisfaire ; nous chercherons votre maîtresse, &, s'il est possible de la trouver, nous vous donnerons les moyens de la voir. Le temps & les circonstances régleront ensuite nos démarches. Mais en attendant, continua-t-il, vous n'avez pas d'auberge, vous n'avez pas mangé depuis long-temps, vous devez réparer la perte des choses qu'on vous a prises ; j'exige que vous partagiez avec moi ma maison & ma table, que vous disposiez de ma bourse ; & pour commencer, il faut, s'il vous plaît, que vous veniez tout à l'heure chez moi prendre de la nourriture & changer d'habillemens ; nous ferons, après cela, toutes les recherches que vous voudrez ».

Le cœur ému & les larmes aux yeux, j'embrassai cet excellent homme, pour lui marquer ma reconnoissance ; & sans rien opposer à ses prétentions généreuses, je le suivis à sa maison. Chemin faisant, je bénissois la providence ; du secours inespéré qu'elle me donnoit ; j'observois que les bonnes actions ne seroient pas si rares, si l'on faisoit réflexion que tôt ou tard les services rendus trouvent une juste récompense ; qu'ainsi, cet anglois me payoit à Londres du plaisir que je lui avois fait ailleurs ; & en opposant la conduite de ce Lord riche & dé-

daigneux à celle de ce Savant peu fortuné, mais reconnoiſſant, je ne pouvois m'empêcher de remarquer la différence que la culture des lettres met ſouvent entre les hommes.

Arrivé à la maiſon de mon ami, j'y fus établi comme chez moi. Je changeai d'abord de linge, puis je dînai (1), & tout en mangeant je m'entretenois de vous avec M. Bookſon, & nous examinions entre nous les moyens dont nous pourrions nous ſervir pour découvrir votre demeure. Je penſai qu'il falloit nous adreſſer à quelque marchand de vin, qui, devant être en relation avec des négocians de Bordeaux & leurs correſpondans à Londres, pourroit apprendre de ces derniers des nouvelles de M. d'Aliban. M. Bookſon goûta mon avis, & ſe chargea de faire les perquiſitions néceſſaires. « Vous n'avez pas dormi depuis long-temps, me dit-il; vous êtes fatigué : prenez un peu de repos, tandis que j'irai à la découverte. Il eſt inutile, continua-t-il, voyant que je me levois pour le ſuivre, il eſt inutile de m'accompagner, juſqu'à ce que nous ayons des nouvelles po-

(1) On doit remarquer, à cette occaſion, que ſur la fin du ſiècle dernier on dînoit en Angleterre à deux heures. Aujourd'hui, c'eſt à cinq heures. Sur la fin du règne de Louis XIV, l'heure du dîner à Paris étoit midi. *Note de l'éditeur.*

ſitives du père & de la fille. Tranquilliſez-vous, je vous prie; dès que j'en ſaurai quelque choſe, je viendrai vous en avertir.

Je demeurai donc à la maiſon, ſuivant ſon conſeil, & j'eſſayai de repoſer; mais le trouble de mon eſprit & l'agitation de mon cœur ne me permirent jamais de fermer la paupière. Le déſir & la crainte, le ſouvenir du paſſé, l'inquiétude de l'avenir, me tourmentant tour à tour, redoubloient mon impatience & mon ennui. Le temps que M. Bookſon demeuroit à revenir, me ſembloit d'une longueur effroyable. J'en comptois toutes les minutes, & j'étois ſur les épines, lorſqu'à la nuit tombante M. Bookſon arriva. Il me fit d'abord des excuſes de m'avoir fait attendre : « Car je vois bien, dit-il, que vous étiez impatient, & que vous n'avez guère dormi; mais il ne m'a pas été poſſible de faire mieux ».

Enſuite il me raconta les courſes & les recherches qu'il avoit faites. Il étoit allé chez un marchand de vin de ſa connoiſſance, qui l'avoit renvoyé à un autre, celui-ci à un commiſſionnaire qui lui avoit indiqué la demeure d'un négociant de Bordeaux, chez lequel je devois trouver tous les renſeignemens que je demandois. Il étoit allé chez ce négociant, nommé M. Deſſolles, logé dans un quartier fort eloigné, &

ne l'ayant pas trouvé chez lui, il l'avoit attendu juſqu'au ſoir; enfin il en étoit revenu, pour ne pas me laiſſer plus long-temps dans l'inquiétude; mais il avoit eu la précaution d'avertir le domeſtique de M. Deſſolles qu'il repaſſeroit le lendemain matin pour parler d'affaires à ſon maître, & il l'avoit fait prier en conſéquence de ne point ſortir. Il ajouta, qu'il y avoit tout lieu de croire que ce négociant nous inſtruiroit de la deſtinée d'Eléonore. Je le priai de pardonner à mon impatience, & je le remerciai avec une grande effuſion de cœur de toutes les attentions qu'il avoit pour moi.

Le lendemain matin, ma première penſée fut la viſite que je devois faire à M. Deſſolles. Malgré la fatigue, j'avois peu dormi la nuit. Toujours plein de votre idée, je n'étois occupé que de l'eſpoir flatteur de vous retrouver. Je ne penſois qu'aux moyens de vous voir & de vous parler, s'il étoit poſſible. C'étoit chez M. Deſſolles que nous devions apprendre où vous étiez. Tous mes vœux me portoient chez lui. Auſſi, pour m'y rendre à huit heures, qui étoit le moment convenu, je m'étois levé avant le jour, & je trouvois que M. Bookſon, qui ne ſe leva pas ſi matin, étoit bien lent à ſervir mon impatience. Cependant il ſe trouva prêt à partir avant l'heure dite, & nous ſor-

times enfin pour nous rendre où je brûlois d'arriver.

M. Deſſolles nous attendoit; il nous reçut poliment. M. Bookſon lui expliqua le motif de notre viſite, lui dit que j'avois des affaires de conſéquence à communiquer à M. d'Aliban, & que je le priois de nous indiquer ſa demeure. M. Deſſolles nous répondit qu'il connoiſſoit beaucoup M. d'Aliban, ſon concitoyen; qu'il l'avoit vu pluſieurs fois avec ſon aimable fille durant le ſéjour qu'ils avoient fait à Londres; mais que ſi j'avois des affaires de conſéquence avec cet honnête homme, il étoit fâché de me dire qne je ne pourrois point traiter avec lui, parce que depuis quelques jours il étoit parti avec ſa fille pour Portſmouth, où ils avoient dû s'embarquer ſur un vaiſſeau de la compagnie des Indes qui alloit au Bengale.

A cette annonce, je vous crus perdue pour moi, & je devins pâle comme un mort. A peine pus-je demander à M. Deſſolles ſi, avant de partir, M. d'Aliban n'avoit pas conclu votre mariage, & je tremblois que ſa réponſe ne fût une ſentence foudroyante pour moi; mais il me dit que non, & cette parole modéra mon déſeſpoir. Il nous apprit que M. Clerke, mon rival, officier ſupérieur dans les troupes de la compagnie des Indes, qui ſe propoſoit de paſſer

en France pour vous épouſer, après avoir été retenu long-temps en Angleterre pour un grand procès, avoit reçu ordre de retourner au Bengale au moment où il s'y attendoit le moins; qu'il avoit inutilement fait agir tous ſes amis afin de faire prolonger ſon congé. Sa préſence ayant été jugée abſolument néceſſaire dans cette partie des Indes, il s'étoit vu forcé de s'éloigner de la perſonne qu'on lui deſtinoit, lorſqu'il venoit d'apprendre qu'elle devoit ſe rendre en Angleterre, & lorſqu'il touchoit au bonheur de la poſſéder. M. Deſſolles ajouta, qu'il tenoit toutes ces circonſtances de M. d'Aliban lui-même, qui lui avoit dit que, vous ayant menée à M. Clerke, à Londres, il avoit été fort ſurpris, en y arrivant, de ne trouver à ſa place qu'une lettre, dans laquelle, après lui avoir marqué tous ces détails, M. Clerke le prioit très-inſtamment de lui amener ſa future aux Indes, où ſon poſte l'obligeoit de réſider; que, jaloux de tenir ſa parole & touché de ce contre-temps, M. d'Aliban s'étoit déterminé à s'embarquer avec ſa fille pour aller joindre ſon gendre futur, & qu'il y avoit apparence qu'ils étoient en mer, ſi le vent leur étoit devenu favorable.

Je n'eus la force de remercier M. Deſſolles que par une révérence, tant le chagrin me ſer-

roit le cœur. M. Bookſon, qui liſoit ma peine ſur mon viſage, s'acquitta pour moi de ce devoir. Enſuite il s'empreſſa de me conduire au premier café pour me faire prendre quelque liqueur qui pût me fortifier, & il employa toutes les reſſources de l'eſprit & toute la chaleur de l'amitié pour me conſoler de cette nouvelle infortune. Il penſoit qu'après ce dernier coup je devois perdre toute eſpérance, & qu'il ne me reſtoit d'autre parti que celui de vous oublier. Il me prioit en grace de ne pas le quitter encore, perſuadé que perſonne ne prendroit à mon chagrin plus d'intérêt que lui, & que les ſoins de l'amitié ſeule pourroient le calmer. Mais au lieu de répondre à ſes inſtances touchantes, je lui demandai s'il croyoit que les vaiſſeaux de la compagnie des Indes fuſſent partis de Portſmouth, & s'il ne ſeroit pas poſſible de s'y embarquer, au cas que les vents les euſſent retenus.

« Quoi ! me dit mon ami ſurpris, vous voudriez paſſer aux Indes pour ſuivre votre maîtreſſe, tandis qu'elle va ſe donner à un autre ! Vous voudriez y être le témoin du bonheur de votre rival ! Ce n'eſt pas tout ; vous conſentiriez d'y paroître ſans place & ſans fortune, à côté de M. Clerke qui doit y être dans la ſplendeur ! Penſez-y bien, mon cher chevalier,

& voyez à quelles peines & à quelles humiliations votre paſſion vous expoſe, ſi vous vous obſtinez à l'écouter ».

« Ah ! mon cher ami, lui dis-je, que vous connoiſſez peu la paſſion qui me conſume, lorſque vous croyez qu'il m'eſt poſſible d'y renoncer. Non, non, il n'y a que la mort qui ſoit capable de l'éteindre. Je veux ſuivre Eléonore aux Indes ; je la ſuivrois dans l'horreur des plus affreux climats. Je lui donnerai du moins, par ma perſévérance, une preuve de l'amour le plus extrême ; & ſi la douleur m'ôte la vie, je mourrai pour elle, & tous mes maux finiront. Si vous m'aimez, ne me parlez donc pas de renoncer à ce que j'aime. Ne vous oppoſez pas au deſſein que j'ai pris de la ſuivre par-tout. Rendez moi plutôt un dernier ſervice. Je ne veux point vous faire ſentir le poids de mes malheurs, ni devenir à charge à votre amitié généreuſe ; donnez-moi le moyen de m'engager en qualité de ſoldat au ſervice de la Compagnie des Indes. Avec ce titre, je paſſerai au Bengale, je vivrai & je mourrai près d'Eléonore, ſi je ne puis être à elle ».

Mon ami fut attendri de ce généreux dévouement. Il m'embraſſa. Je le ſerrai ſur mon cœur, & je mouillai ſon viſage de larmes de tendreſſe. « Moi vous abandonner, me dit-il,

& vous livrer à une ſorte d'eſclavage ! N'eſt-ce pas me faire tort, que de m'en croire capable ? Je cède à votre obſtination ; mais je veux, en revanche, que vous ne m'épargniez en rien de tout ce que je pourrai vous fournir. Vous n'irez point ſoldat aux Indes. L'état en eſt noble ſans doute ; mais il eſt trop aſſujettiſſant, & il ne ſe concilieroit pas avec votre projet. Je connois pluſieurs directeurs de la compagnie, & j'ai eu l'avantage de leur rendre quelques ſervices dans mes voyages. Je vais leur demander une place pour vous. Vous êtes aſſez inſtruit pour remplir honorablement celle d'ingénieur. S'il n'y en a point de vacante tout à l'heure, j'eſpère que nous obtiendrons l'expectative de la première, & je ne doute pas qu'on ne m'accorde votre paſſage ſur un des vaiſſeaux qui vont partir ».

» Voilà, m'écriai-je tout tranſporté, le vrai caractère & le vrai langage de l'amitié. Que ne vous devrai-je pas, ô ! mon cher ami, pour ces ſervices innappréciables, & comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi ? Soyez sûr, me répondit-il, que je ſerai payé d'avance par la ſatisfaction que j'aurai de vous ſervir. Mais puiſque la détermination en eſt priſe, ne perdons pas de temps, & courons à

l'hôtel de la compagnie, où doit ſe tenir ce matin une aſſemblée des directeurs ».

Je le ſuivis avec empreſſement, & nous y arrivâmes avant l'heure de l'aſſemblée. M. Bookſon ſe tint ſur le paſſage des directeurs, & me préſentant à ceux qu'il connoiſſoit, il leur para vivement en ma faveur. Comme il étoit fort eſtimé & qu'il avoit bien mérité de la compagnie, chacun ſe fit un plaiſir de l'obliger; en ſorte qu'il obtint pour moi plus qu'il n'avoit demandé. On m'accorda la ſurvivance d'une place d'ingénieur, la moitié des appointemens de la place, qui alloient à près de deux cents livres ſterlings, & le paſſage gratuit ſur un des vaiſſeaux qui étoient prêts à faire voile. Un des amis de M. Bookſon ſortit de la ſalle pour nous annoncer cette bonne nouvelle, & pour nous dire que les vaiſſeaux n'attendant plus que le vent, il ne falloit pas perdre un moment pour me rendre au port. Il ajouta qu'il alloit me faire expédier mes proviſions ſur le champ.

M. Bookſon me dit qu'il ne falloit pas m'éloigner, afin d'être à portée de recevoir mon brevet dès qu'il ſeroit expédié; qu'il alloit, en attendant, s'occuper des choſes qui me ſeroient néceſſaires pour le voyage, & qu'il

viendroit me retrouver dans une heure ou deux. En effet, je vis mon ami revenir avant l'heure marquée, & je fus tout étonné des nouvelles attentions de ſa généroſité. Il m'amenoit une voiture pour partir dans l'inſtant avec lui, car il voulut m'accompagner. Il l'avoit garnie du peu de hardes que j'avois, & de tout ce qu'il me falloit pour y ſuppléer. Je venois de recevoir, avec mon brevet, les papiers néceſſaires pour mon paſſage; il ne fut plus queſtion que d'entrer dans la chaiſe. Nous nous mîmes auſſi-tôt en route pour Portſmouth; & après avoir couru tout le reſte du jour & toute la nuit, nous arrivâmes en cette ville le lendemain au lever du ſoleil (1).

Dès que nous fûmes deſcendus à l'auberge, nous demandâmes ſi les vaiſſeaux de la compagnie des Indes avoient fait voile. On nous dit que les vents contraires les avoient retenus, mais que les équipages & tous les paſſagers étoient à bord, & qu'ils partiroient dès que le vent ſeroit favorable (2). Il n'y avoit pas de temps à perdre. Nous nous rendîmes à bord

(1) Portſmouth eſt à ſoixante-treize milles de Londres, à peu près trente lieues de France. *Note de l'éditeur.*

(2) Ces vaiſſeaux étoient le Thames, l'Argo, & le Panther.

du Thames, au capitaine duquel je devois présenter mon brevet de passage, avec une lettre de la compagnie qu'on y avoit jointe. M. Davison me reçut honnêtement; & sur les témoignages de la lettre & les recommandations de M. Bookson, il m'assura qu'il tâcheroit de me rendre le passage le moins désagréable qu'il lui seroit possible. Il s'informa si j'avois fait porter mes hardes & mon lit; & comme nous n'avions pas songé à ce dernier article, il me dit qu'il falloit s'en pourvoir promptement, parce qu'il remarquoit que le vent alloit changer, & que nous partirions peut-être avant la nuit.

Je revins à terre avec M. Bookson pour faire mon emplette, & pour profiter de la vue de cet ami le plus que je pourrois. Je voulois, de plus, m'informer si vous & monsieur votre père étiez déjà partis, ou si vous étiez sur un des vaisseaux qui devoient mettre à la voile; & je fis à ce sujet toutes les perquisitions que le temps & les circonstances me permettoient: mais n'étant pas allé, sans doute, à l'auberge où vous aviez logé, je n'appris rien de positif, & je fus obligé de retourner au vaisseau dans cette incertitude.

Avant de se séparer de moi, M. Bookson m'ouvrit sa bourse: « Je ne veux point, me dit-il, que vous partiez sans argent. Vous avez

des appointements, mais vous ne devez pas les toucher encore, & quoique votre paſſage ſoit gratuit, il ne convient point que vous ayez la bourſe vide ſur le vaiſſeau, & que vous arriviez aux Indes dépourvu d'argent. Il vous y ſera d'autant plus néceſſaire, que vous y ſerez moins connu. J'exige de votre amitié, que dans la dernière occaſion où je puis vous être utile, vous ne me refuſiez pas la ſatisfaction de vous ſervir ». Pénétré de reconnoiſſance d'une amitié ſi généreuſe & ſi ſoutenue, je laiſſai voir à mon ami, dans mes yeux & ſur mon viſage, tous les ſentimens de mon cœur; car mes paroles n'auroient pu ſuffire à les exprimer. Il vouloit, à toute force, me faire prendre une ſomme de cent guinées; je n'en voulus que le quart, comme ſuffiſant à mes beſoins, après quoi je repris le chemin du port, où M. Bookſon m'accompagna. Ce fut là qu'il fallut ſe ſéparer d'un ami ſi rare, & je ne lui fis pas mes adieux ſans lui jurer un attachement inviolable, & ſans répandre, en l'embraſſant, une abondance de larmes.

Lorſque je fus arrivé ſur le vaiſſeau, M. Daviſon me préſenta aux officiers de l'équipage, qui me reçurent poliment. Il me dit que je mangerois à ſa table, &, ce qui me plut bien autant, il me fit donner, pour placer mon

lit, un petit réduit que je pouvois fermer, & qui devoit me ſervir de chambre. J'avois l'eſprit & le corps malades ; j'entrai dans cet aſile pour prendre un peu de repos, & pour m'entretenir ſolitairement avec moi-même. Après les violentes agitations que j'éprouvois depuis long-temps, j'étois bien aiſe de donner un libre cours à mes réflexions, & d'examiner ce que je devois faire dans la nouvelle poſition où je me trouvois.

« Le ſort en eſt jeté, me dis-je, il n'y a plus à s'en dédire. Je traverſe les mers pour retrouver Eléonore ; mais que puis-je eſpérer, & que vais-je faire, quand je ſerai près d'elle, au pays qu'elle doit habiter ? Irai-je troubler ſon repos, par les preuves trop remarquables d'une tendreſſe rebutée ? Voudrois-je lui faire perdre la douceur de l'union qu'elle projette, & l'eſtime de ſon époux ? Non, dis-je, non ; je veux ſeulement l'aimer & la voir ; &, quoique vaincu par ma paſſion, je ne ceſſerai point d'être vertueux..... Je la reverrai donc, & c'eſt là mon eſpoir ? Mais à quel prix j'achète cette ſatisfaction !.... Je quitte, hélas ! ma patrie, mes frères, mes amis. Quel ſacrifice pour un cœur ſenſible ! O Eléonore ! ſi vous ſaviez du moins ce que je fais pour vous, l'amertume d'une ſi grande perte pourroit être

adoucie; mais vous l'ignorerez toujours, ſi vous êtes à un autre, & vous n'apprendrez jamais de ma bouche la fidélité d'un attachement que vous ne devez plus écouter ». C'eſt ainſi que je paſſai les premiers momens de ma ſolitude, où quelquefois cependant une foible eſpérance venoit adoucir ma peine, en me repréſentant les événemens à venir, comme ſujets à de grandes viciſſitudes.

Je viſitai la malle que la libéralité de M. Bookſon m'avoit fournie, & que je n'avois pas ouverte, & je fus de nouveau ſurpris & attendri de ce dernier témoignage de ſa bonté. J'y trouvai un aſſortiment complet de hardes propres, l'étoffe pour faire un habit ſuivant l'uniforme d'un ingénieur, & la plupart des inſtrumens & des livres néceſſaires à ſa profeſſion. O mon cher Bookſon, m'écriai-je à cette vue, que je ſerois mépriſable ſi la paſſion qui m'entraîne me rendoit aveugle ſur ce que je vous dois, & ſi je ne m'efforçois de vous prouver un jour la gratitude que j'en conſerve!

Pendant que je faiſois ces réflexions, le vent changea, comme l'avoit prévu M. Daviſon; les vaiſſeaux ſortirent du port; on partit, & bientôt on perdit de vue les côtes d'Angleterre. Je ne jouis point de ce ſpectacle, qui n'auroit ſervi qu'à entretenir le trouble de mon

cœur. J'étois dans ma chambre, couché ſur mon lit, où la fatigue, l'agitation de mon ame, & l'incommodité de la mer me retinrent pluſieurs jours malade. Dans cet intervalle, un tailleur qui paſſoit aux Indes, me mit dans le coſtume de mon état; en ſorte que, quand je ſortis, j'étois revêtu de mon uniforme, qui devoit me donner une ſorte de conſidération ſur le navire.

Il y avoit quatre jours que nous étions en mer, lorſque je parus pour la première fois à la table du capitaine. Ce fut pour moi, & j'oſe dire pour vous, comme un coup de théatre, quand je vous trouvai, ainſi que monſieur votre père, au nombre des convives, & que vous me vîtes arriver, ſalué par tous les officiers du nom d'ingénieur, & avec l'uniforme convenable à cet état. M. d'Aliban pâlit; vous demeurâtes tout interdite. La ſurpriſe & l'émotion ſe peignirent ſur vos viſages, & je ſentis que je rougiſſois vivement. Je vous ſaluai pourtant d'un air de connoiſſance, mais dans un embarras viſible. Monſieur votre père y répondit très-froidement, & vous d'un air contraint. Vous ne me demandâtes ni l'un ni l'autre le motif de mon paſſage aux Indes; mais il me parut, dans votre contenance, que vous en pénétriez la raiſon. Pour moi, quelque prévenu

prévenu que je fusse que mes sentimens ne vous étoient pas agréables, je ne pus m'empêcher d'être infiniment affligé de cette réception de la part de deux personnes que je respectois & que j'aimois tant, & qui m'avoient donné des preuves si multipliées d'une amitié & d'une estime sincères.

J'étois assis à table vis-à-vis de vous. Dans cette situation, je ne pouvois lever les yeux sans vous regarder; vous ne pouviez pas non plus les ouvrir sans me voir: mais vous les reteniez de manière que je n'en tirois que la certitude de votre éloignement pour moi; & cette idée augmentoit mon trouble & m'affligeoit toujours davantage. Je désirois la fin du repas, où je ne mangeai guère & où je parlai moins, espérant trouver l'occasion de vous dire deux mots au sortir de table. Mais monsieur votre père, qui se doutoit de mon intention, se retira si promptement avec vous, que je ne pus pas réussir dans mon dessein ».

« Vous me rappelez le souvenir, me dit Eléonore, d'une des situations les plus embarrassantes de ma vie. Je pensai m'écrier en vous reconnoissant, tant je fus émue de votre présence. Le chagrin que me donnoit l'idée que vous quittiez tout pour moi, la peine que mon père devoit sentir de vous voir suivre mes traces,

enfin la reconnoiſſance que je croyois devoir à un attachement ſi extraordinaire & ſi malheureux, m'agitoient en même temps. Je ne ſavois quelle contenance prendre. L'affectation de ne point vous regarder, de ne point vous répondre après que j'avois paru vous connoître, pouvoit être remarquée & faire un mauvais effet. D'un autre côté, mon père ne m'auroit pas vu lever les yeux ſur vous, ni vous parler, ſans le trouver mauvais & ſans m'en faire des reproches. Jugez de mon embarras dans cette première entrevue, & combien je dus garder de ménagemens tout le temps que je fus ſur le vaiſſeau, pour ne rien faire ſoupçonner aux convives & ne point déſobliger mon père. Dès que nous eûmes quitté la table, il ne me cacha pas ſon chagrin, & il me dit qu'il alloit vous trouver pour vous témoigner ſa peine de la démarche imprudente que vous aviez faite, & pour vous prier ſur-tout de ne point haſarder de tentative auprès de moi ».

Monſieur votre père, repris-je, vint en effet me joindre. Il trouva que je ſortois de la ſalle pour me retirer dans ma chambre; & après m'avoir dit qu'il avoit quelque choſe à me communiquer, il m'y accompagna. Il commença par me rappeler ma naiſſance, mon éducation, les parens eſtimables auxquels j'appartenois;

enſuite il me reprocha ma conduite, comme démentant les ſentimens que j'avois déjà montrés & que je devois avoir. Il traita mon amour de folie, ma perſévérance d'indiſcrétion, capable de troubler le repos de ſa fille & de faire ſon malheur, & il prétendit que l'amitié qu'il m'avoit toujours montrée ne devoit pas être payée par tant d'ingratitude.

« Arrêtez, monſieur, lui dis-je, ne m'inculpez pas, je vous prie, & ne me condamnez pas ſans m'entendre. Il eſt certain que ſi c'eſt un crime d'aimer mademoiſelle votre fille, j'ai ce tort avec tous ceux qui la connoiſſent, & je l'ai plus que perſonne. Mais je ne vois pas que mon attachement pour elle puiſſe m'être auſſi cruellement reproché. Je me regarderois comme l'homme le plus vil, ſi je méritois les plaintes que vous venez de me faire. Quoique je n'offenſe pas votre fille en l'aimant, je pourrois vous dire que j'ai fait tout ce qu'il m'étoit poſſible de tenter pour vaincre une paſſion que j'éprouvois malgré moi, & que tous mes efforts ont été vains; mais je veux me borner à juſtifier ma conduite, ſans faire l'apologie de mes ſentimens. Lorſque j'ai vu que je ne pouvois les ſurmonter, j'en ai fait l'aveu à Mademoiſelle Eléonore. Je n'ignorois pas que vous la deſ-

tiniez à un autre; mais elle ne le connoiſſoit point; elle n'avoit pas pris d'engagement avec lui. La mort de mes parens me rendoit libre. Si mes prétentions étoient mal fondées, on ne dira pas du moins qu'elles fuſſent mal-honnêtes. Je n'étois pas auſſi riche que mon rival; mais mon alliance n'étoit point de nature à vous faire rougir.

» Je n'ai point voulu ſéduire mademoiſelle votre fille; je me ſuis expliqué comme un honnête homme, & j'étois réſolu de reſpecter ſon choix & de me taire, dès qu'elle auroit pris ſon dernier engagement. Je ſuis encore dans ce deſſein, & quoique la démarche que je fais de paſſer aux Indes ſur ſes traces (démarche que vous blâmez ſi durement), ſemble démentir ma réſolution, elle n'empêchera pas que je ne conſomme ce ſacrifice. Je ne veux point porter le trouble ni le déſordre dans ſon union. Une fois achevée, je vous jure de la reſpecter, & de garder toujours ſur mes ſentimens le plus rigoureux ſilence. Mais pourquoi voulez-vous m'interdire la ſatisfaction de reſpirer le même air que votre fille? Pourquoi me défendre d'eſpérer juſqu'au moment où elle doit être à mon rival? & qui vous garantit la certitude des événemens à venir? Si des accidens imprévus rom-

poient ce mariage, me trouveriez-vous indigne de votre alliance, & penſeriez-vous que j'euſſe mal fait de ne point me décourager ?

» J'aime ma patrie, je chéris mes parens, je vous reſpecte à l'égal de mon père, & je ne vois pas que mon paſſage aux Indes bleſſe les devoirs que m'impoſent ces ſentimens. Ma patrie eſt en paix, & n'a pas beſoin de mes ſervices ; j'ai donc pu chercher ailleurs l'emploi de mes talens. Mon père & ma mère ſont morts, & mon frère aîné m'aime aſſez pour ne pas s'oppoſer à mon bonheur. Enfin quelque rigueur que vous me montriez, quelque injuſte prévention que vous ayez contre moi, vous ne ſauriez diſconvenir qu'en exécutant ce que je viens de vous promettre, je ne vous témoigne toute la gratitude & la déférence dont je ſuis capable, & que, ſi vous ne me jugez plus digne de votre amitié, je ne le ſois toujours de votre eſtime.

» Pour vous convaincre, continuai-je, de mon attachement pour vous, & du déſir que j'ai de vous plaire, ſi vous n'êtes pas ſatisfait de ce que je viens de vous dire, preſcrivez-moi la conduite que vous croyez la plus convenable, & je vous promets de vous obéir en tout, à l'exception de ne point aimer votre fille ; ce qui ſeroit démenti par mon cœur, & qu'il

me ſeroit impoſſible de tenir. Je ne vous demande, pour prix de ma ſoumiſſion, que l'approbation de ma tendreſſe, dans le cas où votre projet de mariage ne viendroit pas à réuſſir ».

M. d'Aliban ne ſavoit trop que répondre à cela. Ma ſoumiſſion l'avoit déſarmé; d'ailleurs pouvoit-il exiger de moi, dans notre poſition reſpective, plus que je ne lui promettois? Il me pria ſeulement d'éviter d'entretenir ſa fille de ma tendreſſe & de lui faire ma cour. Je l'aſſurai que je tiendrois mes ſentimens dans le ſilence; mais je crus pouvoir me plaindre de ſa froideur & lui demander plus d'indulgence. Il me répondit avec embarras; cependant il ne jugea pas à propos de ſe lier avec moi comme auparavant, & je m'aperçus enſuite qu'il ſaiſiſſoit le moindre prétexte d'incommodité pour ſe diſpenſer de venir à table; ce qui, nous privant de ſa préſence, nous déroboit en même temps le plaiſir de vous voir, & m'enlevoit le ſeul bien qui me reſtât dans la vie.

Un jour que vous n'étiez pas venus dîner à notre table, il m'y arriva une petite affaire qui fit du bruit ſur le vaiſſeau, & qui me fournit l'occaſion de me faire connoître. Le titre d'ingénieur fait ſuppoſer un homme inſtruit, & ſurtout au fait des mathématiques. Je devois donc

paſſer pour ſavoir quelque choſe; mais le chagrin que j'avois dans le cœur me rendoit ſilencieux, & l'on diſoit que j'étois françois. Cela diminuoit l'opinion qu'on pouvoit ſe faire de mon ſavoir; car, en général, meſſieurs les anglois ne croient pas qu'un françois ſoit pourvu ni même capable de beaucoup de ſcience; & parce qu'ils ont eu d'habiles géomètres & de grands philoſophes, ils ſe perſuadent qu'il n'y a qu'eux au monde qui aient des connoiſſances, & ſurtout de la profondeur. D'ailleurs ils penſent qu'un françois modeſte a ſes raiſons de l'être. D'après ces idées, un parent du capitaine, qui ſortoit de deſſus les bancs pour aller remplir une place au conſeil de Madras, jugeant, à mon ſilence, que je n'étois pas un habile homme, voulut divertir les convives à mes dépens. Dans cette vûe, il ſaiſit une occaſion qui ſe préſenta de m'attaquer, en élevant une diſpute ſur des queſtions de phyſique & des problêmes de Géométrie, avec une affectation ſi marquée de me tourner en ridicule, que je ne pus douter du motif qui l'animoit.

Je fus d'abord pouſſé rudement, & mon antagoniſte triomphoit en me voyant embarraſſé dans mes réponſes. Le peu d'uſage que j'avois de la langue angloiſe me rendoit la diſpute pénible dans cet idiome, parce que je ne trou-

vois pas à mon gré les tours de phraſe ni même les mots que je devois employer. Mais ayant demandé la permiſſion de me ſervir d'une autre langue, & mon antagoniſte ayant choiſi le latin, le ſort du combat changea bientôt. Je déduiſis mes raiſons d'une manière plus claire; je réfutai plus fortement celles de mon antagoniſte. Je le ſerrai de près, je le pourſuivis, je l'atterrai, à la ſatisfaction des aſſiſtans, qui la plupart ſavoient le latin, & qui me ſurent bon gré d'avoir mortifié de la ſorte la vanité de l'aſſaillant. Je fus félicité de ma victoire, qui me donna du crédit dans l'eſprit de mes compagnons de voyage.

Ils me témoignèrent depuis beaucoup d'égards & de conſidération; & j'euſſe trouvé ma traverſée fort agréable dans leur ſociété, ſi mon cœur, déſolé de votre froideur & des reproches de monſieur votre père, ne m'eût pas ſans ceſſe repréſenté votre arrivée aux Indes & le nœud que vous y alliez former, comme la fin de mes eſpérances & la dernière des infortunes.

Vous vous ſouvenez que le voyage fut d'abord heureux. Nous touchâmes à Sainte-Hélène, où nous mouillâmes quelques jours; & durant la traverſée, qui fut de pluſieurs mois, je pus à peine vous parler quelquefois à la dérobée, tant votre père veilloit ſur mes démarches, tant vous appré-

hendiez de le chagriner. Je vins pourtant à bout de vous faire connoître la conſtance de mon amour, & mon entière ſoumiſſion à vos volontés. Je crus m'apercevoir que vous aviez quelque pitié de ma deſtinée, & il me ſembla que monſieur votre père, s'adouciſſant à mon égard, ne refuſoit pas de me parler lorſque vous n'étiez pas en ſa compagnie. C'étoit tout ce que vous accordiez l'un & l'autre à mes maux & à la certitude de mon malheur. Je vous paroiſſois d'autant plus à plaindre, que j'y touchois de plus près.

Déjà nous étions dans la mer des Indes, à la hauteur des Maldives; on ne comptoit plus que quelques ſemaines de route, & tous les gens de la flotte, excepté moi, déſiroient la fin de ce long trajet, lorſque le temps, qui nous étoit favorable, vint tout à coup à changer. Le ciel ſe couvrit de nuages qui nous dérobèrent le jour. Le tonnerre gronda, les vents déchaînés ſoulevèrent les flots, la flotte fut diſperſée. Malgré les ſoins du capitaine & le travail de l'équipage, le Thames fut emporté loin de ſa direction par les vagues furieuſes, qui tantôt l'élevoient juſqu'au ciel, tantôt ſembloient le précipiter dans les abîmes, tandis que la pluie, qui tomboit par torrens, & les éclairs, ſuivis d'une obſcurité profonde, augmentoient l'horreur de la tempête.

Tout le monde étoit conſterné, & je l'étois comme les autres; mais beaucoup plus par rapport à vous que par rapport à moi. J'aurois voulu voler à votre aide, vous conſoler au moins par mes diſcours, & fortifier le courage de monſieur votre père par ma préſence; mais il m'étoit défendu d'approcher de vous, & je n'oſois tranſgreſſer les lois qu'on m'avoit impoſées à cet égard. Ce ne fut que quand la continuation de la tempête, qui dura douze jours, eut fait perdre, pour ainſi dire, tout eſpoir de ſalut, lorſqu'une lame ayant emporté le gouvernail, le vaiſſeau devint le jouet des vents & des vagues, & que le déſordre & la terreur régnoient par-tout ſur notre bord, que je haſardai d'entrer dans le lieu qui vous ſervoit d'aſile.

« Vous me pardonnerez, dis je à monſieur votre père, ſi je me montre chez vous. Mon deſſein n'eſt pas de vous déſobéir; mais dans un danger auſſi preſſant & auſſi terrible, je crois devoir me tenir près de ceux qui m'intéreſſent davantage, pour les raſſurer, pour les ſecourir, s'il eſt poſſible, ou pour périr avec eux, s'il faut périr ».

Vous n'avez pas oublié ſans doute, chère Eléonore, un événement ſi mémorable, & je ne vous en parlerois point, ſi je ne croyois

devoir vous rapporter quelques détails qui ont pu vous échapper dans la frayeur où vous étiez, ou parce que vous ne quittiez pas votre lit. Mais vous devez vous ſouvenir que Monſieur votre père, ému de mes paroles, cédant aux alarmes que lui donnoit notre cruelle ſituation, & peut-être aux ſentimens de l'ancienne amitié, m'embraſſa tendrement en me remerciant de l'intérêt que je prenois toujours au père & à la fille, & me dit qu'il reconnoiſſoit, dans cette circonſtance, la vraie affection que j'avois pour lui.

Il me tira enſuite à l'écart, pour n'être pas entendu de vous ; il ajouta, que dans le danger preſſant où nous nous trouvions, & dans la confuſion étrange qui en étoit la ſuite, chacun n'étant plus occupé que de ſoi, on vous avoit comme abadonnés; qu'on ne vous portoit point de nourriture, & qu'il y avoit déjà long-temps que vous n'aviez mangé; qu'il étoit ſorti la veille pour aller chercher quelque choſe néceſſaire à vos beſoins, & que dans le roulis épouvantable du vaiſſeau, il avoit manqué de périr en faiſant une chûte, que ſa peſanteur, cauſée par l'âge & par trop d'embonpoint, pouvoit rendre plus dangereuſe. Il m'apprit encore que vous aviez voulu ſortir dans la même vûe, & qu'il s'y étoit oppoſé,

aimant mieux vous laiſſer ſouffrir la faim, que de vous livrer en quelque ſorte à un péril manifeſte.

Je me plaignis à monſieur votre père de ſon peu de confiance, & je lui dis, que quand tous les gens du vaiſſeau l'auroient abandonné, il n'eût jamais dû ſoupçonner mon empreſſement à lui rendre ſervice; que n'oſant pas me préſenter chez lui, après les défenſes qu'il m'en avoit faites, je paſſois ſouvent auprès de ſa porte, pour m'offrir en quelque manière à la première occaſion; qu'il pouvoit ſe repoſer ſur moi du ſoin de pourvoir à tous vos beſoins, & que j'en ferois déſormais ma principale affaire. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que puiſque je m'offrois de ſi bonne grace, il acceptoit mes ſoins & ſe confioit à mon amitié.

Je ſortis auſſi-tôt de ſa chambre, & plus agile que lui dans ma recherche, je parcourus le vaiſſeau ſans accident; mais je ne vous rapportai que quelques proviſions peu délicates. C'étoit du biſcuit, du fromage, & une bouteille de bière, que vous reçûtes avec reconnoiſſance, & qui, à défaut d'autres alimens, ſervirent à vous ſuſtenter. Il nous auroit fallu quelque choſe de plus fortifiant pour ſoutenir nos forces & ranimer notre courage. La tempête continuoit,

le vent redoubloit de furie, & le vaiſſeau ſe trouvoit toujours plus en danger de faire naufrage. Les matelots eux-mêmes, pâliſſant de crainte, faiſoient des lamentations capables d'effrayer les plus réſolus. Le jour tomboit. Dans ces cruelles circonſtances, je ne voulus pas retourner chez moi, pour ne pas vous laiſſer l'un & l'autre en proie à vos alarmes; & monſieur votre père, qui ſe ſentoit encouragé par ma préſence, me pria de vous tenir compagnie & de ne pas vous quitter juſqu'au jour.

Je demeurai donc auprès de vous; mais tandis que je tâchois de vous conſoler en vous faiſant enviſager toutes les eſpérances qui nous reſtoient, tout le monde étoit dans des tranſes mortelles. La violente agitation du vaiſſeau, la route qu'il faiſoit à l'abandon ſur une mer inconnue, enfin la continuation du mauvais temps, qui ſembloit préſager notre ruine, nous glaçoient tous de frayeur. Vous, vous efforciez pourtant, ainſi que monſieur votre père, de modérer vos craintes & de montrer de la fermeté, pour vous raſſurer mutuellement. C'eſt ainſi que nous paſsâmes cette affreuſe nuit.

Nous ſoupirions après le jour, comme s'il devoit rendre le calme à la mer, & nous mon-

trer un changement favorable dans notre ſituation. Il parut; mais ſa triſte clarté ne devoit éclairer que notre déſaſtre. J'étois ſur le point de ſortir de votre chambre, lorſque j'entendis crier *terre*, & preſque dans le moment notre vaiſſeau heurta ſur des rochers. La ſecouſſe nous fit treſſaillir; tous les gens de l'équipage jetèrent un grand cri; tous ſe crurent perdus ſans reſſource. Dans ce moment d'épouvante, les uns deſcendent à la cale pour s'aſſurer ſi le vaiſſeau ne s'eſt pas entr'ouvert, & la peur leur fait croire & débiter que l'eau y entre de toutes parts : les autres, qui penſent qu'ils vont périr s'ils y demeurent plus long-temps, parlent de s'embarquer dans les chaloupes, pour gagner la terre qu'on découvre. Ils les deſcendent à la mer. La frayeur y précipite tout le monde.

Vous me demandez la cauſe de tant de cris & de mouvemens. Je m'avance ſur le vaiſſeau pour m'en inſtruire, & je m'aperçois que le navire, engagé de l'avant entre des écueils, éprouve des ſecouſſes qui font craindre ſans ceſſe de le voir s'abîmer; que pour arriver à la terre qu'on voit, tout le monde s'éloigne & nous abandonne. Je crie au capitaine de nous attendre; on me répond que ſa chaloupe ne peut me recevoir, parce qu'elle eſt déjà pleine.

Je vais à l'autre chaloupe ; on me dit de deſcendre ſur l'heure, qu'on va s'éloigner dans le moment. Je demande, au nom de Dieu, qu'on attende M. d'Aliban & ſa fille ; ils me répliquent que ſi je tarde à revenir ils ſeront partis.

J'accours, je me précipite dans votre chambre pour vous mener à la chaloupe. Je trouve à la porte monſieur votre père qui ſortoit pour ſavoir ce qui ſe paſſoit. « Ah ! M. d'Aliban, lui dis-je, le vaiſſeau va couler bas, tout l'équipage s'embarque dans les chaloupes ; elles vont s'éloigner. Allez vîte leur dire d'attendre un moment votre fille ; & vous, mademoiſelle, vous dis-je, habillez-vous promptement, ſi vous voulez partir avec les autres : il n'y avoit pas à délibérer. M. d'Aliban me prie de ne pas vous quitter, & de vous ſoutenir. Il va comme il peut juſqu'à l'endroit où l'on doit deſcendre. Vous vous levez, je vous emporte. J'entends monſieur votre père crier aux matelots d'arrêter. Il nous appelle, il veut revenir à nous. Hélas ! dans une ſecouſſe violente & ſubite du vaiſſeau, le pied lui manque ; il tombe à la mer en s'écriant, & englouti par les vagues furieuſes, il diſparoît à nos yeux ».

« Ce terrible événement ſera toujours préſent à ma mémoire, me dit Eléonore en ver-

ſant quelques larmes; j'en penſai mourir de ſaiſiſſement & de douleur. La vie après cela me devenoit inſupportable, & ſans vous j'aurois déſiré l'avoir perdue; mais je vous devois à tous égards trop de reconnoiſſance, pour n'être pas ſenſible à votre ſort. Auſſi, en voyant les chaloupes s'éloigner du vaiſſeau ſans avoir voulu nous prendre, & bientôt après périr dans les flots, où elles furent ſubmergées, je demeurai conſternée des maux affreux & des périls dont vous étiez entouré. Je bénis pourtant la providence de nous avoir dérobés au ſort de tous les autres; & quand, échappés à ces déſaſtres, nous nous trouvâmes en ſûreté, je vis bien qu'elle nous deſtinoit à paſſer nos jours enſemble. Je me ſoumis à ſa volonté ſainte; & ce qu'alors je donnois à la néceſſité, mon cœur ſe fait un plaiſir de l'accorder aux ſentimens qui vous ſont dus.

» Je ne puis vous refuſer ce témoignage, mon cher chevalier, que jamais perſonne ne mérita mieux que vous d'être eſtimé, d'être chéri de l'objet de ſa tendreſſe. Que d'amour, de conſtance, de vertu ne nous préſente pas le récit de votre hiſtoire, & que je ſerois ingrate, ſi je ne payois pas d'un tendre retour l'attachement ſans égal que vous y montrez pour moi! Je n'entendis jamais un récit d'aventures

d'aventures qui m'aient plus attachée que les vôtres; & je pourrois vous dire, quand je n'y ſerois pas mêlée comme je le ſuis, quand je ne vous aimerois pas comme je vous aime, que difficilement on trouveroit ailleurs de plus touchans exemples de courage & de ſenſibilité.

» Vous avez fait pour moi tout ce qu'il eſt poſſible de faire. Je vous dois tout; je ne mettrai point de bornes à ma reconnoiſſance. Si votre bonheur dépend de moi, vous ſerez l'homme le plus heureux. Je veux être à vous ſans réſerve & pour toujours, & je vous aſſure que je le ſerois également, quand nous ſerions hors de notre iſle & que vous auriez à combattre les prétentions de mille rivaux. Je ne veux pas même différer à accomplir la promeſſe que je vous ai faite. Dans quinze jours, ſi je ſuis bien rétablie, comme je l'eſpère, je me lierai à vous par le nœud le plus ſaint; &, ne pouvant rendre les hommes témoins de nos mutuels engagemens, nous nous jurerons un amour éternel devant l'auteur de toute vérité; nous l'appellerons pour garant de nos ſermens, & je vous reconnoîtrai pour mon époux légitime ».

Le déſir d'être uni pour toujours à Eléonore, brûloit, conſumoit mon cœur. Tant qu'un lien

indiſſoluble ne m'attachoit pas à elle, je craignois, je tremblois de la perdre. Qu'on imagine donc le charme que je trouvai dans ſes tendres aſſurances, & qu'on ſupplée à ce que je pourrois dire du raviſſement que j'éprouvois. Je tâchai de mettre dans mes expreſſions toute la vivacité de ma reconnoiſſance, & je jurai d'avance à ma maîtreſſe tout ce que je devois lui promettre au moment ſolennel où nous ſerions unis.

Mais Eléonore, preſque honteuſe de ſe montrer ſi ſenſible à mon amour, & rougiſſant de la promeſſe qu'elle m'avoit faite d'avancer mon bonheur, me dit, pour ſe dérober au feu de mes regards & à ſon embarras, que je devois être fatigué du récit de mon hiſtoire, que la nuit étoit avancée, & qu'il étoit temps de prendre du repos. En conſéquence elle ſe leva, & ſe retira dans ſa chambre, me laiſſant dans la douce émotion où m'avoient mis les choſes qu'elle m'avoit dites, & l'eſpoir du ſort heureux qu'elle me deſtinoit.

CHAPITRE XVI.

Multiplication des animaux de l'Iſle ; calendrier ; tremblement de terre ; danger que court l'Auteur des Mémoires.

Pour ne pas interrompre le récit que je viens de faire, j'ai omis de rapporter en leur place certains détails relatifs au progrès de notre établiſſement dans l'iſle ; je vais les retracer ſuccinctement. S'il eſt bon de connoître les événemens qui nous ont jetés ſur cette terre déſerte, il n'eſt pas inutile de ſavoir comment nous y avons acquis ſucceſſivement les moyens de ſubſiſter, comment nous ſommes arrivés aux commodités de l'aiſance & du ſuperflu, comment enfin les travaux & l'union de deux individus regardés comme ſeuls au monde, ont pu régénérer l'eſpèce humaine, & former de leur nombreuſe famille une ſociété nouvelle, un peuple nouveau. Ces objets, dont les foibles commencemens paroiſſent d'abord de peu d'importance, ſont pourtant dignes, quoique ſimples, de la curioſité de tout homme ſenſé, qui eſt bien aiſe de porter ſes regards ſur le

berceau de la ſociété & ſur les progrès du genre humain.

Une de nos premières occupations, & certes des plus eſſentielles, étoit le ſoin journalier que nous prenions de nos beſtiaux. Le pâturage eſt en quelque ſorte la baſe d'une ſociété naiſſante. Ce ſont les animaux qui donnent à l'homme le moyen de ſubſiſtance le plus aſſuré. Ils ſont le premier mobile de l'agriculture. Sans leur ſecours, l'homme iſolé pourroit-il ſolliciter puiſſamment la terre ? pourroit-il entreprendre les grands travaux qu'elle demande ? auroit-il de quoi la ranimer, lorſqu'elle eſt épuiſée par ſes productions ? Je connoiſſois tout le prix dont ils étoient pour nous. Je veillois avec Eléonore au ſoin de leur nourriture, de leur bien-être, de leur reproduction.

Mes attentions à cet égard avoient eu beaucoup de ſuccès. Tous nos quadrupèdes étoient non ſeulement en bon état, mais chaque famille s'étoit fort accrue. Le climat leur étoit ſi favorable, que la plupart des femelles avoient donné pluſieurs petits à chaque portée. Une de nos vaches mit bas un veau & une belle génisſe ; nos brebis nous donnèrent chacune deux agneaux. Les ânes & les cochons ne multiplioient pas moins rapidement. La baſſe-cour

ſur-tout étoit fort augmentée ; les poules, les pintades, les pigeons, & juſqu'aux pingoins privés, avoient ſi bien réuſſi, que depuis environ dix mois que nous étions dans l'iſle, leur nombre, qui n'étoit d'abord que de vingt, montoit alors à plus de cent, quoique la maladie de ma compagne en eût conſommé pluſieurs, & que d'ailleurs cet accident eût arrêté leur multiplication. Il ne faut pas à des poulets, dans cette iſle, plus d'un mois ou cinq ſemaines pour acquérir toute leur force.

Ces deux branches de nos revenus, je veux dire le produit de nos beſtiaux & de nos volailles, étoient une grande reſſource pour un petit ménage comme le nôtre, dans la diſette où nous nous trouvions des denrées de première néceſſité. Nos vaches & nos brebis nous fourniſſoient du lait, dont nous fîmes enſuite du beurre & du fromage. Nos volailles nous donnoient journellement des œufs. De temps en temps nous tirions de l'étable ou de la volière quelques petits, qui, en variant nos mets, faiſoient les délices de notre table; & quand nous eûmes fait notre récolte, qui fut aſſez bonne, nous nous trouvâmes dans une ſorte d'abondance, graces à nos ſoins & à nos travaux. Mais loin d'en modérer l'activité, nous avions beſoin de la redoubler, pour étendre

& perpétuer les moyens de ſubſiſtance, qui, dans le nouvel état où nous allions entrer, nous devenoient plus néceſſaires, ſoit pour la nourriture d'une famille plus nombreuſe, ſoit pour ſuppléer à celle des animaux & pour les engraiſſer (1).

---

(1) La plupart de nos beſtiaux étoient aſſez faciles à nourrir. Il n'en étoit pas ainſi des cochons & d'une partie de la volaille. Ces derniers paiſſoient, ſans doute, comme les autres, & nous ne manquions pas de pâturages; mais, dans les temps de ſéchereſſe, l'herbe aride ne fourniſſoit pas aſſez aux cochons. Il auroit fallu les abandonner entièrement, pour leur laiſſer la liberté de chercher leur vie. De même nos volailles ſouffroient dans la ſaiſon pluvieuſe. Je fus obligé de ſuppléer à ce qui manquoit de nourriture à ces animaux; & pour cet effet, après les avoir laiſſé vaguer une partie de la journée auprès de nos poſſeſſions, nous les appelions le ſoir, & leur donnions d'abord un peu de biſcuit avarié, que nous laiſſions tremper dans les eaux graſſes de la cuiſine, du mauvais grain, tant qu'il dura. Quand ces denrées eurent fini, je donnois aux cochons les ſommités de quelques plantes graſſes, des racines, des fruits, que leur inſtinct leur faiſoit manger avidement, s'ils étoient propres à les nourrir, ou délaigner, s'ils renfermoient des qualités nuiſibles. Cette expérience m'apprit à connoître les productions de l'iſle qui pouvoient ſervir à leur ſubſiſtance, & j'en fis uſage pour la volaille, en prenant la précaution de les faire cuire. J'employai dans la ſuite les pommes de terre cuites pour tous nos

Lorſque le cercle de ces premiers travaux nous laiſſoit quelque loiſir, je l'employois à des occupations d'une néceſſité moins abſolue, mais néanmoins toujours utiles. C'étoit dans la vûe de profiter d'un de ces intervalles, que j'entrepris de faire un calendrier pour notre iſle, afin d'y régler les temps pour l'avenir. Je n'étois pas un habile aſtronome; mais, pour réuſſir comme je l'entendois, je me crus aſſez ſavant; d'ailleurs je ne pouvois me repoſer de ce ſoin ſur perſonne. Il étoit indiſpenſable de déterminer d'une manière conſtante le cours de l'année, les ſaiſons & les mois; il ne l'étoit pas moins de ne pas ſe tromper ſur l'ordre des

---

beſtiaux, qui en parurent très-friands. Enfin, pour augmenter la ponte de nos volailles, en leur fourniſſant une nourriture plus ſucculente, je m'aviſai de faire une couche de fumier mêlé de gazon, que j'arroſois de temps en temps d'eaux graſſes, & dans lequel j'enfouiſſois le ſang des animaux que nous mangions. Tout cela venant à fermenter, produiſoit une quantité de vers dont nos volailles faiſoient leurs délices. Au reſte, l'attention que nous avions de donner à manger tous les ſoirs à nos volailles & aux cochons, les avoit accoutumés à venir dès qu'on les appeloit. De beaux Meſſieurs pourroient mépriſer ces détails; mais ils ne ſeront pas inutiles à ceux qui ſe trouveroient dans ma poſition, ni à ma poſtérité; ils ne le ſeroient pas non plus ailleurs aux bons économes champêtres.

jours de la ſemaine, & ſur celui des principales fêtes. Si la négligence ou l'impéritie nous avoit fait perdre une fois le fil qui nous guidoit dans l'arrangement des temps, il n'eût peut-être pas été poſſible de le retrouver, & nous n'euſſions pu compter que par lunes, comme les ſauvages.

Je ne m'amuſai point à combiner ſavamment les divers cycles inventés pour régler l'année ſolaire. Je ſavois qu'elle étoit de trois cent ſoixante-cinq jours & près de ſix heures, & que de cet excédant on formoit tous les quatre ans un jour, qu'on ajoutoit au mois de février, qui ſe trouvoit alors de vingt-neuf jours par cette augmentation (1). Je ſavois auſſi que l'année

(1) L'année ſolaire eſt compoſée de trois cent ſoixante-cinq jours, cinq heures quarante-neuf minutes ſeize ſecondes. Pour former le jour biſſextile tous les quatre ans, on ſuppoſe l'année de trois cent ſoixante-cinq jours & ſix heures juſtes, ce qui n'eſt point, puiſqu'il s'en faut de dix minutes quarante-quatre ſecondes. Cet excès, qui avançoit l'équinoxe d'un jour dans cent trente-un ans, auroit, à la longue, cauſé du dérangement au temps preſcrit pour les cérémonies religieuſes & dans les opérations d'agriculture. Pour y rémédier, le calendrier grégorien ſupprime trois biſſextes dans quatre cents ans, à la fin de chaque ſiècle; ainſi l'année 1700 ne fut point biſſextile, 1800 ni 1900 ne le ſeront point, mais 2000 le ſera. *Note de l'éditeur.*

lunaire, compoſée de douze mois ſynodiques, n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, la première excédoit l'autre d'onze jours, & que de ce reſte on formoit l'épacte (1). Avec ces connoiſſances préliminaires, j'aurois pu calquer mon almanach ſur le calendrier grégorien; mais, pour le ſuivre ſtrictement, je m'aperçus que la fixation du temps de la célébration de la Pâque & des fêtes mobiles

(1) L'épacte, qui veut dire *ſurplus*, eſt une invention de l'aſtronome Aloiſius Lilius, auteur du calendrier grégorien. Elle ſert à accorder l'année lunaire avec l'année ſolaire, & à marquer exactement l'âge de la lune. A ſuppoſer que les deux années commencent en même temps, l'année lunaire n'étant que de trois cent cinquante-quatre jours, l'année ſolaire a onze jours de plus, l'année ſuivante vingt-deux, & la troiſième trente-trois jours. C'eſt-à-dire, que dans trente-ſix mois il y a trente-ſept lunaiſons & trois jours; mais on intercalle un mois, pour ne tenir compte que de ces trois jours, qui ſont l'âge de la lune au bout de ces trois ans. Et comme les trois jours qui reſtent en font trente-ſix, avec les trois fois onze des trois années ſuivantes, on intercalle encore un mois, & il reſte alors ſix jours de différence entre le ſoleil & la lune. Ainſi, pour avoir l'épacte, on ajoute tous les ans onze jours, & on retranche le nombre de trente lorſqu'il ſe trouve. C'eſt du premier mars qu'on compte la nouvelle épacte. *Note de l'éditeur.*

demandoit tous les ans un nouveau calcul. Je jugeai donc que je pouvois, ſans inconvénient & avec plus de commodité pour les futurs inſulaires, fixer invariablement la fête de Pâques au dimanche le plus prochain de l'équinoxe du printemps, &, ſans m'embarraſſer du ſoin de la faire tomber au plein de la lune de mars, j'en fixai la célébration pour l'avenir à cette première époque; ce qui ne laiſſa plus de variation pour le temps de la célébration des autres fêtes qui dépendent, pour l'ordre, de la détermination de la Pâque.

Pour marquer les jours de la ſemaine, &, pendant toute l'année, le jour du mois où tombe le dimanche, j'employai les lettres dominicales en uſage (1), & la lettre C ſervit à déſigner

(1) Les lettres dominicales ſont les lettres A, B, &c. juſqu'à la lettre G inclusivement. Elles indiquent le premier du mois de janvier, & ſervent pour tout le reſte de l'année; de ſorte que ſi le premier jour de l'an eſt un dimanche, la lettre dominicale eſt la lettre A. C'eût été la lettre B, ſi le premier jour de l'année eût été un ſamedi, parce que le premier jour de janvier eſt toujours repréſenté par la lettre A. Ainſi, pour trouver la lettre dominicale d'une année, on n'a qu'à connoître le premier jour de cette année, & nommant ce premier jour A, & ſuivant l'ordre des lettres B, C, D, E, F, G, la lettre qui marquera le dimanche

le dimanche la première année de mon calendrier, ou de 1700, parce que le premier jour de janvier de cette année 1700 étoit un vendredi. Mon almanach ne fut d'abord qu'une feuille de papier diviſée en douze parties, qui furent déſignées chacune par le nom d'un mois. Elles ne contenoient que le nombre des jours de chaque mois, accompagnés de la lettre dominicale & du nom des principales fêtes. J'eus ſoin de renouveler tous les ans ce calendrier, que j'enrichis enſuite des éphémérides de l'iſle, & du retour périodique des lunes.

Ce réglement civil & eccléſiaſtique une fois établi, je repris mes anciens travaux, & je voulus finir l'excavation de la grotte, déjà fort avancée. Eléonore venoit ſouvent dans mon atelier, &, quoique foible encore, eſſayoit quelquefois de m'aider dans cet ouvrage; mais

---

qui ſuivra, ſera la lettre dominicale. Ce ſera la lettre G, ſi le jour de l'an eſt un lundi. Ces lettres dominicales ſuivroient pendant ſept années leur ordre naturel, s'il n'y avoit point d'année biſſextile; mais cette année, qui arrive tous les quatre ans, change cet ordre à chaque révolution. Ce ne peut être qu'au bout de vingt-huit ans, produit de ſept par quatre, qu'il eſt reproduit. On appelle *cycle ſolaire* cet eſpace de temps. *Note de l'éditeur.*

comme elle désiroit beaucoup d'en voir la fin, elle se plaignoit de sa foiblesse, qui ne lui permettoit point d'y travailler assidument; cependant cet état de convalescence la sauva d'un danger imprévu, où je pensai périr.

La nécessité de rétablir ses forces, jointe à mes prières, l'obligeoit de garder le lit une bonne partie de la matinée, pendant qu'après avoir fait le gros du ménage, je me rendois à la grotte pour en finir l'excavation. Déjà je touchois de près au terme de mon entreprise, & je n'avois pas pour une semaine de travail, lorsqu'un matin que j'achevois d'enlever le déblai de la grotte, un bruit sourd se fit entendre, comme celui d'un canon qu'on auroit tiré de loin. La terre trembla, l'isle fut ébranlée d'une manière terrible. J'étois au fond de la grotte dans ce moment, & j'allois fuir pour voler vers Eléonore & pour la rassurer; mais j'avois à peine fait quatre pas du côté de l'entrée, qu'une masse énorme de tuf, détachée de la voûte par la secousse qu'elle avoit éprouvée, tomba tout d'un coup avec fracas derrière moi & presque sur ma tête. Je fus renversé & comme enseveli sous ses ruines, dont les plus grosses parties, en rejaillissant contre moi, pensèrent me briser tous les membres. Ma chûte & les contusions que je reçus furent si fortes, que

j'en perdis connoiſſance, & que je demeurai long-temps en cet état.

Eléonore, qui ne dormoit pas, s'aperçut de ce furieux tremblement de terre, à la ſecouſſe qu'elle éprouva dans ſon lit, & au craquement de tous les bois de la cabane. Elle ſe leva auſſitôt tout épouvantée, &, n'étant qu'à demi vêtue, courut vers la grotte où elle ſavoit bien que j'étois. Son inquiétude croiſſoit de ne pas me voir revenir dans un moment où la connoiſſance qu'elle avoit de mon cœur, lui laiſſoit croire que je devois tout quitter pour voler auprès d'elle. Elle trembloit que la ſecouſſe violente dont l'iſle venoit d'être agitée, ne m'eût cauſé quelque accident funeſte; que quelque pierre, en tombant de la voûte, ne m'eût écraſé de ſon poids; & ſon imagination effrayée précipitoit ſa courſe pour me retrouver. C'étoit dans le trouble de ces penſées qu'elle arriva à l'ouverture de la grotte, où m'ayant aperçu par terre, couvert des débris de la voûte, elle fit un grand cri en s'élançant juſqu'à moi.

J'étois enfin revenu de mon évanouiſſement, mais je n'avois pu me débarraſſer encore des décombres qui m'inveſtiſſoient. J'avois eſſayé vainement de m'en dégager; l'affoibliſſement de mes forces ne me l'avoit pas permis. J'ignorois ſi je n'aurois pas quelque membre rompu.

tiſſoient ma marche; nous n'avançions qu'à petits pas ; & quoique n'euſſions qu'une diſtance peu conſidérable à parcourir, je fus obligé de faire pluſieurs pauſes pour reprendre des forces. Dans une de ces ſtations où nous étions l'un & l'autre aſſis ſur le gazon, nous entendîmes un bruit ſouterrain, comme d'un chariot qui auroit impétueuſement roulé ſur le pavé; & nous éprouvâmes une nouvelle ſecouſſe de tremblement de terre, plus violente que la première. Le mouvement du ſol fut tel, que peut-être je ſerois tombé ſi j'euſſe été debout. Le faîte des arbres parut agité comme par la tempête, & des rochers détachés de la crête voiſine roulèrent dans la campagne. En même temps, je vis du côté du nord une colonne de feu s'élever par intervalles, tandis qu'une épaiſſe fumée, couvrant l'atmoſphère de l'iſle, portoit des cendres juſqu'à nous.

Je compris que l'iſle éprouvoit ces ſecouſſes, parce qu'il s'étoit fait une nouvelle éruption de matières enflammées dans la montagne fumante, & que nous étions ſans doute voiſins d'un volcan, comme je l'avois ſoupçonné: en conſéquence, je me promis bien de remarquer une autre fois plus attentivement les ſignes indicatifs de ce phénomène, & d'être plus ſoigneux d'en éviter le danger. J'appris enſuite

par expérience, que rarement un tremblement de terre ſe fait ſentir ſans s'annoncer par des avant-coureurs très-remarquables. La veille, notre pendule s'étoit arrêtée d'elle-même ; elle ne reprit ſon mouvement qu'après que la terre ſe fut raffermie. Nos chiens hurloient, nos animaux montroient de l'inquiétude. J'aurois été plus circonſpect, ſi j'en avois connu la cauſe ; & loin de m'expoſer à être écraſé ſous les rochers de la grotte, je me ſerois tenu dans la cabane, dont la ſtructure légère & la charpente bien liée ne nous laiſſoient pas à craindre le même péril.

Ces conſidérations firent que je n'héſitai pas de retourner au logis dès que je fus repoſé, quoique la terre fût encore agitée. Ma compagne n'avoit garde de me quitter ; elle m'y ſuivit, pour me rendre tous les ſervices dont je pourrois avoir beſoin.

Il eſt inutile de dire combien Eléonore fut ſenſible à mon infortune. Le cœur d'une femme eſt ſi compatiſſant, & le ſien étoit ſi bon & ſi tendre ! Elle me fit auſſi-tôt de l'eau de boule avec du rum, en baſſina mes plaies, & mit ſur mes jambes des compreſſes mouillées de cette liqueur ; enſuite m'ayant obligé d'en paſſer ſur tous les endroits du corps où je ſentois quelque douleur, elle me fit avaler le reſte. Elle exigea de

de plus que je demeuraſſe au lit, pour me refaire de la fatigue. Dans la circonſtance, une ſaignée m'eût été ſalutaire. Je voulus eſſayer de me ſaigner moi-même; mais Eléonore s'y oppoſa, en diſant que j'avois aſſez perdu de ſang pour n'avoir pas beſoin d'en perdre encore; & que d'ailleurs elle ne me permettroit point de faire une tentative que mon inexpérience pouvoit rendre fort dangereuſe, & où je riſquerois tout au moins de m'eſtropier.

Il fallut donc me réſoudre à reſter au lit & à prendre patience. Cette recette m'étoit d'autant plus néceſſaire, que mon mal devint plus cuiſant. Je n'avois d'abord éprouvé qu'un engourdiſſement douloureux; mais peu à peu les parties offenſées devinrent plus ſenſibles, & les accidens augmentèrent de telle ſorte, que la fièvre me prit, & que je craignis une maladie. Ma compagne, vivement affligée de mon état, & facile à s'alarmer, me rendoit tous les ſoins que je lui avois donnés, & n'oublioit aucune des choſes qu'elle jugeoit propres à mon ſoulagement. Elle ne me quittoit que pour vaquer aux ſoins indiſpenſables que demandoient les étables & la baſſe-cour, & s'occupoit auprès de mon lit de ceux du ménage. Enfin elle négligeoit de ſonger à elle, pour me ſervir plus aſſidument.

J'avois beau la prier de modérer ſon zèle & ſes attentions, & lui repréſenter qu'elle devoit avoir plus d'égard à ſa foibleſſe, elle ne voulut rien changer à ſa façon d'agir, & tant que j'eus de la fièvre, je ne pus pas obtenir de ſa complaiſance qu'elle ſe couchât la nuit. Lorſque je fus plus tranquille & que je commençai à me lever, elle chercha à me récréer par des lectures amuſantes & par ſa converſation, où elle mit un ton plus affectueux encore que par le paſſé. Elle me témoigna tant de bontés & de tendreſſe, que je ne pouvois me plaindre de l'accident qui en étoit l'occaſion, & que je l'euſſe au contraire regardé comme très-favorable, s'il n'eût pas éloigné le moment qui devoit nous unir.

Un ſoir qu'elle me parloit avec cette confiance & cette effuſion ſi naturelles avec les perſonnes qu'on aime, lorſqu'on eſt perſuadé qu'elles méritent tous les ſentimens de l'eſtime & de l'amour, un ſoir que ſon ſouvenir ſe reportoit aux premiers temps de notre connoiſſance, je crus pouvoir lui témoigner le déſir de ſavoir les particularités de ſa vie, antérieures à ſon départ d'Angleterre. Elle me répondit qu'elle conſentoit volontiers à m'en faire le récit; « Mais je dois vous prévenir, ajouta-t-elle, que je n'ai rien de piquant à vous dire. L'hiſ-

toire d'une jeune perſonne de mon âge, élevée & nourrie ſous les yeux de ſes parens, ne peut guère contenir des événemens bien remarquables ».

Quelle hiſtoire, lui répondis-je, ſeroit donc intéreſſante pour le chevalier des Gaſtines? J'entendrai parler de ce qui m'eſt cher; je ſuivrai le développement des vertus que j'adore, peut-être y verrai-je luire l'aurore de mon bonheur. Vous ſerez écoûtée, belle Eléonore, par un cœur ſenſible & tendre: eſt-ce le merveilleux qui le touche & le ſatisfait? Je commence donc ſans préambule, me dit mon aimable compagne.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire d'Eléonore.

QUOIQUE mes ancêtres n'aient pas été auſſi illuſtres que les vôtres, je n'ai pas à rougir de ma naiſſance. Mes aïeux firent utilement & honorablement un grand commerce. Mon grand-père lui devoit la nobleſſe avec une fortune conſidérable. Il ne voulut pas néanmoins que ſon fils unique s'occupât du négoce. Au ſortir du collége, il le fit entrer dans un régiment. Mon père, retiré de bonne heure du ſervice, fut pourvu d'une charge conſidérable qui lui donna occaſion de faire un mariage fort avantageux. Vous avez connu mon père; vous ſavez qu'il étoit fort inſtruit. L'éducation de ma mère avoit été ſoignée; avec beaucoup d'eſprit elle avoit tous les talens agréables.

Il naquit de ce mariage pluſieurs enfans, dont il ne reſta que moi. Tous les autres moururent en bas âge. A titre de fille unique & de riche héritière, je devois être un enfant gâté; & les complaiſances infinies de ma mère, les flatteries intéreſſées des bonnes n'auroient pas manqué d'opérer en moi cet effet, ſi la ten-

dreſſe éclairée de mon père & ſa fermeté ne m'euſſent dérobée à cet inconvénient trop ordinaire de l'éducation domeſtique. Mais loin de ſe prêter à mes fantaiſies, à la manière des pères foibles, loin d'applaudir à mes caprices & de les favoriſer, le mien ſe fit un devoir conſtant de plier ma volonté, & prit ſoin que toute ſa maiſon ne contredît pas ſa méthode. Il diſoit que les femmes devant être ſans ceſſe dans la dépendance d'autrui, on ne pouvoit les accoutumer trop tôt à la complaiſance, aux égards, diſons mieux, à l'obéiſſance (1); que, n'étant point faites pour commander, leur partage étoit la perſuaſion, qui ne pouvoit être fondée

(1) Ceci paroîtra dur peut-être à beaucoup de femmes, qui, ſe ſentant capables de commander, & ſe voyant adorées, ſervies, & comme les ſouveraines de ceux qui les approchent, ne font pas attention que ces hommages & ces ſoumiſſions volontaires ſont le tribut qu'on paye à leur ſexe & à leur beauté; mais que d'ailleurs elles ſont dans une dépendance néceſſitée par leur foibleſſe & par leurs occupations. Elles ſe plaignent des lois, qui, preſque chez tous les peuples, les privent de l'autorité; mais elles n'ont pas toujours lieu de s'en plaindre : l'empire qu'elles ont ſur les cœurs, & quelquefois ſur celui du légiſlateur même, les dédommage bien de cette privation. Elles gagnent en réalité ce qu'elles perdent en apparence. *Note de l'éditeur.*

que sur la raison, mêlée de douceur & de complaisance : mais en me dirigeant suivant ces principes, il ne s'écartoit pas de la règle qu'il me prescrivoit. Il ne me parloit qu'avec le ton de la douceur & de la tendresse ; & ne voulant pas laisser croire qu'il agissoit quelquefois par humeur, jamais il ne me demandoit ni me refusoit quelque chose, sans m'en faire sentir la raison. J'échappai de cette manière aux travers de l'enfance, au désir de me faire obéir, à l'entêtement, & m'accoutumai de bonne heure à penser que la volonté de mon père & la raison n'étoient que la même chose, ou plutôt qu'il étoit seulement l'organe de la sagesse & de la vérité.

Cette idée imprima dans mon cœur le respect & la déférence pour ses opinions ; & comme il alloit toujours au devant de mes désirs dans tout ce qui m'étoit nécessaire, & que je le trouvois plein de bonté pour moi jusques dans ses refus, je pris la douce habitude de régler ma volonté sur la sienne ; & j'ajoutai à l'amour que je lui devois, la reconnoissance la plus étendue. Je passai dès-lors pour l'enfant le plus doux & le plus soumis ; & c'est-là l'enfant que tout le monde trouve aimable.

Mon père & ma mère me chérissoient avec

une tendreſſe infinie; mais leur ſollicitude pour mon éducation n'en ſouffrit pas. A meſure que je grandiſſois & que mon intelligence ſe développoit, leurs ſoins ſe multiplioient comme mes beſoins. Ils m'inſpiroient encore plus par leur exemple que par leurs diſcours, la piété, la bonté, la diſcrétion, la prudence, enfin toutes les vertus qui leur étoient naturelles, & qu'un exercice habituel avoit encore augmentées.

Leur piété n'avoit rien de dur; elle ne ſe montroit point farouche, comme la fauſſe dévotion. A leur indulgence, on reconnoiſſoit la hauteur de leur vertu; à leur charité, la perfection de la vertu chrétienne. Avec eux, je ne reſpirois que les ſentimens les plus doux & les plus purs: tout étoit fait pour le bonheur de ma vie avant que ma raiſon fût formée.

Savoient-ils un père de famille honnête dans l'infortune, un laboureur appauvri par un déſaſtre, un artiſan, un manouvrier dans le beſoin, faute de travail ou de ſanté, ils s'empreſſoient de le conſoler & de le ſecourir. Ils avoient ſoin de lui fournir les choſes néceſſaires, & particulièrement de lui procurer l'emploi de ſes forces & de ſon induſtrie, afin de l'occuper d'une manière auſſi honorable qu'utile pour lui-même & pour les autres. Mais ce qu'ils

donnoient au malheur & à la foibleſſe, ils le refuſoient à la pareſſe oiſive, à la mendicité fainéante, qui, fuyant le travail, eſt une plaie honteuſe & funeſte pour l'état.

Ils jouiſſoient de l'affection & de l'eſtime univerſelle. Parens, amis, voiſins, s'accordoient à les chérir & à les reſpecter. Leurs actions & leur caractère les rendoient recommandables. Leur eſprit & leurs connoiſſances les faiſoient rechercher. Enjoués plus qu'on ne ſeroit porté à le croire après ce que je viens de dire, cherchant à faire paroître l'eſprit des autres plus que le leur, ils répandoient dans la ſociété un agrément infini. Mon père ſe permettoit quelquefois des ſaillies & des bons mots; mais leur pointe ne bleſſa jamais perſonne. Jamais ſa cenſure n'offenſa l'amour-propre, ni le ton de ſes propos ne fit rougir la pudeur. Il ne ternit jamais ſes diſcours par la médiſance. Ma mère, quoique modeſte, faiſoit quelquefois par complaiſance preuve de ſes talens. Elle avoit la voix admirable, & danſoit comme les graces. J'étois toujours ſous leurs yeux. Quels progrès ne devois-je pas faire dans une école où les leçons de la vertu m'étoient données par l'exemple, où le plaiſir préparoit les progrès de l'inſtruction, & où tout concouroit à me former l'eſprit & le cœur ſur de ſi bons modèles ?

Mon éducation ne ſe borna pas, comme l'éducation ordinaire, à l'apprentiſſage d'un vain cérémonial, à l'étude ſuperficielle des lettres. En me donnant pour tous les temps des principes invariables de conduite, en m'apprenant les uſages du monde, mon père voulut m'orner l'eſprit de toutes les connoiſſances qu'une femme peut décemment acquérir. Ma mère crut devoir y joindre la pratique des arts agréables qu'elle ſe plaiſoit à cultiver. Tous les deux furent mes premiers maîtres, & s'attachèrent à l'envi à m'aſſurer les plus grands progrès dans la partie qu'ils m'enſeignoient. Mon père ſe propoſoit l'utile dans ſes inſtructions; ſes vûes étoient de me rendre une femme eſtimable, une digne mère de famille, capable de conduire habilement un ménage & de régir une maiſon. Les ſoins de ma mère tendoient à me donner des agrémens, ceux qui en vous faiſant aimer, vous font reſpecter. L'un & l'autre déſiroient que je fuſſe l'honneur de mon ſexe & de ma famille, & que je fiſſe mon bonheur en contribuant à celui des perſonnes qui devoient m'appartenir. C'étoit-là toute leur ambition. En vérité, mon ami, il n'y a, en moi, que mes défauts qui ſoient mon ouvrage.

J'appris avec facilité tout ce que leur affection ſe plut à m'enſeigner. La lecture, l'écriture,

l'arithmétique, la géographie, l'hiſtoire, la grammaire, & l'étude de l'anglois, qui entroit pour mon mariage dans les vues de mon père, m'occupèrent ſucceſſivement, tandis que le deſſin, la muſique, & la danſe faiſoient mes récréations ordinaires. On ne négligeoit cependant pas de m'accoutumer aux ouvrages manuels. L'aiguille & la navette me devinrent encore plus familières que les crayons & la plume; & lorſque je fus bien au fait de ces premiers ouvrages, mon père voulut que j'appriſſe un peu de cuiſine, avec le détail des approviſionnemens qui lui ſont néceſſaires; qu'on me montrât à tailler & à coudre mes robes; enfin, en me menant ſouvent à la campagne, il fut bien aiſe de me faire connoître les divers travaux de la culture des champs, le ménage ruſtique, la laiterie, & l'adminiſtration des biens-fonds.

Nous avions deux maiſons de campagne à une journée de la ville; une ſituée au milieu d'un beau vignoble, dans le Médoc, & l'autre du côté des Landes. J'allois quelquefois à la première; mais j'aimois l'autre de préférence, parce que le bien qui en dépendoit contenoit des prés, des vergers, & de grands bois, où je trouvois un plaiſir charmant à me promener un livre à la main, & à goûter le frais en liberté

à l'ombre des futaies. Elle m'étoit d'ailleurs plus agréable, parce qu'elle me fourniſſoit plus d'occaſions d'étendre mes connoiſſances, de voir l'humanité plus près de la nature, & ſurtout parce qu'étant voiſine d'un canton fort pauvre, je pouvois y exercer plus fréquemment la bienfaiſance que mes parens m'avoient inſpirée, & que j'avois ſucée, pour ainſi dire, avec le lait.

O! mon cher chevalier! que les hommes avides de plaiſirs & de jouiſſances connoiſſent peu les intérêts de leur cœur, lorſqu'ils s'endurciſſent ſur les maux de leurs frères, & qu'ils n'uſent pas de tout leur pouvoir pour les ſecourir! Celui qui n'a pas éprouvé la ſatisfaction de faire du bien à ſes ſemblables, ignore le plaiſir le plus touchant que le cœur humain puiſſe goûter. Je n'ai jamais eu le bonheur d'obliger un malheureux ſans verſer des larmes de joie. Quelle comparaiſon du ſentiment délicieux & pur qui les faiſoit couler, à ces voluptés condamnables, pour leſquelles tant de gens ſe ſacrifient, après avoir perdu dans cette recherche leur bien & leur honneur! & que les riches ſeroient heureux, s'ils ſavoient faire un bon emploi de leurs richeſſes! C'eſt ce que j'éprouvois tous les jours dans notre maiſon des champs.

Je ne puis me rappeler ſans attendriſſement le ſéjour que j'y ai fait. C'eſt là que je portai mes regrets après la mort de ma mère; que je tâchai de conſoler mon père de la perte commune que nous avions faite, & d'adoucir par mes careſſes la vive douleur qu'il en conſervoit. Le ſéjour de la ville où elle mourut lui fut long-temps odieux. La triſteſſe aime la ſolitude. Il étoit allé aux champs pour y pleurer plus librement, & il y fut long-temps inconſolable. Cependant ſa piété, qui le rendoit ſoumis aux décrets de la providence, mes ſoins aſſidus, & le ſecours du temps, vinrent à bout de modérer ſon chagrin; mais il conſerva juſqu'à la fin de ſes jours le ſouvenir le plus tendre de cette chère épouſe. Pour moi, j'étois d'autant plus à plaindre, que, pénétrée juſqu'au fond de l'ame de ce cruel événement, je m'efforçois davantage de paroître tranquille & de dévorer mes pleurs, pour ne pas augmenter par ces ſignes de triſteſſe le profond chagrin de mon père.

Quoique nous euſſions quitté Bordeaux, la nouvelle de la perte cruelle que nous avions faite, nous attira un grand nombre de viſites dans notre campagne. Nos connoiſſances de la ville y venoient de temps en temps, & celles des environs s'empreſſoient de les imiter. Je

participois à l'affection qu'on avoit pour mon père, & à la bonne réputation dont il jouiſſoit. Tous ceux qui venoient nous voir & qui s'étoient fait de moi une idée favorable, me témoignoient beaucoup d'eſtime; quelques-uns me montroient un ſentiment plus vif. Je n'avois pourtant alors que quatorze ans; mais dans la fleur de la jeuneſſe, avec quelque beauté, & ſur-tout fille unique d'un homme riche & reſpectable, j'avois plus d'un titre pour m'attirer leurs hommages. D'ailleurs, quoique bien jeune, j'étois déjà grande, & l'éducation que j'avois reçue, mon caractère ſérieux & ma triſteſſe me faiſoient paroître plus raiſonnable & plus formée que mon âge ne le comportoit naturellement.

J'eus bientôt des ſoupirans, & le premier temps de notre deuil paſſé, pluſieurs me firent une cour aſſidue, & tâchèrent de mériter mon cœur; mais il vous étoit réſervé de l'ouvrir aux ſentimens qu'ils cherchoient à m'inſpirer. Mon père, qui n'avoit aucune raiſon de m'établir, & qui au contraire avoit pris autrefois une ſorte d'engagement avec le père de M. Clerke, ſon intime ami, n'oſoit diſpoſer de ma main. Quoiqu'il n'eût pas reçu de ſes nouvelles depuis pluſieurs années, il n'avoit garde de me preſſer de faire un choix; mais il ſe propoſoit

d'éclairer celui que je pourrois faire, ſuppoſé qu'il ne dût plus compter ſur M. Clerke, comme ſon ſilence le lui faiſoit craindre. Cette raiſon le portoit à recevoir honnêtement tous les partis qui pouvoient me convenir, & à ne pas ôter l'eſpérance à ceux qui me recherchoient, ſans vouloir pourtant s'engager avec eux par aucune promeſſe.

« Permettez-moi, dis-je ici à Eléonore, de vous interrompre un moment, pour vous demander d'où provenoit une liaiſon ſi intime entre Monſieur votre père & M. Clerke, & quel motif avoit pu déterminer M. d'Aliban à promettre la main de ſa fille unique à un étranger, tandis qu'il pouvoit trouver pour elle tant de partis ſortables dans ſa patrie. Il paroît ſingulier qu'on ait prétendu engager votre volonté dans un temps où vous ne pouviez en faire uſage; & cependant Monſieur votre père étoit ſi raiſonnable, il vous aimoit ſi tendrement, il déſiroit ſi fort votre bonheur, que toutes ces contradictions forment dans mon eſprit un problême difficile à réſoudre, & que j'ai lieu de ſuppoſer à cet engagement une cauſe extraordinaire ».

Vous avez raiſon de le croire, me dit Eléonore. M. Clerke, que vous prenez pour un étranger, ne l'étoit point. C'étoit un Gentil-

homme de notre province. Il s'appeloit le Clerc avant de s'établir en Angleterre. Mon père, qui ſervit dans ſa jeuneſſe, trouva M. le Clerc dans le régiment où il entroit. Il connoiſſoit ſes parens; il s'unit à lui de l'amitié la plus étroite. Le rapport d'humeur & de caractère en reſſerra le lien; les circonſtances le rendirent indiſſoluble. Ils étoient cités dans l'armée comme les amis les plus parfaits.

Leurs commandans en étoient ſi perſuadés, & avoient tant d'égards pour eux, que ſi l'un devoit être de quelque détachement, ils ne manquoient pas de nommer l'autre pour lui tenir compagnie, afin qu'ils puſſent ſe ſecourir & ſe défendre mutuellement; & l'expérience fit connoître plus d'une fois que rien ne fortifie le courage comme le déſir de protéger & de défendre ce qu'on aime.

Ce fut dans une de ces occaſions que M. Clerke donna la preuve du plus grand dévouement pour mon père. Leur détachement, ſurpris par des forces ſupérieures, ne pouvoit eſpérer de ſalut que dans la valeur de ceux qui le compoſoient. Les deux amis, pour animer leurs ſoldats, combattoient comme des lions à la tête de leur troupe qui tâchoit de ſe faire jour à travers les ennemis. Ils eſpéroient ſortir glorieuſement de ce combat, lorſque mon

père reçut dans le bras un coup de mouſquet qui lui fit tomber les armes de la main & le livra ſans défenſe à la fureur des aſſaillans. Un d'eux alloit le percer de ſa bayonnette, ſi, par un trait de généroſité ſans exemple, ſon ami, qui combattoit à ſes côtés, ne ſe fût jeté au devant du coup, & ne l'eût reçu dans la cuiſſe. Ces deux bleſſures les forcèrent de ſe rendre aux ennemis, qui, pleins d'admiration de la défenſe des deux héros, & de la belle action de M. Clerke, leur témoignèrent la plus grande conſidération, & les renvoyèrent ſur leur parole, dès qu'ils furent en état de paſſer en France.

Ils étoient à peine guéris de ces bleſſures glorieuſes, que M. Clerke fournit à mon père une nouvelle marque de l'attachement extraordinaire qu'il avoit pour lui. Un ſoir que, contre leur coutume, les deux amis n'étoient pas enſemble, M. Clerke ſe trouva dans une aſſemblée, où un jeune officier, parent du miniſtre de la guerre, débita ſur le compte de mon père des choſes auſſi fauſſes que déſavantageuſes. Il avoit pris, je ne ſais pourquoi, mon père en averſion, & il ſatisfaiſoit ſa haîne en diſant du mal de lui. Le crédit qu'on lui connoiſſoit auprès du miniſtre, impoſoit ſilence à ceux qui étoient préſens; mais M. Clerke ne balança

balança point à lui repréſenter que ſes diſcours déplacés étoient moins injurieux à mon père qu'à celui qui les tenoit, parce qu'il étoit facile de ſe convaincre que les rapports qu'on venoit de faire n'étoient pas juſtes. Le jeune homme, choqué de ces paroles, prit le haut ton, croyant en impoſer par-là. M. Clerke, qui avoit à défendre ſon honneur & ſon ami, lui répondit de façon à lui faire perdre cette idée; mais il le bleſſa vivement. L'étourdi ſortit le premier, brûlant de colère. Il attendit M. Clerke à ſon paſſage, & le forçant de mettre l'épée à la main, il en reçut un coup qui l'étendit ſur le pavé.

Mon père, à qui M. Clercke vint ſur le champ raconter ſon aventure, fut déſolé de cet accident. Il comprenoit que, quoique ſon ami eût toute la raiſon & la juſtice pour lui, cette affaire ne ſe termineroit pas à ſon avantage; qu'il eût été facile de l'aſſoupir, s'il avoit eu à combattre un homme moins accrédité; mais qu'il étoit vraiſemblable que le miniſtre voudroit venger ſon parent, & qu'on donneroit à cet événement la plus mauvaiſe tournure, pour perdre M. Clerke. En conſéquence, il l'obligea de ſortir de France, après lui avoir fourni tous les ſecours qu'il ſe trouvoit en état de lui donner. Il ſe chargea, de plus, de faire

toutes les démarches néceſſaires pour obtenir ſa grace, & ſon amitié n'oublia rien de tout ce qu'il pouvoit entreprendre pour le juſtifier. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Le Roi venoit de donner un édit foudroyant contre les duels. On étoit dans la ferveur qu'il inſpiroit. Le miniſtre pourſuivit M. Clerke, & fit paſſer ſon affaire pour un duel prémédité. On lui fit ſon procès : il fut condamné à perdre la vie par un ſupplice infame; & comme on ne pouvoit mettre ſon arrêt à exécution, le miniſtre irrité prit ſoin que ce malheureux ne pût jamais rentrer dans ſa patrie, & il fut proſcrit ſans pitié.

Rejeté du ſein de la France par cette humiliante dégradation, & ne pouvant eſpérer d'y retourner tant que le miniſtre ſeroit en place, M. Clerke ſe retira auprès de quelques parens qui s'étoient réfugiés en Angleterre pour cauſe de religion. Cependant mon père, outré du malheur de ſon ami, demeuroit inconſolable d'en être la cauſe, & d'avoir fait d'inutiles efforts pour le diſculper. Il regarda cet événement comme une diſgrace qui lui étoit perſonnelle, &, dégoûté du ſervice, il ſe retira chez lui. Mon aïeul avoit les ſentimens élevés; il approuva la conduite de mon père, & ne ſongea qu'à lui faire oublier les chagrins

qu'il venoit de recevoir. Dans ce deſſein, il penſoit à le revêtir de la charge qu'il a enſuite occupée, & à le marier; mais mon père le pria de trouver bon qu'avant l'exécution de ces projets, il paſſât en Angleterre pour revoir ſon ami; & en ayant obtenu l'agrément, il s'empreſſa de s'y rendre.

Je vous laiſſe à imaginer la joie qu'eurent ces deux amis de ſe voir & de s'embraſſer encore. Mon père eut la ſatisfaction de trouver M. Clerke beaucoup mieux dans ſes affaires qu'il ne l'avoit eſpéré. Celui-ci lui raconta qu'il étoit en quelque ſorte heureux dans ſon infortune; que les ſollicitations de ſes parens, & la protection du général qui commandoit les troupes angloiſes lorſqu'ils furent faits priſonniers, lui avoient fait obtenir l'expectative d'une place de major dans les troupes de la compagnie des Indes, avec demi-paye; que tant qu'il ne ſeroit pas en pied, il devoit demeurer à Londres: mais qu'il n'avoit pas à ſe plaindre de ce retard; que ſes parens lui avoient fait paſſer le prix des biens qu'il avoit en France; & qu'ayant eu le bonheur de plaire à une veuve aimable & fort riche, il étoit ſur le point de l'épouſer.

Le mariage ſe fit en effet quelque temps

après, & M. Clerke auroit eu lieu de bénir ſon malheur, s'il avoit pu rentrer dans ſa patrie. « Quoi, diſoit-il à mon pere, toujours loin de la France & loin de mon ami! ne ſuis-je pas bien à plaindre »? Mon père tâchoit de le conſoler, en lui faiſant eſpérer que ſes ſollicitations & le temps pourroient fléchir la ſévérité du Roi, & qu'alors M. Clerke repaſſeroit parmi les ſiens. « Mais s'il eſt inflexible, lui répondoit celui-ci »? Après avoir ſervi quelque temps dans les Indes, lui dit mon père, vous reviendrez en Angleterre, & je vous y reverrai; car je ferai tout, mon ami, pour opérer notre réunion. « Il me vient une penſée, lui répliqua M. Clerke: je ſuis marié, vous le ſerez bientôt; promettons-nous de nous unir de plus près, ſi notre poſtérité peut nous le permettre, afin que nos deux familles ne faſſent dans la ſuite, s'il eſt poſſible, qu'une ſeule maiſon ». Mon père embraſſa M. Clerke avec tranſport, & l'aſſura qu'il adoptoit ce projet de tout ſon cœur.

Pluſieurs années après, M. Clerke revint des Indes, en Angleterre, &, quoiqu'il n'eût pas été poſſible d'obtenir ſa grace, il ſe haſarda de venir voir mon père incognito. Ce fut alors qu'ils ſe renouvelèrent plus ſérieuſement les

promeſſes qu'ils s'étoient faites d'unir leurs familles. M. Clerke n'avoit qu'un fils de ſon mariage ; il ne reſtoit à mon père d'autre enfant que moi : tout fut arrêté pour notre future union, & chacun ſe promit d'y trouver ſon bonheur pour toute ſa vie. Je ne vous en dirai pas davantage. Vous ſavez quelles ont été les ſuites de ce projet. Mon cœur n'entroit pour rien dans ſon exécution. Sans doute le ciel ne l'approuvoit pas, puiſqu'il l'a traverſé par tant d'événemens funeſtes. Mais, hélas ! il me coute un père. M. Clerke a bien de quoi ſe conſoler de la perte d'une épouſe qu'il ne connoiſſoit pas.

De retour aux Indes, où il eſt mort, M. Clerke le père demeura pluſieurs années ſans nous donner de ſes nouvelles. Je vous ai déjà dit que ce long ſilence avoit mis le mien dans le cas de ne pas rejeter entièrement les partis qui ſe préſentoient pour moi ; mais qu'il ſe réſervoit de m'éclairer ſur le choix de l'un d'entre eux. De mon côté, j'avois bien réſolu de ne m'engager volontairement à aucun, ſi ſon caractère & ſa façon de penſer ne répondoient pas à mes principes ; de manière que dans les viſites fréquentes qu'ils me rendoient, j'examinois ſoigneuſement tout ce qui pouvoit ſervir à me les faire connoître. Mon père

devoit décider des autres convenances; je me réſervois celle-ci.

Cette délicateſſe, qui me rendoit le choix d'un parti ſi difficile, laiſſa toujours à mon cœur toute ſa liberté. Je m'étois fait de celui qui devoit me fixer, une idée ſi parfaite, & lorſque je lui comparois les jeunes gens qui me faiſoient la cour, je les trouvois ſi différens de ce modèle, que leurs vœux & leurs empreſſemens ne me touchoient pas, & je demeurois à leur égard dans une parfaite indifférence. Ils s'efforçoient pourtant de me cacher leurs défauts, en ne ſe montrant à mes yeux que du côté le plus favorable; mais quelque choſe les trahiſſoit toujours, & me laiſſoit voir en eux, tantôt la petiteſſe d'eſprit ou la ſéchereſſe de cœur, & tantôt la fauſſeté du caractère.

Je voyois bien leurs défauts; on ne les connoît pas aſſez, ou on ſe les diſſimule aſſez bien pour ne pas ſonger à les cacher. Je cherchois à découvrir leurs vices, s'ils en avoient: on connoît ſes vices, & on les cache avec ſoin aux yeux de la perſonne qu'on veut épouſer. Mais que l'occaſion les éveille, le naturel perce, on ſe trahit; & c'eſt ce que j'obſervois avec la plus grande attention. J'appris ainſi, qu'un Gentilhomme & un Magiſtrat qui ſe diſtin-

guoient de leurs rivaux par beaucoup d'avantages, étoient les moins dignes, par leur caractère, de mon attachement.

Nous nous promenions un jour avec eux, mon père & moi, dans le jardin. Le Gentilhomme avoit un chien beau & bien dreſſé; il voulut nous amuſer, en nous montrant le ſavoir-faire de ſon chien, ou plutôt il voulut s'en faire un petit mérite. Mélampe obéit ſi bien aux commandemens de ſon maître, que notre homme en étoit tout glorieux, & ſi glorieux, que, perdant la meſure d'habileté de ſon chien, il le mit en défaut. Ayant jeté ſon gant par-deſſus le mur de clôture, Mélampe ne ſut ni franchir le mur, ni faire le tour. Le maître humilié ſe fâcha, inſiſta, menaça, leva la canne: le chien prit la fuite; le maître courut après: avant que je puſſe l'arrêter, le pauvre animal avoit la patte caſſée. Affligée & indignée, je dis en moi-même: l'homme ſot, brutal & féroce qui ſe fâche ſi ridiculement contre ſon chien & l'eſtropie, ne ſera jamais mon époux. Il lui étoit facile de le lire dans mes regards; mais ſa fureur, exprimée par des yeux hagards, des narines ouvertes, des lèvres tremblantes, un air égaré, ne lui permettoit ni de voir ni d'entendre.

Le magiſtrat reçut, une heure après, des

lettres qu'il demanda la permiſſion d'ouvrir. En les liſant, il en parut ſatisfait. Mon père le complimenta ſur les bonnes nouvelles qu'il venoit ſans doute de recevoir. Le magiſtrat lui répondit qu'en effet il avoit lieu d'en être content. « Un négociant de mes amis, nous dit-il, me marque que deux vaiſſeaux qu'il avoit expédiés à la côte d'Afrique pour la traite des nègres, ont fait le voyage le plus heureux à Saint-Domingue, & je m'en réjouis pour mon ami. Ajoutez, continua-t-il en ſe penchant vers l'oreille de mon père & lui parlant comme pour n'être entendu que de lui, ajoutez que j'ai un gros intérêt dans ces vaiſſeaux, & que ces profits conſidérables ne diminueront pas ma fortune ». J'entendis ces paroles; & le magiſtrat-négociant me parut un homme cupide, qui devoit être plus négociant que magiſtrat. Voyant enſuite que mon père ne répondoit point à ſa confidence, il entreprit de nous faire ſentir les avantages de ce commerce. Il nous dit que c'étoit une belle invention que celle d'appliquer les nègres à la culture de nos colonies; que le nègre étoit l'animal le moins couteux & le plus profitable aux colons, le ſeul mobile en quelque ſorte de la proſpérité de l'Amérique. Il loua ceux qui s'occupoient du ſoin pénible de fournir nos îles de cette

marchandiſe, & il finit par nous aſſurer que l'eſclavage des nègres étoit non ſeulement une choſe utile pour leurs maîtres, mais pour les nègres eux-mêmes.

Le gentilhomme raſſis, & qui d'ordinaire n'approuvoit pas la façon de penſer du magiſtrat, voyant un acte de deſpotiſme à exercer ſur ces malheureux, fut ici de ſon avis, en déclarant néanmoins qu'il ne croyoit pas la ſervitude profitable à l'eſclave. « Mais qu'importe, ajouta-t-il, elle eſt toujours dans l'ordre, puiſqu'il faut bien qu'une partie du monde commande à l'autre, & que le plus foible ſoit dans la dépendance du plus fort. ». Je ſouffrois d'entendre ces propos; mais j'eſpérois que mon père prendroit la parole pour venger l'humanité bleſſée : & en effet, il étoit trop ſenſible & trop inſtruit, pour adopter ces raiſonnemens enfantés par l'ignorance ou par une injuſte cupidité.

« Je ſerois charmé, dis-je alors à Eléonore, d'apprendre comment Monſieur votre père défendit la cauſe de ces infortunés; & j'eſpère que vous daignerez m'en inſtruire un jour : mais je ſuis trop intéreſſé à ſavoir la ſuite de votre propre hiſtoire, pour vous engager à l'interrompre par une diſcuſſion étrangère ». Eh bien, me dit Eléonore en ſouriant, puiſ-

que vous préférez votre plaiſir à votre inſtruction, & votre intérêt perſonnel à celui de l'humanité, vous en ſerez puni. Voici le diſcours de mon père :

« Permettez-moi, meſſieurs, de n'être pas de votre avis. Non ſeulement je ne crois pas que l'eſclavage ſoit utile au maître de l'eſclave, mais je penſe au contraire que la ſervitude lui eſt fort préjudiciable ; qu'elle bleſſe les lois de la religion, de l'équité, de la raiſon, & de la ſaine politique, comme il ne ſera peut-être pas difficile de vous le faire entendre, ſi vous n'êtes pas trop prévenus.

» Le chriſtianiſme, qui eſt une religion de douceur & de charité, & qui doit reſſerrer les liens de la fraternité entre les hommes, défend aux riches & aux puiſſans d'employer leur pouvoir & leurs richeſſes à faire des injuſtices. Or quelle injuſtice plus horrible que celle de dépouiller un homme de ſon droit à la liberté, de la propriété de ſa perſonne, qu'il tient des mains de la nature, & qu'on ne peut lui enlever ſans le rendre un être paſſif, ſans le réduire à une condition pire que celle des brutes?

» Quel eſprit, s'il n'eſt offuſqué par la vapeur d'un intérêt ſordide & mal entendu, trouvera de la raiſon à mettre ſon frère ſous le joug, à le contraindre de ne plus vivre que

pour contenter les caprices d'un autre, & enfin à lui dérober, autant qu'il peut, l'exercice de ſa volonté ? N'eſt-il pas évident que l'eſclave, pénétré de l'injuſtice qu'il éprouve, ne plie que forcément ſous la verge de la tyrannie ; que, convaincu qu'il ne doit à ſon maître que de la haîne & du reſſentiment, il ne travaille pour lui qu'à regret, & fait le moins de travail qu'il peut ? Doit-on même s'étonner, qu'outré quelquefois des mauvais traitemens qu'il endure, des châtimens qu'on lui inflige, il conſpire contre le repos & la vie de ſon tyran ; que cet eſprit de mécontentement, gagnant de proche en proche ſes camarades d'infortune, les blancs des îles riſquent ſouvent d'être égorgés, & qu'ils le ſoient peut-être quelque jour, ſi jamais les nègres peuvent reprendre le droit terrible que l'on emploie contre eux, je veux dire le droit de la force ?

» On prétend que le travail du nègre eſclave coûte moins que celui de l'homme libre & ſalarié, ou même que celui des animaux domeſtiques, & que l'homme blanc ne ſoutiendroit pas le travail & le poids du jour ſur les terres des tropiques ; mais ce ſont des erreurs qu'il eſt facile de diſſiper par l'évidence. Nous ſavons que nos premiers colons boucaniers, chaſſeurs, flibuſtiers, planteurs, faiſoient

d'abord leurs travaux eux-mêmes, & que leur ſanté n'en étoit pas altérée. Quant à la dépenſe des nègres, j'en ai fait autrefois le compte, que je vous communiquerai quand vous jugerez à propos. Vous verrez qu'il en réſulte que le nègre coute au moins ce qu'on donneroit à un manœuvre (1), & que l'uſage qu'on

(1) Voici le réſumé de la perte & de la dépenſe annuelle qu'occaſionne chaque nègre eſclave dans nos colonies.

Un nègre coûte ordinairement 1800 liv. argent des iſles, ou 1200 livres, argent de France, dont l'intérêt viager eſt de 120 liv.	120 liv.
La mort, l'infirmité, ou la fuite en emportent un dixième, c'eſt.	120
Il faut un commandeur ſur dix nègres. Il coute environ 1800 livres de France, dont le revenu eſt de 180 livres, ou 18 livres pour chaque négre, ci.	18
L'entretien & la nourriture de ce commandeur eſt de 120 livres, ou pour chaque nègre.	12
La perte de ſon capital en quinze ans, eſt, par an	12.
Nourriture & vêtemens de chaque nègre .	100
Dangers & dépenſes de la guerre des marrons, frais de milice, temps perdu, habitations brûlées, plantations détruites, blancs & noirs égorgés, un dixième en ſus des eſtimations précédentes, ou pour chaque nègre. . . .	38
	420 liv.

en fait expoſe à des riſques, & cauſe des inquiétudes qu'on éviteroit en employant de préférence les forces de la liberté. Il n'y a, je le répète, ni humanité, ni juſtice, ni ſûreté à ſe ſervir du nègre eſclave; & l'opinion qui fait croire la ſervitude préférable, en dépeuplant l'Afrique, en faiſant la honte de l'Europe, peut devenir le fléau de l'Amérique. Tels ſont les funeſtes effets d'un préjugé deſtructeur».

Le magiſtrat, impatient de ſe voir ainſi contrarié ſur un point qui intéreſſoit ſon avarice, répondit à mon père que ce qu'il venoit de dire étoit exagéré; que ce n'étoient pas les européens qui réduiſoient les nègres en ſervitude; que les ſouverains de l'Afrique vendoient leurs ſujets coupables ou leurs priſonniers de guerre, & les pères, les enfans qui pouvoient être la honte de leur famille; mais que les

---

Ci-contre, ...	420 liv.
Capitation par tête de nègre.	17
Taxe pour les nègres juſticiés.	2
Perte des nègres par le ſuicide &c. . . .	
Total, argent de France, ...	439 liv.

qui ſont, à raiſon de 300 jours de travail, 29 ſous, argent de France, ou 2 livres 4 ſous, argent des iſles, *Note de l'éditeur.*

marchands négriers ne faiſoient que mettre en valeur ces hommes rejetés de leur pays & dangereux à leurs compatriotes ; que c'étoit tout à la fois un acte de juſtice & de politique, de les tenir dans une étroite ſujétion, & de rendre ainſi ces excrémens de l'ancien monde, les réparateurs du nouveau ; car les eſclaves étoient le ſeul moyen qu'on eût pour cultiver les colonies. La preuve en étoit, que, malgré tout ce qu'on avoit débité contre l'eſclavage, & quoiqu'on eût prétendu que les hommes ſalariés & les animaux pouvoient ſuppléer efficacement au travail de l'eſclave, perſonne n'avoit encore mis en pratique cette ſpéculation (1) ; qu'enfin l'état du nègre eſclave, qu'on repréſentoit comme ſi triſte, étoit plus heureux que celui de nos payſans, puiſque, logé, nourri, vêtu aux dépens de ſon maître, il étoit,

(1) De tout temps il y a eu beaucoup de particuliers qui ont remis en liberté quelques-uns de leurs nègres, & qui, indépendamment de la ſatisfaction qu'ils trouvoient dans cet acte d'humanité, ont eu à s'applaudir d'avoir été généreux ; mais, depuis quelques années, les penſilvains ont donné, en ce genre, le plus grand exemple, en rendant la liberté à leurs nègres eſclaves, par une délibération publique, & ils en retirent de grands avantages, après s'en être fait un honneur infini. *Note de l'éditeur.*

pour prix de ſon travail, ſans ſouci de l'avenir; au lieu que nos payſans, obligés de travailler comme les premiers, avoient de plus l'inquiétude que leur donnent la taille & la corvée, & n'étoient pas aſſurés de leur ſubſiſtance comme les nègres.

« C'eſt ainſi, répondit mon père, que pour autoriſer une injuſtice, on ajoute à l'injure la plus noire calomnie. Penſez-vous qu'on ignore que ce ſont les inſinuations & les artifices des européens qui ont mis les petits Princes de l'Afrique dans l'habitude de vendre leurs ſujets; que les marchands qui font l'horrible trafic des nègres, ont répandu, avec la cupidité, la diviſion & la perfidie dans les ſociétés & juſques dans les familles de ces contrés? Eſt-il vrai, d'ailleurs, qu'on ne vende à ces marchands que des ſujets coupables? Eſt-il vrai que ceux qui les vendent aient le droit de les réduire en ſervitude & de les trafiquer comme de vils troupeaux? Quel eſt l'homme ſur la terre qui ait le droit de vendre le ſang & l'ame d'un autre homme...? Le tiennent-ils de la nature, qui donne à tous les hommes le même droit à la liberté? Et la force, la trahiſon leur donnent-ils ce que la nature leur refuſe?

» Lorſque je penſe à cet affreux commerce, je ſuis toujours étonné que les premiers européens

qui l'ont fait, n'aient pas frémi d'horreur en jetant les yeux sur leurs victimes; & que, tremblans de commettre un crime si atroce envers l'humanité, ils n'aient pas renoncé à leur entreprise. Il n'y avoit que les cruels dévastateurs de l'Amérique qui fussent capables d'arracher de sang froid le paisible africain de ses foyers, pour le contraindre à défricher les pays qu'ils avoient réduits en solitude. Eux seuls pouvoient se charger d'un second crime, pour compenser le préjudice que leur causoit le premier.

» Pour justifier l'esclavage, vous m'opposez vainement le refus que font les colons de l'Amérique de donner la liberté à leurs esclaves. Le fait n'est pas le droit. Ils sont, ou du moins ils croient être intéressés à se refuser à cet acte de charité aussi noble que juste; mais c'est précisément cette opinion intéressée qui rend leurs raisons suspectes. Les hommes généreux qui réclament la liberté du nègre, doivent inspirer plus de confiance, puisqu'ils n'ont point, dans cette réclamation, d'intérêt particulier qui les aveugle, & que l'humanité seule s'exprime par leur voix. Ils seront toujours fondés à vous dire, que quand l'esclavage seroit profitable au maître de l'esclave, quand nous devrions payer le sucre plus cher, en employant à le faire les mains de l'homme libre, il n'y auroit

auroit pas à balancer ; qu'il faudroit plutôt ſe paſſer de ſucre, que de violer ſi cruellement les premiers droits de l'homme.

» Enfin vous faites avec auſſi peu de fondement l'apologie de l'eſclavage, en comparant l'état de nos payſans à celui de l'eſclave, & en oſant dire qu'il eſt heureux dans la ſervitude. Mais une pareille aſſertion choque toutes les idées reçues. L'eſclave, ſous le meilleur des maîtres, n'eſt plus qu'un homme dégradé, dont tous les mouvemens ſont ſubordonnés à des volontés étrangeres. Preſque nu, réduit à un travail forcé, mal nourri, privé d'une compagne aſſidue, il porte par-tout les marques de ſa baſſeſſe, & il eſt en butte aux railleries & ſouvent aux inſultes des hommes libres, dont le dernier le foule aux pieds. Mais que devient-il entre les mains d'un tyran ? Alors malheur à l'eſclave qui oppoſe une réſiſtance légère à ſes déſirs, ou qui retarde, par ſa lenteur, les jouiſſances de ſon maître ! déchiré de coups, il arroſera de ſon ſang la terre qu'il cultive. Il eſt peu d'eſclaves qui n'aient pas eſſuyé de pareils traitemens ; & pluſieurs ont trouvé dans leurs maîtres des bourreaux impitoyables, toujours prêts à ſe jouer de leur vie, & à les ſacrifier à leurs paſſions.

» L'état du payſan n'eſt pas, à beaucoup

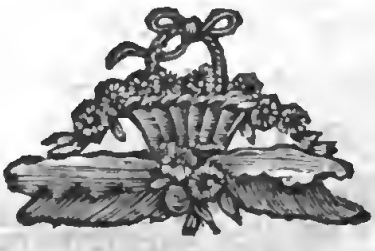
près, ce qu'il devroit être; mais il peut s'améliorer, & du moins il jouit de la liberté de diſpoſer de ſa perſonne. S'il ſe trouve opprimé dans ſon pays, il peut porter ailleurs ſon induſtrie, & ſe faire une reſſource de ſon travail. L'eſclave, au contraire, n'a plus d'eſpérance de bonheur; il ne peut même prétendre au repos. Nul autant qu'il peut l'être, il n'a plus rien qui dépende de lui, pas même ſa perſonne. Il eſt dans la main d'autrui comme un bâton dans celle d'un aveugle. Quel eſt donc, je ne dis pas un payſan, mais le mendiant le plus miſérable, qui voudroit changer ſa liberté contre l'eſclavage? Vous n'en trouveriez point, quand même la ſervitude ſeroit ſuſceptible de quelque douceur, quand elle comporteroit la propriété de quelque bien; car rien ne compenſeroit la perte de la liberté.

« Après cela, peut-on vanter les avantages de la ſervitude, & l'inſouciance de l'eſclave! Il n'y a que l'avarice ſordide & des hommes à paradoxes qui oſent les prôner; mais, coupables envers l'humanité outragée par leurs ſophiſmes, envers la ſociété qu'ils induiſent en erreur, ils mériteroient bien qu'on les fît participer à ces avantages, pour leur en faire prendre une idée plus juſte ».

Ces paroles, prononcées avec toute la chaleur du ſentiment, interdirent le magiſtrat. Il ne jugea pas à propos de faire une autre réplique. Embarraſſé, il ſe tut; mais il en avoit aſſez dit pour laiſſer voir qu'il avoit un intérêt particulier à ſoutenir ſon opinion; & mon père, qui ne pouvoit l'ignorer, n'ayant pas ménagé dans ſa réponſe ceux qui ſe trouvoient dans le cas du magiſtrat, celui-ci penſa qu'on avoit été bien aiſe de lui rompre en viſière, pour lui faire connoître qu'on n'agréoit pas ſa recherche. En conſéquence, piqué du congé qu'il croyoit recevoir, & le regardant comme une offenſe, il ſe retira, pour ne plus revenir. Peu de temps après, je fis entendre au gentilhomme, que mon humeur ne s'accommodoit pas de la ſienne. Il falloit peu de choſe pour bleſſer ſon amour-propre; il ſuivit bientôt ſon rival. Je découvris dans la ſuite qu'il avoit déjà donné plus d'un exemple d'emportement & de brutalité, & que le magiſtrat s'étoit rendu coupable d'une noire ingratitude envers ſon père infirme. Je bénis le ciel de m'avoir ouvert les yeux aſſez à propos, pour m'empêcher de prendre quelque engagement avec des hommes auſſi mépriſables.

Leur retraite releva l'eſpoir des concurrens, qui ne leur diſputoient le terrein que foible-

ment. Ils ſe rapprochèrent de moi, & commencèrent à me rendre des viſites plus fréquentes; mais ayant peu d'inclination pour le mariage, & ce qui venoit de ſe paſſer ne pouvant m'en donner l'envie, je vis avec peine leurs aſſiduités. Cependant, comme il ne convenoit pas de les congédier ſans raiſon, au moins plauſible, je cherchai quelque moyen honnête de m'en débarraſſer, & je crus l'avoir trouvé dans une invitation que me fit une de nos parentes, qui étoit venue nous voir à la campagne.



CHAPITRE XVIII.

Suite de l'hiſtoire d'Eléonore. Tableau des mœurs d'une petite ville.

NOTRE parente, madame de Caſe, étoit une veuve, belle autrefois, encore fort aimable, qui, par ſon eſprit enjoué & ſes manières polies, faiſoit l'agrément des ſociétés qu'elle fréquentoit. Elle habitoit, avec une ſeule fille qui lui reſtoit à pourvoir, une petite ville éloignée de nous d'une grande journée. Amélie, c'étoit le nom de cette jeune demoiſelle, avoit accompagné ſa mère dans ſa viſite chez nous. Durant le ſéjour qu'elles firent à notre campagne, j'eus l'avantage de me concilier leur affection. Je me liai ſur-tout avec Amélie d'une amitié que tout ſervit enſuite à reſſerrer, & que le temps ni l'abſence ne ſauroient détruire. C'eſt, après mon père, la perſonne que j'aimai le plus, & que je regrette davantage.

Nous trouvions, Amélie & moi, tant de plaiſir à être enſemble, que nous ne pouvions nous ſéparer. Je redoutois le moment où je la verrois partir; mais ſa mère, qui s'étoit

aperçue de notre intimité, imaginant le regret que nous aurions de nous quitter, ſollicita auprès de mon père la permiſſion de m'emmener avec elle. Mon père, à qui je ne cachai pas mes ſentimens, & qui devoit retourner à la ville pour des affaires de conſéquence, ne fut pas fâché que, dans cet intervalle, je puſſe faire diverſion à mes inquiétudes. Il ſavoit que je ne pouvois être dans une meilleure compagnie que celle de madame de Caſe; il conſentit à ce que j'allaſſe paſſer quelque temps dans ſa maiſon, où il ſe propoſa de venir me reprendre dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'appeloient à Bordeaux.

Je fus ſenſible à l'attention de notre parente, & à la complaiſance de mon père; mais Amélie ne ſe poſſédoit pas de joie. Elle nous embraſſoit tour à tour, ſa mère & moi, pour nous témoigner ſa reconnoiſſance, & dans la route, que nous fîmes aſſez gaiement, elle ne ſavoit comment m'exprimer le plaiſir dont elle étoit pénétrée. Je partageois vivement le ſentiment qui l'animoit; car figurez-vous, mon cher Chevalier, qu'il n'étoit pas poſſible de ne pas aimer de tout ſon cœur cette pauvre Amélie. Elle joignoit aux agrémens de la figure, le naturel le plus heureux.

Ses traits n'étoient pas réguliers; mais leur

enſemble formoit je ne ſais quoi de piquant, qu'on déſireroit aux plus belles. Son ame reſpiroit dans ſa phyſionomie. On y voyoit la candeur, la ſenſibilité, la douceur, la complaiſance, & l'expreſſion de toutes les qualités qui rendent aimable, & qui formoient en elle le meilleur caractère qui fut jamais.

Pardonnez cette petite digreſſion à l'amitié, qui ſe plaît, comme l'amour, à nous retracer les portraits des perſonnes qui lui ſont chères; & ne trouvez pas mauvais que je donne des regrets à cette tendre amie. Hélas! elle fut inconſolable de me voir quitter la France, & elle verſe encore, ſur mon départ, des larmes que mon ſilence & ma mort trop vraiſemblable ne feront ſans doute que redoubler. N'eſt-il pas juſte que j'en conſerve la mémoire? En achevant ces paroles, Eléonore, qui ne put retenir ſes pleurs, me fournit un témoignage muet, mais bien éloquent, de la tendreſſe de ſon cœur & du mérite d'Amélie.

Dès que nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, reprit Eléonore, le bruit qui s'en répandit fit accourir chez ma parente les principaux de la ville, autant par la curioſité de me voir, que pour s'informer de ſa ſanté. Comme ſa maiſon étoit le rendez-vous de la bonne compagnie, j'y vis tous les jours ce

que le pays avoit de mieux. Les perſonnes d'un âge mûr y venoient faire la converſation, ou lier une partie de jeu; quelques-unes, lire les nouvelles; d'autres, profiter des livres de la bibliothèque de madame de Caſe; car elle n'oublioit rien pour contribuer aux plaiſirs innocens de la ſociété qui ſe raſſembloit chez elle. Les attraits, l'eſprit, le caractère d'Amélie y attiroient les jeunes gens des deux ſexes, qui, étant preſque tous parens ou voiſins & liés par une fréquentation journalière, paroiſſoient vivre entre eux avec une familiarité plus confiante, & avec plus d'intimité qu'on n'en trouve dans les grandes villes. Ils folâtroient, ils chantoient, ils danſoient enſemble tous les ſoirs; mais je ne participois guère à leurs plaiſirs, parce qu'il n'y avoit pas un an que j'avois perdu ma mère, & que le deuil que j'en portois encore (1) m'interdiſoit la plupart de ces amuſemens.

(1) Le deuil d'un père & d'une mère étoit autrefois d'un an dans toute la France. Cet uſage ne ſubſiſte plus que dans quelques provinces éloignées de la capitale. Il ſeroit bon cependant, pour l'honneur des ſentimens & de la piété filiale, & pour les bonnes mœurs, que cet uſage fût rétabli. On ne ſauroit trop entretenir la mémoire de ceux à qui l'on doit tant. L'extenſion de cette marque de triſteſſe qu'on doit avoir de leur perte,

Cependant cette ſociété, quoiqu'un peu bruyante, me parut d'abord fort agréable. Séduite par les apparences, je crus voir l'eſtime, l'union, la confiance régner parmi ceux qui la compoſoient. On n'a pas beſoin ici, me diſois-je, de ſe tenir ſur ſes gardes; l'envie & la méchanceté ne s'y montrent pas comme ailleurs. Mais je ne tardai guère à revenir de ces idées : en effet, une petite ville n'eſt ſouvent que l'abrégé des imperfections d'une grande, & comme tout le monde s'y connoît, on ne ſe pardonne rien; c'eſt ce dont je ne pus douter en obſervant mieux celle-ci. Chacun voulant y primer ſur les autres, & les trouvant toujours ſur ſon chemin, il en réſultoit une jalouſie & des animoſités qui produiſoient ſouvent des médiſances & des intrigues, & quelquefois des querelles. Si l'on ſe voyoit fréquemment, c'eſt que les habitans, déſœuvrés pour la plupart & ne ſachant comment tuer le temps, étoient bien aiſes de le paſſer à découvrir ce que faiſoient les autres, ſoit à deſſein de leur prêter de

---

ſerviroit, quoique purement extérieure, à imprimer toujours davantage dans l'eſprit des deſcendans, le reſpect & la conſidération pour le ſouvenir de leurs pères. *Note de l'éditeur.*

mauvaiſes intentions, ſoit pour en faire une critique amère. Je penſai dès-lors que, de cette grande fréquentation, il ne falloit rien conclure en faveur des ſociétés d'une petite ville, puiſque d'ordinaire le cœur n'y entre pour rien, ou du moins que pour peu de choſe.

Je dois pourtant être juſte, & faire quelques exceptions. La petite ville dont je vous parle renferme des perſonnes d'un vrai mérite. Les habitans ont naturellement de l'eſprit; & la plupart des jeunes gens, obligés d'aller faire leurs études & leurs exercices dans des villes éloignées, ſont plus inſtruits, ou du moins ont plus de diſpoſition à s'inſtruire qu'on ne le croiroit d'abord. Je ſuis même perſuadée que ſi l'amour-propre s'y faiſoit moins ſentir, ſi l'on ſavoit y être plus indulgent & moins ſuſceptible, il y auroit de quoi former une ſociété charmante, où l'émulation, venant à s'introduire, produiroit les changemens les plus avantageux. Mais cette ſociété n'étoit pas, à beaucoup près, ce qu'elle pourroit être. Je découvris bientôt qu'on s'y occupoit de petiteſſes, qu'on s'y livroit à des préjugés choquans, à des haînes injuſtes, & que j'étois moi-même le ſujet de leur maligne cenſure.

Un jeune étourdi, qui, avec de l'eſprit &

des connoiſſances, ſe croyoit aſſez de mérite pour me tourner la tête, ſe prit de belle paſſion pour moi, & ſe déclara hautement mon chevalier. Je m'amuſois de ſon étourderie, & je voulois, pour prix de ſes ſoins, le rendre plus raiſonnable; mais je n'y réuſſis pas. Sans réfléchir ſur ce qu'il alloit dire, les conſéquences ne l'arrêtoient jamais. Comme les enfans, il remarquoit au premier coup-d'œil tous les défauts qui s'offroient à ſa vue, & faiſoit connoître ſans détour ce qu'il y trouvoit de frappant. Il ſavoit toutes les anecdotes de la ville, & ſaiſiſſoit aſſez bien les caractères qu'il aimoit à peindre; mais en parlant des défauts & du ridicule des autres, il ne voyoit pas ceux qu'on pouvoit lui reprocher.

C'eſt lui qui m'apprit que la critique ne m'épargnoit pas, & qui me fit, en quelque ſorte malgré moi, l'hiſtoire de la ville. Tout ce que je pus obtenir de lui, fut qu'il ne me nommât perſonne de celles dont on ne pouvoit parler avantageuſement; & comme la malignité n'entroit point dans ma façon de penſer ni dans mon caractère, je ne cherchai pas à connoître les originaux de ſes portraits, qui d'ailleurs devoient m'être aſſez indifférens, à cauſe du peu de ſéjour que j'avois à faire dans

cette ville. Je ne les ſouffrois que comme relatifs aux mœurs en général, & parce que la connoiſſance de l'homme, conſidérée dans les diverſes poſitions & dans les différens états de la vie, devant ſervir à compléter l'hiſtoire du cœur humain, les obſervations ſur les mœurs des habitans d'une petite ville pouvoient être auſſi utiles que celles qu'on feroit ſur les mœurs des courtiſans.

« Les paſſions, diſoit mon jeune homme, jouent, ſur un petit théâtre, le même rôle que ſur les théâtres les plus éminens. Mais elles ne paroiſſent pas avec autant d'éclat & d'oſtentation dans cette ville, qu'à la capitale ou à la cour. Elles ont ici des attitudes moins étudiées, des expreſſions moins recherchées, &, ſi vous voulez, un maſque différent; cependant un œil obſervateur les reconnoît toujours. Elles ſe montrent les mêmes dans leurs démarches; elles ont un caractère commun, qui les fait remarquer. L'orgueil, qui à la cour ſe croit digne des premiers honneurs & des plus grandes prérogatives, l'ambition qui emploie toutes choſes pour les obtenir, &c., produiroient ici les mêmes effets, ſi leurs moyens & les circonſtances étoient les mêmes. Mais à quoi bon ce préambule ſi ſérieux? continua-t-il. Ne voyons-nous pas qu'un amour-

propre déréglé règne dans toutes les conditions ?

» La nobleſſe, en petit nombre, fait ici peu de ſenſation; mais le clergé, la robe & la bourgeoiſie ont, à ſon excluſion, des prétentions importantes. La plupart ſe croient bien ſupérieurs, en mérite & en dignité, à leurs concitoyens & à leur confrères, parce qu'ils peuvent compter quelques années de plus, depuis que leurs pères vendoient le drap ou menoient la charrue; parce qu'ils ont un peu plus de revenu, ou que leurs frères ou leurs couſins ont acheté quelque exemption de taille ou le droit de la répartir. Ils ſe jalouſent, ils ſe liguent les uns contre les autres. C'eſt pitié de les voir travailler ſourdement à ſupplanter leurs ſupérieurs, & à nuire à leur concurrens ».

» Nous avons vu l'étole plaider contre l'aumuſſe, pour des droits & des prétentions futiles. On n'auroit pas donné des deux parts un écu pour contribuer à des travaux profitables à la communauté, & ils ont dépenſé des ſommes conſidérables à ce procès ridicule, qu'ils avoient commencé par animoſité, qu'ils pourſuivoient avec acharnement, & qu'ils abandonnèrent de laſſitude. Les plaiſans s'en amuſèrent, les bons eſprits en gémiſſoient; le reſte

de la ville prit part à la querelle. Jamais ſujet ſi mince n'y cauſa tant de diviſion (1).

» Aujourd'hui c'eſt la robe qui paroît ſur la ſcène : la ſimarre & le chaperon luttent à qui l'emportera. Il s'eſt fait une ligue de pluſieurs contre un. Si on en croit celui-ci, c'eſt le pur zèle du bien public qui l'anime, qui lui fait braver ſans ménagement la critique & l'improbation preſque générale, & ſes ennemis ne ſont qu'une troupe de ſcélérats & de traîtres confédérés, qui lui réſiſtent, & qui veulent le perdre, en haîne de toute juſtice. Si au contraire on écoute ceux-là, leur ennemi eſt un monſtre d'orgueil & de méchanceté, agreſte, brutal, inſolent, ſans égards comme ſans manières, qui veut tout faire plier ſous le poids de ſa volonté, & qui n'emploie le nom ſacré de la

(1) Des gens de province mal intentionnés, ayant oſé publier que l'*éditeur* déſignoit ici des perſonnes d'une certaine ville, il croit devoir leur dire que cette méchanceté n'a pas de ſens. On ne ſauroit tracer des caractères, dont la malignité ne prétende trouver les originaux. Pour que cela ne fût pas, il faudroit peindre des êtres fantaſtiques & hors de la nature. Au reſte, l'*éditeur* n'a pas à ſe plaindre; on veut lui faire le même honneur qu'on a fait à Molière, à Labruyère, & à le Sage. *Note de l'éditeur.*

juſtice, que pour tromper le public ſur ſes démarches; qui s'irrite de la moindre repréſentation, s'indigne de toute réſiſtance, & furieux enfin des obſtacles qu'on lui oppoſe, voudroit tout perdre pour ſe venger : vraie bête féroce qu'on ne peut enchaîner avec trop de ſoin, pour ſe garantir de ſes morſures cruelles. Les deux partis prétendent également avoir raiſon, & je ne vous dirai point qui a tort : mais il eſt évident que l'aigreur & l'animoſité ſe ſont mêlées dans la diſpute; & comme ils ſont de mauvais conſeillers, & qu'on paſſe facilement les bornes de la modération lorſqu'on les écoute, il en réſulte que, pour le plaiſir de contrarier & de nuire, on s'oppoſe à l'exécution des meilleures choſes, & que nous n'avons bientôt plus ni règle ni juſtice dans cet endroit, qui, aux diviſions près, ne reſſemble pas mal à un village (1).

(1) Il y a une choſe qu'on n'a point vue ſous le ciel, & que, ſelon toute apparence, on ne verra jamais; c'eſt une petite ville qui n'eſt diviſée en aucuns partis, où les familles ſont unies, & où les couſins ſe voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne ſe renouvelle pas à tout moment, par l'offrande, l'encens, & le pain bénit, par la proceſſion & par les obſèques; d'où l'on a banni les caquets, le menſonge, & la mé-

» Vous m'avez défendu de nommer perſonne, & je vous obéis. Il y a pourtant des gens, dont la méchanceté, l'orgueil ou le ridicule ſont tellement à découvert, & peuvent devenir ſi dangereux par l'exemple de leurs ſuccès, par la louange de prôneurs intéreſſés, ou par la crainte puſillanime qu'ils inſpirent, qu'il conviendroit peut-être de n'en pas taire le nom, non plus que l'hiſtoire, pour contenir leurs émules, & contribuer à l'utilité publique, en vengeant ainſi hautement la probité, l'honneur, la décence dont ils ſe jouent. Vous ne me croyez pas digne, ſans doute, d'exercer cette vengeance, & je ne veux pas vous déplaire en les divulgant. Voici pourtant quelques-unes de mes hiſtoires ſans titre.

» Si vous vouliez connoître la hauteur & l'avarice réunies & perſonnifiées dans un même

---

diſance; où l'on voit parler enſemble le bailli & le préſident, les élus & les aſſeſſeurs; où le doyen vit bien avec ſes chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, & où ceux-ci ſouffrent les chantres.... *La Bruyère*, page 288, tome premier. — Le tableau que l'auteur de ces mémoires fait d'une petite ville, n'eſt-il pas bien reſſemblant à celui de La Bruyère? Une choſe remarquable, c'eſt qu'ils écrivoient à peu près dans le même temps, je veux dire ſur la fin du dernier ſiècle. *Note de l'éditeur*

ſujet,

ſujet, il ne faudroit pas courir au loin pour en trouver le modèle. Il eſt ici tout porté. Vous pourriez le conſidérer à votre aiſe, & vous verriez avec ſurpriſe qu'il joint aux vices d'un vieillard les ridicules d'un jeune homme. Sa folie la plus remarquable eſt de vouloir en tout paroître ſupérieur aux autres. S'il avoit de la naiſſance, il ne manqueroit pas de s'en faire gloire; mais forcé à la modeſtie ſur cet article, quoique petit de taille, il ſe fait grand d'ailleurs autant qu'il peut. Il vous fait ſentir volontiers les immunités de ſon état, & l'avantage de ſa poſition. Il vante les alliances de ſa famille, & les charges qu'elle poſsède. Il vous entretient de ſes proueſſes de collége, & des preuves de ſavoir qu'il y donna.

» Il a fait en ſa vie un voyage de quelques ſemaines, pendant lequel il vit la capitale en paſſant. Entendez-le vous en conter les aventures, jamais Chardin ni Tavernier n'en eurent de plus ſurprenantes. Il ne vous fait pas ſeulement la relation de ce voyage, il vous donne le plan des villes, des édifices qu'il a vus. Il eſt au fait des anecdotes de Paris; il les apprécie, il les juge. Si on prend quelquefois la liberté de n'être pas de ſon avis, il aſſure magiſtralement que ce qu'il dit eſt la vérité; ſi on réplique, il vous repouſſe d'un air colère.

Jamais l'amour-propre ne fut plus ombrageux ni plus délicat que le ſien; un rien l'offuſque, un rien le bleſſe. Eſſayez de réſiſter à ſa volonté, ne cédez pas à ſon ton impérieux, il vous menace de s'en plaindre aux ſupérieurs, de s'adreſſer aux miniſtres: il vous fait grace s'il n'en écrit pas au roi; car lui manquer, c'eſt manquer aux ſupérieurs & au roi lui-même. Enfin on l'a vû employer les voies de fait pour corriger les mal-aviſés qui oſoient le contredire; & il uſeroit volontiers de cette méthode, s'il ne couroit quelquefois riſque de compromettre ſa dignité. La ſeule choſe où il n'aime pas à faire connoître tous ſes avantages, ce ſont ſes conquêtes, dont il ne parle point, quoiqu'il ait reçu des faveurs inſignes de plus d'une belle.

» Un des amis de ce grand homme, qui ne l'a pas toujours été, ne mérite pas moins que lui d'être noté dans ſon eſpèce. Il joint, dans un âge avancé, à une vanité auſſi ridicule, une méchanceté d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt ſans ceſſe aiguiſée par l'amour-propre le plus actif. Celui-ci veut une cour & des hommages, &, comme un autre Prothée, il prend toute ſorte de formes; il emploie toutes les fineſſes pour en venir à bout. Sa marche eſt plus compaſſée que celle de ſon

ami. Lorſqu'il connoît qu'il ne peut emporter les choſes d'autorité, il plie adroitement. S'il ne peut réuſſir de cette manière, il abandonne ſon entrepriſe. L'un ſe couvre de la peau du lion, l'autre de celle du renard. Il ne s'élevera pas, ou du moins que rarement, contre un homme qui lui réſiſte. Il ne tentera pas même de ſubjuguer ceux qui auront plus de caractère ou plus d'eſprit que lui. Il ſe contentera de les dénigrer en ſecret, de leur ôter, autant qu'il peut, la conſidération dont ils jouiſſent, en leur prêtant des ridicules, en ſemant contre eux des bruits ſouvent faux, & toujours injurieux, en s'efforçant d'aliéner d'eux leurs amis & même leurs enfans. Il a pris pour deviſe cet axiome connu : *Diviſe & regne.* C'eſt ainſi qu'il ſe venge de la ſupériorité ou de la réſiſtance.

» Il crut, en entrant dans le monde, qu'il alloit tout ſubjuguer par la force de ſon eſprit & par le charme de ſon élocution; & penſant aſſez bien de lui & aſſez mal des autres pour s'eſtimer infiniment ſupérieur en mérite à tout ce qui l'entouroit, il s'établiſſoit en idée une ſorte de magiſtrature. Mais ſe voyant bientôt loin de ſon compte, & trouvant ſur ſon chemin d'autres perſonnes en poſſeſſion de cette autorité qu'il ſe croyoit due, il fit courir ſecrète-

ment contre elles des parodies & des ſatires auſſi amères qu'indécentes. Cependant, comme ſon amour-propre prenoit ces productions pour des chef-d'œuvres, & qu'il ne les déſavouoit que gauchement, il ſe trahit enfin lui-même, & s'attira l'animadverſion publique. C'eſt depuis cette aventure qu'il eſt plus circonſpect, & qu'il emploie d'autres reſſources pour arriver à la domination.

» A l'inſtar des planètes, il s'environne des ſatellites qu'il peut attirer dans ſa ſphère, & c'eſt une choſe curieuſe de voir comment il les gouverne. Il ſoudoie les uns, il régale les autres. Il amuſe la curioſité de celui-ci, en lui racontant les aventures du jour, qu'il embellit à ſa manière. Il contente celui-là en feignant d'embraſſer excluſivement ſes intérêts. La vérité eſt qu'il n'aime perſonne que lui-même, & que, lorſqu'il fait des avances à quelqu'un, c'eſt qu'il le croit propre à ſervir d'inſtrument à ſon ambition & à ſa méchanceté. Tour à tour gai, plaiſant, ou bruſque, ſuivant les circonſtances, & néanmoins toujours exigeant. Il eſt, en apparence, complaiſant juſqu'à la ſoumiſſion; mais il careſſe pour qu'on lui obéiſſe, il rampe pour mieux établir ſon pouvoir.

» Il faut voir ce roi des aveugles au mi-

lieu de ſa troupe, s'enivrer de leur encens. Il s'extaſie ſur ſon mérite, il ſe complaît dans ce qu'il a penſé, il s'admire dans ce qu'il dit; il fait des contes, il éclate, il rit aux larmes; mais ſi quelque profane, je veux dire ſi quelqu'un de ceux qu'il ne peut lier à ſon char, ou, mieux encore, qui oſe le contredire, entre par haſard dans l'aſſemblée, notre homme ſe retire en lui-même; il devient ſérieux, ſon viſage s'alonge. Il n'eſt pas fait pour prodiguer ſes paroles devant des gens peu dignes de les entendre. Il ne prononce plus que des monoſyllabes, ou même il garde le ſilence, s'il ne juge plus à propos de parler à l'oreille de ſes favoris. Ceux-ci excuſent ſes défauts, pallient ſon caractère, cherchent à déguiſer ſon ingratitude & ſes prétentions, ou le diſent corrigé. Mais les gens ſenſés, qui ne s'en laiſſent point impoſer par des grimaces, n'adoptent pas ces ſuppoſitions. Ils percent à travers le voile dont il s'enveloppe. Ils le jugent, non ſur une faute qui peut échapper au plus ſage, mais ſur la ſuite de ſes actions, & ils décident que c'eſt un ſerpent, qui, pour ſe cacher quelquefois ſous l'herbe, n'en eſt que plus dangereux.

» Vous ſerez ſurpriſe d'apprendre qu'il y a

des gens de lettres dans cette ville. Ils ont mis au jour des ouvrages utiles, qui, en leur faisant honneur, en font à leur patrie, & leur donnent droit à la bienveillance de leurs concitoyens; mais ce qui devoit leur attirer la considération, n'a fait qu'exciter l'envie. Loin de les encourager, par quelques témoignages de reconnoissance, à s'avancer dans la carrière épineuse où ils sont entrés, & d'adoucir, par ce léger salaire, les peines qu'on y trouve, la plupart ne leur pardonnent pas même de vouloir se distinguer par leurs travaux. S'ils n'osent pas les critiquer ouvertement, ils affectent du moins la plus grande indifférence, & ce n'est pas leur faute si ces écrivains, qui travaillent pour l'utilité publique, ne sont pas dédaignés du public. Pour se rendre supportables, il faut que ceux-ci oublient ce qu'ils savent & ce qu'ils ont fait, qu'ils soient sans cesse attentifs à dérober à l'amour-propre des envieux, des comparaisons désagréables, & qu'ils se fassent excuser à force de modestie. Il ont besoin d'imiter les gens d'une haute stature, qui, obligés d'entrer dans un édifice dont la porte est trop basse, doivent courber la tête, de peur de se blesser. Je n'en dirai pas davantage sur cet article, parce qu'ami de ces

gens de lettres, je ſerois ſoupçonné de partialité ſi j'étois leur apologiſte, & deviendrois ſuſpect en les louant.

» Mais une choſe ſur laquelle je ne ſaurois me taire, c'eſt de voir ridiculiſer la vertu, c'eſt d'entendre injurier l'honnêteté. On ſouffre auſſi impatiemment dans cette ville la diſtinction que donnent les grandes qualités de l'ame, que celle qui peut naître des talens de l'eſprit. Comme ce romain qui, coupant la tête des pavots plus élevés que les autres, montroit par cette action qu'il falloit abattre tout ce qu'il y avoit d'éminent à Rome; l'amour-propre jaloux ne veut ſouffrir ici rien qui puiſſe lui faire ombrage, il voudroit abaiſſer tout ce qui tend à s'élever. L'hypocrite ſeul lui échappe par ſa feinte humilité; tout le reſte eſt en butte à ſes atteintes. Je pourrois vous en rapporter cent exemples; mais un ſeul me ſuffira. C'eſt vous, Mademoiſelle, qui me le fourniſſez ». Et qu'ai-je de commun, lui répondis-je, avec ceux qui ſont ombrage à l'amour-propre? « Vous allez voir, repartit mon flatteur en exagérant les bonnes qualités qu'on m'attribuoit.

» Tous ceux qui ſe connoiſſent en mérite, vous eſtiment; tous ceux qui ſont ſenſibles aux graces & à la beauté, vous aiment & vous

admirent ; mais ce ſont-là de juſtes ſujets de jalouſie. Des femmes que vous éclipſez vous pardonneront-elles d'enlever, à leur préjudice, tous les ſuffrages des hommes ? vous verront-elles une ſi grande ſupérioté ſans murmurer ? Non, ſans doute, vous ne pourriez vous y attendre, même à Paris. Que ſera-ce dans un lieu tel que celui-ci ? L'éclat de vos charmes a dû naturellement y provoquer la cenſure féminine ; auſſi, peu de jours après votre arrivée, n'a-t-on pas manqué de vous critiquer. On a taxé votre air ſérieux, de morgue ; votre parure modeſte, de vaine affectation ; vos connoiſſances, de pédanteries ; & cette décence, ces manières réſervées dont tant d'autres auroient beſoin, vous ont fait noter dans leurs diſcours pour une jeune précieuſe qui a trop de hauteur dans le caractère & trop bonne opinion de ſoi pour s'abaiſſer au ton & à la familiarité des femmes d'une petite ville. J'ai voulu vous venger de ces propos ; mais le mal qui les produit eſt incurable ; il s'aigrit des efforts que l'on fait pour le guérir. Il n'y a que votre abſence, dont tant de cœurs gémiront, qui puiſſe ſoulager ceux que la jalouſie irrite contre vous ».

Je fus trop contente de cette confidence, pour conſentir à en recevoir d'autres. Je re-

merciai mon défenſeur de ſon attention; & comme je ne voulois lui laiſſer aucun eſpoir; qu'une plus grande complaiſance à l'écouter auroit pu fournir aux mauvaiſes langues de nouveaux ſujets de s'exercer à mes dépens; & qu'après tout, il ne faut ſe prêter que le moins qu'on peut à entendre mal parler des autres, & trop bien de ſoi-même, pour ne ſe laiſſer ni amuſer par la médiſance, ni chatouiller par la vanité: je le congédiai, en lui diſant que j'allois, dès cet inſtant, profiter de ſes avis, & me borner à la ſociété d'Amélie. En effet, je ne la quittai plus, ainſi qu'une de ſes amies, qui devint bientôt la mienne. Je paſſois dans leur ſociété tous les momens que la bienſéance me permettoit de dérober aux autres; & ces momens étoient ſi doux pour moi, qu'ils me firent trouver bien court le temps que je demeurai près d'elles. Lorſqu'il fallut les quitter pour m'en retourner, nos regrets & nos larmes ſignalèrent nos adieux, & je reſtai profondément affligée de cette ſeparation.

Mon père étoit venu me chercher; il m'accompagnoit dans mon retour. Nous allâmes coucher, en paſſant, à notre maiſon de campagne. La diſpoſition mélancolique où je me trouvois en y arrivant, me fit déſirer d'y reſter

quelques ſemaines, pour m'abandonner plus librement à cette douce triſteſſe qui flattoit mon cœur. Je priai donc mon père d'agréer que j'y fiſſe encore quelque ſéjour, & il eut la bonté d'y conſentir; ainſi, il repartit ſeul pour Bordeaux. Ce fut peu de temps après que vous arrivâtes dans cette ville, & que vous prîtes un logement chez mon père. Je fus fort ſurpriſe, à mon retour, de vous y voir à demeure; & je puis vous dire aujourd'hui, que, quoique je vous trouvaſſe très-aimable, je ne penſai point alors que vous fuſſiez l'homme que je devois aimer, & que vous duſſiez être un perſonnage ſi remarquable dans mon hiſtoire.

Il eſt inutile de vous arrêter davantage ſur les événemens de ma vie. Vous êtes inſtruit de ceux qui ſuivirent notre connoiſſance. Mon ſéjour en Angleterre n'en produiſit aucun qui mérite d'être relevé; je vous dirai ſeulement que je ne quittai point ma patrie ſans éprouver une douleur bien vive. Je ſentois un violent chagrin d'y laiſſer tant de perſonnes qui m'étoient chères. En partant, je demeurai ſur le bord du vaiſſeau, les regards fixés vers les côtes de France, tant qu'il me fut poſſible de les voir; & lorſqu'elles diſparurent à mes yeux, je verſai un torrent de larmes. Vous entriez pour beaucoup dans de ſi juſtes regrets.

Vous m'aviez donné de ſi grandes preuves du plus tendre attachement, vous me paroiſſiez ſi digne du plus juſte retour, que je ne pouvois m'empêcher de vous plaindre. Je ne penſois pas, ſans une vive reconnoiſſance, aux peines que vous ſouffriez pour moi, & je me rappelois votre idée d'autant plus volontiers, qu'elle s'offroit à mon ſouvenir comme celle de l'homme le plus eſtimable. C'étoit ſans doute le commencement de l'inclination que vous m'avez inſpirée, que je devois combattre alors, & que les événemens & votre conduite ont portée au plus haut point. Auſſi je ne vous retrouvai point ſur le vaiſſeau le Thames, ſans éprouver une émotion & un trouble extraordinaires. Il ne falloit pas moins que les engagemens pris par mon père avec M. Clerke, & les démarches que nous avions faites en conſéquence, pour m'empêcher de me montrer plus indulgente à votre égard, & de vous témoigner l'eſtime, diſons mieux, l'attachement que j'avois déjà pour vous.

Ainſi finit le récit d'Eléonore, qui m'auroit fourni de nouvelles raiſons de l'aimer, s'il eût été poſſible d'ajouter à mes ſentimens pour elle, & qui ne fit qu'augmenter en moi le déſir de mon rétabliſſement. Eléonore ſouhaitoit & craignoit également de voir arriver l'époque

de notre union. Cependant le temps & les soins de ma compagne, qui me rendoient chaque jour de nouvelles forces, nous approchoient peu à peu de ce moment heureux. Ayant recouvré, ainsi qu'elle, une parfaite santé, je lui rappelai ses promesses, & elle me répondit en rougissant, qu'elle étoit prête à ratifier ses engagemens; qu'elle me prioit seulement de lui donner encore deux jours, pour se préparer à la cérémonie de notre mariage, qu'elle projetoit de rendre la plus solennelle & la plus auguste qu'il nous fût possible dans la position isolée où nous étions. Je n'eus pas de peine à consentir à ce court délai, à la fin duquel, en m'unissant à l'épouse la plus vertueuse comme la plus aimable, je devois être le plus fortuné des hommes.

CHAPITRE XIX.

Eléonore ſe diſpoſe à épouſer le Chevalier ; cérémonie du mariage. Tableau du bonheur des deux époux.

Les deux jours de délai qu'Eléonore m'avoit demandés, pour ſe préparer à la célébration de notre mariage, furent pour elle des jours de prière & de recueillement. Elle étoit ſi pénétrée de la ſainteté des devoirs qu'elle alloit s'impoſer, elle en ſentoit ſi bien l'importance, qu'elle redoutoit en quelque ſorte de s'en charger, & ne croyoit pas pouvoir s'en acquitter dignement, ſans les graces & les bénédictions du Ciel, dont elle imploroit le ſecours.

« Que d'obligations, diſoit-elle, ne vais-je pas contracter, en recevant le titre d'épouſe, en acquérant celui de mère de famille? Comment ſatisfaire à ce que la religion & la poſtérité attendent de nous, ſi nous ne connoiſſons parfaitement ce qu'elles en exigent; & qui ne craindroit de prendre des engagemens auſſi reſpectables, s'il en peſoit toutes les conſéquences ?

Ceux qui contractent inconſidérément les

liens du mariage, & qui ne portent pas à la formation de cette ſociété les qualités & les diſpoſitions néceſſaires, ne doivent pas ſe plaindre des amertumes qu'ils y trouveront. Si les premiers momens leur en ſemblent doux, ceux qui leur ſuccéderont ſeront ſemés d'inquiétudes & de chagrins; &, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'ils n'auront pas ſeulement à s'accuſer d'être la cauſe de leur triſte ſort; ils devront ſe reprocher encore les malheurs de leurs compagnons, les fautes de leurs deſcendans, & ſouvent leurs infortunes.

» C'eſt la vue de ces inconvéniens qui m'a toujours rendu le mariage ſi redoutable. Je ne pouvois me cacher que les mariages malheureux n'étoient en ſi grand nombre, que parce que les époux n'étoient pas bien aſſortis; qu'ils n'avoient pas les vertus de leur état, ou n'étoient pas aſſez inſtruits des devoirs importans auxquels il aſſujettit : & plus je réfléchiſſois ſur ceux d'épouſe & de mère, plus ils me ſembloient reſpectables; moins au contraire je me croyois en état d'en atteindre la perfection, moins je devois prendre de confiance en moi-même.

» Qu'il me ſoit permis avant tout, mon cher Chevalier, de vous remettre ſous les yeux ce que mon père m'a dit ſi ſouvent, qu'il ne ſuffit pas

que les deux époux, en s'unissant, aient de l'inclination l'un pour l'autre; qu'il faut encore qu'ils s'estiment autant qu'ils s'aiment; qu'à l'esprit de concorde & de paix, ils joignent l'amour du travail, la complaisance, la raison; que la modération veille sur leur santé, afin qu'ils puissent donner le jour à des enfans sains & robustes. Enfin, que pour travailler fructueusement au bien-être futur de ces enfans, les parens ne sont pas seulement obligés de pourvoir aux besoins du corps, mais principalement à ceux de l'ame; qu'ils doivent diriger la volonté & éclairer l'intelligence de ces êtres foibles, & que c'est une pénible tâche pour tous ceux qui désirent de s'en occuper soigneusement.

» Ajoutez à cela, que l'insuffisance des parens peut trouver par-tout ailleurs des supplémens dans les secours de la société, & qu'ici nous ne pouvons nous appuyer en quelque sorte que sur nous-mêmes; que toute la société de l'isle résidant en nous deux, nous serons tenus de faire à nous seuls toutes les fonctions, qui, dans des contrées plus heureuses, se trouvent partagées entre tant de membres différens. Eh! qui ne seroit épouvanté du surcroît de soins & de travaux que notre union va nous donner! Qui ne craindroit, à ma place, les charges du mariage, s'il considéroit sa foiblesse & son

inexpérience ! Vous vous plaigniez autrefois de mon irréſolution ; mais convenez, mon cher Chevalier, qu'il faut que je vous aime bien, pour me ſoumettre, en me liant à vous, aux nouvelles peines qui nous attendent ».

« Oui, lui dis-je, ma chère Eléonore, je conviens que vous me donnez en cette occaſion la preuve la plus certaine de votre eſtime & de votre attachement. Vous ne ſauriez jamais faire plus que vous ne faites pour moi. Je vous devrai tout ſans doute, & je vous aſſure, pour toute la vie, de la reconnoiſſance la plus vive & de la tendreſſe la plus parfaite ; mais vous vous exagérez les peines du mariage ; c'eſt votre modeſtie & votre timidité qui vous épouvantent en vous les groſſiſſant. Je conviens que notre ſituation eſt pénible ; mais tout eſt compenſé dans la nature. Si nos ſoins & nos travaux doivent s'étendre par les ſuites de notre union, nous devons jouir, en récompenſe, des plaiſirs les plus doux & les plus purs que l'homme puiſſe goûter ſur la terre ; tout va nous donner de nouveaux motifs de remercier la providence, & ces peines mêmes, qui déjà vous inquiètent, contribueront à notre bonheur.

» Penſez-vous que votre cœur ne ſera pas ſatisfait, & que vous ne ſerez pas contente de vous-même, lorſque vous pourrez conſidérer

que

que tout ce qu'il y a de bien & de bonheur dans cette isle sera votre ouvrage ? & au lieu de vous plaindre de ce qu'il vous aura coûté, n'aurez-vous pas à vous applaudir d'en être la cause à ce prix ? Ah ! vous ignorez encore la douceur que l'auteur de tout ce qui respire a mise dans l'accomplissement des lois que sa sagesse nous impose. Quelle satisfaction pour une ame pure & sensible, de trouver dans l'objet qu'on aime, celui que le devoir nous prescrit d'aimer ! Quelle joie de le voir heureux de notre bonheur, & quel charme enfin d'étendre son existence & son amour sur des enfans chéris, fruit précieux d'une union si tendre ! Vous ne voyez aujourd'hui que les épines du mariage. Vous ne regardez que le côté fâcheux de notre position ; mais un temps viendra, je l'espère, où vous bénirez le Ciel de nous avoir comblés de si grandes faveurs ».

Eléonore me répondit que je peignois en beau ; qu'elle espéroit bien trouver avec moi tout le bonheur que deux personnes isolées pouvoient goûter ensemble, mais que notre situation exigeoit plus de forces, de soins, & de connoissances qu'il ne nous en auroit fallu par-tout ailleurs ; que m'ayant donné son affection, & me destinant sa main & sa vie, elle ne manquoit ni de volonté ni de résolution

pour contribuer au bien commun, mais qu'elle connoiſſoit ſa foibleſſe, & qu'elle réclamoit mon indulgence ; qu'en attendant, elle ne pouvoit trop implorer les ſecours du Ciel. « Venez, mon cher Chevalier, me dit-elle, venez avec moi demander à l'auteur de tous biens, les graces particulières dont nous avons beſoin pour ſeconder dignement les vûes qu'il a ſur nous. Sa divine providence, qui, en nous jetant dans une iſle déſerte, nous a fait une loi de nous unir, ne refuſera pas de nous aſſiſter, lorſque nous l'invoquerons avec confiance pour accomplir ſa volonté ».

« Allons, dis-je, lui demander de toujours vivre l'un pour l'autre, en vivant pour lui; &, quoique nous devenions époux, d'être toujours amans. Prions-le de nous accorder encore l'abondance & la ſanté, & avec l'amour de la vertu, le zèle néceſſaire pour le bien ſervir. S'il exauce nos vœux, je ſerai le plus heureux des hommes; car vous jouirez très-long-temps du ſort que vous méritez, & vous n'aurez jamais rien à regretter ſur la terre ».

A ces mots, nous allâmes au bout de l'eſplanade, & nous conjurâmes le ciel de nous donner les diſpoſitions néceſſaires pour accomplir la plus ſainte union. Eléonore, à genoux ſur le marchepied de l'autel, les mains jointes

& la tête inclinée, prioit avec tant de ferveur & de modeſtie, qu'elle eût excité la piété dans le cœur le moins religieux. Elle étoit en même temps ſi belle & ſi touchante, qu'on l'auroit priſe pour un ange bienfaiteur, demandant au père des êtres le bonheur du mortel fortuné confié aux ſoins de ſa vigilance.

« Avant de faire le dernier ſerment, me dit Eléonore en revenant à la cabane, je veux vous prier de m'accorder deux choſes; l'une, de graver ſur une pierre dure, que nous placerons enſuite ſur l'autel, l'acte de notre mariage en ces mots :

G. de Lervignac, Chevalier des Gaſtines, & Eléonore d'Aliban, ſe ſont juré la foi conjugale, & ſe ſont unis par le ſaint nœud du mariage.— A quoi vous ajouterez la date de la cérémonie.

L'autre, de me promettre, au moment de notre union, de la faire ratifier par un prêtre, ſi l'occaſion s'en préſente jamais. « Je cède, ajouta-t-elle, aux vœux de votre amour, aux ordres de la providence, à l'eſtime & à la tendreſſe que vous méritez; mais je ſerois inexcuſable, ſi, pouvant ajouter quelque jour à nos promeſſes les formes uſitées dans les mariages des chrétiens, & ce qui les élève à la

dignité du ſacrement, je négligeois de munir le nôtre du ſceau ſacré de la religion ».

Pénétré des mêmes ſentimens qu'Éléonore, je n'héſitai pas à la ſatisfaire ſur ce qu'elle me demandoit. J'étois en même temps ſi rempli de l'idée de mon bonheur, & ſi charmé des bontés de ma maîtreſſe, que je lui aurois donné ma vie avec une ſatisfaction que les cœurs froids ne ſauroient imaginer. Je l'aſſurai du plaiſir que j'aurois toujours à ſuivre ſes volontés; & pour lui montrer mon empreſſement à lui obéir, j'allai ſur le champ faire la recherche d'une pierre propre à recevoir l'inſcription qu'elle m'avoit demandée. Je la trouvai près de la grotte, telle que je la ſouhaitois, & m'étant mis à l'ouvrage ſans perdre un moment, j'eus fini de la graver le lendemain de bonne heure. Je la tranſportai enſuite, à l'aide de la brouette, juſqu'au bout de l'eſplanade, où Eléonore m'ayant aidé à la monter ſur l'autel, je la plaçai dans le milieu, après en avoir ôté une autre pierre. Je donnai à ce nouveau monument, qui doit faire époque à jamais dans les faſtes de l'iſle, toute la ſolidité qui pouvoit dépendre de moi.

Tandis que je ſculptois ma pierre, Eléonore s'occupoit des préparatifs de la noce. Elle

avoit tué pluſieurs volailles, qui, jointes à quelques poiſſons que je pris le ſoir, devoient faire le fond du repas du lendemain. Elle arrangeoit tout d'avance. Elle employa le riz, les légumes, le laitage, la pâtiſſerie.

Je voulus, de mon côté, contribuer à l'agrément de la fête; & dès que le travail du monument fut achevé, j'allai vaquer aux ſoins que l'intérêt de mon cœur exigeoit de moi. Je deſcendis à la rivière, où je fis une pêche aſſez heureuſe; & ſorti de la baie, je ramaſſai ſur les rochers voiſins une belle proviſion d'huîtres; après cela, je cueillis dans le parterre & dans nos prairies les plus belles fleurs que j'y trouvai, pour en parer le ſein d'Eléonore, pour garnir ſon appartement de feſtons & de guirlandes, & pour en couvrir juſqu'à notre table : enfin je creuſai le ſoir, autour du monument, pluſieurs trous propres à recevoir des arbres que j'y voulois planter.

La nuit ſuivante, qui devoit précéder un jour ſi mémorable, je dormis peu. L'agitation de mon cœur ne me laiſſa pas jouir d'un ſommeil tranquille. L'attente d'un grand bonheur eſt quelquefois auſſi difficile à ſupporter, que la crainte d'une diſgrace. Je treſſaillois, en penſant à l'heureux ſort que j'avois lieu d'attendre, quoiqu'éloigné du reſte des hommes.

Dès qu'il fut jour, je me levai, & je ſortis de la cabane, pour aller arracher ſur une colline aſſez éloignée les arbres que je voulois tranſplanter. J'avois deſtiné depuis long-temps deux palmiers, quelques orangers, & pluſieurs myrtes, à venir ombrager le bout de l'eſplanade. C'étoit le moment que j'avois choiſi pour en faire la plantation. J'arrivai avec deux ânes attelés à la brouette, ſur laquelle je portois les inſtrumens propres à fouir la terre. Mes arbres enlevés avec la motte de terre qui les entouroit, je les chariai juſqu'à la place que je leur deſtinois. J'y avois déjà porté de la fontaine des ſceaux remplis d'eau. J'eus ſoin, en plaçant les arbres dans les creux, d'en arroſer les racines. Cette pratique eſt néceſſaire dans les pays chauds, pour les faire prendre plus ſûrement (1).

---

(1) La ſaiſon la plus propre à planter des arbres, eſt, en Europe, depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de février, c'eſt-à-dire, lorſque la ſève ne circule pas; & dans les pays chauds, c'eſt la ſaiſon pluvieuſe. On haſarde beaucoup ſans doute de les planter en d'autre temps dans les lieux voiſins du tropique; mais, en prenant toutes les précautions que je pris, en conſervant la terre qui entoure la racine des arbres qu'on arrache, en les tranſportant doucement, enfin en les tenant au frais autant qu'il eſt poſſible, ſoit en faiſant

Je ſuſpendis à ces arbres des feſtons de fleurs que j'avois préparés la veille, & j'attachai ſur l'écorce des palmiers, dont j'avois entrelacé les branches, ces foibles vers que mon cœur m'avoit dictés.

Palmiers que j'ai plantés en ce riant ſéjour,
Monumens & témoins de mon bonheur ſuprême,
Que votre amour conſtant ſoit à jamais l'emblême
De mon tendre & fidèle amour!
Puiſſiez-vons, comme lui, réſiſter à l'orage,
Braver le temps & les revers!
Puiſſiez-vous, après cent hivers,
Aux jeux de nos enfans prêter un doux ombrage!
Ce gazon verdoyant où je vous ai placés,
C'eſt le trône d'Eléonore.
Vous en ſerez le dais. Que vos bras enlacés
Défendent celle que j'adore,
Du ſoleil dévorant de ces ardens climats!
Elle enchante les lieux où ſe portent ſes pas.
Combien de fleurs à vos pieds vont éclore!
Heureux palmiers, en voyant tant d'appas,
Vous-mêmes, chaque jour, embellirez encore.

De retour à la cabane, où je rentrai ſans

---

la plantation durant la nuit, ſoit en arroſant les creux & les racines des arbres plantés, il n'eſt pas extraordinaire de les voir prendre, quoique forts, comme l'expérience que j'en ai faite ſerviroit à le prouver.

dire d'où je venois, je trouvai Eléonore déjà levée, & qui préparoit toutes choſes pour la cérémonie & pour le repas. Elle voulut enſuite ſe coiffer & s'habiller le plus magnifiquement qu'il lui fut poſſible. Je l'aidai dans ſon ajuſtement & dans l'arrangement de ſes cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde. Elle prit une robe bleue à fleurs blanches, & elle étoit ſi raviſſante dans cette parure, que je pouvois à peine retenir mes tranſports en la regardant, & que je demeurois comme hors de moi-même. Je ſemai de fleurs ſa chambre & le lit nuptial, & je fis un joli bouquet pour Eléonore. Lorſque je le plaçai ſur ſon ſein, j'eſſayai d'y cueillir un baiſer; mais Eléonore me dit en me repouſſant doucement, & cependant d'un air aſſez ſérieux pour m'arrêter, qu'il ne convenoit pas de ſe payer d'avance, & de manquer en ce jour à la retenue ſi louable que nous avions gardée juſqu'alors. Je trouvai cette réponſe bien ſévère dans la circonſtance; mais je ne pus m'empêcher d'admirer intérieurement Eléonore, de porter auſſi loin la ſageſſe & la circonſpection; & comme je touchois au moment où je devois acquérir les plus grands droits à ſa complaiſance, je n'inſiſtai pas ſur ce refus, dont j'eſpérai bien être dédommagé

par ſa tendreſſe, après que j'aurois ſatisfait à ce que ſa délicateſſe, l'honneur, & la religion me preſcrivoient en même temps.

Enfin la pendule annonça le moment ſi déſiré de mon cœur. Je conduiſis Eléonore au bout de l'eſplanade, où elle avoit voulu que ſe fît la cérémonie du mariage. Eléonore marchoit avec un air de pudeur & de timidité, qui auroit enchanté le cœur le plus farouche. Elle n'oſoit lever les yeux; ſa main trembloit dans la mienne, tandis que, ne pouvant plus contenir les mouvemens de ma joie & les élans de mon amour, je la couvrois du feu de mes regards. La vivacité de mes yeux augmentoit encore le trouble des ſiens, & elle ſe trouvoit tellement préoccupée par l'idée de l'engagement qu'elle alloit prendre, qu'elle avoit fait la plus grande partie du chemin ſans s'aperçevoir de la décoration nouvelle dont j'avois entouré l'autel & la pyramide. Elle ne le remarqua qu'à une petite diſtance, & ne put s'empêcher d'en témoigner de la ſurpriſe. Elle lut mes vers, & je vis avec plaiſir qu'elle me ſavoit gré de mon attention, & qu'elle applaudiſſoit au fruit de ma verve. Un regard touchant qu'elle jeta ſur moi, accompagné d'un tendre ſouris, pénétra mon ſenſible cœur.

L'action importante que nous allions con-

ſommer, abſorbant bientôt toute ſon attention, elle ſe mit à genoux ſur l'eſtrade que j'avois préparée, & je m'agenouillai à côté d'elle. Elle ſe recueillit d'abord en elle-même : je vis qu'elle prioit. Je crus devoir attendre quelques inſtans, puis élevant la voix & les yeux, je dis :

LE CHEVALIER.

« Dieu puiſſant, qui rempliſſez tout de » votre immenſité, vous qui êtes la vérité » par eſſence, qui nous voyez, qui nous en- » tendez, qui liſez juſques dans nos cœurs, » ſoyez témoin, ſoyez garant des ſermens que » nous allons faire en votre préſence, & rati- » fiez nos mutuels engagemens.

» Dieu créateur, qui veillez à la production » & à la conſervation des êtres, qui, par l'at- » trait que vous nous donnez l'un pour l'autre, » & par la circonſtance où votre providence » nous a mis, nous faites une loi de nous unir » à jamais, qui voulez étendre la race des » hommes ſur cette terre déſerte ; daignez » écouter nos promeſſes, exaucez nos juſtes » vœux ». Je pris alors la main d'Eléonore, & hauſſant encore plus la voix :

« Je vous prends pour mon épouſe, ma » chère Eléonore ; je vous jure de vous re- » connoître toute la vie, de vous ſervir comme

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Pl. inconnue

Tom 1. pag 394

Je vous prends pour mon Epouse
ma chere Eleonore.

Gravé par Marillier

Edité par

» ma compagne, & de vous aimer juſqu'à la
» mort. Je vous promets de ratifier notre ma-
» riage, ſi l'occaſion s'en préſente, & de me
» faire toujours gloire du plus beau titre que
» je puiſſe porter.

Eléonore.

» Et moi, mon cher Chevalier, je vous
» reçois pour mon époux, & je vous promets
» l'attachement, les égards, la fidélité qu'un
» mari doit attendre de ſa femme. Je me mets
» ſous votre dépendance, & je veux vivre &
» mourir dans votre compagnie & toujours
» à vous.

Le Chevalier.

» Dieu tout puiſſant, écoutez nos prières;
» puniſſez-moi ſi je n'exprime pas le vœu le
» plus ſincère de mon cœur, ſi je manque
» jamais à mes promeſſes.

Eléonore.

» Seigneur, que je perde plutôt le jour,
» que d'oublier jamais ma tendreſſe & mon
» devoir.

LE CHEVALIER.

» Répandez, ô mon Dieu, votre béné-
» diction ſur cette ſainte union, que nous
» vous prions d'avoir pour agréable; rendez-la
» durable & féconde.

ELÉONORE.

» Eſprits ſaints & bienheureux, intercédez
» en notre faveur; demandez pour nous les
» graces & les ſecours qui nous ſont déſor-
» mais ſi néceſſaires; & parmi tous ceux que
» j'invoque, ô mon père! vous, dont les cen-
» dres repoſent ici, priez pour vos enfans, &
» veillez ſur leurs beſoins.

LE CHEVALIER.

» Je vous invoque pareillement, vous qui
» donnâtes le jour à Eléonore; ſi mes ſenti-
» mens vous ſont connus, vous en voyez
» toute la vérité. Je ne tiendrois votre fille
» que de votre main, ſi vous étiez encore en
» vie. Vous n'exiſtez plus ſur la terre; je con-
» jure votre eſprit d'approuver notre hymen.
» Qu'il vole autour de nous, qu'il nous pro-
» tège & nous inſpire dans les fréquentes occa-

» ſions où nous aurons beſoin de ſecours ».

J'avois une bague au doigt, je la mis à celui d'Eléonore, comme un ſigne de l'engagement éternel que nous venions de contracter. Quand la cérémonie fut achevée, j'embraſſai mon épouſe le plus tendrement, & fondant en larmes de joie, qu'elle me rendit en me ſerrant la main; enſuite je lui dis: ma chère amie, c'eſt maintenant que je puis me regarder comme le plus heureux des hommes; vous m'aimez, vous venez de vous donner à moi : nous ne ferons plus déſormais qu'un cœur & qu'une ame. Qui pourroit ſur la terre égaler notre bonheur? Chaque jour doit y ajouter, &, malgré les ſoins pénibles qu'exige notre poſition, j'eſpère que nous aurons lieu de bénir ſans ceſſe l'heureux moment qui nous unit ». Eléonore me répondit, du ton le plus touchant, que je ſerois maître de ſa deſtinée, & que ma félicité feroit la ſienne.

Nous tenant mutuellement embraſſés, nous reprîmes le chemin de la cabane.

Senſibles cœurs, qui avez long-temps ſoupiré après le bonheur de voir couronner votre flamme, véritables amans, époux fortunés que la nature & la providence ont aſſortis, & chez leſquels une ſeule ame anime deux corps faits

l'un pour l'autre, je ne vous peindrai pas mon inexprimable félicité, vous l'avez ſentie. Profane reſte des humains je n'entreprendrai point de vous en donner une idée.

Doux eſpoir de ne jamais être ſéparé de l'objet qu'on aime plus que ſa vie, aſſurance parfaite de l'aimer de plus en plus, & d'en être aimé chaque jour davantage; combien vous êtes préférables à l'empire de l'Univers!

Nous paſſâmes le temps qui ſuivit notre mariage, non ſeulement dans cette confiance mutuelle que nous avons toujours conſervée depuis, dans l'entière ſatisfaction que donne la jouiſſance du vrai bonheur, mais encore dans le raviſſement où nous mettoit le ſentiment de notre félicité. Je découvrois tous les jours de nouveaux charmes dans mon épouſe, & un nouveau fond de tendreſſe. Si quelque moment d'abſence nous ſéparoit, nous ne pouvions nous retrouver ſans treſſaillir; nous ne pouvions nous regarder ſans nous attendrir juſqu'aux larmes.

On parle du bonheur de deux vrais amans, comme du plus grand qu'on puiſſe connoître. Combien il diffère pourtant de celui qu'ils doivent goûter lorſqu'ils ſeront époux, ſi toutefois leurs cœurs ſont conſtans & vertueux! Nous

n'avions pas un ſentiment, pas un déſir, pas une volonté qui pût jeter du trouble dans notre ame, qui nous donnât de l'inquiétude, qui nous laiſſât le moindre remords. Notre amour n'exigeoit rien qui ne nous fût preſcrit par notre devoir. Qu'on imagine à ſon gré la ſituation la plus agréable, le ſort le plus fortuné ; on ne réunira jamais dans ſon idée que le plaiſir & l'innocence, l'amour & la vertu, & ce bonheur n'eſt pas un être de raiſon, c'étoit le nôtre.

On ne doit pas croire néanmoins que, quoique nous fuſſions occupés ſans ceſſe l'un de l'autre, nous euſſions mis en oubli que notre proſpérité future & celle de notre famille dépendoient en grande partie de nos ſoins & de nos travaux, & que la population de l'iſle demandoit de nous un nouveau degré d'activité & de vigilance. Les douceurs de notre mariage ne ſuſpendirent pas long-temps nos occupations ordinaires ; elles nous preſcrivirent bientôt au contraire de plus grandes tâches à remplir : car c'eſt ainſi que, par la grande loi de la nature, tout ſe tient & ſe ſuccède dans le monde. Les grandes jouiſſances qu'elle accorde doivent être précédées par des avances de toute ſorte, en ſoins, en travaux, en dépenſes, &c. ; & celles-ci ſont payées par un

ſurcroît de jouiſſance & de plaiſirs qui néceſſitent de nouveaux efforts. Telle eſt la chaîne de la reproduction des êtres, la marche de la vie & celle de la ſociété.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Augmentation de travaux ; culture des champs plus étendue ; conſtruction d'une maiſon ; occupations particulières d'Eléonore ; annonce d'une première groſſeſſe.

DE nouvelles charges à ſupporter, de nouveaux beſoins à prévoir & à prévenir, demandoient de notre part un ſurcroît de ſoins & d'induſtrie. Nous devions naturellement nous attendre à voir ſortir de notre union des rejetons, dont l'éducation, la nourriture, les vêtemens alloient étendre le cercle de nos travaux. La ſollicitude paternelle nous éveilloit d'avance ſur le bien-être de notre progéniture. Nous ſongeâmes donc à nous précautionner contre les événemens à venir, & à nous pourvoir des choſes qui nous ſeroient alors néceſſaires, & que nous ne pouvions cependant nous procurer qu'avec beaucoup de temps & de difficultés. La première & la plus urgente devoit être la nourriture, dont le beſoin ne pouvoit qu'augmenter, tandis que les ſecours que j'avois eus juſqu'alors alloient diminuer. Mon épouſe une fois mère, & obligée par

cela même de nourrir & de ſoigner ſes enfans ; ne pourroit guère s'en éloigner, & ne ſeroit plus dans le cas de m'aider comme par le paſſé.

Les champs que nous avions déjà mis en culture devoient bientôt ſe trouver inſuffiſans ; il fallut s'occuper à les agrandir, c'eſt-à-dire, étendre les labours & multiplier le travail pour les rendre fertiles. Je reculai donc les bornes de nos terres, en défrichant ce que je crus devoir ajouter du terrein voiſin. Pour donner à ces champs les préparations convenables, j'employai une de nos vaches que j'avois attelée au veau trouvé dans le vaiſſeau, & devenu depuis aſſez fort pour lui ſervir de ſecond. L'autre vache étant malade, ne pouvoit être liée dans ce moment pour mener la charrue. Ce ne fut pas ſans peine que je vins à bout de le dompter & de le rendre propre au labourage. Mais une fois ſoumis au joug, & dreſſé à tirer & à ſillonner la terre, cet animal me fut d'un grand ſecours. Dans la ſuite, quand je l'accouplai à un de ſes frères, que je rendis docile par les mêmes moyens, j'en fis un bel attelage, lequel me ſervit pendant plus de dix ans au tranſport des gros fardeaux & aux travaux les plus pénibles de la culture.

L'emploi que je fis de ces bœufs me ſoumit

à une autre ſorte de travail. Je fus obligé de fabriquer une charrue plus longue & plus peſante que celle des vaches; & comme je n'avois qu'une brouette fort baſſe pour me tenir lieu de voiture, je me vis contraint à devenir charron pour conſtruire une charrete. La façon des roues fut longue & embarraſſante, &, ſans les connoiſſances que j'avois acquiſes en géométrie & en mécanique, il eſt vraiſemblable que je n'aurois jamais ſu donner aux diverſes parties qui les compoſent, toutes les proportions qu'elles doivent avoir pour faire un aſſemblage ſolide & pour tourner facilement. Le tâtonnement n'auroit pu ſuppléer au défaut de théorie & de pratique. J'éprouvai dans cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, que les connoiſſances ſe prêtent de mutuels ſecours; qu'il n'y a qu'à s'applaudir d'en réunir un grand nombre, & que, dans une poſition comme la mienne, on ne peut ſur-tout trop connoître & trop ſavoir.

Mais de tous nos travaux le plus long & le plus pénible, car celui-ci nous fut commun, ce fut la bâtiſſe d'une maiſon. La cabane n'avoit été juſqu'alors qu'un établiſſement proviſoire; nous ne pouvions guère l'habiter ſans incommodité; ſi j'attendois quelque temps encore, j'avois lieu de croire que je ne trouverois pas

Eléonore auſſi libre, & que demeurant ſeul chargé de tous les détails de la conſtruction du bâtiment, je ſerois obligé d'y employer beaucoup plus de temps. Il étoit même à craindre que je ne l'euſſe pas fini avant la ſaiſon des pluies; ce qui ne m'auroit pas ſeulement empêché d'y mettre de ſi-tôt la dernière main, mais pouvoit encore gâter ce qu'il y auroit eu de fait juſqu'alors. Les pluies abondantes ſans ceſſe renouvelées, & l'humidité pénétrant naturellement dans tous les joints des matériaux découverts, en auroient dégradé les liaiſons en faiſant couler le mortier ou en pourriſſant les bois de la charpente.

J'avois cependant bien de la peine de voir ma chère Eléonore ſoumiſe à la néceſſité de m'aider dans une entrepriſe auſſi fatigante; mais les circonſtances qui l'exigeoient, la bonne volonté de mon épouſe & ſa ſanté ne me laiſſoient pas la liberté de la dérober à ce travail. Je me contentai de lui aſſigner la partie la plus facile, quoiqu'elle voulût mettre la main à tout, me réſervant du gros de l'ouvrage tout ce que je pouvois en faire à moi ſeul. Au reſte, j'étois moins inquiet de me voir ſeconder par Eléonore, en faiſant réflexion qu'elle n'étoit pas ce que ſont la plupart de nos dames d'Europe, qui ſe ſervent à peine de leurs pieds pour mar-

cher, & qui ne pourroient ſupporter la moindre fatigue. Son tempérament, fortifié par l'éducation qu'elle avoit reçue, par l'habitude de vivre à la campagne, & ſur-tout par l'exercice continuel qu'elle prenoit depuis long-temps, la mettoit réellement au deſſus de la foibleſſe de ſon ſexe, & ſervoit à me raſſurer ſur les dangers & les peines qu'une femme plus délicate auroit pu trouver dans notre ſituation.

Avant de commencer un ouvrage de ſi longue haleine, j'avois pris toutes les précautions & les meſures qu'il m'étoit poſſible d'employer pour en aſſurer le ſuccès. J'en avois conféré pluſieurs fois avec Eléonore; nous avions examiné le local, & après être convenus de la poſition & de la forme que nous voulions donner à notre édifice, du nombre des logemens dont nous pourrions avoir beſoin dans la ſuite, de la grandeur qu'ils devoient avoir; nous avions levé le plan de la maiſon, & ce plan une fois arrêté, nous nous étions occupés à raſſembler les matériaux néceſſaires pour le mettre à exécution. C'étoient ſur-tout des bois de différentes groſſeurs & de diverſes longueurs, dont je fis des poutres, des ſoliveaux, des lattes; c'étoient des gluis de paille & de jonc pour la couverture, de la terre graſſe pour les cloiſons, de la chaux que j'avois faite

avec des débris de coquillages, dont j'avois trouvé un banc considérable dans la terre; c'étoient enfin de grandes pierres pour parer les fondemens & le bas de l'édifice de l'humidité de la saison pluvieuse; car nous ne jugeâmes pas à propos de bâtir les parois en pierre plus qu'à hauteur d'appui. Les tremblemens de terre auxquels l'isle est sujette, & que nous avions éprouvés, nous avertissoient de ne pas élever plus haut la maçonnerie, de crainte que, venant à être renversée par des secousses, elle ne nous écrasât sous ses ruines.

Lorsque tous ces matériaux furent sur place, & que j'eus creusé les fondemens de la maison, je me mis à tailler les pierres & les bois qui devoient servir de support & de rempart au reste du bâtiment. Mon dessein étant de le consolider de manière qu'il ne pût être renversé par un tremblement de terre, je n'oubliai rien pour donner à mes pièces de charpente la forme la plus propre à se joindre & à se lier fortement, & ce fut sur mes bois que je comptai, sur-tout pour le rendre bien solide. Je ne voulus pas les faire porter sur des murs, par la raison que je viens de dire; je pensai qu'il valoit beaucoup mieux n'appuyer le bois que sur le bois. Je garnis à la vérité le fondement, de larges pierres, pour empêcher que le bois ne

touchât le ſol immédiatement. Mais ayant couché ſur ces pierres de longues poutres aſſez groſſes, dans leſquelles j'avois fait, de diſtance en diſtance, de grandes mortoiſes, j'y fis entrer des montans de quatorze pieds, qui portoient huit pouces d'équarriſſage. Ces montans, dont les plus forts devoient faire les angles, également enchâſſés par le haut dans des poutres parallèles à celles du fondement, mais qui étoient un peu moins fortes que les autres, formèrent une cage en quelque ſorte inébranlable (1).

(1) C'étoit un grand embarras que celui de dreſſer cette charpente à deux perſonnes, & même que de remuer ces groſſes pièces de bois. Je les équarris ſur la place même où je les avois coupées. Je fis, avec des pièces plus légères, une chèvre, où je mouflai deux polies, & que j'armai d'un bon treuil; & avec de longs leviers d'un bois dur & ſolide, paſſés dans les trous de ce treuil, avec une corde, les poulies & la chèvre, nous parvenions à lever une de nos pièces par un bout, & à poſer ce bout avant de toucher à l'autre.

J'amenai mes poutres & mes ſolives, de la forêt ſur la place où étoit notre édifice, en les ſoulevant ainſi par une extrémité, & la poſant ſur un eſſieu monté de deux roues, puis relevant encore avec la chèvre l'autre extrémité, pour la poſer à ſon tout ſur un autre eſſieu ſoutenu de deux autres roues; enſuite, en attelant mon bœuf & ma vache à l'un des bouts de ma pièce de bois, je la me-

Entre les montans ou piliers de la charpente, posés à dix pieds l'un de l'autre, j'en plaçai à trois pieds de distance, mais d'une pareille longueur, de moins forts, que j'eus soin d'assujettir avec les mêmes précautions. Ce fut dans les intervalles qu'ils laissoient entre eux, que je bâtis jusqu'à la hauteur de trois pieds du sol, une muraille de pierre cimentée à chaux & à sable. Au dessus de ce mur, & d'un pilier à l'autre, je posai transversalement des bâtons qui entroient des deux côtés dans des trous faits avec une tarière, suivant toute la hauteur des montans. Je garnis ces bâtons d'un bon torchis, composé de terre grasse & de foin gâchés ensemble; & ce torchis, bien épais & bien battu, forma le revêtement de l'édifice

---

nois avec facilité, comme une voiture dont elle constituoit le corps. Mais cette voiture étant peu flexible, & l'avant-train ne tournant pas, il m'avoit fallu dresser, avec beaucoup de travail, un chemin, de la forêt à l'esplanade, & quelquefois encore étois-je obligé, avec un levier monté sur un treteau, de jeter à droite ou à gauche le train de derrière, pour ne pas perdre le milieu du chemin, ou pour me prêter à quelques sinuosités que je n'avois pu éviter de lui laisser, & qui, sans cette précaution de déplacer l'arrière-train, auroient incroyablement fatigué mes animaux de trait, & peut-être rompu mes roues.

juſqu'au haut des piliers. Je n'avois pas placé ſur le bout de ces piliers les poutres tranſverſales qui devoient porter les planchers du grenier. J'avois fait entrer ces poutres dans des mortoiſes entaillées dans les plus gros montans, à neuf pieds de terre & à trois du haut de la cage; au moyen de quoi, le lambris de nos chambres devoit avoir neuf pieds d'élévation. Il reſtoit trois pieds pour le grenier avant d'arriver au toît, & le bout des montans qui poſoient ſur le châſſis du fondement, entroit d'un pied dans la terre. Je ne voulus pas faire de cave, parce que, dans les pays du Tropique, elles ſont plus chaudes que le reſte des appartemens. Notre grote d'ailleurs nous tenoit lieu de la meilleure cave du monde.

Quand j'eus poſé la charpente du toît, & ce qui étoit néceſſaire pour la couverture, je m'occupai de la diſtribution du logement, que je fis ainſi. La maiſon avoit cinquante pieds de longueur dans œuvre, & vingt-cinq de largeur. Je pris, vis-à-vis la porte d'entrée, ſeize pieds en carré, pour en former une pièce qui devoit ſervir en même temps de ſalon à manger & de veſtibule. Au delà du ſalon étoit une chambre de la même largeur, mais n'ayant que neuf pieds de profondeur, où je plaçai un eſcalier de trois pieds d'ouverture pour

monter au grenier. Je la deſtinois, comme on verra, à pluſieurs uſages, entre autres à donner paſſage à deux appartemens du derrière. Le ſalon fourniſſoit également à droite & à gauche une entrée à deux appartemens ſur le devant. Ces quatre appartemens, égaux pour la grandeur, étoient compoſés chacun d'un cabinet & d'une chambre: la chambre de douze pieds, & le cabinet de ſept. On pouvoit placer un lit dans chaque chambre, & deux au beſoin, dans les plus grandes; ce qui fut exécuté dans la ſuite, lorſque l'augmentation de la famille l'exigea.

Par cette diſpoſition, le ſalon ſe trouva percé de quatre portes correſpondantes, qui permirent à l'air d'y circuler librement. Je l'éclairai par deux grandes croiſées placées à une diſtance égale de la porte du dehors. Je ne donnai qu'une fenêtre aux autres pièces, pour y laiſſer moins pénétrer le chaud, trop incommode dans ces climats durant la plus grande partie de l'année; & pour rendre au ſalon le frais que je lui dérobois par la multiplicité des ouvertures, je le pavai de briques, auxquelles je donnai une couleur à l'huile, & je conſtruiſis au devant de la porte & des croiſées une ſorte de portique ou de périſtile compoſé de quatre piliers de la hauteur du

toit, ſur leſquels je bâtis une loge qui ſervit enſuite de colombier. L'ombre de ce portique para le ſalon des rayons du ſoleil, ſans lui trop cacher la lumière. Je planchéïai les autres pièces avec les plus belles planches du vaiſſeau.

J'avois été ſucceſſivement maçon, charpentier, couvreur, pour conſtruire notre édifice. Il fallut devenir forgeron & ſerrurier, pour fabriquer les ferremens que je devois y employer. J'en fis pourtant ſervir beaucoup de ceux que j'avois enlevés du navire; mais je fus obligé d'en forger & limer la plus grande partie. Tels étoient les gonds des portes, les garnitures des fenêtres & des lits, & une grande quantité de bandes & de clous que je ne pouvois me diſpenſer d'employer pour la ſolidité ou la perfection de mon ouvrage.

Je ne ceſſois point d'admirer l'empreſſement & l'aſſiduité d'Eléonore au travail, par-tout où il lui fut poſſible de me ſeconder. Je ne pouvois me paſſer de l'union de ſes forces, où les miennes ſeules ne ſuffiſoient pas; & quoique je m'aidaſſe du cabeſtan du vaiſſeau, de ma chèvre, des leviers, & des poulies, il m'arrivoit ſouvent, & ſur-tout pour élever & placer les groſſes pièces de charpente & les grandes pierres du fondement, de me voir obligé de combiner nos forces & de réunir nos efforts

pour en venir à bout; ce qui ne réuſſiſſoit quelquefois qu'avec une fatigue & une peine extrêmes.

Lorſque la conſtruction de la maiſon ou le ſoin du ménage laiſſoient quelque relâche à Eléonore, elle donnoit ces momens de loiſir aux talens agréables qu'elle aimoit, & dans la culture deſquels elle montroit tant de goût. Elle faiſoit de la muſique, ou s'appliquoit à la peinture. Ainſi, tandis que j'employois la hache & le marteau, le rabot ou la lime, elle ſe plaiſoit à retracer ſur la toile les événemens & les perſonnes qui l'affectoient davantage, & dont elle vouloit tranſmettre la mémoire à la poſtérité. C'étoit dans ce deſſein qu'elle avoit peint ſon père; & qu'elle fit mon portrait. Elle travailla de même au ſien, à la faveur d'une glace; mais elle avoit entrepris à diverſes fois des tableaux plus conſidérables, dont elle s'occupoit par intervalles, d'après les inſpirations qu'elle recevoit de ſon génie & de ſon cœur.

Elle voulut repréſenter, dans un de ces tableaux, la découverte que nous avions faite du corps de ſon père quelques jours après notre arrivée dans l'iſle. Le corps de M. d'Aliban occupoit le devant de la ſcène, dont le fond étoit une prairie au bord de la rivière. On ne pouvoit ſe méprendre ſur la cataſtrophe arrivée

à cet homme vénérable. Ses habits déchirés, fangeux, & mouillés, ſes cheveux blancs collés ſur ſon cou, & ſur-tout un ſillon tracé dans l'herbe, depuis la rivière juſqu'à ſon corps, qui d'ailleurs paroiſſoit inanimé & les yeux éteints, annonçoient qu'on venoit de le tirer de l'eau dans laquelle il avoit perdu la vie, & qu'on l'avoit traîné à travers l'herbe de la prairie juſqu'en cet endroit. Sa phyſionomie, quoiqu'altérée par la mort, étoit encore reſſemblante, & conſervoit quelque choſe de cet air de bonté qui en faiſoit le caractère. On voyoit Eléonore à genoux à côté de lui, dans l'attitude d'une perſonne pénétrée de la plus vive douleur. Elle joignoit les mains avec tranſport au deſſus de ſa tête, qu'elle inclinoit vers la face de ſon père. Ses pleurs couloient abondamment ſur ſes belles joues & tomboient ſur ſon ſein. De l'autre côté du tableau, j'étois repréſenté avec un air de triſteſſe, mêlé d'une tendre pitié, qui faiſoit connoître l'intérêt que je prenois au malheur du père & à la douleur de la fille. Enfin Eléonore avoit peint dans le haut du tableau l'eſprit de ſon père ſous la forme d'un enfant ailé. Elle avoit répandu la ſatisfaction & la ſérénité ſur le viſage de cet enfant; mais on y remarquoit de

plus beaucoup d'attendriſſement pour Eléonore, ſur laquelle il fixoit les yeux avec complaiſance.

Elle retraçoit, dans une autre peinture, l'événement mémorable de ſa réſurrection après le naufrage, je veux dire le prodige qui lui rendit la vie qu'elle avoit perdue ſous les eaux de la mer. Eléonore avoit exactement repréſenté dans ce tableau les lieux où la choſe s'étoit paſſée. C'étoit le rivage de la baie, un peu au deſſus de l'endroit où elle avoit abordé. Elle n'avoit pris de l'accident que le moment où elle commença à ſe reconnoître. Elle paroiſſoit à demi morte; ſa poſition indiquoit le danger de ſon état; on la voyoit aſſiſe à terre, comme ne pouvant ſe ſoutenir. Sa tête penchoit de foibleſſe ſur ſon épaule. Elle étoit échevelée, pâle, défaite. Elle avoit la bouche entr'ouverte & les lèvres décolorées. Ses bras tomboient de défaillance & de langueur. Ses yeux ſeuls marquoient qu'elle étoit vivante. J'étois à côté d'elle un genou en terre, la ſoutenant ſur mon cœur.

On pouvoit lire ſur mon viſage toutes les paſſions que j'avois éprouvées dans cet inſtant de criſe. A travers la peine que me cauſoit ſon accident & l'accablement où me jetoit l'exceſſive fatigue que je venois d'endurer, on

apercevoit la ſatisfaction que me donnoit l'heureuſe révolution qui s'opéroit en Eléonore, & l'eſpoir flatteur que j'en concevois. Pour ne pas laiſſer de doute ſur le ſujet du tableau, Eléonore avoit eu ſoin de faire entrer dans ſa compoſition toutes les choſes qui pouvoient ſervir à le rappeler. On voyoit une partie de la baie derrière les figures; à droite, & dans le lointain, l'embouchure de la rivière; plus près, & du même côté, le radeau échoué ſur le bord, & du côté gauche une foſſe, dont mes habits tapiſſoient le fond. Le déſordre régnoit dans nos vêtemens, & Eléonore les avoit peints avec tant d'art, qu'ils ſembloient encore mouillés ſur notre corps.

On ne ſauroit dire quelle partie de ces tableaux méritoit plus d'éloges, & ce qu'on pouvoit y admirer davantage du deſſin, de l'expreſſion, ou du coloris. Quoique j'euſſe déjà vu dans le portrait de ſon père & dans les nôtres des preuves du talent d'Eléonore, je ne pus m'empêcher d'être ſurpris à la vue de ces chef-d'œuvres. C'étoit en effet une choſe bien remarquable, de trouver dans une jeune perſonne qui n'avoit pu travailler long-temps, un pinceau ſi facile, une touche ſi moelleuſe, & une manière ſi ſage & ſi ſavante. Comme Eléonore ne s'occupoit à peindre qu'à ſes mo-

mens perdus, & lorſque je n'étois pas avec elle, ces tableaux, quand je les vis, eurent pour moi tout l'agrément de la nouveauté.

J'applaudis, comme je le devois, au génie qui les avoit produits, & j'en étois intérieurement charmé; mais je le fus encore plus du ſentiment qui avoit fait choix de ces ſujets, non moins reſpectables que tendres. L'excellent naturel d'Eléonore s'y montroit dans tout ſon jour. « Qu'il eſt fâcheux pour vous, lui dis-je, que vos graces & vos talens ſoient cachés dans un déſert! vous recevriez les hommages de tous ceux qui jouiroient du plaiſir de les voir. N'y ayez pas de regret, me dit-elle, vous êtes l'univers pour Eléonore. Si vous m'accordez votre ſuffrage, j'ai aſſez fait pour ma gloire & pour mon cœur. Recevez du moins, chère épouſe, lui répondis-je, un témoignage de ma vive ſatisfaction, & permettez que je paye à la main qui fait ces merveilles, & à la bouche qui me flatte par de ſi douces paroles, le tribut que je leur dois. Alors mettant un genou en terre & lui prenant la main: Honneur, dis-je, à la reine de mon cœur & de mon iſle, à celle qui, par toutes les qualités qui font aimer, mériteroit de régner ſur tout l'univers ». Je donnai enſuite un tendre baiſer à la main qui manioit ſi bien le pinceau, & à la bouche

qui

qui me renouveloit d'une manière ſi touchante les aſſurances de mon bonheur.

Rien n'y pouvoit mieux contribuer que cette variété de travaux, devenus agréables par la préſence & le ſecours d'Eléonore, & ces preuves continuelles & multipliées que je recevois de ſa tendreſſe. Auſſi puis-je dire que perſonne ne fut jamais ſi content de ſon ſort, que je l'étois du mien. L'amour & le travail ne me laiſſoient pas apercevoir de la longueur du temps, & je n'en aurois pas ſenti la durée, ſi le déſir d'être tout entier à Eléonore ne m'eût fait vivement ſoupirer après la fin du jour. Eléonore, de ſon côté, ne regrettoit plus l'Europe. Notre poſition iſolée ne l'affligeoit plus. Toutes ſes affections, déſormais concentrées dans l'iſle, lui faiſoient trouver un charme inexprimable dans tout ce que nous entreprenions pour nous y établir avec plus d'aiſance; &, comme je l'avois prédit, les travaux même où elle me ſecondoit, devenoient pour elle de nouveaux plaiſirs.

On ne doit pas s'étonner, après cela, de la voir attentive à me dérober de ces travaux tout ce qu'elle en pouvoit faire, & qu'elle employât même la ruſe, dans la vûe de me ſoulager. Lors de la conſtruction de la maiſon, elle m'avoit porté les petites pierres, le mortier, le jonc, les lattes, &c., & quand la car-

caſſe en fut achevée, & qu'il fut queſtion de la meubler, elle prétendit à la ſurintendance de l'ameublement, & voulut non ſeulement préſider au placement de chaque choſe, mais ne laiſſer rien poſer ſans y mettre la main. Son goût & ſon talent pour le deſſin, qui m'étoient connus, ne me permirent pas de m'y oppoſer; au reſte, j'étois enchanté de l'arrangement qu'elle donnoit à toutes les choſes qui devoient trouver place dans les diverſes parties de notre édifice.

J'avois déjà fait le plafond de chaque pièce, avec le méme torchis dont les parois étoient compoſées; j'avois crépi, puis blanchi l'intérieur des appartemens; en ſorte que, quand les cloiſons & les revêtemens furent bien ſecs, ce qui ne demanda pas un temps conſidérable, il n'avoit plus été queſtion que de meubler. Eléonore n'oublia rien pour le faire avec toute la commodité poſſible, & pour donner au ſalon & à l'appartement que nous devions occuper, un air d'aiſance & de propreté, elle deſtina aux chambres qui devoient reſter vides, la tapiſſerie de la cábane, & choiſit pour tapiſſer la nôtre, une étoffe de ſoie couleur de feu, qu'elle avoit trouvée parmi les marchandiſes du vaiſſeau. Nos lits n'avoient pas de rideaux, non plus que les fenêtres; elle en fit pour les

lits d'une futaine blanche, & pour les croiſées d'une toile de coton plus claire, qui pouvoient ſe laver à volonté. Elle voulut encore couvrir les fauteuils & les chaiſes de houſſes & de couſſins; & comme nous ne manquions ni de crin ni d'étoffes, il ne lui fut pas difficile de ſe ſatisfaire ſur cet article.

Tandis qu'Eléonore s'occupoit à tailler & à coudre les diverſes parties de ces ouvrages, auxquels je ne pouvois l'aider, je jugeai à propos de parer le dehors de la maiſon de l'humidité des pluies, & pour cet effet je la revêtis, juſqu'à une certaine hauteur, de vieilles planches que je clouai ſur les montans. Je paſſai ſur ces planches une couleur rouge à l'huile (1); enſuite j'y traçai avec de la chaux des lignes blanches, qui donnèrent à notre bâtiment l'air d'une maiſon de briques proprement cimentées avec du plâtre, telle qu'on en voit dans pluſieurs provinces de France, & ſur-tout en Languedoc. Quelque temps après, je garnis les fenêtres de volets, que je peignis en vert (2),

(1) J'avois trouvé dans l'iſle une ſorte de ſanguine, qui, bien pétrie & bien purgée, donnoit un fort beau rouge.

(2) Beaucoup de drogues néceſſaires à la peinture faiſoient partie des marchandiſes que nous avions trouvées ſur le vaiſſeau.

& qui, en nous mettant à l'abri des autans & de l'orage, firent un effet très-agréable à la vue.

Eléonore plaça deux lits dans notre chambre, afin que ſi quelque maladie ſurvenoit à l'un de nous, l'autre pût repoſer à côté du malade. Ayant fait la revue de tous les meubles que nous avions, elle en prit ce qu'il y avoit de mieux pour nous aſſortir. Des coffres & des armoires étoient, avec quelques tables, les ſeuls gros meubles que nous puſſions employer. Nous y joignîmes quelques petites glaces qui avoient appartenu au capitaine du vaiſſeau, & de tout cela mon épouſe compoſa la garniture de notre appartement, qui, par l'ordre & la propreté qu'elle y mit, auroit fait honneur à une maiſon de ville, & devenoit une choſe merveilleuſe dans une ſolitude comme la nôtre.

Ses ſoins ne ſe bornèrent pas à notre appartement. Elle voulut encore donner au ſalon tout l'agrément & la commodité dont il étoit ſuſceptible. C'étoit là que nous devions nous raſſembler dans le courant du jour, que nous devions manger, que nous devions travailler. Eléonore le tapiſſa d'un cuir doré, que nous avions trouvé dans une malle d'un officier de l'équipage, & ce cuir appliqué ſur le mur, en étoffant le ſalon, le laiſſa plus frais que

n'eût fait une tapiſſerie de laine ou de ſoie. Elle y mit à la place des chaiſes ou d'un ſopha, de larges bancs rembourrés de crin & couverts de cuir. Mais les tableaux qu'elle avoit peints, & qu'elle y ſuſpendit, en firent le plus bel ornement. Ils n'auroient pas déparé la galerie d'un prince. Ceux des peintres flamands & hollandois que nous avions trouvés parmi les effets de M. Daviſon, placés par Eléonore auprès des ſiens, ne ſe trouvèrent point trop mal aſſortis. Enfin Eléonore fit, de la pièce qui ſervoit de paſſage pour aller au grenier & au jardin, une ſorte d'office où je plaçai un buffet, & où nous dépoſions la vaiſſelle, les viandes, & la table même ſur laquelle nous mangions; tandis que le portique, au-deſſous du colombier, nous ſervoit de cuiſine dans les temps de pluie.

La conſtruction de notre maiſon changea la diſpoſition des cours & des étables, par la manière dont je la plaçai, & par la nouvelle clôture dont je l'entourai. L'entrée de la cabane étoit ci-devant à l'orient. A gauche étoient les étables; derrière & au couchant, la baſſe-cour. Au devant de la cabane, & vis-à-vis des étables, ſe trouvoit le magaſin, qui n'en étoit ſéparé que par la cour. Le jardin étoit au ſud-oueſt, un peu éloigné de la cabane.

Par la nouvelle diſpoſition de notre bâtiment, les étables ſe trouvèrent à droite, le magaſin à gauche, le jardin à plain-pied ſur le derrière; & quand la cabane fut détruite, la cour devint plus vaſte, & cependant plus facile à clorre. La baſſe-cour fut tranſportée ſur le côté du magaſin. Nous conſtruisîmes dans la ſuite une nouvelle grange & des étables plus ſpacieuſes & plus ſolides, lorſque nos animaux, prodigieuſement multipliés, ne purent plus contenir dans leurs anciennes loges, & que nos champs agrandis nous donnèrent de plus amples moiſſons.

Quoique j'euſſe amaſſé de longue main tous les matériaux néceſſaires pour notre maiſon, avant de l'entreprendre, & que, bien ſecondé d'Eléonore, j'euſſe mis à la conſtruire la plus grande activité, un ouvrage de cette importance m'avoit pris un temps ſi conſidérable, que je pus à peine finir entièrement la carcaſſe du bâtiment, & le mettre à l'abri de l'humidité avant la ſaiſon des pluies. J'ai rapporté de ſuite tous les travaux que nous y fîmes, pour ne pas interrompre ma narration; mais je dois dire ici qu'il nous reſtoit beaucoup à faire dans l'intérieur, quand cette ſaiſon fut venue. Il eſt vrai que je fus obligé de me détourner quelquefois, pour vaquer aux travaux indiſpen-

ſables de la culture, ou pour nous pourvoir des choſes qui nous manquoient, & que les occupations du ménage & le ſoin des beſtiaux me privoient une partie du jour des ſecours de ma compagne. Je dois ajouter que nos champs & les labours s'étoient accrus de plus d'un tiers cette année, & qu'Eléonore avoit déjà des raiſons particulières de ſe ménager dans ſon travail & d'éviter les trop fortes ſecouſſes.

En effet, ma chère épouſe étoit enceinte. Je m'attendois, ainſi qu'Eléonore, à cette heureuſe circonſtance. Elle faiſoit notre eſpoir & l'objet de nos vœux. C'étoit l'annonce des bénédictions du Ciel ſur notre mariage, & du bonheur qui devoit le ſuivre; c'étoit l'aurore de la population, de la ſociété future, & de la proſpérité de l'iſle; & néanmoins, quoique prévenus en quelque ſorte de cet heureux événement, nous fûmes ſi enchantés de n'en pouvoir plus douter, qu'il me ſeroit impoſſible d'exprimer ici toute notre ſatisfaction. Lorſqu'Eléonore en fut bien convaincue, elle ſe mit à genoux pour remercier la providence de cette faveur, puis s'étant levée, elle me dit avec l'air du raviſſement:

« Mon cher Chevalier, mon cher époux, le ciel nous regarde avec complaiſance. Nous n'habiterons plus déſormais une terre déſerte.

Voilà des ſecours & des compagnons qu'il nous donne. Et quel ſecours! C'eſt le fruit de notre union, c'eſt notre ſang & la prolongation de notre exiſtence. Si Dieu me ſéparoit de vous pour m'appeler à lui, j'aurois au moins la conſolation de vous laiſſer en mourant un autre moi-même, & de ne point vous quitter ſans vous avoir donné une douce ſociété ».

J'interrompis mon épouſe en l'embraſſant avec tranſport, & je lui dis: « Chère Eléonore, ne mêlez pas d'idée ſiniſtre au ſentiment le plus doux que je puiſſe éprouver. Le ciel, qui nous protège, & qui nous en donne des preuves ſi viſibles, ne bornera pas de ſi-tôt le cours de nos proſpérités, puiſqu'il nous deſtine à peupler cette ſolitude. Pouvons-nous méconnoître ſes intentions? Quelle ſatisfaction, quelle joie pour mon cœur, de ne pouvoir plus douter que vous ſerez bientôt mère, de connoître que vous portez dans votre ſein l'enfant de notre amour, & de voir ainſi doubler les liens de notre tendreſſe! Ah! conſervez avec précaution un germe auſſi précieux. Ne vous expoſez pas à le perdre en étendant trop loin vos ſoins & vos fatigues, laiſſez-moi me charger ſeul des pénibles travaux; ne vous occupez que de ceux qui ne ſauroient nuire au fruit que vous portez. Votre bonté, votre

attachement pour moi, vous ſont aller trop ſouvent au delà de vos forces pour m'éviter une partie du travail. Gardez-vous, ma chère amie, de vous oublier ainſi pour moi, quand vous devez veiller ſur vous, pour préſerver de tout accident le dépôt de nos eſpérances ».

Eléonore penſoit trop bien, pour n'être pas docile à cette exhortation ; elle étoit déjà trop bonne mère, pour mettre au haſard la vie de ſon enfant. Elle me promit de ne rien entreprendre de pénible & ſans mon conſentement, & j'applaudis de tout mon cœur à la modération & à la tendreſſe de mon épouſe.

CHAPITRE XXI.

Régime de vie d'Eléonore ; attention du Chevalier ſur l'état de ſon épouſe ; Chaſſe, pêche, mauvaiſe ſaiſon ; préparatifs pour les couches d'Eléonore, &c.

EN conſéquence de la convention que nous avions faite, Eléonore & moi, de veiller ſoigneuſement ſur ſon état, & de la parole qu'elle m'avoit donnée de ſuivre mes conſeils & de ſe ménager, nous jugeâmes à propos de tracer un plan de conduite, d'après lequel elle dût tenir un régime de vie conſtant & uniforme juſqu'au temps de ſes couches. Nous ne réglâmes pas ſeulement ce qu'il falloit qu'elle évitât, mais encore ce qu'elle pouvoit faire, ainſi que les alimens dont elle devoit ſe nourrir.

Par ce traité, tout travail qui la mettroit dans le cas de faire des efforts, toute occupation qui l'expoſeroit à tomber, enfin tout mouvement qui lui donneroit trop d'agitation, lui furent interdits. Il ne lui fut plus permis, comme auparavant, de monter dans le grenier, & ſur-tout ſur les chaiſes ni ſur les tables pour atteindre quelque choſe, de braver les

promptes variations de l'air, de ſouffrir le grand vent, le grand chaud, ni la pluie. Elle dut ſe prémunir contre toute ſurpriſe de trouble ou de crainte, qui, donnant à ſon cœur des commotions ſubites & violentes, pourroient cauſer en elle des révolutions dangereuſes.

Je n'avois pas connu de femme plus raiſonnable qu'Eléonore, d'un eſprit plus raſſis, d'un caractère plus ferme; il n'y en avoit guère d'auſſi bien conſtituées qu'elle, qui euſſent été plus exercées, & dont le tempérament & la ſanté fuſſent meilleurs: elle riſquoit peut-être moins que toute autre, & cependant je jugeai qu'il ne falloit oublier ni même négliger rien de tout ce qui pouvoit conſerver le fruit précieux qu'elle portoit dans ſon ſein, & qui faiſoit l'objet de nos plus douces eſpérances; & mon inquiétude pour la ſûreté de l'enfant étoit d'autant plus vive, qu'elle ſe trouvoit intimément liée au vif intérêt que m'inſpiroit la ſanté de la mère.

Il fut décidé qu'elle s'en tiendroit aux ſoins de l'intérieur les moins gênans, à faire la cuiſine, à coudre, à tricoter, au ménage de la baſſe-cour, à mener les beſtiaux au pâturage ou à la rivière; mais qu'elle me céderoit tout ce qui pouvoit demander quelque vigueur. Ainſi, la boulangerie, le blanchiſſage, & le

transport de l'eau, qu'Eléonore s'attribuoit quelquefois ; le soin des étables, qui entraînoit celui d'attacher & de détacher nos bêtes, de leur faire de la litière, de leur porter à manger & à boire durant la mauvaise saison, me furent résignés, & se trouvèrent encore dans mon département.

Eléonore étoit sobre; il ne fallut pas lui recommander la tempérance ; mais je crus devoir la prier de mettre plus de choix dans sa nourriture, de préférer les alimens d'une digestion plus facile, de se priver de viandes salées ou fumées, & de tout ce qui pourroit échauffer le sang ou irriter la soif. De bonne soupe ; des légumes, du riz, du laitage, des fruits, de la volaille, des poissons, & quelquefois de la tortue, du gibier, & du vin trempé : voilà ce que je lui prescrivis pour sa nourriture, & ce qui composa l'ordinaire de ses repas.

Quant à ses récréations, la lecture, la musique, la peinture, les promenades à pied ou en bateau furent ses délassemens & ses plaisirs. Mais comme elle se donnoit dans la maison moins de mouvement qu'avant sa grossesse, elle faisoit, pour y suppléer, un usage journalier de la promenade, lorsque le temps nous permettoit de sortir. La seule précaution que je crus devoir prendre alors, fut de lui faire

chauſſer des ſouliers bas, & de lui donner le bras chaque fois, pour mieux aſſurer ſa démarche : du reſte, je n'oubliois rien pour l'égayer lorſque nous nous trouvions enſemble, afin que ſon cœur & ſon eſprit ſe trouvant toujours dans une heureuſe ſituation, elle pût jouir d'une bonne humeur & d'une ſanté parfaite.

Si je travaillois dans l'intérieur de la maiſon ou dans l'endroit où ſe trouvoit Eléonore, & que je ne puſſe tenir avec elle une converſation ſuivie, je chantois ſeul, ou j'accompagnois ſa voix de la mienne. Je l'excitois à parler quand nous étions à table, pour donner plus d'agrément au repas, & pour en rendre la digeſtion plus facile, ſuivant cet adage de mon pays, que *les morceaux caquetés ſe digèrent mieux*. Enfin, durant la récréation, & ſur-tout le ſoir, qui étoit pour nous le point de ralliement & le moment le plus libre de la journée, j'animois l'entretien par le récit de quelque anecdote, par celui des choſes qui nous étoient arrivées, ou par des réflexions conſolantes ſur l'agréable perſpective que nous avions devant nous. Souvent, juſqu'à l'heure du coucher, nous paſſions le temps à jouer aux dames ou au trictrac, quelquefois à faire de la muſique, ou je concertois avec le violon ou le haut-

bois. Enfin j'avois attention de prolonger ſon ſommeil & ſon repos juſques dans la matinée, ne voulant pas qu'elle quittât le lit, lorſque je me levois de bonne heure pour commencer la tâche du jour. Ces attentions, qui ne ſe démentirent jamais, non plus que les ſoins vigilans de ma tendreſſe, entretinrent Eléonore dans l'état le plus ſatisfaiſant, & la préſervèrent des dangers & des incommodités qui ne ſont que trop ſouvens les ſuites de la groſſeſſe, chez les femmes foibles ou imprudentes.

Cela n'empêcha pourtant pas Eléonore de m'accompagner, lorſqu'il fallut faire des proviſions pour la ſaiſon pluvieuſe, c'eſt-à-dire, lorſque je voulus aller à la chaſſe & à la pêche, pour nous fournir de gibier & de poiſſons propres à être boucanés ou ſéchés. Mais je n'eus garde d'étendre nos courſes & nos tournées auſſi loin que je l'avois fait l'année précédente. L'état de mon épouſe, qui ne demandoit point d'exercice violent ni de fortes ſecouſſes, ne permettoit pas de nous éloigner beaucoup de la rivière, ni d'eſſayer de gravir péniblement les collines, ou de deſcendre dans les vallées. Il lui défendoit en même temps de ſe haſarder à voyager ſur ſon âne, parce qu'il n'eût fallu qu'un faux pas pour la faire bleſſer. La ſeule voiture qui lui convînt étoit

le bateau, dont le mouvement égal & doux ne pouvoit lui faire courir aucun riſque.

Ainſi, nous nous mîmes dans la chaloupe avec tous les inſtrumens de capture, & les choſes néceſſaires à la commodité du voyage; & convenus de revenir tous les ſoirs coucher à notre gîte, nous commençâmes notre expédition en remontant la rivière. Je deſcendois ſur les bords pour chaſſer dans la plaine; mais comme je demeurois toujours à la vue du bateau, qu'Eléonore ne quittoit point; notre chaſſe, quoiqu'abondante, ne le fut pas autant qu'elle l'eût été, ſi j'euſſe battu les vallons & parcouru les collines juſqu'au haut de la crête. Nous fûmes amplement dédommagés par la quantité de poiſſon que la pêche nous fournit. Nous en prîmes de toute eſpèce au delà de nos eſpérances; & comme j'avois eu la précaution d'emporter avec nous pluſieurs tonneaux défoncés, que je remplis d'eau, nous avions le plaiſir de porter tous les ſoirs à la maiſon la plupart de nos poiſſons en vie. Nous ne fûmes pas moins heureux, lorſque, ſortant de l'embouchure de la rivière, nous allâmes pêcher en mer. Nous n'eûmes de nouvelles précautions à prendre, que celle d'emplir nos tonneaux d'eau de mer, au lieu de nous ſervir d'eau douce.

Je n'ai pas beſoin de faire mention ici des procédés que j'employai pour conſerver le gibier & le poiſſon; ce ſont les mêmes dont je m'étois déjà ſervi. Je dirai ſeulement que nous mangeâmes frais ces poiſſons plus long-temps que nous n'avions fait la première fois, & qu'éclairé par l'expérience, je préparai beaucoup mieux mes chairs boucannées & mon poiſſon ſalé. Ils furent d'un meilleur goût, & ſe gâtèrent moins que ceux que nous avions conſommés durant l'année.

Le ſouci de l'avenir & la juſte prévoyance des beſoins, qui m'avoient fait amaſſer cette proviſion néceſſaire, me portèrent auſſi-tôt après à couper le fourrage, dont nos beſtiaux ne pouvoient ſe paſſer dans la mauvaiſe ſaiſon, & à ſemer nos terres avant les pluies. Eléonore, qui ne pouvoit me prêter que de foibles ſecours dans ces travaux importans, voulut au moins me tenir compagnie lorſque je m'en occupois, & ne me quittoit guère au champ ou à la prairie. Elle eſſaya même quelquefois la fourche ou le rateau; mais tout le faix du jour comme de l'ouvrage tomboit ſur moi, & tout me faiſoit un devoir indiſpenſable de m'en charger. Il falloit plus de foin que l'an paſſé. J'étois ſeul pour le faire, pour le voiturer, pour l'entaſſer; j'y trouvai plus de fatigue.

La

La même choſe m'arriva pour les ſemailles des grains; elles furent plus longues & plus pénibles: mais je travaillois pour Eléonore & pour mon enfant. C'étoit aſſez pour me rendre la fatigue précieuſe, & pour me faire trouver dans ces occupations pénibles une douce félicité.

Avant la ſaiſon des pluies, nous avions quitté la cabane pour occuper le nouveau bâtiment. Nous avions tranſporté dans ce ſecond domicile tout ce qui étoit de quelque valeur dans le premier; en ſorte que quand la mauvaiſe ſaiſon ſe fit ſentir, & qu'il ne fut plus poſſible de travailler dehors, ni de s'expoſer à l'humidité ſans s'incommoder, nous nous renfermâmes dans la maiſon, pour nous y occuper des choſes qui reſtoient encore à faire. Quand la pluie étoit abondante, nous n'en ſortions pas du tout, parce que nous nous ſervions alors de l'eau qui tomboit pour abreuver nos beſtiaux, & qu'à la faveur d'une petite galerie couverte, que j'avois faite pour joindre les étables à la maiſon, nous pouvions aller à leurs étables ſans nous mouiller.

Ce fut alors que je me ſus bon gré d'avoir aſſez avancé notre édifice pour nous en faire un ſûr aſile contre le vent & l'orage, & que nous pûmes nous occuper à loiſir du ſoin

d'achever tout ce qui manquoit à l'intérieur de nos appartemens, de le meubler & de l'embellir. Je devins menuisier & tourneur, & je fis non seulement les portes & les fenêtres de toutes les chambres, j'entrepris encore quelques boiseries, comme un pupitre, une table, & une sorte de bibliothèque à rayons pour contenir des livres. Cependant Eléonore raccommodoit, rangeoit, serroit tout le linge, faisoit des tapisseries, des tapis, des rideaux. Mais lorsque le temps des pluies tira vers sa fin, & que l'épaisseur de sa taille & sa pesanteur l'avertirent qu'elle approchoit de son terme, elle crut devoir songer à faire la layette de son enfant, tandis que je travaillois de mon côté à lui faire un berceau.

Mais je parle improprement en m'exprimant de la sorte. Mes enfans ne devoient avoir ni berceau ni maillot. J'en connoissois trop les inconvéniens, pour vouloir leur donner ces entraves, & leur faire courir les risques qui les accompagnent. Ce que je fis n'étoit qu'un petit bois de lit fort bas, à bord élevé, où l'on pouvoit poser un panier ou mannequin dans lequel l'enfant devoit être couché.

Ces préparatifs étant faits, je crus devoir prendre des précautions non moins importantes pour la nourriture de l'enfant & pour

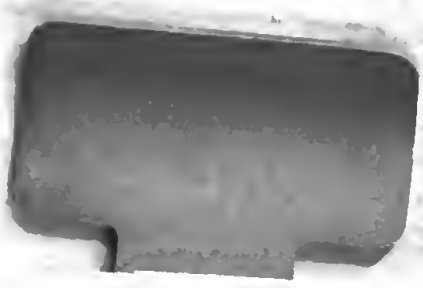
le bien-être de la nourrice. Il étoit queſtion, en effet, d'épargner à Eléonore ces douleurs ſi vives, que les mères n'éprouvent que trop ſouvent dans l'allaitement de leurs enfans, ainſi que les dangers qui quelquefois l'accompagnent ; & à l'enfant le riſque encore plus grand de ne pouvoir ſe nourrir du lait que la nature même lui a préparé. Nous employâmes, à cet égard, tout les moyens qu'elle ſemble indiquer à des parens ſages & prévoyans, en diſpoſant d'avance, par la ſuccion, les voies qui ſervent à porter la première nourriture dans la bouche du nourriſſon, & nous ne pûmes par la ſuite que nous applaudir du ſuccès de nos ſoins.

Dans une ſemblable circonſtance, malheur à l'époux qui dédaigneroit d'être un amant: il entendra les cris de ſon enfant demandant la ſubſiſtance, & ne pouvant l'obtenir ſur le ſein maternel. Il verra les larmes de ſa compagne, chargée de remplir ſeule, avec de cruelles douleurs, un devoir auquel ils devoient coopérer en commun. Il eſſuiera des reproches, pour s'être privé du tendre ſoin qu'il devoit remplir. Ce crime d'un père dur ou inſouciant, & ces malheurs qui le ſuivent, furent ignorés dans mon iſle; & mon Eléonore

n'avoit rien à craindre, ſon ami n'avoit rien à ſe reprocher, lorſqu'elle eut à remplir les reſpectables fonctions de nourrice.

Fin du tome premier de l'Iſle inconnue.

F9711



Google

Digitized by Google